

LE SANG
DE TON FRÈRE CRIE

INGA NALBANDIAN

LE SANG DE TON FRÈRE CRIE

SCÈNES DE LA TRAGÉDIE ARMÉNIENNE

TRADUIT DU DANOIS PAR
M. HOLLATZ-BRETAGNE



ÉDITION ATAR

PARIS
Rue Saint-Dominique, 26

GENÈVE
Rue de la Corraterie, 12

IMPRIMÉ EN SUISSE


LIBRARY
SEP 13 1961
UNIVERSITY OF TORONTO

I.

Je dédie cet ouvrage au souvenir de mon mari,

le professeur M. Nalbandian,

Dr ès sciences.

Que ce soit un monument élevé sur sa tombe par mes faibles mains.

6

TABLE I.

Notre beau Bardisak

A Monsieur GAREKINE OHANNIAN,

Directeur de l'hôpital arménien de Constantinople.

à YÉDI KOULÉ

Robert College,
Rouméli Hissar,
Le 10 *juin* 1915.

« Mon cher Monsieur Garekine,

« Nous autres Américains, nous avons la réputation d'être *business-men* et l'on dit, en général, que nous n'avons pas l'habitude de faire du sentiment.

« Je pense donc qu'en ma qualité d'Américain je puis être considéré comme digne de foi dans la matière dont je veux vous entretenir, et je suis bien loin de vouloir faire du sentiment. Mais je n'ai pas honte de l'avouer : mon cœur a été déchiré comme de la chair vive, et mes nerfs, d'habitude si solides, vibrent encore de douleur d'avoir vu ce que j'ai vu.

« Monsieur Garekine, — Bardisak est vide !

« Vous le savez, oui. Mais moi, je l'ai vu, Monsieur Garekine. Notre ravissant Bardisak. Je ne peux plus dormir depuis que je suis revenu de là-bas.

« Vous souvenez-vous de notre excursion, en été, il y a quatre ans ? »

Garekine Effendi s'arrête dans sa lecture et laisse reposer la lettre sur ses genoux ; il ferme les yeux. Autour de lui tout est tranquille, la nuit est tombée.

Il le sait, oui, Bardisak est vide. C'est fini. Il y a une semaine que l'évacuation a commencé. Dans deux ou trois jours, tous seront déjà bien loin, en route vers le désert de Syrie. C'est en vain que le patriarcat a intercédé auprès de Talaat bey pour qu'on ménageât les huit mille paisibles et laborieux habitants de la petite ville.

S'il se souvient de l'excursion qu'il a faite là-bas avec les Américains ! Oh ! oui, comme si c'était hier.

C'était en été, et lui et son frère et d'autres Arméniens professeurs au Robert College avaient parlé à leurs amis et collègues américains du petit paradis caché tout au haut des montagnes, au fond du golfe d'Ismidt, un grand village de montagne, complètement arménien avec des sources sulfureuses jaillissantes au milieu d'une végétation merveilleuse. Avec cela, un air si pur que l'on pouvait se croire dans les Alpes, comme les Américains l'avaient dit plus tard; jusque-là, ils s'étaient toujours plaints de ne pas savoir où aller en été, car aux îles des Princes il faisait trop chaud pour eux.

« D'abord les huit heures de mer sur le pont étroit et sale du bateau à voile du golfe, pont surchargé d'hommes, de bêtes et de marchandises de toutes sortes exhalant une odeur pénétrante et chaude. Vous souvenez-vous de la clarté limpide des vagues et de la douce brise qui venait de l'Olympe? Et comme les dauphins jouaient autour du bateau ! Les îles des Princes se profilaient dans le lointain, souriant vers le ciel et à leur propre image, et nous rappelaient Capri et Ischia.

« Et devant nous la mer, la mer immense. Ah ! comme c'était plus frais que le Bosphore ! Et les montagnes, lorsque nous nous approchâmes de l'intérieur du golfe ! Quelle paix délicieuse ! Qui se serait douté que nous étions seulement à huit heures de Constantinople après un lent voyage?

« Et puis la montée à cheval dans la tranquillité du soir à travers la végétation la plus exubérante et le paysage le plus idyllique que j'aie jamais vus sur le sol turc. Comme la lune était grande, et comme l'air était embaumé du doux parfum des roses des haies, des tilleuls et des acacias qui croissaient au hasard au milieu des champs. C'est là que pour la première fois, depuis que nous étions en Turquie, nous entendîmes le chant des rossignols; ils se répondaient, toujours deux à la fois, tantôt de la riante vallée alpestre et tantôt du fond de leur cachette dans le petit bois de mûriers.

« Et la lune montait et montait et éclairait les grandes cimes au-dessus de Bardisak dont nous pouvions bientôt apercevoir les rares petites lumières qui brillaient aux fenêtres des maisons. Nos guides éteignirent leurs lanternes, car le chemin montant se déroulait devant nous sous les rayons de la lune comme un blanc ruban d'ivoire.

« Vous souvenez-vous de notre grand chien Gordon, qui était aussi pour la première fois dans ces parages et qui courait et sautait d'un cheval à l'autre pour voir si nous étions bien tous là? Nous étions trois ou quatre jeunes couples et nous avions avec nous nos petits enfants qui peu à peu s'endormaient. Alors vous avez dit: « Donnez-moi les petits, » et vous avez tendu le premier à l'un des guides, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde, et ainsi de suite des autres. Nos femmes étaient d'abord inquiètes, car nous ne connaissions pas ces Arméniens tout noirs qui conduisaient nos chevaux au clair de lune. Mais

nous vîmes qu'ils prenaient nos enfants dans leurs bras si doucement qu'il nous semblait que jamais nous n'avions vu des étrangers les prendre ainsi, et ils dirent quelques brèves paroles à leurs chevaux qui se mirent à avancer d'eux-mêmes, tandis qu'eux avaient les mains prises par leurs nouveaux fardeaux. Et le chien courait de l'un à l'autre et suivait les bébés des yeux, mais les mères étaient subitement devenues aussi tranquilles que si les petits avaient été en sûreté dans leurs berceaux. »

Garekine Effendi ferme de nouveau les yeux et laisse défiler devant son esprit les images de ce soir-là. Il lui semble qu'il les revoit distinctement, ces jeunes femmes à cheval plongées dans la rêverie de ce clair de lune enchanteur et ayant presque oublié l'existence de ceux qui les entouraient; de temps à autre, seulement, elles jetaient un coup d'œil sur les hommes noirs et forts qui portaient leurs enfants.

Et tout à coup l'une d'elles s'était mise à chanter tout doucement: «Home, sweet home, » et tous s'étaient bientôt joints à elle; même les guides, qui avaient souvent entendu ce chant à l'école américaine de Bardisak, chantonnaient la mélodie.

« Je me rappelle que vous nous racontiez en marchant que ce Bardisak était appelé par vos compatriotes « la Petite-Arménie », que, dans cette ville perdue dans les montagnes, les mœurs de vos pères s'étaient conservées aussi fidèlement qu'en Arménie même, et que vous, qui y êtes né et y avez grandi, vous pouviez reconnaître votre vraie patrie en trouvant son image, là, à Bardisak. »

Oui, c'était vrai. Mais trente ans de travail acharné à l'hôpital arménien de Constantinople l'avaient tenu éloigné de Bardisak. Il n'avait presque jamais pris de vacances ; seulement pendant l'été en question il s'était donné quinze jours de congé pour reposer son cœur malade et avait fait cette excursion avec les Américains. C'était la première fois qu'il revoyait Bardisak après de longues années et ce devait être la dernière. Qui pouvait prévoir une guerre universelle ?

« Et comme nous avons été étonnés, nous autres *business-men* américains quand, descendus de cheval devant la petite auberge là-haut, il fut question de payer nos guides. Je vois encore le plus grand et le plus noir d'entre eux s'avancer vers vous avec un mouvement de refus plein d'une noble fierté en disant d'une voix brève et tranquille: « N'es-tu pas Garekine Effendi de l'hôpital? Les chevaux ne coûtent rien. » Nous autres Américains, nous ne nous répandons pas non plus en paroles inutiles et nous ne trouvâmes rien à dire, je m'en souviens bien, quand vous nous traduisîtes la réponse de l'homme de la montagne, comme une chose toute naturelle.

« Et votre lorgnon d'or, que vous aviez perdu en route, alors que vous

aviez pris la place d'un des hommes pour conduire par la bride le cheval de la vieille Mrs. Davis qui ne se sentait pas sûre. Ce n'était certainement pas même déjà l'aurore quand un des guides est revenu à l'hôtel avec le lorgnon qu'il avait trouvé. »

Garekine Effendi sourit à ce souvenir; il pense à ce qui accompagnait le lorgnon: une énorme poignée de mûres fraîches, « Car, » avait dit l'homme, « une fois tu as pris mon neveu à l'hôpital quand même tout le monde nous disait qu'il n'y avait plus de place. Ce qu'il avait? Ne t'en souviens-tu pas? Il avait eu la mâchoire brisée par le bâton des gendarmes, parce qu'il avait chantonné « Notre Mère l'Arménie » en faisant son ouvrage, en séchant les feuilles de tabac. »

Le lendemain et tous les jours suivants il en était venu d'autres, et d'autres encore, et tous avec des présents, produits des jardins ou des ménages, ou de l'industrie de la petite ville, et tous disaient simplement: « N'es-tu pas Garekine Effendi de l'hôpital? »

Garekine Effendi passe la main sur son front si lourd de soucis. Oui, cet été-là, il avait senti qu'il lui avait pourtant été donné de faire quelque chose et que, si sa propre existence était solitaire et si, comme il lui semblait, la fleur était tombée pour toujours de l'arbre de sa vie depuis que son fils Archag était mort, il avait pourtant marqué sa trace dans l'activité florissante de l'hôpital qui exerçait ses bienfaits envers les enfants de la nation, et il avait cru que les fruits de son zèle croîtraient ici et là et même dans la «Petite-Arménie». Mais maintenant, maintenant ! Tout était en vain. La nation était déracinée. Ce qui restait au nombre des vivants n'était qu'une goutte d'eau dans la mer ! Tous étaient morts assassinés, ou avaient péri lamentablement dans la misère de l'exil, tués par les maladies des marais ou par la famine dans les montagnes ou le désert.

« Garekine Effendi, les larmes et le sourire se mêlent dans mon cœur quand je m'arrête au souvenir de ce qui était une fois, et quand je me réveille à la réalité et pense à ce qui est maintenant.

« Vous rappelez-vous quand nous avons longé la grande rue du village, en somme la seule vraie rue, où les femmes étaient assises devant leurs portes et faisaient de la dentelle, beaucoup avec un enfant à la poitrine? Elles nous regardaient de leurs beaux yeux pleins de douceur et se levaient sur notre passage. C'était parce que vous étiez avec nous, mon cher Mr. Garekine, nous l'avons bien vite compris; autrement, c'est seulement lorsqu'elles voyaient des prêtres que ces femmes se levaient.

« Et le jour où nous avons été chercher un endroit sur la pente de la montagne où plusieurs d'entre nous parmi les jeunes rêvaient de se bâtir des maisonnettes d'été, et la promenade devenait de plus en plus longue parce que nous ne pouvions nous rassasier de toute cette splendeur, et quand nous sommes allés toujours

plus haut et toujours plus haut, en suivant le petit sentier escarpé à travers une profusion de rhododendrons rouges et bleus tout en fleurs, nous avons fini par arriver à la plus curieuse des petites forêts. Là nous nous sommes couchés sous les vieux hêtres géants qui se dressaient dans le ciel d'Asie, près des sources ruisselantes sur leur lit rocailleux et dont la principale, la Sourpe[1]-Minas, la source sacrée, remplissait la fontaine des Pèlerins au vieux mur de pierre tout criblé de noms, et était une image de paix si délicieuse dans cette solitude de la montagne que nous en étions remués jusqu'au fond du cœur.

« Et quelle vue de là-haut ! On voyait loin, bien loin par-dessus les montagnes, jusque de l'autre côté du golfe, par-dessus Ada-Bazar et par-dessus Bardisak et les sommets crénelés du chemin qui conduit à l'ancienne Nicée. Pourquoi n'y avons-nous pas fait notre excursion dans cette ancienne Nicée ? Vous disiez que le chemin n'était pas sûr, et qu'il fallait attendre un autre été où nous pourrions alors, en qualité d'Américains, avoir une escorte d'hommes armés. Nos femmes se réjouissaient comme des enfants en pensant à ce tour et assuraient qu'elles supporteraient bien les huit heures de cheval jusque là-bas.

« Et vous rappelez-vous les femmes de Bardisak ? Ces belles jeunes femmes aux yeux doux et rayonnants, avec leur magnifique chevelure noire presque toujours tressée en plusieurs nattes et avec leur sombre costume national. La deuxième fois que nous fîmes l'excursion à Sourpe-Minas, le jour de la fête de la sainte, nous les vîmes toutes arriver là-haut, ces femmes de Bardisak, avec leurs nombreux enfants. Ce jour-là, vous n'étiez pas avec nous, Mr. Garekine, vous aviez trouvé que c'était trop haut pour votre cœur malade. Nous étions assis tout seuls à la lisière de la forêt et regardions les paysannes. Elles allumaient de petits bûchers pour faire rôtir leurs morceaux de mouton et allaient en chantant chercher leur eau à la source sacrée. Plus tard, les hommes arrivèrent aussi ; ceux qui travaillaient dans les fabriques avaient reçu congé pour l'après-midi. Comme ils dansaient et chantaient tous ensemble ! Ils tournaient autour des feux sur le gazon vert et doux, et leurs voix sonores accompagnaient seules leurs rondes tranquilles et gracieuses. Ils n'avaient pas d'autre musique ; ils chantaient et dansaient en frappant dans leurs mains. Les vieux qui, ce jour-là, avaient gravi la montagne de leur pas chancelant, étaient assis en rond sur l'herbe et reprenaient aussi le refrain en frappant l'une contre l'autre leurs mains tremblantes, tandis que la joie rayonnait sur leurs vieux visages ; et les enfants qui étaient trop petits pour être dans le grand cercle étaient aussi assis par terre et regardaient de leurs yeux naïfs l'heureuse danse des parents.

« En bas, le golfe étincelait, profond et large, et de l'autre côté on voyait les maisons de la ville d'Ismidt et la fumée des chemins de fer qui couraient vers Constantinople.

« Puis, quand la chair de mouton fut à point, ils se mirent à manger en riant

[1] Sourpe = sainte.

et en plaisantant, et à boire le vin doré et doux de Bardisak, le produit de leur propre terre. Personne ne nous faisait grise mine à nous autres étrangers, assis parmi eux. Ils savaient que nous étions Américains, et nous avions prouvé que nous leur voulions du bien quand nos compatriotes avaient bâti chez eux l'école et l'asile pour les orphelins des grands massacres de 1896. C'est ce jour-là justement que j'ai appris que c'est sur votre initiative, Mr. Garekine, que l'école a été bâtie à Bardisak à cause de son climat si sain, et que c'est vous qui aviez aidé notre ambassadeur à en obtenir la permission.

« Le jour de cette fête près de la source de Sainte-Minas, je vis une vieille femme, grande et majestueuse avec ses cheveux gris en tresses sous le mouchoir noir que vos paysannes ont l'habitude de porter. Elle arriva, portant elle-même sur son dos encore bien droit le corps d'une brebis, et elle se mit à rassembler les branchettes pour faire son feu. Quand tout fut en ordre et la broche placée, elle assit à côté quelques-uns de ses petits-enfants, ou peut-être de ses arrière-petits-enfants, pour la surveiller, et elle-même n'alla pas se mettre avec son tricot à côté des autres vieilles qui regardaient, oh ! non, elle entra dans le cercle qui s'ouvrit volontiers pour elle et, comme les plus jeunes, elle prit part à la danse et au chant jusqu'à la fin. De temps en temps seulement, elle retournait à son feu et à son rôti, et c'étaient des coups secs qu'elle distribuait aux plus jeunes de la famille lorsqu'ils avaient oublié leur besogne et regardé les danses au lieu de tourner la broche quand c'était nécessaire. »

Un sourire passe de nouveau sur le visage de Garekine Effendi. Oui, cela ressemblait à la vieille mère Mannig, car c'était elle en effet. Elle était la seule parmi les vieilles de là-bas qui prît encore part aux danses le jour de la Sainte-Minas. Elle était la doyenne de Bardisak et avait une grande influence dans le village. Elle avait son franc parler quand on faisait quelque chose qui ne lui plaisait pas, par exemple quand quelqu'un prétendait vouloir émigrer en Amérique ou voulait quitter les plantations de tabac pour s'en aller chercher du travail à la ville, ou bien quand on parlait de se joindre aux partis révolutionnaires parce que la domination turque était de nouveau devenue insupportable malgré la constitution. Mannig faisait son possible pour soutenir les efforts du village qui cherchait à faire progresser son industrie. Elle avait été trouver le vali turc lui-même, une année avant la guerre, lorsqu'il était question d'avoir son autorisation pour construire la nouvelle route qui devait aller jusqu'à la mer, afin qu'un omnibus-automobile pût monter et descendre une ou deux fois par jour. Saïd bey s'était moqué d'elle et lui avait dit d'aller à Stamboul présenter son désir au Ministère, et Bardisak continua, comme par le passé, à employer la vieille route où l'on alla à cheval comme d'habitude.

« Et le jour où nous avons visité la plus grande des deux manufactures de soieries où le propriétaire, le riche Grigor Minassian, nous a tout montré lui-même !

Dans les greniers, il y avait des milliers de cocons, des jaunes et des blancs, en énormes tas. Oui, je les évoque sans cesse, tous ces bons et paisibles souvenirs pour chasser l'image de ce que j'ai dû voir plus tard....

« Et le jour où quatre heures à cheval nous conduisirent à la chute de Nichan. Vous rappelez-vous l'enthousiasme des enfants en voyant l'immense cascade dont le bruit étouffait leurs cris de joie ? Pour nous, qui avions voyagé en Norvège, c'était une réminiscence de la cascade de Vœrring à Hardanger.

« Et les chants le soir ! C'est encore ce qui me semble le plus doux souvenir. Les chants dans les pâturages, le soir, au soleil couchant, quand le bétail rentre au son de ses clochettes, que le golfe en bas s'assombrit et que les étoiles s'allument l'une après l'autre et répandent leur douce lumière d'or ! Ah ! comme ils chantaient, comme ils chantaient ! Vous souvenez-vous de la « Rentrée des Bœufs » qui a pour refrain le cri prolongé des bouviers? Et le drôle de petit « Lepo-e-lello ! Lepo-e-lello ! » Je vous avais demandé de me le traduire car vous riiez d'un rire d'enfant avec les autres en entendant ce chant. Mais vous avez continué de rire en disant que ce chant-là ne *pouvait* pas être traduit : il n'avait point de sens, tout le charme était dans la mélodie et surtout dans le refrain, et pourtant, disiez-vous, toute l'âme du peuple arménien était dans ce petit chant. Plus tard nous l'avons entendu dans des concerts avec beaucoup d'autres chants populaires arrangés par votre grand chanteur et compositeur Komitas Vartabed. Vous ai-je déjà dit que mes sœurs les lui ont entendu chanter dans les grands concerts qu'il a donnés l'année suivante à Paris ? Et les berceuses ! Et les chants pour les morts ! Et surtout les chants d'amour ! Et les innombrables chants d'émigrants ! Mr. Garekine, croyez-en un honnête Américain lorsqu'il vous dit qu'il partage votre deuil. Maintenant les chants sont plus que jamais l'expression de l'âme du peuple arménien ; mais il ne reste presque plus personne pour les chanter.

« Ma lettre devient trop longue. Je dois passer au récit de ce que je veux que vous sachiez : comment c'est *maintenant* à Bardisak ! C'est vous-même qui me le demandez dans votre lettre.

« Mon collègue, le D[r] Lewis et moi, nous fûmes chargés par l'ambassade d'aller à Bardisak pour protéger Miss Hudson et son école, puisque les Arméniens devaient être déportés. Nous reçûmes un permis de route ; c'est donc dans la « zone défendue », comme vous le savez. On nous remit aussi trois cents livres sterling sur les sommes qui étaient arrivées pour les proscrits de la part de leurs compatriotes d'Amérique.

« Quand nous arrivâmes là-bas, tout était dans l'égarement et dans un indescriptible désespoir. Dès le lendemain devait avoir lieu le premier départ d'Arméniens. Nous avions vu près du pont les bateaux qui leur étaient destinés. Toutes les maisons du village étaient à moitié vides ; les gendarmes vendaient à l'amiable les meubles et les vivres aux paysans turcs des environs qui se

trouvaient déjà dans la place pour en prendre possession. On avait fait venir de la zone de guerre une quantité de musulmans sans foyer; là, comme dans les autres vilayets arméniens, ils trouvaient maison et mobilier gratis et l'occasion de gagner leur vie.

« Déjà les coups de bâton et les coups de couteau pleuvaient sur les malheureux qui ne se laissaient pas de bon gré chasser de leur maison et de leur pays natal pour être voués à une mort certaine. La police était venue en force d'Ismidt et de Stamboul. L'église, la ravissante vieille église, ressemblait à une écurie. Les fenêtres étaient brisées, les autels pillés et dévastés et, comme les gendarmes voulaient mettre le feu à l'église parce qu'une foule de gens y avaient cherché refuge, il y eut panique, et une quantité de malheureux furent foulés aux pieds. Le feu ne prit pas dans le vieil édifice de pierre, mais à l'intérieur une des nefs de côté devint la proie des flammes, vous savez, celle avec les anciennes sculptures sur bois qui étaient si belles. C'est sûrement vous, Mr. Garekine, qui les aviez fait apporter ici d'une des églises des cinq vilayets que le gouvernement a fait fermer il y a quelques années.

« Le paisible village était méconnaissable. Partout des cris et des larmes, de la brutalité et du désordre. On voyait des femmes enceintes, à moitié folles de peur, qui remplissaient des sacs de linge et de couvertures pour les nouveau-nés qu'elles allaient enfanter sur les pierres de la route ou dans les gorges de la montagne, là-bas, dans l'inconnu plein d'horreurs où elles devaient se rendre. Et la police vint et leur arracha les sacs remplis pour les donner aux musulmans. Pourtant, j'en ai vu plusieurs, des hommes et des femmes, qui revenaient sur leurs pas et rendaient aux femmes les paquets qu'on leur avait pris, saisis eux-mêmes de pitié en voyant leur état. Mais la plupart des malheureuses renonçaient d'avance à l'enfant qu'elles portaient dans leur sein et pensaient seulement encore à faire vite autant de pain que possible pour emporter de quoi donner à manger aux plus grands enfants.

« Près de l'église, près de la pharmacie et vers l'école, il y avait beaucoup d'hommes garrottés. Quoiqu'on eût pris toutes les armes le jour avant, ils avaient essayé de défendre leurs femmes et leurs foyers. Je n'oublierai jamais ces visages. L'un d'eux ayant coupé avec ses dents le lien qui l'attachait, je le vis abattre un gendarme d'un seul coup. Mais, aussitôt, trois coups de revolver le mirent lui-même par terre: il ne bougea plus. On le laissa là, pour effrayer les autres. Mais il fut loin d'être le seul. Beaucoup de ses camarades se disaient: « Faisons comme lui, nous serons quand même tués en route. Mieux vaut en finir maintenant, avant de voir nos femmes violées et nos enfants mourir de faim. »

« Plus tard, j'ai entendu dire que des bandes de jeunes gens s'étaient emparés de bâtons ou d'autres objets dont ils s'étaient fait des armes et que, après s'être frayé passage à travers les gendarmes qui entouraient la ville, ils s'étaient enfuis

dans les montagnes pour y attendre le jour de la vengeance. Comment y vivront-ils? On ne peut se soutenir à la longue en ne mangeant que des baies et des racines. Et que feront-ils en hiver? Et pendant plusieurs hivers peut-être?

« Un instant tout le bourg fut menacé par les flammes: plusieurs avaient mis le feu à leur maison et à leurs récoltes pour ne pas les laisser entre les mains des Turcs. Mais le feu fut éteint. De l'une des maisons, je vis au dernier moment que l'on transportait une vieille femme. Elle venait d'être frappée de paralysie et ne pouvait plus ni parler ni se remuer. Je la reconnus. C'était celle qui avait dansé si énergiquement devant la source de Sainte-Minas.

« J'ai vu ses yeux pendant que ses fils la portaient.

« Plus tard, j'ai appris qu'elle était morte pendant la nuit sans avoir recouvré la parole. Elle avait sans cesse remué la mâchoire et essayé d'articuler quelques mots que personne ne pouvait comprendre et n'avait le temps d'essayer de comprendre.

« Ceux des hommes qui tentèrent d'utiliser leurs ânes ou leurs mulets pour transporter des vêtements et des provisions, furent saisis par la police et garrottés et virent les gendarmes s'emparer des bêtes et de leurs chargements. Le docteur Lewis, qui comprend le turc mieux que moi, m'a raconté qu'en même temps ils entretenaient les malheureux du récit de ce qui s'était passé les jours précédents dans les autres endroits: comment, par exemple, le couvent d'Armache, qui est dans le voisinage, avait été pillé jusqu'à la dernière miette; comment les joyaux antiques avaient été saisis et les tapis précieux vendus aux Turcs pour quelques *medjedjis*, et comment un des moines, le savant Meguerditch Vartabed, ayant voulu défendre l'église et les biens des pauvres, avait été lié les mains derrière le dos et fusillé sur place.

« A l'école de Miss Hudson, il y avait des centaines de mères avec leurs enfants sur les bras, qui y cherchaient refuge et protection et la suppliaient de cacher les enfants pour qu'ils ne soient pas envoyés en exil. Que pouvait-elle faire? A un certain moment où je me frayais passage à travers le vestibule, je la vis debout au milieu de ces femmes, distribuant tout ce que l'école possédait en fait de vivres et de vêtements d'enfants; elle avait de chaque côté d'elle un gendarme armé d'une baïonnette. Deux de ces mères désespérées lui tendaient leurs petits enfants malades. Elle laissa tomber ce qu'elle avait entre les mains, prit les petits dans ses bras et les porta dans sa propre chambre à coucher où je vis les gendarmes la suivre et lui arracher les enfants avec la violence la plus brutale. Elle fut jetée contre le mur. Je l'entendais répéter sans interruption: « Dieu vengera ça... Dieu vengera ça... Mes pauvres amis... Dieu vengera ça !...

« Nous dûmes renoncer à l'éloigner. « Je reste ici, tant qu'il en restera un, » répondait-elle brièvement. Elle avait refusé d'obéir à l'ordre d'évacuation qu'elle avait reçu de Stamboul le matin même et en raison duquel elle aurait dû quitter immédiatement « la zone défendue ».

« Ils ne veulent pas que l'on soit témoin de leurs actes, » avait-elle dit avec hauteur.

Le docteur Lewis déclara au chef de la police de la part de l'ambassadeur des Etats-Unis qu'il était responsable de la vie et de la sûreté de Miss Hudson. « Alors veillez à ce qu'elle s'en aille d'ici, » fut la réponse. « Je ne peux rien garantir; elle reste malgré l'ordre du gouvernement et elle n'a pas le droit de protéger les émigrants. »

« Elle n'en avait pas non plus le pouvoir ! Dix par dix, les femmes qui s'étaient réfugiées à l'école furent garrottées et conduites sur le lieu de départ avec leurs enfants. Les hommes étaient tous enchaînés.

« Quelque chose de semblable se passa aussi à la fabrique Minassian. Tout y était en désordre et en agitation. Le sol était couvert de milliers de cocons écrasés. Des enfants turcs s'étaient amusés à les jeter dehors par les lucarnes; c'était la récolte de toute une année.

« Dans la grande villa du propriétaire, la maison si hospitalière et si raffinée, on était occupé à emballer le strict nécessaire en fait de vêtements, de couvertures et d'ustensiles de ménage.

« Madame Minassian, debout devant sa maison, distribuait toutes ses provisions et le contenu de toutes ses armoires. Quand elle nous aperçut, nous qui avions joui si souvent de sa large et aimable hospitalité, elle nous cria par-dessus la foule:

« Savez-vous quelque chose de mon mari ? Est-ce qu'on ne viendra pas à notre aide ? »

« — Nous ne savons rien du résultat. Mais vous-même, Madame ? » C'était, affreux pour nous de penser que cette femme, si distinguée et d'un esprit si cultivé et si fin, cette femme qui appartenait à la plus riche bourgeoisie de Péra, devait s'en aller avec tous les autres et partager les misères de l'exil.

« — Je dois partir avec les autres, » dit-elle d'une voix brève. « Nous partageons tous le même sort; Mrs. Hagopian aussi, quoiqu'elle soit anglaise d'origine, comme vous savez. Elle ne veut pas se séparer de son mari et de ses compatriotes. »

« Nous nous fîmes un chemin à travers la foule compacte des malheureux qui se pressaient devant sa porte et nous arrivâmes à elle. Elle était debout sur le perron et, se penchant un peu vers nous, elle dit vite et à voix basse, quoique le gendarme qui était à côté d'elle ne comprît pas l'anglais: « Pourquoi êtes-vous venus ? Nous laisse-t-on donc sans secours ! Vraiment... je le savais presque d'avance. Mais racontez bien à l'ambassade d'Amérique ce que vous avez vu ici; racontez tout ce que vous avez vu ! Je vous le dis avec l'autorité d'une mourante. Il faut qu'on en demande compte à l'Allemagne ! Tout ceci n'aurait jamais pu arriver si l'Allemagne n'avait pas fermé les yeux et les oreilles ! »

« Nous lui laissâmes le soin de distribuer la somme d'argent que nous avions

avec nous. Elle nous en remercia avec émotion. Alors elle entra dans sa maison et fit apporter dehors de magnifiques tapis persans et des objets d'art en bronze et en argent.

« — Avez-vous encore de l'argent sur vous? » demanda-t-elle rapidement. Mon mari revient ce soir de Péra avec de grosses sommes, mais beaucoup de ceux-ci — et elle montrait la foule — doivent partir aujourd'hui. Ainsi cela presse. »

« Nous lui donnâmes tout ce que nous avions sur nous, mais, avant d'avoir eu le temps de refuser ce qu'elle nous tendait des choses qu'elle avait fait apporter, un gendarme s'interposa. Il parla d'un ton poli. La riche propriétaire était traitée autrement que les pauvres paysannes.

« Nous avons nos ordres, Hanoum Effendi. Tout cela doit être réservé pour les Turcs. »

« — Ne t'ai-je pas donné assez de *bakschich* ? répondit-elle d'un ton amer.

« — Ce n'est pas cela, Hanoum Effendi, dit-il à voix basse, mais demain le vali arrive pour entrer en possession de tout ce qui lui plaira dans votre maison. Et Saïd bey ne plaisante pas. Et il amène des amis avec lui... ils ne se contenteront pas de peu.

« — Demain, je serai à bien des kilomètres d'ici, répondit-elle, mais aujourd'hui encore je peux procurer à ces malheureux un peu d'argent avec ce qui m'appartient, à moi et à mon mari.

« — Hanoum Effendi... à quoi bon? On leur prendra l'argent aussitôt qu'ils arriveront à Konia.

« — Mr. Jackson, » nous dit-elle d'une voix pénétrante, «Dr Lewis! Rappelez-vous ces paroles et répétez-les, répétez-les. N'oubliez rien de ce que vous avez vu ici. Faites tout votre possible pour qu'un contre-ordre soit donné.»

« Elle n'avait pas le temps d'en dire davantage; la distribution l'absorbait. Toutes les mains tendues et les yeux suppliants l'appelaient. Son fils unique, un garçon de dix-sept ans, l'aidait avec intelligence. Il donnait les secours d'une manière systématique et était pour sa mère un soutien plein d'énergie. Pas une minute ils ne pensaient à eux-mêmes.

« C'est de la villa de Mr. Minassian que partit le premier groupe de malheureux. Les gendarmes les escortaient en marchant de chaque côté et derrière eux. A peine furent-ils en route que les premiers coups de bâton se mirent à pleuvoir et la misère commença. L'air retentissait de cris et de gémissements. Bientôt nous les vîmes s'éloigner comme un ruban noir qui se déroulait là-bas, sur le chemin de la montagne à travers le délicieux paysage, — le premier groupe de misérables, suivi d'un autre, et d'un autre encore; ils s'éloignaient de leur village qu'ils quittaient pour la première fois et, ils le savaient, pour aller à la mort.

« Ce même jour, à l'aube, Mr. Minassian était parti pour Constantinople

afin d'essayer d'obtenir du secours auprès de notre ambassade. Vous savez aussi bien que moi que, lorsque notre ministre et le patriarche demandèrent ce jour-là audience à Talaat bey, il refusa de les recevoir. Et cela quoique l'ambassadeur d'Allemagne lui-même eût essayé de s'adresser à la Porte pour demander qu'on arrêtât les massacres. Il avait aussi réclamé à Berlin, comme vous le savez sans doute, puisque c'est chose connue qu'à cause de cela il a dû donner sa démission.

« Quant à notre ambassadeur, il reçut avis de la Porte que les autorités se réservaient le droit «dans certains cas» de fermer et de confisquer le Robert College. Oseraient-ils exécuter leur menace? Cela, c'est une autre question, il est vrai.

« Mais les consuls d'Allemagne en Asie Mineure ! Que Dieu leur pardonne d'avoir, cet été, abandonné si lâchement aux Turcs un peuple sans défense ! Nous autres Américains, nous en savons là-dessus plus long que personne, car nous avons dû voir comme on vidait nos hôpitaux et nos écoles et traînait les enfants au carnage jusqu'à ce qu'ils fussent tous anéantis. Et à quoi servaient nos télégrammes? Ils n'étaient pas expédiés. A quoi servaient nos représentations auprès des alliés des Turcs, les consuls d'Allemagne? Ou bien nous n'étions pas reçus, ou bien un haussement d'épaules était la seule réponse. Cela arriva par exemple au docteur White qui vient d'arriver de là-bas et se trouve maintenant ici au collège. Quelques-uns donnèrent comme prétexte que le gouvernement turc avait bien le droit d'expulser tous les Arméniens pour qu'ils n'aillent pas se joindre aux Russes. Mon Dieu ! Est-ce pour cela aussi qu'on assassinait les enfants par milliers et qu'on violait toutes les femmes, mêmes les vieilles, avant de les tuer, ainsi que les rapports des témoins oculaires en font foi. Est-ce pour cela qu'on pillait les maisons arméniennes, des villages entiers, et que les habitants — même ceux qui n'auraient pu donner la moindre chose aux Russes, si les Russes, un jour, avaient pu venir aussi loin vers l'ouest — étaient chassés à coups de fouet et de baïonnette et forcés à une longue et cruelle marche vers le désert ?

« Y a-t-il eu dans cette guerre universelle quelque chose de plus déraisonnable, de plus sauvage dans sa férocité, de plus cruel dans sa barbarie, et surtout quelque chose de plus irréparable ? Ailleurs, en Belgique, dans le nord de la France, en Pologne, en Serbie, la compassion des neutres et des secours organisés en grand style et à temps ont réussi à remédier à certains maux, et des milliers de civils n'ont pourtant pas été massacrés systématiquement. Il y a eu des souffrances et des malheurs indescriptibles, mais pas à un tel point le mal irréparable: la mort. Et il n'y a pas eu non plus cet anéantissement méthodique de l'avenir de la nation: le meurtre en masse des enfants.

« Mr. Garekine, voilà ce que j'ai vu dans notre cher Bardisak, tout cela et plus encore ! Nous en avons remis un rapport détaillé à notre ambassadeur, et

je ne désire rien plus ardemment que d'avoir l'occasion de certifier sous serment que j'ai vu toutes ces choses. J'espère que, lorsque le démon de la guerre sera abattu, le jour viendra où l'Amérique appellera les témoins oculaires et les invitera à dévoiler tous ces drames.

« Adieu, Mr. Garekine, je vous serre la main en pensée, ne pouvant le faire autrement. Vraiment, j'ai honte d'appartenir à une nation qu'on appelle civilisée, puisque la civilisation ne donne pas même le pouvoir de faire le bien. Après avoir vu l'impuissance des Etats-Unis dans cette affaire, je ne crois plus à la civilisation. C'est un mot seulement, vide comme beaucoup d'autres, un des faux dieux auxquels la guerre a arraché le masque, une friponnerie. C'est l'égoïsme général qui conduit le monde. Si nous y avions vu notre avantage, nous serions intervenus, mais nous avons été lâches et égoïstes. Et c'est ainsi qu'un des plus anciens et des plus nobles peuples du monde cultivé a pu être déchiré par une hyène enragée, la seule chose à quoi l'on puisse comparer la folie de cette guerre universelle.

« Une des fleurs qui ont été foulées fut notre cher Bardisak, notre beau Bardisak.

« Votre bien dévoué,

James L. Jackson. »

Garekine Effendi laisse tomber la main qui tient les nombreux feuillets de la lettre, et il reste si longtemps affaissé, sans mouvement dans son fauteuil, que le vieux chien couché par terre, qui l'examine de son œil attentif, finit par se lever et vient, d'un air inquiet, poser sa tête sur ses genoux.

Ah ! quelles douleurs... au cœur et dans les bras... quelles douleurs... et le souffle.. haletant...

Le chien fixe le visage violacé; tout à coup, il court à la porte et la gratte en gémissant.

Mais le plus mauvais moment de l'accès est passé. Garekine Effendi ferme les yeux en murmurant dans un long soupir:

« Bardisak ! Notre beau Bardisak ! Notre Bestig Haïastan[1] ! »

---

[1] Petite Arménie.

Mariam

Les grands éperviers gris-brun tournoient et se croisent dans le ciel sans nuages qui vibre doucement sous le soleil d'été au-dessus de l'hôpital arménien de Constantinople.

Les autres oiseaux se tiennent anxieusement à distance, fuyant le cri rauque et saccadé des éperviers qui sont là-haut. Les pigeons surtout se cachent; inquiets et pleins d'agitation, ils roucoulent dans leurs pigeonniers, n'osant en sortir tant que les maîtres de l'air aux yeux aigus ont encore tout leur appétit matinal. Les mouettes glissent au loin, leurs longues et nobles ailes étendues au-dessus du miroir d'argent de la mer de Marmara qui brille au pied des vieux murs d'enceinte. Seule la cigogne, qui a son nid dans une des grandes tours byzantines à demi démantelées, reste immobile et impassible et claque du bec ironiquement. Mais les jeunes hirondelles de muraille qui essayent leurs ailes, retournent à chaque instant vers leurs nids, blottis sous le plafond même du dortoir de l'hôpital. Quant aux moineaux, ils se tiennent tout près du sol; ils s'efforcent seulement de faire jaillir quelques gouttes du faible reste de couche humide que l'on distingue encore dans la vasque rongée par le temps qui se trouve au milieu du jardin de l'hôpital, et ils font semblant de croire que c'est de l'eau. Avec résignation, ils déploient leurs ailes toutes sèches; ils savent bien que l'eau aussi est devenue un luxe dans ce deuxième été de guerre et par une sécheresse qui, même sous le ciel du sud, est difficile à supporter pour les hommes comme pour les animaux, pour les moineaux comme pour les soldats.

C'est le matin de bonne heure.

Mariam, la servante de l'hôpital, laisse tomber le torchon avec lequel elle récure le plancher et s'incline pieusement du côté de la petite chapelle de l'hôpital où les cloches commencent à sonner pour annoncer le jour.

« Que ton nom soit loué, Seigneur, mon Dieu, notre protecteur et notre sauveur, » murmure-t-elle. Et elle fait lentement et avec recueillement le signe de la croix sur sa poitrine encore jeune, mais déjà si affaissée. Cela fait, elle ajoute, tout doucement, comme elle l'a répété chaque jour pendant tout ce temps de guerre, une année après l'autre, chaque fois qu'elle a entendu la voix des cloches: « Et que le Dieu des armées soit avec ceux qui sont loin! »

Voilà qu'on traverse la cour avec le premier blessé. Oui, c'est Aram; elle le reconnaît bien. On doit lui couper aujourd'hui tout ce qui lui reste de ses jambes Le pauvre ! Peut-être qu'il a une femme quelque part? Dieu sait si elle se doute où il est?

Mariam soupire ; puis, elle prend son seau et s'en va. Dans le corridor, elle rencontre le médecin en chef, le docteur Vartanian.

— Eh bien, Mariam, as-tu des nouvelles de ton mari?

Mariam secoue humblement la tête:

— Non, docteur Effendi, pas encore.

Il lui donne une petite tape sur l'épaule, en souriant de son sourire encourageant et amical, et elle ne remarque pas le regard qu'il échange avec ceux qui sont là. C'est que, justement, ce qu'il y a de curieux avec cette Mariam, c'est qu'elle attend encore et toujours que son mari revienne de la guerre des Balkans. Il n'en est pas revenu avec les autres, et son nom n'a jamais figuré dans les listes des disparus; c'est pourquoi Mariam est persuadée qu'il est encore en vie. Dans sa simplicité, elle ne peut concevoir que trois ans ont passé déjà et que, depuis les derniers deux ans, la Turquie et la moitié du monde sont en proie à une nouvelle guerre cent fois pire encore que l'autre. Non, son Bédros n'est pas revenu, donc il ne lui reste qu'à l'attendre. Les pensées de Mariam ne vont pas plus loin. Maintenant, voici plus de deux ans qu'elle est servante à l'hôpital, et elle n'a qu'à remercier de son sort Dieu qui lui donne la santé, son pain quotidien et les paroles bienveillantes des bonnes gens.

Et quand Bédros reviendra — les yeux de Mariam se remplissent de larmes — quand Bédros reviendra, alors — alors il y a une chose qu'elle ne sait comment lui dire — Arakel, son bien-aimé petit garçon, Arakel, le dernier que Dieu leur avait laissé de quatre... comment pourra-t-elle dire à Bédros que le petit est mort?

Mariam regarde fixement dans l'espace. Mort, tué, assassiné par les Turcs, en même temps que tous ceux de leur race, là-bas, à Bitlis. Mais, qui est-ce qui gémit? Non, non. Le Seigneur l'avait donné, le Seigneur l'a repris, que son saint nom soit béni! Et puis il est possible que ce ne soit pas vrai ce qu'ils ont raconté, ceux qui sont revenus de là-bas. Ils ont raconté que tous les petits enfants qui ont échappé vivants aux premiers jours de massacre de cet été, ont été attachés ensemble et brûlés. N'est-il pas possible qu'on les ait seulement jetés dans le fleuve? est-ce que ce n'est pas possible?...

Mariam s'arrête près du banc de pierre et secoue la tête. Cher petit Arakel! Elle ne *pouvait* donc pas le prendre avec elle quand elle est venue à Stamboul avec beaucoup d'autres pour gagner son pain, lorsqu'elle s'est trouvée seule après la guerre des Balkans. Il avait alors seulement trois ans; elle devait le laisser chez la vieille mère de Bédros jusqu'à ce qu'elle pût revenir avec de l'argent et continuer à cultiver son lopin de terre. Tous lui avaient dit de faire ainsi, ses frères et tout le monde. Et Bédros dirait sûrement qu'elle avait bien fait; elle était forte et robuste et pouvait bien travailler. Et maintenant le petit aurait au moins six ou sept ans, et elle lui avait cousu maintes belles pièces d'or dans ses blouses du dimanche. Et c'est l'été suivant qu'elle avait pensé retourner chez elle.

Mariam réfléchit. Qui est-ce donc qui dit quelquefois qu'elle a la tête un peu dérangée? Mais c'est seulement quand elle est lasse de penser toujours la même chose... toujours... Arakel est mort, son petit garçon a été tué. C'est sa croix, et il faut qu'elle la porte. Ah ! comment pourra-t-elle le dire à Bédros?

Mariam a terminé son nettoyage matinal. Mais c'est samedi et elle a encore toutes les blouses blanches et tous les tabliers à rincer, tout ce qui ne doit pas être envoyé à la blanchisserie, chez les fous. Ce doit être fait avant la messe, car c'est aujourd'hui jour de fête, la fête de Vartavar... oui, vraiment, Vartavar.

Un moment elle se laisse aller à ses pensées et reste les bras ballants, tandis que ses yeux prennent une expression de vide et de désespoir. Puis elle saisit un baquet et s'en va vers le mur de l'hôpital où le linge blanc trempe dans l'eau claire du bassin.

Mais voici Garekine Effendi, celui que tous aiment et respectent, non seulement parce qu'il est le directeur de l'hôpital, mais parce qu'il est un père pour tous ceux qui vivent dans le grand bâtiment, et aussi — les pensées de Mariam le lui murmurent tout doucement — parce que ses cheveux sont devenus blancs comme la neige en trois jours quand il était à Adana lors des massacres il y a sept ans, et parce que son unique enfant, son fils Archag, s'est suicidé de chagrin là-bas.

Garekine Effendi s'avance, sa haute taille un peu courbée, ses cheveux tout blancs et ses sourcils en broussailles au-dessus de son nez aquilin, et, quand il passe près de la fontaine où Mariam lave le linge, elle essuie vite sa main et, saisissant celle du directeur, la baise.

— Toujours au travail, Mariam !

Il lui semble que tout devient plus facile à supporter sous la douceur de son regard.

— Que Dieu bénisse tes paroles, Effendi ! Tant qu'Il me donne la santé, le linge propre ne manquera pas le dimanche.

— Mais, te souviens-tu que c'est Vartavar aujourd'hui? ajoute encore Garekine Effendi de sa voix profonde et douce. Et puis, il est déjà loin; il va à la pharmacie et, de là, à l'aile où sont les cuisines. Tout doit être inspecté, même la place de jeux des enfants.

— Toujours au travail, a-t-il dit; oh ! oui, Mariam le comprend bien, pour lui aussi il s'agit d'oublier.

Et tandis qu'elle rince et tord les blouses blanches et les tabliers, elle pense à ce qu'elle a entendu au jardin l'autre soir, quand Garekine Effendi racontait aux orphelins rassemblés l'histoire de la fête de Vartavar. Vartavar, la fête d'Anahit, la déesse du bonheur et de la fécondité dans la foi des ancêtres il y a 2.500 ans, une fête païenne de la nature, à laquelle le cœur du peuple était si attaché que, même après l'introduction du christianisme en Arménie, au quatrième siècle, on n'a pu la supprimer. On l'a donc changée en « fête du Déluge », Vartavar; à

cette fête tous les enfants, en souvenir du déluge que Dieu fit pour punir les pécheurs, se jettent de l'eau les uns aux autres, et l'on apporte des colombes dans toutes les églises pour les voir s'envoler comme de blancs symboles de la paix. Ce jour-là, tous ceux qui le peuvent vont célébrer cette fête bien-aimée au couvent de Saint-Garabed le Baptiste, dans la plaine du vilayet de Mouch, le couvent qui est encore plus ancien que la maison mère d'Etschmiadzin.

Garekine Effendi sort du bâtiment de l'école, et les soixante-dix orphelins le pressent et l'entourent; ils bourdonnent autour de lui comme les abeilles autour de la fleur dont elles tirent le pollen pour leur miel, et quand peu à peu ils ont disparu dans le bois d'oliviers, Mariam entend Garekine Effendi qui leur parle de nouveau et les assemble pour le chant. Bientôt dans le calme du matin retentit la mélodie de l'hymne national « Notre Mère l'Arménie » chantée en sourdine à plusieurs voix. Mariam a entendu raconter qu'il est permis de chanter cette mélodie, parce que les Turcs se sont fait un chant sur cet air-là. Et — Miriam le sait bien — Garekine Effendi chante les paroles de leur beau vieux chant national avec chacun des garçons, l'un après l'autre, tout seuls au haut de la tour du réservoir; l'un après l'autre, pendant toute la semaine, chaque matin, avant de commencer le travail du jour, lui et les garçons chantent ainsi.

Les pensées de Mariam vont plus loin; elles vont étrangement loin par ce jour de Vartavar ensoleillé. Demain, c'est dimanche; c'est le jour des Morts, cette fête que Mariam elle-même a célébrée chaque année là-bas, avec ses parentes, quand elles se rassemblaient autour des tombes et passaient la journée à pleurer et à chanter des chants plaintifs, leurs enfants avec elles et des paniers de provisions pour toute la journée, afin de ne pas laisser les morts seuls un instant ce jour-là. Et les femmes de son pays apportaient des fleurs pour les tombes, ce qui n'est pas la coutume à Constantinople.

Mariam sent son cœur se serrer si singulièrement. Il lui semble tout à coup qu'elles étaient si riches ces femmes. Toutes, elles avaient une tombe à soigner; certainement, ce n'était qu'un monceau de terre dure, mais elles pouvaient pourtant se jeter dessus et y passer des heures à pleurer, à gémir et à appeler, et elles pouvaient prendre les mottes de terre et les presser contre leurs poitrines leur parler et croire que c'étaient les mains du mort ou ses joues ou ses yeux; il lui semble qu'elle les entend distinctement retentir des cimetières lointains tous les chants de plaintes des femmes en deuil, et leurs cris à la terre sèche qu'elles étreignent entre leurs doigts et serrent contre leurs bouches.

« Ah ! ma petite colombe, ma colombe, ma petite colombe, je baise tes yeux, tes yeux rayonnants comme des étoiles, que la mort a fermés pour moi... et tes petites mains, tes bien-aimées petites mains qui me caressaient les joues et qui auraient dû me fermer les yeux quand Dieu dans sa miséricorde me rappellera à lui ! Oui, ma petite fleur, ma petite fleur de grenade au doux parfum que l'orage

m'a arrachée dans la nuit noire, quand reviendras-tu vers ta mère, ta pauvre mère qui n'avait que toi? »

Mariam tient ses yeux fermés avec force dans son visage contracté et elle rince et elle tord le linge; elle rince et elle tord, tandis qu'elle écoute le chant qui monte de son cœur avec celui des femmes qui sont là-bas.

Elle entend leur chagrin, oh oui! elle l'entend, et il lui semble que son cœur à elle va se briser. Tout à coup elle laisse choir le linge mouillé et elle agite dans l'air ses mains tremblantes comme si elle voulait saisir les mottes de terre dure et elle s'imagine qu'elle les sent s'émietter entre ses doigts raidis par le travail. Sa gorge se serre d'étouffer tous les cris de douleur qu'elle n'a jamais poussés, car à quoi cela sert-il de se lamenter ? oui à quoi cela sert-il? Elle ne reverra donc jamais son petit...

La vieille sœur Vartanousch arrive au même instant, et Mariam tressaille et se penche vite sur le bassin; elle commence à empiler le linge sur le bord. Sœur Vartanousch est parfois si sévère dans sa surveillance et, juste en ce moment aussi, Mariam entend tout près d'elle sa voix revêche:

« Qu'est-ce que tu fais donc là, Mariam? Voilà maintenant que tu gesticules au lieu d'étendre ton linge. Ne sois donc pas si folle, et qu'on en finisse avant la messe ! »

Mais Mariam entend ces paroles comme si elles ne lui étaient pas adressées.

Au même instant tous les garçons reviennent en courant : le jeu de l'eau va commencer ! Vraiment Garekine Effendi est le tout premier. Un bruit insolite d'eau qui tombe lourdement frappe son oreille, et elle entend les cris de joie des enfants retentir sous les grands arbres quand la surprise de la journée est découverte: malgré le manque d'eau, Garekine Effendi a fait ouvrir le grand bassin, le magnifique jet d'eau qui est au milieu du jardin, et les fraîches cascades brillent au soleil, et les têtes brunes des garçons s'agitent les unes à côté des autres; chacun prend son voisin pour but et n'a de repos qu'il ne l'ait inondé d'eau claire; il s'agit seulement de voir qui sera le plus leste à sauter sur son camarade à l'improviste — et aussi, naturellement, c'est à qui criera le plus fort...

Comme les yeux de Garekine Effendi brillent !

Tout à coup le lorgnon de Garekine Effendi est aspergé et pendant un instant il ne peut rien voir, mais cela ne fait peur à personne, car il sourit joyeusement en cherchant son mouchoir dans toutes ses poches au milieu de l'enthousiasme général.

Il en vient quelques-uns jusqu'au bassin de Mariam. Ils courent et dansent, chacun tenant à la main une coupe pleine d'eau, et ils se poursuivent et s'arrosent en poussant des cris de joie; bientôt ils se mettent à puiser dans son bassin.

Elle ferme les yeux un instant. Que d'eau ! Mon Dieu, que d'eau ! Elle a le vertige de voir jaillir toute cette eau. C'est comme cela que dans le temps le petit Arakel jouait joyeusement au bord de la rivière, chez eux, quand tous les

enfants du village se jetaient de l'eau les uns sur les autres à chaque jour de Vartavar. Toute cette eau, toute cette eau ! Cher petit Arakel ! Est-il brûlé ou est-il noyé?...

On commence à sonner pour la messe. Garekine Effendi frappe dans ses mains, et, comme attirés par un ressort, tous les garçons mouillés et rayonnants de joie se pressent autour de lui; ils sont muets et attentifs. Alors Garekine Effendi reste immobile une minute; puis il ôte son fez de dessus ses cheveux blancs et passe sa main deux ou trois fois sur son front fatigué.

« Enfants, » dit-il, et sa voix résonne sourdement, comme s'il parlait à quelqu'un qui serait bien loin, bien loin, « enfants! nous voulons pourtant le faire, comme d'habitude, maintenant plus que jamais. Faites sortir les colombes. »

Son regard se tourne de nouveau vers les garçons et les suit, tandis qu'ils se précipitent en se bousculant et luttant à qui arrivera le premier au pigeonnier.

Et, pendant que les pigeons voltigent de tous côtés et se posent partout, roucoulant et picotant, Garekine Effendi vide ses poches des lentilles et des pois qu'il a apportés et parle à la troupe d'orphelins. Ses yeux reposent sur le monde ailé autour de lui et au-dessus de lui, et le soleil brille, presque éblouissant, sur toutes les ailes blanches et les têtes brunes des garçons.

Garekine Effendi est presque caché par les pigeons perchés sur sa tête, ses épaules et ses mains, tandis qu'il parle aux enfants. Il parle d'une voix basse et calme et ce qu'il dit n'est pas long, mais il le dit de toute son âme, et ceux qui l'écoutent n'en perdent pas une syllabe.

« Oui, nous voulons pourtant le faire. Maintenant plus que jamais. Nous voulons apporter les oiseaux de la paix dans notre vieille église, comme nos pères l'ont fait en ce jour, chaque année, pendant des siècles. Mais cette année — Garekine Effendi s'interrompt un instant et il semble aux enfants que la voix lui manque tant elle a de peine à se frayer passage comme si elle venait d'un incommensurable abîme de douleurs — cette année est la plus terrible de toutes celles que notre peuple a jamais vécues.

« Bien pire que tout ce que vous en savez et bien, bien pire que tout ce que l'Europe en sait. Nous ne voulons pas parler davantage de ces choses. Nous voulons faire notre devoir jusqu'à la fin. Ceux de nous qui restent encore sont peu nombreux et faibles. Et nous n'avons pas assez de voix pour appeler au secours. Quand une fois nous avons essayé de crier, ce fut une voix perdue dans le désert. D'autres peuples chrétiens étaient aussi assassinés et martyrisés et affamés et nous, nous étions trop loin et nos bourreaux étaient des barbares. Personne ne pouvait nous entendre, et ceux qui l'auraient pu ne le voulaient pas, parce que le fléau de la guerre mondiale les aurait aussi frappés s'ils avaient pris les armes pour notre défense ou élevé la voix pour crier aux peuples de l'ouest d'arrêter l'œuvre qui détruisait le dernier million d'un des plus anciens peuples du monde chrétien. Et personne n'est venu à notre secours. Et le peuple, dont le

Kaiser se fait appeler le Prince de la Paix, a laissé ses représentants dans toute l'Asie Mineure fermer les yeux devant l'œuvre de sang, et elle s'est accomplie. Et nous sommes le peuple qui a été atteint le plus durement et le plus irréparablement de tous dans la folie de cette guerre universelle. L'histoire l'enregistrera comme le plus terrible et le plus incroyable de tout ce qui se passe et s'est passé de terrible et d'incroyable pendant ces années où l'orage de la grande guerre a fait rage parmi les peuples de l'Europe... »

Garekine Effendi se tait une seconde. Ses auditeurs ne font pas un mouvement. La tranquillité n'est troublée que par le picotement et le piétinement des colombes. Et c'est dans un soupir, un soupir que Garekine Effendi ne peut refouler dans sa poitrine, qu'il reprend tout doucement pour terminer :

« Mais aujourd'hui — pour notre saint jour de Vartavar — nous voulons laisser les oiseaux de paix voler dans notre vieille église et prier Dieu que la paix règne de nouveau sur la terre. »

Même les enfants sentent qu'ils ne peuvent pas suivre le regard de ses yeux qui va au loin, à des milliers de lieues de là, quand, doucement et en appuyant sur chaque syllabe, il ajoute :

« Et que la paix vienne aussi pour ceux de nos frères qui sont encore au nombre des vivants. »

Mariam fait avec recueillement le signe de la croix quand les cloches recommencent à sonner la messe pour la seconde fois, et elle voit Garekine Effendi qui s'avance vers l'église avec deux colombes dans les mains. Les garçons le suivent.

Le regard de Mariam s'accroche encore une fois aux enfants. C'est comme celui d'un animal aux abois : « Cher petit Arakel ! est-il brûlé ou est-il noyé ?... » Puis elle s'en va aussi, en rasant le mur, vers la petite porte de l'église.

Le vieux Mihran agha

Le soleil est brûlant au-dessus des grands et majestueux bâtiments de l'hôpital. Là-bas, du côté des ateliers situés dans l'aile des fous, l'air retentit de coups sonores; les patients qui peuvent travailler sont là, une douzaine environ. Les fenêtres à barreaux de fer sont ouvertes, et on les entend distinctement gronder, grogner et crier sans cesse et imperturbablement. Dans la cour, devant le bâtiment, plusieurs fous sont occupés à casser du bois sous la surveillance du gardien, le grand Garabed. Le long des murs, toute une rangée d'autres fous « tranquilles » sont assis et raccommodent leurs costumes bleus. Les chiffons, jetés en tas par terre et parmi lesquels ils choisissent des morceaux pour mettre des pièces aux vêtements fanés, ne sont pas de la même couleur; il y a là des étoffes de toutes sortes et de toutes teintes, unies ou à dessins. Mais c'est la guerre et personne ne pense à se formaliser de tels détails; tout le monde sait, et les fous eux-mêmes l'ont bien compris, que dans un temps pareil on doit s'estimer heureux quand on a seulement le strict nécessaire pour couvrir sa nudité.

A la suite de la Maison des fous, il y a la Maison de charité où sont les chambres des vieux et qui se compose de deux corps de logis bas et d'aspect singulier; c'est la partie la plus ancienne de l'hôpital; les nouvelles installations et l'empreinte des temps modernes que l'on remarque dans le reste du bâtiment ne sont pas arrivées jusqu'ici. On pourrait croire que là le temps a arrêté son cours: la doyenne de la section des femmes, la vieille Hovsannah, a cent vingt ans ! Elle est justement assise dehors, au soleil, et dort en remuant ses lèvres de momie; chaque fois qu'elle s'éveille, elle pousse un soupir presque imperceptible et fait le signe de la croix, tout lentement, de sa main tremblante, puis elle retombe dans son assoupissement, pour attendre, une année après l'autre, la mort miséricordieuse.

Chez les hommes, de l'autre côté, le plus vieux pensionnaire est le vieux pèlerin Mihran agha.

Mariam, qui arrive dans sa robe du dimanche, voit de loin sa tête blanche aux longs cheveux; il est assis sur un vieux coussin troué posé dans l'herbe, sous l'accacia et il est courbé sur sa Bible. Il ne la lit pas lui-même, car où Mihran agha aurait-il pu apprendre à lire? Assis par terre à côté de lui, il y a un garçon de douze à treize ans; le livre repose sur les genoux du vieux pèlerin et, tandis que tous deux suivent les lignes du doigt, le garçon lit de sa haute voix d'écolier l'histoire de Noé et de la colère du Seigneur. Chaque fois qu'il s'arrête et cherche

en bégayant à prononcer un mot difficile, le vieux Mihran agha chausse ses lunettes sur son nez d'une main tremblante et son front se plisse sous l'effort de la pensée jusqu'à ce que le garçon ait trouvé le mot juste; quelquefois cela dure même plus longtemps que ce ne serait nécessaire, car ses yeux quittent de plus en plus souvent le livre qui commence à l'ennuyer et suivent la vieille main tremblante dans ses mouvements de bas en haut et de haut en bas pour rajuster les lunettes. Ses pensées sont bientôt toutes aux tatouages étonnants, aux croix et aux autres signes qui couvrent les mains et les bras du vieux pèlerin; on peut les suivre jusqu'au coude, chaque fois que la manche de la blouse remonte, laissant voir sa doublure déchirée et découvrant le bras maigre, presque complètement dépourvu de chair.

Quand les pauses semblent trop longues au vieux, il pousse le gamin du coude et la voix d'enfant reprend avec un nouveau zèle.

Mariam soupire. Elle est venue lui demander s'il est vrai que les Russes prendront bientôt Erzeroum, comme elle l'a entendu dire. C'est que le frère de Bédros habite un village près d'Erzeroum. Ainsi elle pourrait maintenant peut-être avoir de ses nouvelles. Elle ne veut plus penser à ce que le chef de cuisine, l'élégant Hagop, celui qui est toujours habillé de blanc comme les médecins, lui a répondu hier quand elle essayait de lui demander son avis à propos de ce frère de Bédros: « Eh ! tête de brebis ! Ne sais-tu donc pas que dans toute l'Arménie il ne reste plus un seul Arménien ! » Non, elle ne voulait plus penser à cela, elle n'en savait rien en effet. Elle voulait avoir confiance et croire que c'était vrai ce qu'on disait d'Erzeroum. Et puis, peut-être que les Moscovites viendraient jusqu'à Stamboul. Et alors les Turcs seraient chassés, et eux auraient tous la paix.

Elle a peur de déranger en demandant maintenant au vieux ce qu'il pense des Russes. Elle se signe tranquillement et s'assied pour écouter aussi. Elle ne peut s'empêcher de remarquer combien le vieux a maigri dans ces derniers temps. Il n'a plus que la peau sur les os. Elle pense que ce doit être vrai ce que le grand Garabed disait, que Mihran agha donne tous les jours son pain aux orphelins, et qu'en ce moment il le donne au nouveau venu, à Houmaïak, celui qui lui lit la Bible, celui-là même qui a échappé aux massacres de Trébizonde. Depuis que la ration de pain a été abaissée à un quart de pain par jour, elle ne suffit plus pour nourrir les jeunes gens et les enfants. Le gouvernement a fait saisir par les gendarmes toute la provision de farine de l'hôpital, et personne ne peut être satisfait du pain que l'on a reçu pour remplacer la bonne farine roumaine, un pain fait pour la plus grande partie de graine de maïs moisie pleine de paille et de petites pierres.

« Lis comme il faut, gamin! »

Et Houmaïak continue, jusqu'au moment où la lecture est interrompue par les cloches qui sonnent les enterrements et par les cris de douleur et de deuil des femmes que l'on entend dans la petite église. Deux pleureuses de profession

sortent en courant du bâtiment des vieilles femmes et, avant même d'atteindre l'église, elles commencent à faire retentir l'air de leurs cris perçants et de leurs plaintes.

Houmaïak lève la tête et les suit des yeux un moment. Il s'agit sûrement d'un enterrement de riche. Les pleureuses ont des voiles sur la tête et leurs cris vous transpercent.

Le chœur des prêtres, qui maintenant succède au son des cloches, est à plusieurs voix, et les enfants de chœur ont tous un cierge à la main, ce qui se voit rarement depuis la guerre. Quand les pleureuses entrent dans l'église, elles redoublent de cris, et les parents du mort se jettent sur le cadavre en poussant des sanglots et des gémissements. La mère appelle le mort, et ses sœurs tombent à plat ventre sur le plancher et se frappent la tête contre le cercueil. Leurs cris ne sont dépassés que par ceux des pleureuses. Enfin on ferme la bière et on la sort de l'église. Mariam se joint alors au cortège pour aller aussi jeter un peu de terre sur le cercueil d'Aram. Hélas ! il n'a donc pu supporter la seconde amputation. Tout le monde s'éloigne du côté du cimetière, et la cour présente de nouveau le même tableau qu'auparavant.

Quelques vieillards et quelques fous vont et viennent, et s'asseyent en regardant fixement devant eux ou restent debout, immobiles, en murmurant quelque chose, ou bien ils chantonnent une plainte ou agitent les bras, tandis qu'un flot de paroles à demi prononcées se mêlent au chuchotement des acacias et des amandiers.

Seul le vieux Mihran agha ne se laisse déranger par personne et par rien. Son vieil œil intelligent va de l'une à l'autre des épaves humaines qui l'entourent. Et chaque fois il secoue presque imperceptiblement sa tête blanche. Brusquement, il pose sa main sur l'épaule du garçon :

— C'est bien, mon enfant, assez. Maintenant dis-moi seulement une chose. Tu m'as déjà tant raconté. Là-bas, n'as-tu rien entendu de... de Sivas ? N'as-tu pas entendu dire que quelqu'un a pu s'échapper... quelqu'un de Sivas ?

Houmaïak secoue la tête.

— Non. J'ai seulement entendu dire en route qu'il ne reste personne non plus à Sivas. Connais-tu quelqu'un de Sivas ? Es-tu peut-être de Sivas ?

Le vieux ne lui répond pas un mot. Et Houmaïak continue de raconter ce qu'il sait, d'une voix entrecoupée et le regard de ses yeux à moitié fermés perdu dans le lointain.

— On les a tous attachés ensemble, trente par trente, et on les a chassés vers le sud. Et ceux que l'on n'a pas tués en route sont morts de fatigue et de faim, et de toutes sortes d'horribles maladies, tout de suite ou après. Et ils ont été sans abri jour et nuit. Et ceux qui s'y connaissent disaient que ça, c'est le pire dans les pays de marécages, pire encore que dans les montagnes. Et c'était très, très loin, jusqu'au désert où ils devaient aller. Et ils disaient que, aussi sur la route de

Sivas à Erzingian et à Erzeroum, il y avait chaque jour des centaines de nouveaux cadavres qu'on laissait là. Et, de plus, il y a tous ceux qui sont tués et qu'on jette dans le fleuve, mais ceux-là sont surtout des femmes et des petits enfants. Autrement je n'ai rien entendu dire de Sivas. Et c'est là comme c'est partout, dans tous les autres endroits.

Comme le vieux Mihran agha ne répond rien, Houmaïak attend un moment, ne sachant pas si le vieux a encore besoin de lui. Mais Mihran agha reste assis, immobile et sans paroles, courbé sur son siège.

— Veux-tu encore quelque chose, demande l'enfant.

— Va me chercher le peigne à carder.

Le garçon veut s'éloigner, mais le vieux le retient.

— Ecoute ! dit-il. Il y a une chose que tu ne dois pas oublier. Tout ce que tu as vu là-bas et tout ce que tu as entendu et tout ce qui t'est arrivé, tu ne dois jamais le raconter aux Turcs, à aucun d'eux. Tu sais ce que ça veut dire?

L'expression du visage de l'enfant est une réponse suffisante.

— Tu sais qu'ils cherchent tous ceux qui peuvent raconter quelque chose de ce qui s'est passé là-bas.

— Mais ils ne peuvent pas prendre les Américains !

Houmaïak lance cette réponse d'un ton triomphant.

— Et ils savent une masse de choses; ils ont vu une masse de choses; dans notre école il y avait une maîtresse qui a essayé de cacher tous les plus petits.

Comme il ne reçoit pas de réponse, l'enfant saute par-dessus les bancs de pierre et court chercher le peigne à carder. En route, il renverse presque un des fous, l'un des plus curieux, celui qui est assis près de Mariam et à qui elle parle comme à un enfant. On l'appelle Joseph à la pierre, à cause de la pierre que nuit et jour il tient dans sa bouche, nuit et jour depuis des années. Celui qui voudrait essayer de la lui faire cracher perdrait sa peine. Quand, une fois, Garekine Effendi lui-même voulut s'en mêler, le vieux Joseph lui prit la main et se la posa sur la gorge comme pour dire que sa vie appartenait à Garekine Effendi, mais qu'il devait lui laisser la pierre. En réponse à toutes les patientes questions sur ce que cela signifiait, le vieil homme s'était mis à regarder de tous côtés; il avait eu l'air de chercher quelque chose et quand, par hasard, Mariam était apparue et avait passé près de lui, son regard s'était éclairé, il avait trouvé ce qu'il cherchait: une femme. Alors, regardant Garekine Effendi de ses bons yeux fidèles et clairs il lui avait dit tout doucement et en hésitant que la pierre était le souvenir de sa mère, que s'il la perdait, même seulement une minute, il perdrait aussi le souvenir de sa mère et que c'était pourquoi il tenait toujours la pierre dans sa bouche, car là, personne ne pouvait la lui prendre. A part cela, on ne savait rien de lui, sauf que, ainsi que beaucoup d'autres, il était devenu fou lors des massacres de 1896 où il avait perdu tous les siens.

Houmaïak arrive en courant avec le grand peigne à carder, courbé comme une harpe et le sac plein de laine qu'il jette aux pieds de Mihran agha.

Le vieux pèlerin cherche lentement et à tâtons la corde du peigne.

Et, tandis que la laine s'envole sous sa main, dans un mouvement plein de rythme, il se met à chantonner d'une voix faible et tremblante.

Tous mes morts sont là-bas,
Tous ceux qui ont été tués,
Mes enfants, mes petits-enfants,
Oh! mes enfants, mes petits-enfants;
Tous mes morts sont là-bas, tous,
Tous ont été tués.

La corde résonne dans une plainte de plus en plus faible, puis elle glisse doucement des vieilles mains tremblantes et tombe sur le gazon aux pieds du vieux, effrayant un merle qui se glisse parmi les fleurs. La tête blanche se penche et les larmes coulent sur la figure et sur la barbe du vieux Mihran agha.

Le vieux Mihran agha est mort.

En même temps que la corde à carder s'est échappée de sa main, son âme s'est envolée. Il est mort d'inanition et de chagrin.

Il n'y a point de pleureuses quand, le même soir, le cadavre du vieux Mihran-agha est porté hors de l'église. Derrière la bière dans laquelle la tête blanche repose et où le plus pauvre linceul de l'église enserre le corps misérable, déjà maigre comme un squelette, il y a pour toute escorte le grand Garabed, le gardien des fous. Le vieux pèlerin est porté en terre par quatre de ces fous vêtus de bleu. Il n'y a point de parents ni de femmes qui pleurent autour du cercueil; on n'entend que les grognements inarticulés de Joseph, qui mâche sa pierre avec toutes sortes de sons à demi étouffés en regardant fixement de ses yeux clairs et inconscients la bière qu'il aide à porter: derrière la douleur amère de ce regard il y a une expression indéfinissable qui ressemble à de l'envie.

Les fous déposent un moment le cercueil et le grand Garabed allume une nouvelle cigarette. Au même instant, on entend un grand bruit de voix, ce sont les orphelins qui sortent en courant de leur maison et viennent se rassembler dans le jardin pour le chant du soir. Le supérieur fait un signe et tous se rangent deux par deux. Toutes les petites têtes brunes, aux cheveux coupés ras, sont tournées vers l'Orient, vers la ville de Bethléem.

Alors les petites voix aiguës des enfants montent, lentes et monotones, entonnant le chant du soir de l'hôpital, ce chant vieux de plusieurs siècles, tandis que dans le ciel immense les étoiles s'allument l'une après l'autre. Et les vieillards et les malades, près des fenêtres ou dans leur lit, font le signe de la croix et murmurent ou chantonnent le refrain, le *Der Vormia* sacré, *Seigneur, aie pitié de nous!*

Seigneur! aie pitié de nous!
Seigneur! aie pitié de nous!
Sainte Trinité, donne la paix sur la terre,
Et la santé aux malades,
Et le soulagement aux souffrances!
Lève-toi, notre Père, notre Dieu!
Toi qui es le refuge des affligés!
Viens au secours de tes serviteurs
Et donne la victoire aux armées chrétiennes!
Oh! sois le refuge du peuple arménien!
Seigneur! aie pitié de nous!

Un des orphelins, un des plus âgés, — ce soir, c'est Houmaïak — chante d'une voix sonore la vieille prière de « Notre Père, qui es aux cieux. »

Quelques-uns des enfants tournent la tête du côté du mur de l'église, attirés par les grognements de Joseph à la pierre et par le bruit des pas traînants qui s'avancent. Mais ils détournent la tête aussitôt: il n'y a là que quatre fous qui portent le cercueil d'un pauvre. Les enfants répètent encore une fois les dernières lignes du chant du soir:

Donne la paix aux souffrants!
Donne le repos aux affligés!

Et c'est tout l'hymne funèbre du pauvre pèlerin Mihran agha. Les enfants se dispersent de tous côtés en chantonnant les derniers mots.

Mariam apparaît entre les buissons; elle rassemble des fleurs dans son tablier, des rhododendrons sauvages et du laurier-rose, des fleurs de grenade et du genêt doré. Tout le long du mur de l'église, là où les brebis de l'hôpital paissent en faisant tinter leurs clochettes, il y a de grands chardons rouges en fleurs. Mariam en cueille aussi et puis, quand son tablier est plein, elle se dirige vers la tombe du vieux Mihran agha. La petite cloche de l'église envoie ses sons du soir sur la campagne paisible. Mariam s'incline humblement et fait le signe de la croix sur sa poitrine.

« Que ton nom soit loué, mon Dieu et mon Sauveur, » murmure-t-elle avec foi; elle fait le signe de la croix sur les fleurs et ajoute en soupirant:

« Que la paix et le salut soient avec tous nos morts ! »

Elle continue son chemin vers le cimetière de l'hôpital. Quelques-unes des brebis la poursuivent et essayent de happer les fleurs de chardons rouges qui s'échappent du tablier.

Là-bas, à travers les champs, les quatre fous reviennent de la tombe du vieux pèlerin.

Houmaïak

Tout en haut, sur la tour du réservoir, dans la petite pièce étroite et carrée qui semble vaciller sous le vent, Garekine Effendi est assis sur un des échelons de l'échelle, et il tient debout entre ses genoux le corps souple d'un garçon de douze ans; c'est le dernier arrivé des orphelins: Houmaïak.

Garekine Effendi est nu-tête; son fez est par terre, à côté de lui. Ses yeux ne quittent pas le visage agité de l'enfant. Les doigts maigres d'Houmaïak tourmentent les boutons d'acier de son costume brun; sa ceinture de cuir pend autour de sa taille.

Il y a plus de nerfs que de muscles dans ce corps d'enfant, et les couleurs de la santé n'animent guère ce visage aux traits pleins de caractère et à l'expression si attentive et si vivante.

— Et puis, mon enfant? Tu dois tout me raconter, sans rien me cacher, tout ce qui t'est arrivé. Tu es le seul de tous ceux de Trébizonde qui ait pu s'échapper. Tu dois tout me raconter.

Les joues de l'enfant deviennent encore plus pâles. Sa main lâche les boutons et sa voix résonne d'un ton ferme:

— D'abord les Bekdjis[1] ont battu du tambour à travers la ville. C'était Ali, et après Moustapha. Ils disaient que les chrétiens devaient livrer toutes les armes qu'ils avaient; ils devaient les porter au Karakol[2] le plus proche et ensuite la police viendrait visiter les maisons pour voir s'ils l'avaient fait. Et tout le monde a donné ses armes, et la nuit après la police est venue, pendant qu'on dormait. Je me suis réveillé en entendant mon père parler avec le gendarme. Il lui a donné tout ce qu'il voulait de nos affaires, seulement pour savoir si nous devions partir. Et le gendarme a dit: «Oui, la nuit prochaine.» Et il disait: «Tu peux bien me donner encore plus, car le peu qu'on vous permettra de prendre avec vous, en fait de provisions et de vêtements, on vous le prendra quand même à la première halte que vous ferez.» Et alors, père lui a donné encore plus, et cette fois, c'étaient nos plus beaux tapis que le père a décrochés des murs... et il a demandé ce qu'on ferait des enfants. Le gendarme a répondu: «Ils partiront aussi, mais ceux qui sont au-dessous de huit ans pourront rester avec leurs mères, mais ça, ça dépendra surtout du gendarme.» Alors, père a sorti sa montre de sa poche et la lui a donnée, et le gendarme l'a mise dans sa poche. Et père a

---

[1] Les gardes de nuit.

[2] Le poste de police.

demandé ce qu'on ferait des femmes. Et le gendarme a dit qu'elles iraient aussi, mais séparément, qu'on en ferait des groupes à part avec les plus petits enfants. Et père a détourné son visage et il est resté tout tranquille, mais je pouvais voir son expression...

Peu à peu, Houmaïak est devenu aussi blanc que les murs de la chambre de la tour. Il tousse légèrement et attend un instant que sa voix se soit raffermie:

— Alors le gendarme a dit: « Je n'ai plus de temps à perdre ici. » Mais il attendait et regardait autour de lui pour voir s'il y avait encore quelque chose à prendre. Puis il a poussé père de côté et il est venu vers nous, où nous étions couchés par terre, et il a marché sur nous. Alors le petit Nichan s'est réveillé et s'est mis à pleurer et le gendarme a encore demandé à mon père s'il avait de l'argent. Et père lui a donné un medjidjé[1] et il a dit qu'il ne pouvait pas donner davantage, parce qu'il avait justement payé le bois, la laine et la farine pour l'hiver, que maintenant il devait acheter les provisions pour le voyage, que les fonds étaient bas... et qu'il avait quatre garçons, et sa femme, et la petite fille... »

La bouche d'Houmaïak tremble si fort qu'il ne peut continuer. Mais il se mord les lèvres et regarde fixement devant lui, par la fenêtre, d'où l'on voit les éperviers tournoyer au-dessus des pigeonniers, en faisant entendre leurs cris rauques et monotones. Enfin il avale sa salive avec effort, car il lui semble qu'il va étouffer.

— Père a ajouté, « Et ils ont bon appétit. » Alors le gendarme a ri méchamment et il répétait: « Bon appétit, dis-tu, bon appétit! »...

Et le jour suivant beaucoup de gens sont venus, surtout des Juifs, qui nous offraient de nous cacher. Mais ça ne sert à rien. Et alors, c'est allé... comme tu sais. On nous a rassemblés devant les Karakols et on nous a inscrits quand toutes les maisons ont été vides. Et ce n'était presque rien, ce qu'on nous a permis de prendre avec nous. Tout le reste a été vendu dans les maisons ou dehors, dans la rue. On vendait presque pour rien. Notre grand brasero en cuivre qu'un Américain voulait une fois acheter à mon père pour soixante-cinq dollars a été vendu pour deux medjidjés. Et les Turcs gardaient tout l'argent, et c'étaient seulement des Turcs qui avaient le droit d'acheter; les autres gens, on les chassait. Et tout ce qu'on n'a pas vendu, les Turcs l'ont pris.

Alors les femmes ont été rassemblées dans des voitures à bestiaux et conduites aux bateaux qui attendaient sur le fleuve. Et elles pleuraient et elles criaient. Mais les jeunes et celles qui plaisaient aux Turcs, on les a mises à part. On les a toutes vendues, et on a aussi vendu beaucoup d'enfants. Et les enfants, dont la mère avait été vendue à d'autres, couraient autour des femmes et criaient...

On n'entend pas d'autres sons dans la pièce que le bruit de l'eau qui

[1] 20 piastres = 5 francs.

coule du réservoir et les profondes aspirations de la pompe. Enfin, Garekine Effendi dit doucement en serrant l'enfant plus fort contre lui :

— As-tu... as-tu vu ta mère, mon cher petit ?

Houmaïak tient ses paupières fermées de toutes ses forces et, quand même les larmes coulent, nul ne les voit. Garekine Effendi est assis, la main sur ses yeux, et écoute :

— Oui... sur le fleuve... C'est quand nous avons passé le long du fleuve après que nous avions quitté la ville. J'ai entendu comme elle nous appelait... elle criait tous nos noms. Et elle avait Anahit sur les bras... Anahit avait seulement quatre ans...

Et nous avons vu que Nichan n'était pas avec elle ; il était plus jeune que moi et nous avions cru qu'ils étaient ensemble. Mais il s'était perdu. Beaucoup se sont perdus. Et nous ne savons pas non plus ce qu'est devenue la vieille grand'mère...

Alors nous sommes arrivés à notre première halte. Les riches avaient des voitures, et il avait fallu payer beaucoup d'argent pour en trouver. Au bout d'un jour, on leur a pris les voitures, et ils ont été obligés d'aller à pied comme les autres.

Nous étions huit cents cette fois-là. Et à chaque nouvelle halte, ce jour-là et les jours suivants, de nouveaux gendarmes sont venus, et c'était à chaque endroit de nouveaux gourdins et de nouvelles piques de fer pour nous pousser en avant. Souvent ils crevaient les yeux avec leurs bâtons pointus quand quelqu'un essayait de s'enfuir. Le pire, c'était pour les vieux. Ils tombaient sur le chemin ou dans les fossés ou sur les champs où ils couraient pour échapper aux coups. Beaucoup étaient tout ensanglantés. Et si quelques-uns de nous voulaient rester en arrière avec les vieux, on les maltraitait et on les déshabillait, on ne leur laissait que la chemise. La première nuit nous avions de quoi dresser des tentes, mais le jour suivant on nous a tout pris et tout a été partagé entre les Turcs. Et puis, on nous a pris nos chaussures, et il fallait aller nu-pieds. Sahag était si fatigué que père devait le porter pendant tout le troisième jour. Et le troisième jour...

Houmaïak s'arrête.

Garekine Effendi éloigne sa main de ses yeux et le regarde un instant sans mot dire ; puis il reprend la même position qu'auparavant et l'enfant continue d'une voix sourde et avec un visage qui peu à peu a perdu toute couleur.

— Le troisième jour, ils ont commencé à massacrer.

C'était derrière les arbres, surtout au commencement. Avec des haches et des gourdins. Et puis, ils ont trouvé que ça n'allait pas assez vite ; ils disaient que l'ordre portait tant et tant à chaque endroit. Alors ils ont pris les couteaux. Le pire, c'est quand nous arrivions à un village, parce que là les gendarmes recevaient de nouveau du rakki à boire, et les gendarmes de l'endroit venaient

aussi un bout de chemin avec nous et ils employaient leurs baïonnettes. Ils nous prenaient toutes nos provisions même quand ce que nous avions n'était presque rien. Souvent, nous nous séparions, mais les gendarmes nous poursuivaient. Et une fois, à un endroit, il y avait un fleuve et beaucoup se sont jetés à l'eau. Mais les gendarmes ont tiré sur eux et personne n'en est sorti vivant. En route on en trouvait beaucoup d'autres qui étaient venus d'autres villes et qui gisaient sur le chemin déjà morts ou mourants. Ils avaient des maladies horribles et les cadavres puaient. Beaucoup d'entre nous sont devenus fous de ce qu'ils voyaient ou de peur. Et bientôt il ne restait plus beaucoup d'hommes dans notre troupe.

L'enfant s'arrête et serre les poings derrière son dos. Il entend bien la question muette de celui qui est assis devant lui sans proférer une parole. Il reprend d'une voix entrecoupée:

— Père... et Grigor et Sahag... étaient aussi tombés... tous les trois. C'était le soir... près de quelques peupliers... et le gendarme m'a donné sur la tête un coup si terrible avec son gourdin parce que je criais en voyant cela... que je suis tombé par terre.

Après, pendant plusieurs jours, ma tête était toute troublée à cause du coup. Alors nous sommes arrivés à un grand village turc. Dans la rue il y avait beaucoup de gens qui étaient venus pour nous voir, et j'ai vu une femme turque qui me regardait. Je suis allé vers elle et je lui ai dit que c'était par erreur qu'on m'avait pris et que j'étais un garçon turc de Stamboul. Alors elle m'a emmené chez elle, dans sa maison, et elle a parlé avec son mari. Je ne sais pas s'ils ont cru ce que je disais. Mais après quelques jours ils ont vu que je travaillais bien et ils m'ont donné des habits et des souliers. Ils ont dit qu'ils devaient bientôt aller à Stamboul et qu'ils me prendraient avec eux si je me conduisais bien. Et ils m'ont appelé Housseïn et j'ai continué de dire à tous ceux qui me demandaient quelque chose que j'étais un garçon turc et que la police s'était trompée parce qu'il y avait beaucoup de garçons.

Plus tard, nous sommes donc partis, et pendant le voyage ils étaient bons pour moi et ils m'ont toujours donné à manger et, quand quelqu'un les interrogeait, ils disaient que j'étais leur fils. Quand nous sommes arrivés à Stamboul, nous nous sommes d'abord reposés, et après ils m'ont dit que je pouvais aller où je voulais, mais que si je préférais je pouvais rester avec eux. Et Chukrie Hanoum m'a donné trente piastres et elle m'a dit qu'elle n'avait pas d'enfants et qu'elle aimerait bien me garder. Mais j'ai dit merci, parce qu'ils avaient été bons pour moi, et je suis parti. Je savais bien où je voulais aller et j'ai vite trouvé l'hôpital. Dans la rue, j'ai rencontré des Arméniens qui m'ont aidé. Mais je n'osais pas raconter d'où je venais, et j'ai dit que je voulais aller voir un malade...

On entend un coup de sifflet qui vient des bureaux; c'est l'homme de confiance de Garekine Effendi qui lui fait savoir par ce signal que sa présence

est nécessaire. Il se lève lentement et reste un moment absorbé dans ses réflexions tout en caressant la tête brune de l'enfant.

« Oui... mon petit... oui, mon petit. » Il ne peut pas dire autre chose. Il parle d'une voix lointaine comme s'il s'adressait à d'autres créatures invisibles et non pas seulement à ce pâle enfant, seul avec lui, au haut de la tour solitaire. Il le presse contre lui en murmurant encore les mêmes paroles : « Oui, mon petit... oui, mon petit, » et ils sortent par l'étroite ouverture et se mettent à descendre le petit escalier tournant de la tour. L'enfant va le premier, agile comme un chamois. Garekine Effendi le suit lentement.

Tout à coup, comme ils sont à mi-chemin, l'enfant s'arrête et se tourne en arrière.

— Effendi, dit-il avec anxiété, qu'est-ce que cela veut dire qu'hier on a emporté de l'hôpital tous les blessés turcs ? Ne crois-tu pas qu'ils veulent faire quelque chose à l'hôpital ?

— Oui, mon enfant. Je sais ce qu'ils voulaient. On avait déjà donné l'ordre de vider l'hôpital et de transporter tous nos malades à Haïdar-Pacha[1], pour les envoyer plus loin vers l'est. Seuls les vieux pouvaient rester à Stamboul, mais ils devaient être mis à la rue. On voulait prendre l'hôpital pour en faire une caserne et une école de chauffeurs. Mais des amis turcs nous ont aidés au dernier moment et l'ordre n'a pas été exécuté. Ils se sont contentés de confisquer toute notre farine et toute notre provision de bois pour l'hiver et ils ont pris tous nos bœufs. C'est très triste pour nous, très triste, mais on s'arrangera comme on pourra. Les malades n'ont pas été transportés, c'est le principal. J'attends encore des renseignements aujourd'hui ; peut-être que...

Ils descendent pas à pas l'escalier étroit et raide. A une marche, Garekine Effendi trébuche ; rapidement, l'enfant le saisit et le soutient.

Quelques minutes après, Garekine Effendi est assis dans son bureau et il a en face de lui un Turc, en costume civil. Ils parlent tous deux d'une voix basse et pénétrante. Toute douceur a disparu du visage de Garekine Effendi, il a l'air taillé dans le marbre avec une expression d'intense énergie.

« Bien, Hassan bey, bien. Je vous remercie. C'est donc absolument irrévocable, il faut que nous livrions aussi nos instruments de chirurgie ? Je les ai fait venir d'Angleterre il y a cinq ans, ils sont de première qualité et étaient extrêmement chers. »

Garekine Effendi prend un des grands livres de compte de l'étagère de son bureau et le feuillette.

— Seize cents livres sterling, sans compter le transport et la douane, voilà ce qu'ils nous ont coûté, dit-il, et sans compter la construction de la nouvelle salle d'opérations. Ce sont de grosses dépenses, Hassan bey, pour un hôpital

---

[1] Station sur la côte de l'Asie Mineure d'où partent les chemins de fer d'Anatolie.

qui subsiste uniquement par des dons. Les regards de Garekine Effendi se posent à travers ses lunettes d'or sur l'homme en redingote noire assis devant lui et ne le quittent pas.

— Je le sais bien, Garekine Effendi, je le sais bien.

Hassan bey rajuste son gilet, toussote légèrement et regarde ses ongles, l'un après l'autre.

— J'ai fait ce que je pouvais faire pour que cet ordre soit aussi annulé, mais c'est dangereux, vous savez, de toucher trop à ces affaires. — Il lève la tête et regarde Garekine Effendi dans les yeux. — Vous connaissez les autorités aussi bien que moi et vous savez que nous risquons la réponse: « Eh bien! prenez tout le reste avec! » Et que feriez-vous, par exemple, si on vous prenait aussi la pharmacie qui est bien fournie ? »

Garekine Effendi ne sourcille pas.

Hassan bey se penche en avant et baisse la voix.

— C'est avec les plus grands efforts que j'ai réussi à vous conserver la pharmacie. Vous connaissez mon amitié pour vous, et vous savez que je n'ai reculé devant aucune peine. Ce serait extrêmement commode pour le ministère de la Guerre d'autoriser le Croissant-Rouge à s'approvisionner ici. Nos propres hôpitaux — il hausse les épaules d'un air méprisant — n'ont pas été aussi prévoyants que vous et que l'hôpital grec.

Un sourire amer est la seule réponse. Au même instant, le regard de Garekine Effendi tombe sur Houmaïak qui passe lentement devant la fenêtre ouverte.

« Viens ici un moment, mon garçon. »

Houmaïak est debout sur le seuil de la porte. D'un coup d'œil rapide et méfiant il juge l'étranger et son visage se couvre d'un masque d'impénétrable indifférence et de stupidité.

« Houmaïak, mon garçon, dit Garekine Effendi en turc, ce Monsieur, est un ami de l'hôpital et de moi-même. Il est un des nombreux bons Turcs qui sont épouvantés de ce qu'on fait contre nos compatriotes. Il a pour eux une profonde pitié et il ne néglige aucune occasion de prendre leur parti. Et il a beaucoup d'influence et beaucoup de puissance. Raconte-lui un peu ce que tu as vu là-bas, mon enfant ? »

Houmaïak se tait et regarde par la fenêtre d'un air indifférent. Il fait comme s'il n'avait pas du tout entendu la dernière phrase.

Garekine Effendi répète sa demande et Houmaïak est obligé de tourner un peu la tête. Il regarde l'étranger, par politesse, mais il reste muet comme un poisson.

« Mon enfant, » dit Hassan bey doucement en échangeant un regard avec Garekine Effendi, « tu ne dois pas avoir peur de moi. Je ne te ferai point de mal, ni à toi, ni aux tiens. »

« Peur, » murmure le garçon. Le masque d'indifférence s'est éclairé d'une lueur de mépris et de fierté. Puis il retombe dans son impénétrabilité inaccessible et froidement polie, et hausse les épaules dans un mouvement expressif de regret.

« Vu ? Je n'ai rien vu, » murmure-t-il. « Moi ? Que pourrais-je donc avoir vu ? »

Il n'y a rien à faire avec lui; Garekine Effendi l'a vu tout de suite. Il renvoie l'enfant, et les deux hommes continuent leur conversation enveloppés des nuages de fumée de leurs cigares. Une heure après l'autre s'écoule, jusqu'à ce que Garekine Effendi pense qu'il a obtenu ce que, pour le moment, il *peut* obtenir: une assurance relative que les malades de l'hôpital ne seront pas déportés, en tout cas pas *cette* année, que tout ce que des compatriotes généreux donneront à l'hôpital pour remédier à la misère causée par le manque de combustibles, de vivres, de bétail, d'épicerie, de pétrole, de gaz, d'électricité et de personnel, l'hôpital pourra le garder et que cela ne devra pas, pour le moment, aller grossir le « budget » du ministère de la Guerre.

— En avez-vous encore beaucoup de cachés ici ? demande à la fin Hassan bey, d'un air ouvert.

— Naturellement aucun « politique », cela ne nous viendrait pas à l'idée, vous le savez bien. Mais nous avons, en effet, quelques hommes des provinces; or, ils sont considérés comme des espèces de criminels, ce qui signifie qu'ils devraient être « renvoyés chez eux ». A la dernière perquisition ici les gendarmes en ont pris vingt-six. Nous leur donnons du travail dans la maison et aux « non-mariés » qui se trouvent visés plus spécialement par l'ordre de déportation, nous donnons volontiers — Garekine Effendi sourit faiblement — une petite maladie par-dessus le marché.

— N'avez-vous plus assez de jeunes filles dans la ville pour que les jeunes gens puissent vite se marier et devenir pères de famille ? C'est un bon conseil que je vous donne, Garekine Effendi.

— Nous le faisons aussi souvent que possible. Mais la police l'a remarqué et Bédri bey l'a vite empêché en exigeant pour les mariages des papiers que l'on n'a pas ici. Et en province, tout ce que l'on appelait nos églises et nos livres d'église a été brûlé.

Hassan bey envoie un épais nuage de fumée au-dessus de sa tête et ne dit pas un mot. Sarkis, le vieux domestique du bureau se glisse sans bruit dans la chambre en marchant sur ses bas bariolés et enlève les tasses vides. Il baisse les stores à cause du soleil et approche la petite table de fumeur plus près du bey étranger.

— Garekine Effendi, dit enfin Hassan bey à voix basse et en poussant un profond soupir, quand donc finira ce terrible cauchemar?

— Demandez à ceux qui le savent, dit Garekine Effendi de sa voix la plus sèche, ou ne demandez pas, car pour *nous*, c'est trop tard pour le demander, et c'est aussi trop tard pour penser à *nous* ! Nous sommes finis, Hassan bey. Maintenant, il y en a un million et demi de perdus dans les cinq vilayets. Et ceux qui sont sous la terre, personne ne peut les rappeler à la vie. Ni moi, ni les miens et ni vous, ni les vôtres, Hassan bey.

Ces paroles résonnent longtemps dans l'air, si pesamment que le silence en semble rempli. Et les deux hommes cessent de parler. Enfin Hassan bey se lève et prie Garekine Effendi de donner l'ordre de faire venir son automobile. Ils échangent le salut turc, une profonde *téména* et ensuite une silencieuse poignée de mains.

Hassan bey s'en va.

Dans l'herbe, au pied du mur de l'hôpital, un garçon est accroupi et sanglote sauvagement. Sa tête est cachée dans ses bras, ses poings sont serrés dans une sorte de crispation nerveuse, et tout le maigre corps de l'enfant est secoué des pieds à la tête d'un tremblement convulsif.

Ses amies, les chèvres, s'approchent de lui et flairent la tête brune aux cheveux coupés ras. L'une d'elles le pousse familièrement, mais il ne le remarque pas. Seulement, lorsque la chèvre commence à lui chatouiller l'oreille de ses lèvres épaisses, il la repousse du coude et chasse les autres en agitant ses jambes. Il ne lève pas la tête et sanglote sans interruption :

« Oh ! non, non, je n'ai rien vu, je n'ai rien vu. Que pourrais-je donc avoir vu?... »

Morphine

Houmaïak est devenu porteur d'eau à l'intérieur de l'hôpital; il apporte l'eau fraîche dans les salles. En sifflotant doucement, il passe le long des larges corridors avec la cruche de terre brune sur la tête. Il rit aux hirondelles qui voltigent au-dessus de lui et il exécute toutes sortes de mouvements de gymnastique avec les bras et les jambes pour bien montrer à tous les malades couchés dans les salles aux portes grandes ouvertes que lui, Houmaïak, n'a pas besoin de soutenir la cruche, même du bout de son petit doigt.

De l'une des chambres à un lit, on entend retentir des gémissements rauques et sifflants qui de temps en temps éclatent en cris à demi étouffés; cela devient tout à coup un hurlement invincible qui finit par mourir dans une plainte lamentable au moment où Houmaïak passe devant la porte avec sa cruche.

C'est le seul Turc qui soit encore à l'hôpital depuis que la section chirurgicale a été fermée. Il est trop mal pour être transporté et Houmaïak pense avec mépris en s'arrêtant devant sa porte que ce n'est pas même un blessé, mais seulement un malade.

C'est l'heure de la visite des médecins et ils s'approchent justement de la porte où Houmaïak est arrêté. Le visage jaune là-bas, dans le lit, est tout tordu par les cris et la douleur. Le médecin en chef s'approche du malade, cherche son pouls, et Houmaïak l'entend parler à son assistant, le docteur Mikaelian, d'un typhus compliqué et d'une terrible péritonite. Il voit la garde-malade qui arrange les couvertures sur les jambes osseuses, continuellement agitées, et il entend que le médecin lui ordonne de faire au patient une injection de morphine pour alléger les dernières douleurs, parce que l'homme souffre affreusement. En s'éloignant et en passant devant Houmaïak le médecin a ajouté que c'est la fin et que le patient n'en a plus que pour quelques heures.

Les médecins s'en vont. Le mourant se tourne et se retourne dans son lit. Sa langue lèche ses lèvres bleues déjà raidies; l'écume lui sort des coins de la bouche et Houmaïak, en voyant la sueur qui lui coule du visage, a la sensation que lui-même peut sentir sur sa propre peau le froid de la glace. Les traits du patient se tordent, il grince des dents et ses mains inquiètes se crispent sur son ventre dévoré de douleurs affolantes; les yeux se sont enfoncés dans leurs orbites sombres et son regard égaré erre, sauvagement, avec désespoir, à la recherche de quelque suprême soulagement. Sa lèvre supérieure découvre ses dents saillantes; il ressemble à un cheval qui hennit, tandis qu'il pousse des cris de plus en plus rauques, car il crie déjà depuis plusieurs jours.

Tout à coup son regard tombe sur le garçon debout près de la porte avec sa cruche.

« Souh[1] ! Souh ! gémit-il. Ça me brûle, — je suis en feu ! Souh ! Souh ! »

Sa respiration haletante, si rapide que Houmaïak ne peut en suivre les mouvements, s'arrête une minute: il attend.

Les yeux d'Houmaïak se sont agrandis et ont pris une expression lointaine à la vue du Turc mourant. Il voit beaucoup, beaucoup d'autres visages à l'agonie, là-bas, dans son pays... Il frissonne des pieds à la tête au souvenir de tout ce qu'il a vu, vraiment vu, de tout ce qui n'est pas un rêve comme il le croit encore parfois en s'éveillant le matin; il ferme ses paupières avec force comme il a pris l'habitude de le faire quand il ne peut se débarrasser des visions horribles qui le poursuivent et il est sourd, toute son âme est sourde aux cris du Turc qui demande de l'eau.

Et il s'éloigne de la porte, raide, en tenant la cruche complètement immobile sur sa tête.

Il jette un regard oblique sur l'infirmier Karnig qui est assis à sa table dans le couloir; c'est un jeune géant qui est assis impassible, un peu courbé, la tête appuyée dans ses mains, et, chose curieuse, il semble aussi sourd qu'Houmaïak aux cris qui retentissent là dedans.

Mais voilà Elmas, la douce petite garde-malade boiteuse, qui apporte la morphine.

Les fenêtres, les portes, les hirondelles, les médecins qui sortent en ce moment d'une autre chambre, tout se mêle soudain devant les yeux d'Houmaïak. Seules, les paroles du médecin — que le Turc souffre affreusement et que la morphine doit alléger ses dernières douleurs — bourdonnent à ses oreilles.

Avec la rapidité de l'éclair, il voit son père couché sous un arbre, au bord du chemin. Le sang coule de sa gorge béante; ses yeux vitreux cherchent quelque chose et Houmaïak voit ce qu'ils cherchent. Il voit ses frères se traîner vers l'arbre sous lequel le père est couché; l'un, Grigor a la poitrine et les membres brisés par les gourdins des bourreaux, et Sahag, celui qui n'avait qu'une année de plus que lui, est mourant des coups de couteau reçus au visage et au cou.

Et puis, peu après — il ne sait pas combien de temps après — il voit seulement trois cadavres. Trois cadavres, les yeux éteints, formant presque un seul monceau parmi tous les autres morts, tous les autres, tous les hommes de sa race, tous ses amis.

... Une seconde après, il ne voit plus que le regard effrayé d'Elmas, car il a jeté à terre la petite bouteille qu'elle apporte. Il entend le plateau tomber avec un bruit métallique sur le pavé de marbre, tandis que la petite seringue roule au loin. Et il voit un liquide brun qui forme une grande tache sur le sol, juste devant les pieds des médecins, en répandant une odeur pénétrante.

[1] De l'eau.

Il entend le soufflet qui tombe sur sa joue brûlante et la voix fâchée du médecin en chef qui parle de seringue, d'iode et de morphine, la dernière goutte de morphine qu'ils avaient, et de ce diable de gamin qui ne peut pas faire attention. Et, au milieu de ce flot de paroles, la plainte lamentable et de plus en plus faible de celui qui est couché là, à côté.

« Karnig ! Essuie cette saleté et emmène cet imbécile dans le jardin pour lui donner la correction qu'il mérite. »

Le jeune infirmier est extrêmement peu pressé d'exécuter la dernière partie de cet ordre. Nonchalamment et sans se soucier du garçon, il retourne à sa table et se rassied, la tête dans ses mains et le regard fixe. Inabordable, et son visage fermé plein de haine et d'ironie, tout son être exprime une passion muette et immense.

Houmaïak ne peut détacher ses regards de lui. Involontairement, il se met à marcher sur la pointe des pieds au moment de passer à côté de lui.

Là-bas, dans la grande salle, une voix réclame de l'eau. Oui, oui, il arrive. Son regard s'attarde pourtant encore vers celui qui est assis, muet et immobile, près de la table.

Le visage d'Houmaïak est tout à fait pâle, sauf là où sa joue est rouge. Il ne rit plus aux hirondelles et il oublie de faire ses tours d'adresse avec les bras et les mains.

D'un air indifférent, il jette un regard dans la chambre du moribond en passant devant la porte. Il voit que le Turc est en proie aux derniers spasmes de l'agonie. Sa respiration n'est plus qu'un souffle faible et inégal. Tout à coup ses membres se raidissent, et avec un râle sourd sa tête tombe sur le bord de sa couche et heurte la table de nuit. Sur le marbre blanc, les mèches de cheveux noirs se détachent, toutes collées par la sueur de la mort, et desssous on voit un front jaune.

Tout est tranquille.

Vengeance

— Ne peux-tu pas t'imaginer quel mot c'est? dit Karnig avec mépris.

Houmaïak a l'air très occupé de sa flûte de jonc, mais, en réalité, il est très malheureux. Il peut tout supporter, sauf une chose: le mépris de Karnig.

Karnig a vingt ans; il a été chauffeur sur le bateau à vapeur le *Constantza*, jusqu'au moment où la guerre a éclaté et où il a commencé à vivre toutes sortes de choses curieuses qu'il ne veut pas raconter. Karnig est son ami, son héros.

Il jette la flûte à terre et la repousse du pied.

— Dis-le-moi, supplie-t-il, les yeux pleins de larmes.

Mais le cœur dur de Karnig reste inflexible. Il regarde devant lui d'un air froid.

Alors le gamin lui saute dessus et se met à le battre; mais le géant ne s'émeut pas.

— Dis-le-moi, crie l'enfant d'une voix étouffée par les pleurs, dis-le-moi ou...

Il est hors de lui et saisit Karnig à la gorge.

Karnig se secoue de son étreinte comme s'il enlevait une feuille de dessus lui. L'enfant reste étendu par terre. Il ne supplie plus, mais, quand Karnig voit les larmes couler sur ses joues et ses lèvres trembler nerveusement, il est attendri. Il se penche et lui murmure un mot à l'oreille :

« *Vengeance.* »

Le petit garçon s'accroche à sa main et le regarde avec des yeux fixes et brûlants, tout en répétant passionnément le même mot d'une voix qui n'est qu'un souffle.

Karnig se détourne et s'en va. L'enfant reste sur le sol, mais à demi redressé, et le suit des yeux. Pourtant, en réalité, il voit tout autre chose, il voit ce que Karnig lui a raconté...

Maintenant il le sait, et son âme a retrouvé la paix. Il sait qu'au premier rang, dans l'armée russe qui combat au Caucase et qui est en route pour Erzeroum, il y a 50.000 volontaires arméniens, un corps organisé et armé par les

Arméniens du monde entier. Tous les volontaires portent le même uniforme noir, tous portent la couleur du deuil et un seul mot, toujours le même, brille au-dessus des cinquante mille fronts, sur le bord de la casquette. Et maintenant, il sait que le mot dont la flamme écrite en lettres arméniennes brûle l'ennemi qui vient affronter ces milliers de fronts et ces milliers d'âmes, le mot qui conduit leurs bras et donne la victoire à leurs armes, et le mépris de la mort à leur audace, il sait que ce mot unique est le mot : *vengeance*.

Ah ! comme il comprend à présent l'expression du visage de Karnig ! Comme il sent dans son propre cœur le désespoir sombre et muet d'être enfermé ici, de n'être qu'un infirmier. Maintenant il sait où vont toujours et toujours les pensées de Karnig ! Elles vont là-bas, parmi ses frères, au front russe !

Revoir grand'mère, seulement une minute !...

Maintenant voilà la troisième nuit qu'il est caché sous le pont... et attend.

L'eau se jette avec un bruit monotone contre les énormes piliers de fer qui supportent le grand pont de Galata; une mousse verdâtre en recouvre la partie inférieure, la partie qui est juste au-dessus de l'eau sombre où les moules bleu foncé, petits et grands, fermés ou ouverts, glissent comme des taches.

Tout est tranquille sur le pont; la vie bruyante de la journée semble s'être engloutie dans la mer. L'écho des tramways ne résonne plus sous les arches immenses. La marche régulière des régiments de recrues, le tonnerre assourdissant des transports d'artillerie, les coups de sabot des chevaux, le roulement des automobiles et le piétinement d'un million de pieds, — tout repose, et une nuit d'été parsemée d'étoiles s'étend claire et tranquille dans le paysage muet. C'est le souffle du silence après les fatigues criantes du travail; c'est comme si, bercé par une douce voix amie, on fermait les yeux après la fièvre de la journée et les misères de l'existence.

On change les sentinelles là-haut. Onnig sait ce que signifient les pas qui résonnent en descendant les marches de l'escalier de fer: ce sont les hommes qui, n'ayant guère le temps de rentrer chez eux pour y passer ce qui leur reste de la nuit, préfèrent se glisser à bord d'un des vapeurs qui reposent près du pont de bois parallèle au grand pont et y attendre le jour.

Quelques silhouettes sombres longent le passage et, grâce à l'obscurité, personne ne remarque Onnig, accroupi sous le pont.

Il les suit des yeux, comme il l'a fait la nuit précédente et la nuit avant déjà. Il change un peu de position, car ses muscles lui font mal et il lui semble qu'il sent moins fort les tiraillements de la faim quand il détourne sa tête de l'eau noirâtre qui coule tout près de lui en effleurant doucement les piliers fangeux.

Pour que le temps passe plus vite il s'amuse à compter sur ses doigts les bateaux qu'il sait ancrés pour la nuit de chaque côté du pont: d'abord, à gauche, les bateaux du Bosphore, et à droite, juste en face, les bateaux qui desservent

les faubourgs tout le long de la Corne d'Or jusqu'à Eyoub; puis, près de Galata, les vapeurs directs pour Kadikeuy et Haïdar-Pacha, et, plus loin, ceux qui vont à Scutari et aux îles des Princes, et ceux qui, avant la guerre, longeaient les vieux remparts de la mer de Marmara à Yédi-Koulé, Makrikeuy et San Stéfano; maintenant ils ne marchent plus, ceux-là; il n'y a plus assez de charbon, et puis il y a les sous-marins anglais qui parfois s'aventurent jusque dans le port. L'autre jour l'un d'eux a même torpillé un grand bateau de marchandises qui était dans le port d'Haïdar-Pacha.

Enfin il y a les bateaux qui allaient à Brousse et — Onnig a la sensation de recevoir sur la nuque un coup qui interrompt brusquement le cours de ses pensées — et, vers le quai de Galata, les pauvres petits vapeurs qui, dans le temps, allaient à *Bardisak*...

A présent, il n'y a plus rien d'autre dans sa pensée; il ne songe plus à compter les bateaux ici ou là; il ne songe plus à la faim qui le tourmente depuis trois jours, ni à la fatigue, ni à son effroi de l'eau noire qui monte vers lui comme si elle voulait venir le prendre. Il a oublié aussi la crainte qui l'étreint à l'idée de rentrer à l'hôpital d'où il a disparu depuis trois jours. Une seule chose existe pour lui: le bateau de Bardisak qu'il attend de tout son désir, le grand Mahon, celui qui, avec quelques nuits d'intervalle, et personne ne sait combien, conduit les exilés de là-bas au port, et du port à Haïdar-Pacha. C'est la seule pensée qui agite son âme: *revoir grand'mère*, seulement une minute !

Dans la silencieuse et patiente attente de ces trois jours et de ces trois nuits, sa plus grande préoccupation était de s'assurer que les pauvres provisions qu'il avait apportées étaient toujours là: les deux petits pains, les concombres et les oignons, et le précieux morceau de fromage de chèvre. Et toutes les délicieuses olives. Oui, le sac garde fidèlement tout ce qu'il lui a confié, et Onnig lui donne une petite tape de reconnaissance. Tout contre son cœur, dans la large écharpe qui lui sert de ceinture, il a caché son plus cher trésor, les œufs: huit, il en a huit ! Il les sent; sa main dure se fait douce pour les toucher à travers l'étoffe. Oui, ils sont bien là, mais c'est plus sûr de les compter encore, un... deux... trois... Avec quelle anxieuse sollicitude il a veillé à ne pas s'étendre une minute et à ne jamais s'appuyer contre le parapet de fer, car, quand même ils sont cuits durs... Une vague de joie chaude envahit son cœur et, en pensée, il murmure: « Grand'mère, grand'mère !... »

Dans le ravissement de penser à ses œufs, son âme retrouve un peu de paix et cela le ramène au bonheur passé, à Bardisak. Et tout ce bonheur, c'est grand'-mère elle même. N'est-ce pas elle qui le prenait sur ses genoux, après la mort de sa mère, et qui le gardait dans son alcôve la nuit quand ses frères le poussaient hors du matelas sur les planches dures du sol. N'est-ce pas grand'mère qui veillait toujours sur lui quand les crampes le prenaient, et qui, assise auprès de son lit, lisait à haute voix dans son « Narek », le saint livre de guérison plus

sûr que tous les médecins et que tous les conseils du pharmacien? Et n'est-ce pas grand'mère qui le défendait contre la sévérité du père, parce qu'à l'école il ne pouvait pas travailler aussi bien que ses frères aînés? C'était aussi elle qui avait prié Grigor Effendi de le prendre en apprentissage à la fabrique, lui qui désirait tant se rendre utile comme les autres garçons, et à la fin, lorsqu'on avait vu qu'on ne pouvait absolument pas l'employer, pas même au séchage des cocons ou à la culture du tabac, c'était elle qui était allée vers Garekine Effendi, lorsqu'il était venu à Bardisak pour sa santé, et lui avait demandé de trouver pour Onnig un travail quelconque à l'hôpital, parce qu'elle connaissait Garekine Effendi, et, à lui, elle pouvait confier l'enfant, avait-elle dit...

Les yeux d'Onnig se remplissent de larmes, mais il ne le remarque pas. Il ne sait pas combien de temps il est resté assis, accroupi dans le coin contre les froids piliers, le sac entre ses genoux et la tête cachée dans ses mains. Il ne sait pas s'il a dormi ou s'il a été sur le point de se laisser aller au sommeil. Il remarque seulement qu'une secousse déchire violemment le fil de ses pensées, une secousse qui vient de l'eau, de l'eau maintenant claire et brillante dans les premières clartés du matin, et il entend le pas lourd des sentinelles qui quittent l'embarcadère des bateaux du Bosphore.

Il sent, d'une manière curieuse et intense, qu'il se passe quelque chose, — quelque chose de mauvais, dont il doit s'assurer. Sans se soucier des dangers qu'il court en quittant sa cachette, il met vivement son sac sous son bras et court derrière les deux hommes, poussé par une certitude infaillible qu'il se passe quelque chose qu'il doit voir. En même temps qu'eux il arrive sur le pont. La silhouette noire d'un bateau se balance au loin, et l'un des deux hommes dit dans un bâillement en allumant sa cigarette: « Voilà encore un envoi de Bachdjedjik[1]; ils vont directement à Haïdar-Pacha à présent. Comme ça on n'a pas la peine de les transborder ici. C'est un lourd chargement, mais c'est aussi le dernier voyage de là-bas. Je suis sûr qu'ils ont été vingt-quatre heures en route avec le peu de vent qu'il fait. »

Onnig est comme frappé de la foudre. L'approche des deux gendarmes qui le saisissent par le bras est même impuissante à le faire revenir à lui. Pourtant, quand il voit que l'un saisit son sifflet, il fouille machinalement dans sa poche pour y prendre les papiers qu'ils demandent; ils sont solidement cousus ensemble, parce que deux fois déjà il les a perdus et a dû, à cause de cela, être emprisonné au poste de Stamboul. Il les entend lire d'une voix ânonnante et monotone: « ... rejeté pour cause de faiblesse d'esprit et de crises épileptiques ». Il remarque aussi que l'un des hommes puise dans son sac et s'empare du contenu, tandis que l'autre se contente débonnairement d'un concombre et d'un des petits pains. Il porte la main à sa ceinture pour sentir ses œufs, mais la laisse

[1] Bardisak.

retomber avec indifférence en murmurant d'une voix sourde qu'il ne se connaît pas lui-même :

« Le bateau, là-bas... est-ce celui de Bachdjedjik? Ne vient-il pas ici avant de partir? » Un des gendarmes rit d'un rire brutal : « Tu es venu trop tard, mon petit père !... »

Le débonnaire répond en mâchant son concombre : « Non, mon garçon. Les derniers envois sont allés directement à Haïdar-Pacha. Maintenant il n'y a plus personne à Bachdjedjik; c'est le tour d'Ismidt. Mais ceux-là vont par le chemin de fer. Es-tu de Bachdjedjik, toi? »

Onnig ne répond pas, cette question n'est pas arrivée à son cerveau. Il sent les mains des gendarmes tâter sa ceinture; l'un surtout est avide. Enfin il les voit s'éloigner et retourner à leur poste en mangeant, tandis que lui, reste là, immobile, comme pétrifié, les yeux attachés au bateau qui vogue là-bas, presque à mi-chemin entre l'Asie et l'Europe, mais pourtant un peu plus près de la côte asiatique.

Le soleil levant tombe sur cette forme abandonnée, debout au milieu du pont. Il regarde fixement devant lui, la bouche à demi ouverte dans le visage d'une pâleur presque verdâtre. Il n'y a rien de la beauté de sa race dans ses traits défigurés par le bec-de-lièvre et son teint maladif; mais on retrouve son âme dans ses doux yeux noirs, et s'il n'y a rien de l'intelligence de la race dans cette physionomie commune et lourde, toute son immense force de résignation est écrite sur ce front d'enfant. Ses cheveux sont bouclés et doux; ils lui tombent sur les yeux; il les rejette d'un mouvement en arrière, mais ils retombent toujours — et il continue à fixer, à fixer sans cesse.

Oui, il voit distinctement; il est tout plein de monde le grand bateau découvert, il est surchargé. Ses bords sont très bas et s'élèvent à peine au-dessus de l'eau; il tangue doucement sous ses voiles molles. Cinq ou six hommes, debout, rament. Le reste est entassé et serré comme des animaux, justement comme il a entendu raconter qu'on faisait avec les proscrits. Il ne peut pas les distinguer les uns des autres; c'est seulement un chaos de créatures vivantes, car il voit tout cela se remuer, se remuer d'un coup et lentement. C'est un énorme paquet de vermine que l'on a pris et qu'il faut écraser...

De l'horizon de la grande mer, où le soleil naissant monte en brillant comme un joyau d'or sur le front de l'Olympe, arrive une brise matinale; elle passe près de la pointe de terre où s'élève le vieux sérail et s'engouffre tout à coup dans les voiles du grand Mahon. Un certain mouvement se produit et Onnig voit le bateau lourdement chargé se diriger distinctement vers l'immense gare de Haïdar-Pacha.

Qu'est-ce que le gendarme disait donc? Maintenant il n'y a plus personne à Bardisak...

Il sent la sueur froide qui lui vient toujours avant ses grandes crises. Mais tout lui est indifférent! Si seulement une voiture venait et l'écrasait...

Un brouillard gris et tremblant s'étend devant ses yeux; comme à travers un voile, il distingue les premiers piétons qui viennent de Stamboul et se hâtent dans le clair soleil du matin. Au commencement du pont, on entend le piétinement saccadé du premier troupeau de moutons qui s'avance. Leurs bêlements arrivent à son oreille comme dans un rêve, entrecoupés par les cris des gardiens. Il saisit la balustrade et tout disparaît.

Plus tard, dans l'après-midi, Onnig marche lentement le long du chemin qui suit les vieux murs et conduit jusqu'à Yédi-Koulé.

La fatigue, qui s'empare toujours de lui après ses crises, pèse sur son dos et il lui semble que ses pieds sont de plomb. C'est comme si des serpents cramponnés à sa nuque fourmillaient sur son dos et lui tiraient la tête en bas. Ses cheveux en désordre sont collés sur son front, ses joues sont encore plus pâles et les coins de sa bouche tombent lamentablement. Mais il marche et il marche. Il doit arriver à l'hôpital; où donc devrait-il aller, sinon là-bas? L'eau sous le pont était pourtant trop noire et trop profonde. C'est là que d'abord il avait pensé à descendre, mais il en frissonnait de froid.

Ses pensées tournent autour d'un vide, sans qu'il puisse les maîtriser; mais, depuis l'accès qu'il a eu sur le pont, il ne peut pas se rappeler de quoi il s'agit. Tout est en confusion dans son cerveau.

Un train passe à côté de lui, sous les jardins du vieux sérail et disparaît entre les premières maisons de Koum-Kapou. Mais il n'a pas les deux piastres nécessaires pour payer sa place. Il suit la fumée d'un regard hébété. Comme il est fatigué!... trop fatigué pour se rappeler quelque chose... Il ne peut que marcher... marcher... marcher.

Tard le soir il arrive à la porte de l'hôpital et pénètre sous la grande voûte. Il ne s'inquiète pas des jurons du gardien. Comme un somnambule il va jusqu'à la porte de Garekine Effendi et frappe.

— Entrez, dit une voix profonde et calme avec une légère intonation d'étonnement.

Quand il voit Garekine Effendi assis dans le grand fauteuil de sa table à écrire avec son gros registre ouvert devant lui, il lui semble tout à coup qu'il revient enfin à quelque chose de connu et de cher.

— Onnig !

Le cri de Garekine Effendi résonne tout près de son oreille.

— Onnig! où as-tu donc été, mon garçon?

Il a la sensation que les serpents de sa nuque lâchent prise, et un flot de chaleur le parcourt. Quand il lève ses lourdes paupières et rencontre le regard

de Garekine Effendi, ce rayonnement et cette bonté réveillent ses pensées et les sortent du vide où toute la journée elles se sont débattues en gémissant sur ce quelque chose qu'elles avaient oublié.

Il baisse de nouveau les yeux et, en se tordant les mains, il balbutie sa pensée revenue, d'un ton troublé et plein d'excuses :

— Revoir grand'mère, seulement une minute.

Il est debout entre les genoux de Garekine Effendi, comme un tout petit garçon ; il ne sait pas ce qu'il dit, il ne sait pas ce qu'il raconte ; mais, après quelques minutes, il remarque que Garekine Effendi sait tout et a tout compris. A part cela, il ne remarque plus rien, tout tourne dans sa tête. « As-tu jeûné tout ce temps, mon garçon ? Qu'as-tu eu à manger sous le pont ? »

Onnig essaye de penser, il ne peut pas. Il tord ses doigts qui craquent violemment.

— Réponds-moi, mon enfant ? N'avais-tu rien à manger ?

Un sourire éclaire le visage d'Onnig. Garekine Effendi ne comprend pas ce que cela signifie. Il commence à croire que cette expédition aventureuse a troublé le dernier reste de raison de ce pauvre être.

Mais tout à coup, d'un air désespéré, Onnig ouvre son sac vide. Il n'y reste plus que quelques olives et des miettes de pain et de fromage. Il regarde autour de lui en roulant des yeux égarés... Qu'est-ce que cela veut dire ?

Garekine Effendi le voit porter la main à sa ceinture et chercher quelque chose fébrilement. Il trouve deux œufs qu'il sort et regarde fixement :

— Les gendarmes ont pris le reste, murmure-t-il d'une voix blanche ; il y avait huit œufs pour grand'mère et maintenant il n'y en a plus que deux, et maintenant...

Sa main s'ouvre et laisse échapper l'un des œufs qui tombe sur le plancher. Il sursaute dans un tressaillement d'effroi.

Mais Garekine Effendi lui pose ses deux mains sur les épaules et dit d'une voix douce et basse :

— Onnig ! tu ne dois plus faire cela, comprends-tu, mon garçon ? tu ne dois plus t'en aller ainsi sans rien dire. Si tu m'avais demandé, je t'aurais dit, ce qui est vrai, que cela ne pouvait servir à rien. Ils sont tous loin... ceux de là-bas.

Le regard d'Onnig se lève, comme s'il cherchait une planche de salut. Il voit que les yeux de Garekine Effendi sont humides. Et les larmes se mettent aussi à couler sur les joues pâles du garçon. Il se frappe le front de son poing, il ne peut pas maîtriser le bourdonnement qui l'affole.

Garekine Effendi le prend doucement par les épaules pour le conduire vers la porte.

— Viens avec moi, manger quelque chose, mon garçon. Et puis, tu dois te coucher. Et rappelle-toi, mon enfant, que tu ne dois *jamais* t'en aller sans le dire.

Cela pourrait me coûter la vie à moi, entre autres choses, si tu n'étais pas là quand la police vient. Mais tu ne peux me comprendre... et ne le dois pas non plus.

Garekine Effendi prend la petite lampe à pétrole qui est sur la table à écrire et, la lampe à la main, il se laisse aller un instant à ses pensées. « Heureux ceux qui ont le cœur simple, » murmure-t-il. « Heureux les pauvres d'esprit, car le royaume des cieux leur appartiendra. Ah ! que Dieu nous assiste ! »

Ils sortent tous deux. Et il ne subsiste dans la chambre d'autres traces du passage d'Onnig qu'une odeur indescriptible et l'œuf tombé qui est resté à côté d'une des jambes de la chaise et qui est à moitié brisé.

Haïk Hovsephian

« Vous avez mauvaise mine, mon cher ami. Que vous est-il donc arrivé?

« Les malades disaient que vous n'avez pas été bien, mais je n'ai pas encore eu le temps de venir vous voir. »

Le docteur Delacombe s'interrompt. A travers ses lunettes d'or, il jette sur son voisin un regard pénétrant.

Le seul homme de l'hôpital qui ne soit pas arménien, est M. Delacombe, l'oculiste, un Français âgé de soixante-cinq ans. Au moment où la guerre éclata, il avait le typhus, et, quand on ferma les Dardanelles en novembre, il était trop faible pour tenter de retourner en France en passant par Dédéagatch. Maintenant tous les chemins sont fermés et le vieux patriote doit « comme un misérable prisonnier » continuer son travail purement civil en qualité d'oculiste de l'hôpital arménien, tandis que toute son âme est enflammée du désir d'être avec ceux qui se battent pour la terre de France.

Tout en s'arrachant les cheveux de fureur à l'idée d'être continuellement sans nouvelles exactes du front occidental — le seul qui existe pour lui — et tout en remplissant l'air à chaque minute des jurons français les plus pittoresques et les plus variés pour le plus grand plaisir de son entourage, il est en mouvement perpétuel du matin au soir; surtout à présent, quand il y a un tel manque de médecins, le travail ne lui fait pas défaut, et il s'est chargé d'une des sections de l'hôpital, de sorte qu'il n'a pas besoin « d'être abattu et fendu en bûches comme les vieux troncs d'arbres inutiles qui offusquent le paysage ».

Sa spécialité, l'ophtalmologie, ne lui donne que peu à faire depuis que le port est fermé, car voilà deux ans qu'aucun bateau n'est entré en rade de Constantinople.

— Malade, non je n'ai pas été malade.

Garekine Effendi enlève son fez et se passe la main sur le front comme il a l'habitude de le faire quand il a beaucoup de choses à dire, mais préfère ne pas parler. Un moment après son visage est de nouveau clair et calme.

— C'est seulement... c'est seulement quelque chose qui m'a tout particulièrement frappé au cœur... la mort de Haïk Hovsephian.

Monsieur Delacombe jette un regard de ses yeux vifs sur Garekine Effendi qui a détourné la tête, un regard rapide par-dessus ses lunettes d'or, et l'âme française a saisi la scène qui en cette seconde se joue dans l'autre âme humaine.

— Hum ! dit-il. Il s'arrête un instant et enfouit ses mains dans les poches de sa blouse. Puis ils se remettent tous deux en marche et vont et viennent dans la

grande allée du jardin. Monsieur Delacombe sort ses mains de ses poches et gesticule en fronçant ses sourcils en broussailles sous la calotte blanche.

— Mon Dieu oui, mon Dieu oui ! ces monstres sont capables de tout ! murmure-t-il, et il se frotte les mains avec fureur.

— Qui il était ? dit Garekine Effendi tout à coup, comme si son compagnon le lui avait demandé. Oh ! il n'était qu'un jeune médecin comme beaucoup d'autres. Mais il était pourtant quelque chose de plus que cela. Il était un de ceux qui promettaient le plus parmi nos jeunes ici. Demandez à qui vous voulez à l'hôpital — nous l'avons eu pendant une année et demie comme interne — demandez à ses amis et à ses collègues, à Péra, au patriarcat et partout dans les rédactions...

Garekine Effendi s'interrompt brusquement, et le fougueux vieillard à son côté reste muet et se dit qu'il faut que les pensées de Garekine Effendi soient bien loin pour qu'il puisse oublier, même une seconde, la triste réalité, oublier que tous sont loin, les amis et les collègues, les rédacteurs et les professeurs, les politiciens et les membres de l'Assemblée nationale, tous, tous les intellectuels. Presque tous ont été déportés et pendus ou, dans les cas les plus favorables, fusillés dans les ténèbres lointaines de l'Asie Mineure. Le patriarcat est fermé, les bureaux de rédaction saisis...

Ils s'asseyent sur un des bancs de pierre près du grand bassin de la fontaine. Autour d'eux règne la paix du dimanche. Garekine Effendi est assis, immobile, et a l'air d'écouter une voix intérieure, tandis que M. Delacombe répète pensivement : « Mon Dieu oui, mon Dieu oui... »

Quand le médecin français sent qu'il peut questionner, il demande :

— Est-il mort ici, à Constantinople, Haïk Hovsephian ? C'était sans doute de nouveau ce maudit typhus ?

Garekine Effendi a un sourire si douloureux que le vieux Français au regard irascible voudrait pouvoir reprendre ses paroles.

— Non, oh non ! ce n'est pas cela. Vraiment, ce doit être difficile pour des étrangers de comprendre que, dans les temps actuels, nous autres, Arméniens nous estimons que c'est un bonheur quand nos compatriotes meurent d'une mort naturelle, du typhus, du choléra, ou de n'importe quoi, mais dans un lit et sous un toit hospitalier. Haïk Hovsephian est mort loin d'ici. Il est mort tout au fond de l'Asie Mineure, à l'est de Konia sur la route d'Adana. Vous me comprenez ?

Son compagnon secoue la tête affirmativement. « Naturellement, naturellement ! » murmure-t-il, « traîné là-bas par ordre du gouvernement ? »

— Lui, comme tous les autres. — C'était au mois de mai. Pendant longtemps nous avons été sans nouvelles et sans espoir, — mais, la semaine dernière enfin, nous avons appris par un témoin oculaire comment il est mort et ce qui s'est passé avant.

Tout est si tranquille près de la fontaine que les cris des grands oiseaux de proie qui tournoient au-dessus des peupliers déchirent douloureusement les oreilles. Garekine Effendi lève la tête et suit des yeux les éperviers avec une expression de souffrance, comme si cela lui faisait mal de les voir et de les entendre. Puis il continue:

— Sa jeune femme était allemande. Elle...

M. Delacombe se redresse et fait une grimace en s'exclamant:

— Fi donc! Que le diable...

— Calmez-vous, docteur. Un faible sourire tremble au coin de la bouche de Garekine Effendi. « C'était donc une Allemande — et une charmante femme, pleine de caractère, brave et noble. »

A chaque adjectif, il semble que le vieux Français avale une pilule amère.

— Du reste elle n'était pas prussienne. C'était une Saxonne, et non seulement cela, mais elle était une connaissance de von der Golz pacha.

— Nom d'un chien ! Et elle ne pouvait même pas sauver son mari?

— Tout a été tenté. Elle a été chez von der Golz, et il a écrit et a fait toutes les démarches possibles à la Porte et auprès du chef de la police. Tout a été en vain. Elle a obtenu une audience de Talaat bey, qui n'a fait que hausser les épaules en disant que l'affaire ne dépendait pas de lui, ministre de l'Intérieur. Il a pourtant donné quelques ordres par téléphone, mais elle put remarquer que c'était seulement simulé. Elle n'avait été reçue là-bas qu'à cause de sa beauté. Le terrible Bédri bey, le chef de la police secrète, lui avait refusé audience en répondant à son intermédiaire que c'étaient les Turcs et non les Allemands qui régnaient à Constantinople et qu'ils décidaient eux-mêmes dans les questions intérieures, sans que les étrangers eussent à s'en mêler. Alors, elle apprit par ses relations allemandes qu'Enver pacha allait arriver en ville — non officiellement, — venant du front oriental.

Par von der Golz pacha, elle eut finalement audience auprès du ministère de la Guerre, après maintes difficultés. Ses amis m'ont raconté que, ce jour-là, elle était pleine d'espoir; elle pensait aux longues années qu'Enver pacha avait passées à Berlin et à ses sympathies allemandes. Elle se disait qu'il était jeune aussi et qu'il la comprendrait ! Von der Golz l'a conduite lui-même au Seras-Kérail[1] dans sa propre automobile. Mais il ne pouvait pas l'introduire personnellement; elle était bien de son cercle intime, mais elle était la femme d'un Arménien et portait un nom arménien, et ainsi le général allemand ne pouvait pas intervenir directement dans l'affaire !

Elle entra donc dans ce palais impénétrable du ministère de la Guerre. Une double rangée de soldats présentaient les armes devant elle à son passage le long des immenses corridors, et, quand elle ressortit de la salle d'audience, Enver pacha l'accompagna jusqu'à la porte avec beaucoup de paroles aimables et de

[1] Palais du ministère de la Guerre à Stamboul.

sourires et il lui baisa la main en lui promettant qu'aussitôt que l'affaire serait examinée — c'est-à-dire jugée par Bédri bey — elle recevrait immédiatement des nouvelles par son premier secrétaire.

Alors elle fut saisie de désespoir et se rendit chez le sultan lui-même. Elle voulait avoir un passeport pour aller à Konia retrouver son mari. Elle avait envoyé en Allemagne son unique enfant, un petit garçon de dix mois que des membres de sa famille avaient heureusement pu emporter. Par l'intermédiaire de l'ambassade d'Amérique — pas par l'ambassade d'Allemagne, puisqu'elle n'était, en effet, plus allemande — elle obtint audience à Dolma-Bagtché[1]. Von der Golz lui avait donné une lettre pour le premier drogman du sultan. Elle attendit quelques minutes dans la salle d'audience, et le drogman revint avec la réponse qu'on s'occuperait de son mari.

C'était, malheureusement pour elle, justement à ce moment là que von der Golz pacha avait dû partir à l'improviste à cause de l'offensive russo-anglaise, et, peu de temps après, on apprit qu'il était mort du typhus près de Bagdad.

Et huit jours après son audience à Dolma-Bagtché, le patriarcat fut informé de la mort de son mari en Asie Mineure.

Elle ne voulait pas le croire, elle ne pouvait pas le croire.

Mais un autre de nos compatriotes, qui a été rappelé de l'exil par le gouvernement, parce qu'il sait des choses qu'on veut essayer de lui arracher par la torture, lui a envoyé un message. C'était le meilleur ami d'Haïk. Et il lui a écrit pour lui dire que c'était vrai : son mari était mort. Avant que lui-même « disparût » à cause de ce qu'il savait, elle a pu lui parler. Il lui a pris la main et il lui a dit tout ce qui s'était passé. Tout, non pas tout. Elle n'aurait pas pu supporter de le savoir tout de suite. Mais il a pu écrire, car la porte de la prison ne s'est pas fermée tout de suite sur lui ; il a pu écrire, et j'ai lu le papier.

Il y a un moment de silence. Tout est si tranquille que le bruissement du vent dans les feuilles ne fait qu'augmenter ce grand calme.

Alors le docteur Delacombe demande d'une voix aussi étouffée que le murmure des feuilles :

— Est-elle retournée en Allemagne, seule ?

— Oui. Elle est retournée en Allemagne. Seule. Elle était comme pétrifiée. Mais elle voulait savoir les détails de cette mort, et elle les aura — une fois. Plus tard, lorsque la blessure de son âme se sera un peu cicatrisée. Et elle apprendra tout à son enfant.

Oui, je veux vous le raconter.

Une nuit, il a été réveillé par les hommes de la police secrète qui, pour la forme, lui firent quelques questions. Après cela, ils le prièrent de les suivre. Une automobile fermée attendait en bas devant la porte. Plusieurs de ses amis y étaient déjà assis et, parmi eux — mais à quoi sert de vous les nommer ? *Vous* ne

[1] Résidence du sultan, au bord du Bosphore.

les avez pas connus et *moi* je sais que je ne les reverrai jamais. — Ils se sont serré la main en silence. Un peu plus loin, dans la même rue, une autre automobile s'est jointe à la leur. Dedans étaient Vartkès et Zohrab, nos deux plus importants représentants au Parlement turc; leurs noms sont connus même hors de la Turquie. Nous venons aussi d'apprendre de source sûre que tous deux sont morts, l'un d'eux pendu à Konia. Notre grand musicien Komitas Vartabed était aussi dans l'automobile.

C'est ainsi qu'ils sont allés vers le Bosphore. Celui-là même qui a été ramené ces jours-ci et qui a été avec Haïk Hovsephian dès cette première nuit jusqu'à l'heure de sa mort, me l'a raconté. Il m'a dit qu'ils ont cru un moment qu'on avait l'intention d'en finir tout de suite avec eux et qu'on allait les faire dispa-paraître dans les flots rapides du Bosphore. On pouvait s'attendre à tout. Pourtant, quand ils furent arrivés au bord de l'eau, on arrêta les automobiles et ils virent ces petits bateaux-mouches que le gouvernement emploie de nuit pour les déportations d'« intellectuels ». Ils y montèrent, ayant chacun à quelques centimètres de sa poitrine, le revolver braqué d'un officier de police. Puis ils disparurent sur l'eau dans les ténèbres de la nuit du côté de Haïdar-Pacha. Avant le lever du soleil, ils étaient déjà bien loin.

A la dernière station, un peu à l'est de Konia, ils furent confondus dans une caravane de plusieurs milliers de déportés, de ces simples gens, de ceux qui ne sont pas considérés comme « déportés politiques » et qui font à pied — car on exige trente livres par jour pour une voiture — des centaines de lieues avant d'atteindre leur but : les lointaines contrées du désert de Syrie près de Zoar et la mort certaine.

En sa qualité de médecin, Haïk fut appelé à soigner quelques officiers de gendarmerie de l'escorte, c'est-à-dire quelques-uns de ceux qui sont chargés de veiller à ce que les « émigrants » soient poussés en avant à l'aide de coups de bâton et de coups de pique. Deux des officiers avaient eu la malchance de boire de l'eau d'une des fontaines empoisonnées que le gouvernement fait préparer pour les émigrants, car cela aussi fait partie du système.

Un peu plus loin, à l'une des haltes où des brigands Kourdes ou, comme on les appelle, de paisibles villageois, sont stationnés avec ordre de dépouiller les déportés de tout ce qu'ils ont pu prendre avec eux en fait de provisions et de vêtements — pas d'argent, car cela va dans les poches des fonctionnaires — Haïk fut chargé de donner ses soins à la fille d'un chef qui gisait très malade sous la tente de son harem. A cause de cette maladie, Haïk et ses compagnons furent retenus quelques semaines dans cet endroit. Il soigna la jeune fille et la guérit. Alors le père — c'était le célèbre Noureddin Sedad bey — voulut lui prouver sa reconnaissance. Il fit venir Haïk et quelques-uns de ses camarades dans sa tente et leur offrit d'abord le narghileh, suivant la coutume. Puis, il lui fit cadeau d'un très précieux et magnifique revolver tout incrusté d'argent.

Haïk lui demanda ce qu'il en devait faire puisque son sort était déjà décidé. « Oui, c'est vrai, » dit le chef Kourde, « et puisque tu le sais, je n'ai pas à te cacher la vérité. Ta mort est arrêtée. On te fusillera à la prochaine halte. J'ai vu ton nom sur la liste. Mais tu as guéri ma fille, et c'est mon devoir d'essayer de te sauver la vie. Quelquefois la roue du sort tourne, — et j'ai le pouvoir de te délivrer. Voici comment : je t'offre ma fille en mariage, tu renonces à ta foi et deviens musulman comme nous. Ainsi ta vie sera sauvée; celui qui voudrait ta mort devrait d'abord me tuer. » Haïk répondit qu'il ne pouvait pas accepter la proposition de Noureddin bey, qu'il avait déjà une femme qui était à Constantinople avec leur petit garçon âgé d'un an à peine. Noureddin bey lui demanda si, pour sauver sa vie, il ne pouvait pas oublier sa religion, prendre une autre épouse et répudier sa femme incrédule suivant la doctrine du prophète. Il connaissait déjà Fatma et savait que la jeune fille était bien faite.

Haïk refusa encore. Ce n'était pas tant à cause de la religion, disait-il, mais parce que les mœurs de sa race ne lui permettaient pas d'épouser plusieurs femmes et parce qu'il ne voulait pas trahir celle qu'il avait laissée à Stamboul et qui avait quitté, pour le suivre, sa patrie et la chère maison de son père. Est-ce que Noureddin bey ne pouvait pas comprendre cela? Le Kourde haussa les épaules.

« Ce n'est pas mon affaire, » lui dit-il. Mais dans ce cas, lui, Noureddin bey ne pouvait rien pour lui. C'était trop tard, le nom de son hôte était un des premiers sur la liste. Il s'éloigna en lui disant qu'il voulait le laisser réfléchir.

Quand il revint, sa fille était avec lui. Elle se jeta en pleurant aux pieds d'Haïk et le supplia de rester. Après une heure de vaines prières, le père la jeta hors de la tente avec un coup de pied méprisant et dit à Haïk d'une voix brève qu'ils n'avaient donc plus rien à se dire. Il prit congé de lui en souhaitant à l'Effendi et à ses camarades bonheur et prospérité, beaucoup de fils et une longue vie.

Le lendemain, la caravane se remit en route et Haïk et ses amis furent conduits plus loin sous la plus stricte surveillance.

Vers le soir — Garekine Effendi enlève son fez et, après l'avoir posé sur le banc de pierre, il se passe plusieurs fois la main sur le front — vers le soir, ils firent de nouveau halte, et la première chose qu'on fit fut d'amener Haïk Hovsephian derrière un arbre et de le fusiller. Ses camarades n'étaient qu'à quelques pas de lui, au milieu de leurs gardiens.

« Dites-lui adieu de ma part, » murmura-t-il lorsqu'il passa à côté d'eux. Il se retourna encore une fois et ils pouvaient voir à ses lèvres qu'il répétait ces mêmes paroles.

Je ne sais pas où ils visaient, mais je sais qu'il est tombé seulement au troisième coup. Celui-là l'avait atteint dans l'œil.

Il est mort tranquillement — comme presque tous nos compatriotes. Après lui, ils ont exécuté les autres qui étaient aussi sur la liste. Celui dont le nom avait été rayé par ordre télégraphique m'a raconté tout cela, comme je vous l'ai déjà dit.

Garekine Effendi se tait. Il est très fatigué et reste assis, les yeux fermés.

Quelques minutes se passent dans un profond silence. M. Delacombe caresse sans relâche sa barbe blanche en pointe, et ses lèvres s'agitent comme s'il prononçait d'innombrables jurons, mais pas un seul ne se fait entendre.

— Monsieur Garekine, demande-t-il avec précaution, comment était-ce... connaissiez-vous personnellement ce jeune homme ? Etait-il un de vos proches ?

Garekine Effendi ne répond pas tout de suite; il ouvre ses yeux fatigués, mais les referme aussitôt.

— Oui, dit-il doucement; oui, il me touchait de près. Je l'ai connu tout petit garçon. Son père a été tué pendant les massacres de 1896, ici, à Constantinople. Je suis devenu pour lui une sorte de tuteur. Il a passé son enfance avec mon fils. J'ai eu une fois un fils... un fils unique. Lui et Haïk étaient amis.

Quand Garekine Effendi ouvre les yeux, son regard semble chercher au loin, bien loin. Là où seulement la pensée peut aller, — non la parole. — Et sa taille semble s'être affaissée.

Ils ne disent plus rien. Monsieur Delacombe arrache sa boîte de cigarettes de sa poche et frotte d'une main fébrile allumette après allumette pour essayer d'avoir du feu. Puis il fume avec une rapidité incroyable plusieurs cigarettes en rejetant la fumée avec force. Et il jette loin de lui ses cigarettes à moitié fumées pour en allumer de nouvelles.

Les éperviers qui planent dans le ciel ne poussent plus leurs cris qu'à de longs intervalles. Le soleil couchant envoie ses derniers rayons sur le jardin. Tout est calme et plein de paix.

Après un moment de silence, Garekine Effendi sort un papier de sa poche et dit en le tendant au docteur :

— Et maintenant, regardez ceci. Ah ! c'est vrai, vous ne pouvez pas le lire. Et bien, c'est un avis que nous avons reçu ce matin à neuf heures, qu'« un de ces jours » à midi des gendarmes se présenteront ici, par ordre du gouvernement, pour « visiter » l'hôpital. Et si, à cette heure-là, — on ne dit pas quel jour, c'est typique pour l'ordre et la logique des Turcs — si donc à cette heure-là, il manque un seul des hommes inscrits dans la dernière liste, la Direction devra personnellement en porter la peine. C'est toujours la même chose. Cela signifie la prison et la torture et parfois la pendaison pour un de *nous* si l'on aide un seul fuyard. Et *nous* !

L'obscurité tombe complètement et enveloppe tout. Les deux hommes se lèvent et se dirigent vers la maison.

— Et *nous*, comment ferait-on sans nous? La voix de Garekine Effendi n'est plus qu'un murmure. Nous avons tant d'existences entre nos mains, huit cents personnes. Si *moi*, je disparaissais, il y aurait la famine à l'hôpital, et pour de bon, pas à moitié comme à présent. Personne, à part moi, ne sait d'où nous recevons nos provisions. Et tous ces enfants ici, tous ces enfants... Il hoche la tête et ses yeux cherchent le grand bâtiment de l'orphelinat.

— Merci pour ton oignon, Sarouhi! crie tout à coup Garekine Effendi, d'une voix toute changée, comme pleine d'une vie nouvelle, et son visage s'éclaire en regardant la vieille femme qui passe en ce moment d'un pas incertain et faible, le long de l'asile des vieillards. Elle s'arrête et plante en terre son bâton avec une exclamation de joie.

— Est-ce que cela a aidé, Effendi? demanda-t-elle avec empressement.

— Si cela a aidé? mais bien sûr que oui ! Ne vois-tu pas comme j'ai l'air en bonne santé et comme je me promène. Il jette un regard à son compagnon en souriant. Vois-tu, aucune des pilules du docteur français ne m'a guéri, mais, aussitôt que j'ai reçu ton oignon, la maladie a disparu comme si elle s'était envolée.

Un sourire plein de bonheur illumine les petits yeux noirs et le visage plein de rides. Elle saisit la main de Garekine Effendi et la porte à ses lèvres et à son front.

— Je le savais bien, Effendi! cela ne peut pas manquer. Et encore, quand il s'agit de quelqu'un comme toi. Qui donc cela pourrait-il aider?... Mais prends garde, Effendi, prends garde que cela ne recommence pas. De mauvais yeux t'avaient regardé.

La vieille femme appuie sa main contre le bras de Garekine Effendi. « Pense, cela pourrait arriver de nouveau et que ferions-nous ici à l'hôpital sans toi, que ferions-nous? Que la bénédiction de Dieu soit avec toi, Effendi, maintenant et toujours. »

Elle lui prend de nouveau la main et se la pose un instant contre le front, puis elle prend respectueusement la main de M. Delacombe et la lui baise aussi; et elle s'éloigne en chancelant, appuyée sur son bâton.

— Oui ! L'amour et la confiance de ces âmes, voilà ce qui vous soutient dans des temps pareils. Qu'est-ce qu'elle a dit? Elle se réjouit de voir l'efficacité de son oignon ! Vous savez que l'autre jour on disait à l'hôpital que j'étais malade...

— J'ai eu moi-même l'honneur de vous le dire, interrompt M. Delacombe Les patients ne parlaient pas d'autre chose.

— Oui, on disait donc que j'étais malade. La vieille Sarouhi l'a su et elle est venue à ma porte avec un oignon qu'elle avait coupé en quatre. Elle a soigneusement décrit à ma femme de charge que je devais couper un petit bout d'un de mes ongles, le couper en quatre et mettre les morceaux au milieu de l'oignon; puis je devais me couper quatre petits morceaux de poil de barbe, les mettre

aussi dans l'oignon et manger le tout au coucher du soleil ! Vous savez quel luxe sont les oignons en ce moment. J'ai appris plus tard par la sœur Vartanousch que le cuisinier Hagop, qui est entêté comme un âne, avait absolument refusé un oignon à la vieille, parce qu'elle ne voulait pas lui dire ce qu'elle voulait en faire. Pensez qu'elle est allée à pied d'ici à Yédi-Koulé, vers les marchands qui sont assis près du vieux mur, et elle a échangé la ration de pain qu'elle avait pour deux jours contre un oignon. Elle mérite bien sa joie, n'est-ce pas? Eh bien! bonsoir, docteur.

— Bonsoir, mon ami, bonne nuit. Faites bien attention quand la police viendra. Rappelez-vous que vous êtes indispensable.

Garekine Effendi sourit de son sourire mélancolique.

— Je le sais. Mais j'ai bien peur pour plusieurs des « suspects », pour Karnig, surtout, ce brave garçon. Vous avez compris que nous les cachons ici sous prétexte d'une maladie quelconque. Tout leur crime est « d'être de la province », et c'est pourquoi ils doivent y être « renvoyés » comme on dit. Hélas ! que Dieu les assiste ! Personne de nous, ni des leurs, ne les revoit plus jamais. Mais je n'ose rien faire. Je n'ai pas le droit d'exposer tous les autres pour en sauver quelques-uns.

— Ecoutez ! — Monsieur Delacombe saisit son ami par le bras, — écoutez, les enfants vous répondent eux-mêmes ! Voyez comme ils fourmillent et remplissent le jardin d'espoir en l'avenir. Ah ! c'est le chant du dimanche qu'ils chantent, n'est-ce pas? C'est celui que j'aime depuis le soir où vous m'en avez fait la traduction.

Le chant retentit à travers le jardin.

— C'est mon chant, murmure le docteur, c'est tout ce qui me rappelle encore l'âme de la France dans cette maudite Turquie.

Tous deux restent debout et écoutent en silence les enfants qui chantent en chœur à quatre voix :

Seigneur Dieu! notre Dieu! notre forteresse!
Toi qui donnes les bons et les mauvais jours!
Nous avons vu la nuit venir, et la nuit dure encore.
Seigneur, délivre notre terre de l'ennemi!

Seigneur, donne la paix au monde,
Prends dans ta main nos pères et nos frères morts ou mourants.
Nous avons vu la nuit venir et la nuit dure encore.
Donne-nous la force d'attendre et donne-nous la victoire!

Monsieur Delacombe se passe la main dans la barbe et murmure avec une émotion qu'il ne cherche pas à cacher :

— Mon Dieu oui, mon Dieu oui! Tout mon vieux cœur chante avec eux. Oh! ce: «Nous avons vu la nuit venir, et la nuit dure encore!» Garekine Effendi, ce que vous m'avez raconté ce soir, je ne l'oublierai pas de sitôt. Et si elle était ici, cette jeune femme, à côté de nous, oui, je sais que je m'inclinerais devant elle et la prierais de croire à la sympathie d'un vieux Français. C'est ce que je voulais dire, le chant m'a délié la langue. Bonne nuit, cher Garekine Effendi. Et merci. A bientôt.

La poignée de main des deux hommes est longue et chaleureuse. Puis ils se séparent et s'en vont, chacun de son côté. Un instant Monsieur Delacombe s'arrête et suit des yeux la tête blanche qui se penche d'un mouvement si las, maintenant que Garekine Effendi est seul.

Bombes

Les rayons de la lune jettent une lumière crue sur les arbres du jardin de l'hôpital dans une nuit presque aussi claire que le jour. On peut distinguer chaque pomme de pin sur les hautes cimes tranquilles et chaque fissure au fond du bassin desséché de la fontaine. La tour du réservoir se dessine distinctement, toute noire dans le ciel de la nuit où de grands nuages blancs s'en vont lentement du côté de la mer qui murmure au loin, paisible et lasse après trois jours de violente tempête.

Au bureau, une lumière brille malgré l'heure avancée, mais elle brille bien faiblement. La lampe qui est sur la grande table à écrire de Garekine Effendi est presque une lampe de poupée. Elle aussi parle la langue muette de la guerre et des privations.

Garekine Effendi est penché sur ses grands registres, — il compte — il calcule — et soupire. Et il compte de nouveau, mais le résultat n'en devient pas meilleur. Comment cela ira-t-il? Juillet, août, septembre, et à la rigueur octobre; plus longtemps, c'est impossible. Et après, comment faire face à l'hiver? Il n'y a aucune perspective d'avoir la paix, au contraire. Partout, seulement de nouvelles confiscations et un manque de nourriture croissant; surtout parmi ceux pour qui un sale chiffon de papier accompagné d'un doigt sur la poignée d'un revolver suffit pour chuchoter: « Donnez ce que vous avez, ou... »

Le vieux chien couché près de la porte dresse tout à coup les oreilles et, en même temps, Garekine Effendi lève la tête. Un son éloigné et vibrant déchire le silence de la nuit. Avec la rapidité de l'éclair, il quitte sa chaise, et, le chien sur ses talons, il traverse le vestibule éclairé par la lune et sort. Sarkis, qui dort à côté du bureau, a entendu son maître et, quelques minutes après, il est aussi derrière lui, à côté du chien.

Ils parlent à voix basse. Sarkis aussi l'entend distinctement, l'aviateur qui est là-haut. Et tous deux savent qu'à l'aérodrome de San Stéfano on ne fait jamais d'exercices pendant la nuit.

— Ce doit être un Russe, ne crois-tu pas, Effendi?

— Non. Ils ne peuvent pas venir si loin. Ils n'ont pas même pu venir jusqu'à Erzeroum. C'est encore trop loin.

Ils restent immobiles et scrutent le ciel assombri; la lune s'est cachée derrière un nuage.

Le chien renifle et court vers le réservoir. Garekine Effendi le voit sauter contre quelqu'un qui se meut là-bas et remuer sa queue de joie. La lune apparaît de nouveau et il voit qui c'est. Appuyé contre la tour, Karnig est debout, la tête

en l'air, sourd et aveugle à tout ce qui n'est pas là-haut. Les rayons de la lune mettent leur lueur jaune sur l'ovale de son visage aux traits maigres et amers d'empereur romain et éclairent ses yeux étincelants. Il est là, comme ébloui par une vision. La main de Garekine Effendi posée sur son épaule le réveille brusquement.

— Que fais-tu là, Karnig, à cette heure de la nuit?

— Je, je... j'étais de garde dans la salle, murmure Karnig d'une voix confuse et embarrassée. Mais, tandis qu'il parle, ses yeux d'aigle ne quittent pas le ciel.

— L'entends-tu, là-haut? Maintenant le bruit est plus faible. C'est une bonne nuit pour aller en reconnaissance, Effendi?

Et soudain, sa main tendue pointe un doigt triomphant comme une flèche:

— Là, sous le plus grand nuage.

Il saisit de son autre main le bras de Garekine Effendi, et tous deux restent immobiles et suivent des yeux le point noir qui s'allonge et devient une ligne à mesure que l'aviateur s'approche, en se dessinant vivement dans le ciel lumineux.

Le ronflement devient de plus en plus fort; l'aviateur descend en biais.

— Vois-tu les hélices, Effendi? Il est seulement à trois cents mètres à présent. C'est un Anglais, Effendi.

Garekine Effendi a un sourire:

— T'imagines-tu que tu peux le voir, Karnig?

— Non. Mais je le crois. Il vient des Dardanelles. Tu verras que j'ai raison. Et il n'est sûrement pas seul. Tu peux être sûr, Effendi, qu'il y en a un autre avec des bombes, et, s'il n'y est pas cette nuit, il y sera demain soir si le clair de lune se maintient.

Karnig parle d'une voix basse et sans passion, mais on peut lire sur son visage qu'il pense que ce qu'il dit est irréfutable.

Soudain il murmure, et cette fois sa voix est presque étranglée par l'émotion: « Un moment j'ai cru que c'était un Russe — peut-être du front oriental. Mais c'est impossible, même de la mer Noire, ils ne peuvent pas... »

L'aviateur continue sa course et devient de plus en plus imperceptible.

Le vieux Sarkis s'est assis sur le banc de pierre, à quelque distance du réservoir. Les deux autres restent tranquilles à la même place. On dirait que Karnig est enraciné à la terre et que son regard ne peut se détacher du ciel.

— Karnig, mon garçon,— la voix de Garekine Effendi a la douceur de celle d'un père — qu'est-ce que tu as ? quel est le secret que tu portes avec toi et qui te tourmente, mon ami?

Une expression de douleur infinie et de sauvage désespoir passe sur le visage ravagé de Karnig, et il le cache brusquement dans ses mains. Puis, il relève la tête et, en regardant de nouveau vers les nuages, il dit tout doucement:

— Ne me demande pas, Effendi. Cela ne sert à rien — je ne peux pas le dire, même si je voulais — pas même à toi. Mais, pendant la guerre des Balkans, j'étais de l'autre côté de la frontière, et j'étais contre *eux* !

Sa voix tremble si fort qu'elle se perd dans un murmure indistinct, mais Garekine Effendi saisit chaque mot.

— J'étais à Loulé-Bourgas et à Kirk-Kilissé et je les ai vus fuir — il parle les dents serrées et il met une jouissance à prononcer les mots d'une manière sifflante. — Je les ai vus fuir dans la vase, — ils en avaient jusqu'aux genoux, — et j'étais avec ceux qui les poursuivaient. Et maintenant!...

Il se tait en étouffant quelques sons qui s'arrêtent dans sa gorge et l'étranglent tandis que, dans une sorte de convulsion, il tord son dos souple de jeune animal comme sous l'excès de la douleur. Puis il se redresse et reste raide, le torse d'une raideur presque forcée, mais il ne peut maîtriser le tremblement de ses mains.

Garekine Effendi est silencieux; il attend. C'est bon que cette jeune machine humaine dégage d'une manière naturelle son électricité amassée.

Mais Karnig a déjà ravalé sa violence. Il regarde de nouveau fixement devant lui de son air habituel, impassible et indifférent.

— Et puis, Karnig? Comment es-tu venu en Turquie, après cela?

— Parce que j'étais bête, Effendi, bête comme tu ne peux te l'imaginer, dit Karnig lentement. Plus tard, c'était pendant la deuxième guerre des Balkans, tout était changé. Et je me suis tiré une balle de revolver dans le genou pour ne pas partir avec les autres. Puis, après avoir passé quelque temps au lazaret de Sofia, j'ai été remis aux Turcs, et comme je suis de Mouch, « de la province », donc, tu peux penser où l'on aurait dû m'envoyer depuis longtemps? Mais s'ils me traînent à Zor ! D'un mouvement rapide, il se passe la main sur la gorge, en levant les épaules avec une indifférence pleine d'amertume.

— Karnig, ne le prends pas ainsi. Cela me ferait tant de peine si nous ne réussissions pas à te garder caché ici.

— Ah ! Effendi !

La voix lui manque. Il parle tout à coup comme un enfant qui cache sa tête dans le sein de sa mère. « Effendi, tu ne dirais pas cela peut-être, si tu me connaissais mieux, si tu savais tout ce que j'ai été... et où j'ai été... parce qu'on m'y forçait... »

— Si, je le dirais, mon garçon. Je sais très bien, — je veux dire, même si je ne sais pas par quels chemins tu as passés, je suis sûr que tu étais toujours du bon côté?

— Oui, Effendi. Et parce que je ne voulais pas... autre chose que ce que je voulais... je suis maintenant un misérable malheureux fuyard. La nuit mes pensées ne me laissent pas tranquille... et je ne peux pas rester couché. Il me semble que je dois sortir et aller les étrangler... tous ceux qui sont cause que je ne suis pas avec les autres... et que je ne suis pas, ajoute-il en chuchotant, parmi les premiers... au front du Caucase !

De nouveau le visage de Karnig reprend son masque d'indifférence. Mais ses yeux étincellent tandis qu'il montre du doigt les nuages fuyants :

— Tu peux le voir, Effendi, — son ton est calme et positif — tu peux le voir, voilà l'autre. Et il a des bombes avec lui, tu peux m'en croire. Je sais plus de choses que tu ne penses.

Deux minutes ne se sont pas écoulées que l'air est déchiré par un fracas assourdissant. D'abord une détonation sourde et puis l'éclat et le tumulte d'une explosion éloignée. Des vitres tombent en se brisant, les bâtiments de l'hôpital se remplissent de vie et d'inquiétude, le chien aboie avec fureur.

— C'est tombé sur le magasin à poudre de Makrikeuy, remarque Karnig brièvement. Ils ont eu de la chance... Une autre nuit, nous allons les avoir sur notre tête, ici à Yédi-Koulé. — La fabrique de munitions, Effendi !

— Et l'hôpital ! soupire Garekine Effendi. Montons sur la tour pour voir si ça brûle là-bas.

Une violente lueur d'incendie illumine le ciel du côté de la fabrique de munitions de Makrikeuy, la station voisine. Les détonations se suivent et une quantité de petites explosions se produisent les unes après les autres. De la tour, on voit distinctement l'éclair éblouissant de chaque nouvelle explosion.

— Bon, fait Karnig d'un ton moqueur, voilà qu'ils tirent de Top-Hané ! Non, vrai, vous pourriez vous épargner cette peine ! Maintenant qu'il n'y a presque plus de lune, il peut s'enfuir en paix !

— Je veux faire ma ronde, dit Garekine Effendi, en se parlant plutôt à lui-même. Les patients et les vieux ont été effrayés, naturellement. Karnig, toi qui dois être de garde là-haut ?

Et il lui passe la main sur l'épaule en souriant.

Karnig reste un instant encore immobile, la tête levée.

— Pardonne-moi, Effendi, murmure-t-il, je ne pouvais pas rester là dedans sans étouffer. Effendi, s'interrompt-il avec anxiété, Effendi, comme tu as l'air fatigué.

— Cela ne fait rien, mon garçon.

Garekine Effendi lui prend le bras et se met à marcher à pas lents et en respirant de plus en plus difficilement :

— Je me suis surmené... et mon cœur n'est pas... en bon état. Tu peux m'accompagner jusqu'au-dessus de l'escalier...

— Effendi, laisse-moi aller à la pharmacie te chercher quelque chose ! Je vais appeler le docteur Mikaelian ! Entends-tu, Effendi — tu es si pâle et ton bras est si lourd, laisse-moi...

— Non, mon ami. C'est sans importance... en comparaison de tant d'autres choses. C'est seulement mon cœur. Sarkis, va te recoucher, mon ami. Il sonne deux heures et demie. Je vais faire ma ronde. Eteins ma petite lampe, j'ai des

allumettes dans ma poche. Et n'oublie pas que demain nous aurons sans doute la visite de la police.

Karnig a un sursaut, mais il se domine immédiatement.

— Est-ce vrai, Effendi, que la Direction répond de la vie de tout le monde ici?

— Oui, mon garçon. On a encore aggravé les derniers règlements. Pourquoi me demandes-tu cela?

— Pour rien, Effendi. Ne penses-tu pas qu'ils avancent bien à l'est pendant ces nuits claires, Effendi?

— Certainement, Karnig. Mais nous voici arrivés. Va à ton devoir.

— Effendi ! tu ne peux pas respirer !

— Je suis seulement... un peu fatigué. Va reprendre ta garde. Bonne nuit, mon garçon. Aie courage. Bonne nuit.

La lune a disparu derrière l'Olympe; le jardin est plongé dans l'obscurité.

Seul le reflet des projecteurs traverse le ciel. De Top-Hané et des vaisseaux de guerre on tire encore contre les aviateurs rapides.

Arrestations

Le lendemain est un dimanche.

Tandis que l'heure de midi répand le calme et le silence de son repos sous le soleil brûlant, et que malades et bien-portants font la sieste, l'hôpital se trouve tout d'un coup entouré par la gendarmerie. A toutes les portes on a doublé les sentinelles.

Là-haut, dans le ciel éblouissant, les grands éperviers gris-brun tournoient. Leur cri rauque semble encore plus discordant et plus distinct dans la paix de cette heure.

Peu à peu, à mesure que l'on apprend l'arrivée de la police, une angoisse paralysante saisit le grand hôpital. Le jardin se vide, abandonné par les convalescents; chacun se glisse dans son lit ou regagne sa chaise.

— Qui veulent-ils aujourd'hui? — Est-ce toi? — Est-ce-moi? — Est-ce nous tous? Mon Dieu, aie pitié de nous. — Tous les vieux, et tous les malades, et les paralytiques soupirent: « Dieu, aie pitié de nous. »

Au bureau, le chef de police, moustache à la Guillaume, est assis dans le fauteuil près de la fenêtre, les jambes croisées. Il parcourt encore une fois le volumineux registre de noms. Çà et là, il ajoute une marque à côté d'un nom.

— Cette fois nous devons bien en avoir une cinquantaine.

C'est sans lever les yeux de dessus son registre qu'il jette cette remarque à Garekine Effendi, assis en ce moment près de la grande table à écrire, le menton dans ses mains. Il attend, immobile. Comme il ne donne pas de réponse, un coup d'œil rapide fend l'air et vient se heurter à sa tête blanche. Les nuages de fumée de sa cigarette continuent à monter lentement et flegmatiquement.

— Puis-je vous prier de faire donner les ordres nécessaires à l'égard des dix-huit que j'ai ajoutés à la liste officielle? Vous n'avez sans doute — hum — rien à redire à cet arrangement? Vous aurez ainsi moins de bouches à nourrir dans ces temps difficiles.

Le visage de Garekine Effendi est couvert par l'ombre de sa main tandis qu'il répond:

— Je vous remercie de penser si aimablement à mes compatriotes et à nos malades. Votre arrangement est sûrement le plus convenable.

Silence. Et tout à coup, froidement, l'officier de police ordonne:

— Ayez la bonté d'arranger cette affaire pendant que je fais une ronde.

— A vos ordres.

A peine le Turc est-il hors de la chambre que Garekine Effendi saisit le cornet du téléphone.

— Stamboul 244. — Est-ce le ministère de l'Intérieur? Vous parlez avec la Direction de l'hôpital arménien. Est-ce que Hassan Moukdar bey est là? Non? Est-il en train de venir ici? Pas encore? Ayez l'obligeance de le prier de venir au téléphone. — Hassan bey? Comme je vous l'ai dit il y a une demi-heure, la police est ici et l'ordre d'arrestation est très chargé cette fois. Malgré cela, l'officier de police a, d'après ce qu'il semble, de sa propre initiative, ajouté dix-huit hommes aux trente-deux visés par la liste. Vous m'avez promis de venir sans retard. Pouvez-vous apporter un contre-ordre pour ce qui concerne ces dix-huit? Parmi eux il y a nos deux boulangers, nos deux meilleurs brancardiers, mon commis de bureau et le jeune pharmacien qui a pris la place de l'ancien qui a été déporté. Faites vite, Hassan bey ! Je vous remercie. Au revoir.

Garekine s'approche de la fenêtre et écoute. Quel est ce tumulte?

Des deux mains il se cramponne à l'encadrement de la fenêtre. Tout en écoutant, ses lèvres répètent sans bruit les noms de ceux qui doivent partir... partir pour la mort horrible, en exil...

Le bruit redouble au dehors. Garekine Effendi sonne. Personne ne vient. Il presse sa main contre son front. C'est vrai, — le vieux Sarkis aussi...

Il ouvre la porte qui conduit au secrétariat. Il est vide.

Alors il entend les employés et tous les autres se précipiter au jardin. Bientôt ils sont tous là, effrayés et pâles ou le visage empreint d'une muette amertume. Par la fenêtre ouverte, il s'informe de ce qui se passe, et on lui répond que Karnig vient de renverser trois gendarmes, d'abord deux à la fois, puis le troisième qui voulait le garrotter. Maintenant il a les mains enchaînées derrière le dos... avec des poids pesants, ajoute-t-on encore.

« L'affaire » suit son cours.

L'un après l'autre, on amène les « arrêtés ».

Ceux que l'on ne trouve pas immédiatement sont cherchés dans tout l'hôpital et traînés ensuite vers les autres, les mains liées et des chaînes aux chevilles, là-bas dans un coin du jardin, près de la tour du réservoir.

On fait l'appel. Il y en a un qui manque. L'officier de police se présente de nouveau au bureau.

— Je suis bien fâché, mais il nous en manque un, dit-il brièvement. C'est un des dix-huit que j'ai ajoutés.

Il jette un regard sur sa liste:

— Thoros Garabedian, vingt-quatre ans, né à Mouch.

Garekine Effendi hausse les épaules avec ironie.

— Est-ce que le pauvre diable est si indispensable à votre... entreprise? Bien. Vous pouvez être tranquille. Il n'a pu s'enfuir d'ici. Il n'en aurait ni la force, ni le courage. Il s'est sans doute blotti dans quelque coin de l'hôpital. C'est

un pauvre garçon un peu faible d'esprit et facilement effarouché. De plus, il est atteint de diabète avancé et d'une tuberculose sans espoir. Ainsi — un coup d'œil perçant et inquisiteur va des lunettes d'or à l'homme de police resté près de la porte — ainsi, si vous pouviez peut-être penser que vous pouvez vous contenter de dix-sept au lieu de dix-huit...

— Impossible, j'ai mes instructions. Et...

— Bien. Très bien. Avez-vous absolument besoin de lui là où vous voulez le conduire? — un nouveau coup d'œil tranchant comme l'acier tombe des yeux gris sur le visage de pierre — alors je vais commander à mes gens de vous aider à le chercher.

Peu de temps après, les gendarmes font sortir du hangar où il s'était caché derrière quelques grosses planches le malheureux Thoros Garabedian, pâle comme la mort. Il tend vers les gendarmes des mains tremblantes:

— Tuez-moi, avant de m'envoyer là-bas, supplie-t-il?

La seule réponse, à part le coup de pied qui l'envoie dans la direction du réservoir, est qu'on lui arrache du coup la longue blouse de son costume d'hôpital. Il reste debout en chemise et en pantalon, sa poitrine de phtisique découverte et ses étroites épaules secouées par un frisson.

On lui ordonne d'aller s'habiller et, courbé par la toux, il s'éloigne dans l'ombre des vieux cèdres...

Mariam s'est cachée près du grand banc de pierre; les larmes coulent le long de ses joues creuses.

— Thoros, murmure-t-elle rapidement en fouillant dans sa jupe, voici de l'argent... entends-tu... prends-le... tu ne peux pas supporter ce voyage... prends-le.

Tout en lui glissant les pièces d'or dans la main, elle regarde ses joues maigres que la phtisie couvre de plaques rouges. Hébété d'horreur, il lui chuchote son remerciement et, en chancelant, il continue sa route; ses pantoufles trop grandes claquent lamentablement à chaque pas sur les marches de pierre du perron.

D'un geste rapide, Garekine Effendi prie Hassan bey de s'asseoir dans le large fauteuil. Le ronflement de l'automobile qui attend devant le grand portail retentit sourdement dans le bureau.

— Eh bien, Hassan bey...?

Hassan bey se tourne à contre-cœur vers l'officier de police qui vient d'entrer.

— Ayez l'obligeance de me montrer votre ordre, commande-t-il,

— Merci. Je le pensais bien. — Il s'adresse à Garekine Effendi: «Il est en ordre; donc irrévocable. Il porte la signature: Bedri bey.» — Mais, pour ce qui concerne ces dix-huit — Hassan bey jette un regard aigu à la figure en uniforme gris qui reste debout devant la fenêtre, n'osant s'asseoir en présence d'Hassan bey — pour ce qui concerne ces dix-huit, je vous prierai de... ne pas trop vous hâter,

Chevket bey. — Plaît-il ? — Vous avez ordre d'agir d'après les instructions ? Oui, je sais... hum, c'est très bien. Mais permettez-moi d'échanger quelques mots avec votre chef.

— Stamboul 25. — Est-ce le bureau principal de la police de sûreté ? Vous parlez avec Hassan Moukdar bey du ministère de l'Intérieur. Puis-je parler à Son Excellence Bédri bey ? Comment ? Il a une séance ? — Hassan bey frappe du pied avec impatience. — Il ne veut pas être dérangé ? Hum ! même pas par moi ? Ayez pourtant l'obligeance d'essayer de l'appeler. Vite. — Que dites-vous ? Son Excellence a vraiment donné l'ordre que seuls les fonctionnaires de la police d'Etat soient mis en communication avec lui ? Pendant deux heures encore ? — Non, impossible ? Une séance importante ! Bien. Je regrette infiniment. Très bien. Parfait. Au revoir.

Hassan bey s'éloigne du téléphone. Il est pâle de rage. Il va et vient en mordant sa moustache et frotte des allumettes d'un mouvement nerveux pour les jeter par terre l'une après l'autre.

Au passage, il saisit l'éclair de triomphe qui illumine le visage de l'officier de police, tandis que, sa montre à la main, il dit à Hassan bey d'un ton ironique :

— J'ai justement l'ordre d'avoir exécuté ma mission dans deux heures et, après ce temps, les « arrêtés » doivent se trouver à Stamboul. Puisque Votre Excellence est mécontente que j'agisse d'après les instructions, je peux téléphoner à mon chef et lui demander ses ordres relativement aux dix-huit hommes que j'ai ajoutés.

— Inutile ! tonne Hassan bey.

L'autre s'écarte de nouveau du téléphone comme frappé par un ressort. Mais Hassan bey a recouvré son sang-froid. Il lance au fonctionnaire un regard de dédain.

— Ne vous dérangez pas, Chevket bey, absolument pas. Vous agissez sûrement tout à fait d'accord avec votre chef. Vous entendrez parler de moi une autre fois, à l'occasion.

Il se tourne vers Garekine Effendi et lui dit rapidement en français :

— Il n'y a rien à faire. C'est comme toujours, — un ordre masqué. On inscrit dans les registres trente-deux et, en réalité, on en déporte cinquante. Comme vous voyez, Bédri bey a pris ses arrangements contre mon intervention. C'est la manœuvre habituelle. Mais — il réfléchit un instant — non, c'est inutile. Même si je téléphonais à Talaat bey, il me répondrait qu'il ne peut pas se mêler des affaires de la police de sûreté, et qu'il le regrette vivement.

Un sourire d'une amertume et d'une ironie indicibles accompagne ces derniers mots. Alors il toise Chevket bey d'un air hautain :

— Eh bien. Qu'attendez-vous ? Les « arrêtés » sont certainement tous déjà à votre disposition.

Chevket bey salue et sort.

Dans le premier bureau, un bourdonnement de voix et un certain va-et-vient commencent à se faire entendre.

Garekine Effendi passe avec force sa main sur son front, puis il l'y laisse un long moment en tenant ses yeux fermés.

— Excusez-moi un instant, Hassan bey. Il faut que j'aille vers eux. Ils sont en train de recevoir leurs papiers au bureau. Ils ont demandé la permission de me dire adieu... avant de partir.

Garekine Effendi va à son coffre-fort, puis il se dirige vers la porte.

Hassan bey est assis et attend, deux rides profondes entre les yeux.

Il ne sait pas lui-même combien de temps se passe. On distingue tant de bruits différents à travers la cloison qui le sépare du secrétariat!

Des pas, des pas lourds, un cliquetis de pièces d'argent, des voix étouffées, des sanglots...

Puis, Garekine Effendi rentre dans la chambre. Lentement et d'un pas vacillant, il s'approche de la fenêtre, où il reste debout, en tournant le dos à son hôte.

Hassan bey fume ses cigarettes avec frénésie, en lançant dans l'air de violentes bouffées.

— Mon vieil ami! dit-il à la fin en allant vers la fenêtre. — Un petit tabouret qu'il trouve sous ses pieds est lancé à l'autre bout de la chambre, puis il revient sur ses pas et se met à marcher de long en large tandis que peu à peu tout redevient tranquille dans le bureau d'à-côté. — Y-a-t-il... y a-t-il quelque chose d'autre que je puisse faire pour vous, mon cher Garekine Effendi? Et avec plus de succès?

Garekine Effendi quitte la fenêtre et regarde son hôte. Il passe plusieurs fois la main sur son visage contracté par la douleur.

— Je vous remercie, Hassan bey, pour votre bonté. On a besoin de bonté dans des temps pareils. Mais je ne me rappelle rien... d'important... en ce moment.

Alors il s'efforce de sourire, d'un sourire triste et ironique à la fois.

— Excusez-moi, Hassan bey, je ne puis vous offrir une tasse de café aujourd'hui. Mon vieux Sarkis est aussi parmi les « arrêtés ».

Il se tait et, posant tout à coup ses deux mains sur les épaules de l'autre, il le regarde fixement dans les yeux. Il prononce en appuyant profondément sur chaque mot:

— Hassan bey, comprenez-vous *ce que cela signifie*? savez-vous à quel sort on traîne ces malheureux?

Le Turc cache ses yeux derrière sa main dans un mouvement de désespoir.

— Ne n'en parlez pas, Garekine Effendi ! Je connais *tout*, je comprends *tout*, je sais *tout*, — encore plus que ce que vous savez vous-même, et c'est encore pire que ce que vous savez.

Un coup de sifflet strident annonce le départ des expulsés. Sous le grand portail des pas nombreux retentissent, des pas pressés et des pas lents, des pas calmes et des pas agités, des pas de jeunes et des pas de vieux.

Garekine Effendi ouvre la porte; il reste debout sur le seuil, immobile, tout le temps qu'ils défilent. Ils sont liés dix par dix et marchent entre les gendarmes. Le vieux Sarkis est le dernier.

Par-dessus le bruit de tous ces pas, la toux aiguë et sifflante de Thoros retentit...

Alors Garekine Effendi revient à sa place. Il baisse le couvercle arrondi de son bureau sur les registres et les papiers. Il fait cela lentement, presque en rêve, et un instant il appuie ses deux coudes sur le meuble, comme perdu dans ses pensées. Ce repos soulage aussi les douleurs aiguës qu'il ressent au cœur et au bras. Ah ! que ses bras sont lourds; il lui semble qu'il peut à peine les soulever.

Hassan bey s'approche de lui, ses gants et sa canne à la main. Il a l'air tout effrayé.

— Garekine Effendi! Vous êtes malade, mon cher ami! Vous ne pouvez pas respirer! Et comme vous êtes pâle! Cela a été ... une après-midi trop pénible pour vous.

— C'est vrai, Hassan bey. Mais à présent l'œuvre de la journée est finie!

— Couchez-vous, mon vieil ami! Qu'avez-vous donc?

— Rien, Hassan bey, rien...

Garekine Effendi halète avec peine. Il regarde son interlocuteur en esquissant l'ombre d'un sourire.

— Je n'ai rien. Il y a eu seulement trop... de jours pénibles. Ce n'est pas bon... pour mon cœur.

Il le regarde dans les yeux. « La guerre est une chasse, Hassan bey. Que signifie... à la chasse... un coup de plus ou de moins?... »

Il rassemble ses forces et accompagne lentement son hôte dehors. Tout à coup un mouvement passe sur son visage, il se souvient de quelque chose.

— Ah! Hassan bey, dit-il en faisant un effort, peut-être que vous pourriez pourtant... faire encore une chose... pour moi. La farine, que l'on nous a envoyée l'autre jour à la place de la nôtre... est impossible... vous savez... le pétrole...

Hassan bey le regarde fixement, soupçonneux.

— Quoi! On vous aurait livré *cela*? Ce que les Alliés ont abandonné en quittant Gallipoli — et après l'avoir arrosé de pétrole! c'est cela qu'on vous a envoyé! Pour le pain quotidien de huit cents personnes. Dans les rapports, c'est indiqué comme « confisqué, mais hors d'usage ». Avez-vous payé cher?

— Très cher, même. Dix-neuf piastres et demie le kilo. Et nous avons reçu 1200 sacs de 60 kilos. Mais, Hassan bey, voulez-vous essayer de nous procurer

un peu de farine utilisable? Nous savons qu'il y en a plusieurs wagons pleins à Konia. Je vous remercie bien... encore une fois.

L'automobile souffle et crache et roule en avant et en arrière. Puis elle passe le portail et s'en va sur le chemin, puis à travers les champs.

En haut sur le mur, Houmaïak pâle comme la craie et tremblant de tout son corps, suit du regard le cortège des déportés. Il voit les baïonnettes des gendarmes scintiller au soleil et il peut distinguer toutes les silhouettes et les reconnaître, distinctement, l'une après l'autre.

Ses mains se crispent de fureur impuissante pendant qu'il regarde de tous ses yeux l'un des détenus, une forme haute et souple de jeune géant. Enchaîné et garrotté, on le conduit entre deux gendarmes.

Houmaïak grince des dents.

Oui, ils s'en vont avec Karnig! — Karnig, son meilleur ami..., son héros, celui qui devait être son guide et son soutien, pour la vengeance, une fois...

Le rêve

C'est le jour, mais le soleil est encore très bas dans le ciel; en tous cas, les pauvres moutons qui cherchent un peu de nourriture dans l'herbe brûlée du bord du chemin ne se sont pas encore mis à l'ombre le long de l'immense mur de Yédi-Koulé.

Le troupeau ne s'effraye pas du vieux prêtre qui s'avance lentement sur le chemin conduisant de Yédi-Koulé à l'hôpital. Le bonnet noir et la longue soutane semblent encore plus noirs à côté de la barbe qui tombe en cascade neigeuse sur sa poitrine et au-dessus des épais sourcils en broussailles qui, une fois, étaient aussi sombres que ses yeux, mais qui maintenant sont plus blancs encore que sa barbe.

Il s'arrête pour se reposer un instant. Il fait très chaud. Le chemin monte en pente douce. Le père Ovhannès commence à sentir le poids de l'âge sur ses vieilles épaules de géant. Il enlève son bonnet et passe la main sur son grand front où les gouttes de sueur suintent dans les larges rides. Puis, il sort son mouchoir, soigneusement plié et essuie cette sueur. Il est bien fatigué, mais content pourtant de s'être mis en route. Voilà longtemps qu'il n'a vu Thoros, le neveu de sa vieille femme défunte...

Le père Ovhannès se laisse aller à ses pensées, le bonnet à la main, debout dans la poussière de la route.

Il regarde la mer scintillante de soleil qui s'étend devant lui, au pied des vieux remparts historiques. Un nuage de fumée s'échappe mollement du petit vapeur qui a amené le père Ovhannès de sa petite île jusqu'ici. Maintenant le vapeur s'éloigne de nouveau. Des dauphins jouent dans son sillon qui se dessine nettement sur la nappe ondulante. Au loin, la masse gris fer du *Gœben* louvoie tout près de Prinkipo.

Il regarde son île qui s'esquisse sur la mer, claire et nette, voilée seulement au sud par les rayons vaporeux du soleil de midi. C'est un plaisir si rare pour lui de pouvoir jouir du coup d'œil de ce point de vue. Oui, il y a bien longtemps qu'il n'a visité l'hôpital. Depuis que la misère et le deuil ont recommencé pour son peuple, il n'a pas été là-bas et il n'a plus revu Garekine Effendi. C'était si difficile d'obtenir une permission de voyager d'un district à l'autre. Surtout depuis que les Turcs ont commencé à fortifier, non seulement le Bosphore, mais encore la côte vers Pendik et les îles des Princes juste en face, les défenses ont été encore plus strictes.

La mer! Comme elle est grande et belle d'ici. Elle est comme la vie devant les yeux de la jeunesse, comme la vie se montrait à Dikran, par exemple, Dikran dont les yeux riaient toujours jusqu'au moment où son visage fut broyé par une grenade anglaise à Gallipoli, foudroyé par les compatriotes de Gladstone, l'ami des Arméniens, et pour la cause turque. Les yeux du père Ovhannès se tournent vers la pointe occidentale de l'île qui s'avance dans la mer, vers le cimetière où repose Dikran, son enfant unique, tombé aux Dardanelles il y a une année.

Puis, il détourne lentement son regard de la mer et de l'île. Il remet son bonnet sur ses cheveux blancs et continue son chemin d'un pas pesant. Les moutons s'arrêtent de manger pour l'examiner flegmatiquement et commencent à s'en aller du côté de l'ombre.

Le visage sévère et triste du portier lui dit tout de suite qu'il s'est passé quelque chose d'anormal. En quelques minutes le vieux prêtre apprend la nouvelle des nombreuses déportations faites la veille et on lui dit que Garekine Effendi est couché, malade, très malade.

Le portier parle à voix basse. Et le père Ovhannès remarque, sous les fenêtres de l'habitation de Garekine Effendi, une quantité de gens, des jeunes surtout, aux traits altérés et pâlis de fatigue. Il comprend pourquoi ils sont là, et pourquoi ils y ont passé la nuit.

Il ferme les yeux et se sent comme anéanti. Thoros — pauvre enfant! Toi aussi, tu es loin! Là-bas, dans le désert pierreux des montagnes du Taurus où aucun secours ne peut te parvenir...

Puis on annonce dans la chambre à coucher de Garekine Effendi que le père Ovhannès est là.

Houmaïak est debout dans la chambre, près de la porte. Toutes les fois que la garde-malade ou quelqu'un d'autre lui fait signe qu'il peut s'en aller, il se rapproche au contraire d'un pas et s'avance dans la chambre, vers le lit.

Et cela depuis ce matin, depuis qu'il a entendu les médecins parler ensemble à demi-voix et dire que Garekine Effendi allait mourir...

Houmaïak avale avec peine quelque chose qui le serre à la gorge et qui l'étrangle — et il jette encore un regard vers le lit. Comme les yeux de Garekine Effendi sont devenus grands et, depuis hier, ils sont si curieusement enfoncés dans leurs orbites! Pourtant leur expression est si claire et si calme pendant qu'il parle avec le vieux père Ovhannès.

Et sans savoir lui-même comment, Houmaïak se trouve tout à coup près du lit. Il jette sa tête sur la couverture et sanglote, sanglote désespérément.

Il sent la main de Garekine Effendi qui lui caresse les cheveux:

— Allons mon enfant, mon petit, tranquillise-toi. Je ne suis pas si malade, certainement.

— Qu'est-ce je pourrais bien faire pour toi? Et, dans son désespoir, il lève en l'air sa cruche d'eau.

Garekine Effendi sourit doucement :

— Tu ne peux pas me donner ton cœur, mon garçon ; c'est la seule chose dont j'aie besoin, un autre cœur. Mais merci quand même, mon petit, parce que tu me le donnes à ta manière, toi et tous les autres ! — Oui, donne-moi un peu d'eau à boire. Merci.

Tandis qu'Houmaïak reste là, il entend la voix profonde et tranquille du vieux prêtre.

Elle résonne avec force, mais elle est pourtant pleine de paix ; il semble à l'enfant qu'elle lui rappelle le murmure du fleuve de son pays natal, vers Trébizonde.

« Quand nous avons perdu Dikran, dit le vieillard, en passant sa main dans sa longue barbe blanche et en laissant son regard errer du malade à la fenêtre, du côté de la mer et de la petite île, nous avons cru, — Dieu nous assiste ! — que nous avions le droit de le pleurer. Oui, nous l'avons cru, car il était notre unique enfant, l'espoir de notre vieillesse.

« Quand la guerre a éclaté, il a été immédiatement envoyé aux Dardanelles. Alors il est revenu ici avec les premiers grands blessés. Puis nous l'avons couché dans notre propre cimetière. Mais sa mère ne pouvait pas le supporter. Six mois plus tard, elle est allée se reposer à côté de son fils. Et quand elle aussi m'a été arrachée, oui j'ai cru — que Dieu me pardonne ! — j'ai cru que j'avais le droit de la pleurer, la vieille et fidèle épouse qui pendant tant d'années ne m'avait jamais quitté.

« Mais... il y a trois mois ! »

Le vieil homme pousse un si profond soupir que sa barbe s'agite avec violence. Il semble à Houmaïak que sa voix tonne à travers la chambre comme lorsque le vent du nord soulève les flots du fleuve pendant l'orage et qu'il paraît vouloir sortir de son lit, mais reste pourtant entre ses rives.

« C'est alors que j'ai appris que tous ceux de notre race à Mouch ont été exterminés. Pas un seul n'a été épargné. Il y en avait trente-cinq de la famille de ma femme et quarante-huit de la mienne. Il n'en reste pas un seul ! Tous ont été tués ou brûlés, après quelques jours de voyage au sud de Mouch.

Sa voix tremble d'émotion et lui manque un instant. Mais il retrouve vite son calme.

« *Alors*, j'ai compris que je n'avais pas le droit de pleurer sur mon fils, si jeune et si laborieux. Et non plus sur sa mère... Non, je n'en avais pas le droit. Car ils sont morts à leur foyer et leurs yeux ont été fermés par les mains qui leur étaient les plus chères. Leurs cadavres n'ont pas été déchirés par les griffes des vautours de la montagne et, avant de mourir, ils n'avaient pas vu leurs proches assassinés et violés ou attachés ensemble sur les bûchers. »

Houmaïak fait un mouvement qui le rapproche de nouveau du lit, mais ils ne font pas attention à lui.

« J'ai appris tout cela peu de temps avant que le patriarcat fût fermé par les Turcs. Je n'ai pas voulu aller les déranger pour demander de plus amples informations. Les renseignements que j'avais étaient assez sûrs. Je ne veux pas non plus y aller maintenant, alors que le patriarche lui-même doit être aussi expulsé. Je sais déjà que toute notre famille, tous, les petits et les grands, ont été exterminés. Tous sont morts jusqu'au dernier homme et au dernier petit enfant. Thoros, qui était ici, était le seul qui restât. Et j'étais venu le chercher aujourd'hui... »

La voix du vieux prêtre n'a rien perdu de sa sonorité profonde qui rappelle de plus en plus à Houmaïak le fleuve de son pays. Son visage est calme et serein Son regard a quitté la mer où est la petite île, et s'est tourné vers le ciel éblouissant de la lumière du soleil.

Houmaïak ne fait pas un mouvement et ils ont oublié sa présence. Il suit le regard du vieux prêtre et regarde aussi le ciel. Tout à coup un éclair de désespoir et d'amère ironie enflamme les yeux du garçon. Comment peut-on croire en Dieu après tout cela? Est-ce que quelqu'un ose dire qu'un Dieu juste a voulu cela? Qu'est-ce que Karnig disait donc un jour en se moquant de la religion, que...

— Chantez-moi quelque chose, dit tout à coup la voix faible de Garekine Effendi. J'ai besoin d'un chant. Oui, le chant est la seule chose dont j'aie besoin.,, maintenant. Chantez-moi *la Berceuse*, père Ovhannès, *la Berceuse* de *notre mère l'Arménie.*

Et le vieux prêtre se met à chanter de sa voix puissante et pourtant si douce. L'enfant l'écoute et remue les lèvres en suivant les paroles du chant. Le père Ovhannès chante de plus en plus fort. A la fin, il se lève et, découvrant sa tête blanche, il se tient debout, le dos au lit, et c'est tourné vers la mer et l'Orient qu'il chante la fin de l'hymne, tandis que le crépuscule commence à envahir la chambre.

... Et un jour, dans une suprême secousse de douleur, tu te redressas. Et tu jetas un grand cri d'angoisse et de révolte. Le monde resta sourd à ta voix; et ton effort fut écrasé sous l'aveugle talon des forces brutales.

Parmi des feux sinistres, des monstres apparurent, qui te brûlèrent le cœur et t'arrachèrent les yeux. Chassée de ta maison, tu tombas sous les vents, nue, gisante sur le sol, dans le sang et les cendres...

Houmaïak voit Garekine Effendi qui se couvre les yeux de sa main, puis il se tient immobile, tandis qu'une strophe après l'autre résonne à travers la chambre.

Il entend la voix du vieux prêtre monter vers le plafond avec les accents enflammés d'un feu que rien ne peut éteindre, tandis qu'il reste debout, devant

la fenêtre, ses vieilles mains serrées fortement le long des plis de sa robe noire, et chante le regard perdu vers l'Orient lointain :

Assez ! ta berceuse est un chant de mort ! Assez ! nous te chanterons une berceuse nouvelle ! Nous chanterons la berceuse de l'espérance et de la vengeance. Et les morts tressailleront de joie sous la terre.

Relève la tête, et ne pleure pas ! La douleur est sainte, la douleur est grande et salutaire. Rien n'est plus noble que la victime vaillante sous sa croix. Et c'est dans les ténèbres que l'aurore mûrit.

Les noirs destructeurs et les rouges bourreaux s'évanouiront comme de la fumée, et tu surgiras des cendres, rajeunie par la souffrance, rayonnante !

Garekine Effendi a laissé retomber sa main de ses yeux. Lentement et péniblement il secoue la tête pendant la dernière strophe. Puis il remue les lèvres et essaye de prononcer aussi les paroles pendant que le vieux prêtre joint les mains et lentement et d'une voix plus basse chante la fin de la *Berceuse* :

Qu'ils dorment en paix, les frères pâles qui tombèrent ! O mère, relève-toi, bénis-nous, étends sur nous tes mains immenses ! Que notre sang tarisse et que nos vies soient immolées pour ton bonheur !

Quand Houmaïak voit l'expression qui transfigure le visage de Garekine Effendi, il se jette à genoux au pied du lit en poussant une plainte étouffée.

Garekine Effendi a appelé d'un signe le père Ovhannès et lui parle longuement.

Toute difficulté de respiration a disparu aujourd'hui. On ne remarque qu'une grande lassitude. Oui, sa voix est si lasse que le père Ovhannès doit se pencher pour l'entendre, mais elle est si pure et si claire que l'enfant pense qu'elle ressemble à la clarté des étoiles.

— C'était mon rêve, dit Garekine Effendi lentement, que la paix viendrait avant qu'il fût trop tard, trop tard pour tous les nôtres là-bas. La paix, et avec elle l'ordre de retour, imposé par l'une ou l'autre de ces nations qui se nomment civilisées. Et puis, une fois, je faisais aussi le rêve que tous les jeunes, qui se sont enfuis de quelques vilayets après les premiers massacres et se sont réfugiés dans les montagnes où ils vivent comme des aiglons sur les sommets et dans les ravins, puissent subsister jusqu'à la fin, jusqu'à ce que la paix vienne ou jusqu'à l'arrivée des Russes. Mais à présent, nous nous approchons du deuxième hiver de guerre, et il y en aura sûrement un troisième. *Et alors*, ils seront aussi depuis longtemps la proie de la mort... et des vautours de la montagne, comme vous le disiez, père Ovhannès. Si la paix arrive subitement, comme par un miracle, il y a encore de l'espoir. Et un peuple peut croître d'une poignée ! Et les survivants recevront peut-être des secours de l'Europe et de l'Amérique. Sinon... c'est seulement un rêve et ce sera notre dernier rêve.

Les yeux d'Houmaïak sont suspendus au visage de Garekine Effendi. Il voit les paupières fatiguées se fermer un instant.

La porte s'ouvre. Le docteur Delacombe vient faire une injection à Garekine Effendi. Houmaïak n'ose pas rester plus longtemps; il se lève et se glisse hors de la chambre, aussi doucement et aussi lentement que possible. Garekine Effendi rouvre les yeux et le suit du regard. Il chuchote quelques mots, mais Houmaïak ne l'entend pas.

Il s'en va vers le talus de gazon, son refuge favori dans la joie et le chagrin. Ses amies, les chèvres, ne sont plus là. Les Turcs les ont toutes emmenées ce matin. Il a encore dans les oreilles leurs derniers cris d'adieu et sent comme le talus est vide et mort sans elles.

Mais qu'est-ce que cela? Ah! de misérables chèvres... et des hommes... et tout ce qui est possible... n'importe quoi!...

Il se jette par terre, la tête dans ses bras, et il se laisse aller à un accès de larmes. Il pleure parce que Garekine Effendi va mourir.

Mais la fatigue arrête ses larmes. Il est fatigué. La nuit avant, il ne s'est pas couché. Il est resté avec tous les autres qui le pouvaient dans le jardin de l'hôpital, à regarder la lumière de la chambre de Garekine Effendi. C'était comme si tout l'hôpital prêtait l'oreille à sa respiration.

Et, tandis que la faim lui creuse l'estomac, il ferme les yeux et pense au rêve de Garekine Effendi. *Un peuple peut croître d'une poignée.* N'est-ce pas ainsi qu'il a dit ?

Houmaïak serre les paupières. Lui aussi peut rêver. Quelles choses extraordinaires il voit! Est-ce peut-être parce qu'il a faim? Car c'est une chose qu'il ne veut avouer à personne: il a faim; il a faim depuis que le vieux Mihran agha est mort.

Distinctement, il voit devant lui des silhouettes qui s'agitent dans le lointain, au milieu d'une sombre forêt de montagnes. Toutes sont maigres comme des squelettes. Des milliers d'étoiles scintillent au-dessus de leurs têtes dans la nuit profonde. Et, tout à coup, il voit une pluie d'étoiles qui tombent sur la terre. Et sur chacun des fronts aux boucles noires en désordre il se pose une de ces étoiles lumineuses. Il frotte ses yeux lourds de sommeil. Qu'est-ce que l'étoile veut donc dire? Un mot, — un seul mot. Mais il l'a oublié. Il est si fatigué, et il a tant sommeil.

Mais, tout à coup, il voit encore quelque chose, avant de fermer les yeux complètement. Et un sourire passe sur son visage dans la joie de cette vision. Loin, bien loin, sur le versant d'une montagne d'un pays qu'il ne connaît pas, il voit les yeux de Karnig étinceler dans l'ombre. Un frisson de bonheur le traverse, car maintenant il se rappelle soudain le mot! Ah oui! naturellement! C'est le seul mot qui reste pour lui dans ce monde. Il se soulève à demi et ses

lèvres remuent. Mais il a trop sommeil pour pouvoir prononcer le mot. Il retombe sur le gazon.

Il ferme les yeux et il lui semble entendre un fleuve gronder dans le lointain, au pied d'une montagne. Et il peut entendre que le fleuve déborde de ses rives. Il ne peut plus voir le ciel dans l'obscurité de la nuit d'horreurs. Comme le fleuve mugit! On dirait qu'il chuchote aussi le mot, le mot qui brille sur tant de fronts cachés.

Avec un soupir, il laisse tomber sa tête contre le talus. Sa respiration devient lente et profonde. Houmaïak s'est endormi.

La petite tête aux cheveux noirs coupés ras repose tranquillement contre la pierre dure. Le visage est à demi tourné. La longue frange de ses sourcils met une ombre légère sur la pâleur de ses joues. Ses deux bras maigres sont grands ouverts.

Au-dessus de lui, dans le ciel sans nuages, les éperviers tournoient sans cesse. Leur cri est le dernier son qui retentit dans son rêve. Mais ils n'éteignent pas le sourire qui a éclairé ses traits au moment où il s'est laissé aller au sommeil; il illumine encore doucement le visage de l'enfant endormi.



II.

A tous nos amis là-bas : à ceux dont les yeux se sont fermés et qui depuis longtemps dorment de l'éternel sommeil dans le sein profond de la terre, et à ceux de leurs compatriotes qui sont encore au nombre des vivants, je dédie ces nouvelles du pays de l'amère réalité.

I. N.

TABLE II.

O doux printemps d'autrefois!
Vertes saisons,
vous avez fui pour toujours!
Je ne vois plus le ciel bleu.
Je n'entends plus les chants joyeux
des oiseaux!
En emportant mon bonheur,
ô bien-aimé, tu t'en es allé,
et c'est en vain que revient le printemps!...

... Oui, sans retour, le gai soleil,
les jours riants sont partis,
et c'est en vain que revient le printemps!...

Hagop et sa femme

Le soleil de mai brille sur le Bosphore.

Dans la grande villa blanche du docteur Manougian à Yénikeuy[1] il y a quelque chose qui pèse dans l'air ensoleillé de ce beau matin. Une sorte d'effroi comme après un orage qui vient de passer.

Cette nuit le cuisinier Hagop a battu sa femme Doudou. Personne ne cherche à le cacher et tout dans la paisible villa en porte une empreinte.

Dans la vaste cuisine, Hagop lui-même s'agite d'un air sombre et rejette avec fracas les cercles du fourneau. Les étincelles s'élancent des charbons ardents et sautent en pétillant bien au-dessus de sa tête. Il a poussé son fez en arrière et mis à nu son crâne chauve; ses lèvres sont serrées fortement et son visage rasé aux traits aigus est encore pâle de la colère et de la violence de la nuit.

Dehors, dans le jardin, Doudou est appuyée contre la palissade blanche de la maison des domestiques et, le tablier sur la tête, elle sanglote éperdument. Y-a-t-il, parmi les femmes, une créature plus malheureuse qu'elle? N'est-ce-pas la nuit autour d'elle, la sombre nuit qui lui cache le soleil et le jour? Est-ce que le bon Dieu ne devrait pas punir Hagop? Elle tâte l'une de ses joues qui est enflée et lui fait mal et elle sanglote de nouveau. Tout à coup, elle cesse de pleurer, laisse retomber son tablier et, relevant la tête d'un air de défi, elle se dirige vers le pavillon pour aller trouver Madame et se plaindre de son mari.

Mais elle ne va pas plus loin que près des pêchers en fleurs. Arrivée là, elle reste immobile et, soudain, hausse les épaules d'un air indulgent tout en aspirant le doux parfum des fleurs roses. Elle secoue les larmes de son visage et regarde autour d'elle dans le jardin plein de fraîcheur et de beauté matinales. Est-ce que... est-ce qu'Hagop ne l'aime pas quand même? Elle écoute le bruit de ferraille qui vient de la cuisine; c'est à en être assourdi. Et son visage boursouflé s'éclaire d'un large sourire. Ce tapage est un bon signe. Et puis, ce matin, il ne l'a pas appelée pour venir relaver. Non, il sait bien lui-même que sa main a été dure cette nuit. Et — elle sanglote de nouveau — il sait bien que toute la tête lui cuit encore, tant il l'a secouée par ses tresses.

Enfin, c'est sa croix et il faut la supporter. Dieu seul peut-être juge et elle doit encore le remercier de lui avoir donné un homme comme Hagop qui est le meilleur cuisinier de tout Péra — en tout cas de tout Yénikeuy — et qui aura

[1] Faubourg de Constantinople.

bientôt gagné tant de pièces d'or qu'avant une année ils pourront retourner chez eux à Bitlis.

Madame Manougian, assise dans le pavillon au milieu des roses, petite et fine dans sa robe blanche, coud et regarde Doudou qui s'en va vers la maison et retourne à son ouvrage. Un moment après, elle l'entend battre les édredons et les couvertures sur la terrasse, consciencieuse et active comme d'habitude. La joue rouge brille au soleil, et les yeux fidèles qui éclairent son jeune et frais visage clignotent devant les nuages de poussière qui s'envolent dans la lumière éblouissante. Madame Manougian fouille dans sa corbeille à ouvrage et en sort un morceau d'étoffe à rayures bleues et blanches, juste de quoi faire une blouse. Elle donne l'étoffe à une de ses petites filles en lui disant de la porter à Doudou et, en même temps, elle fait à celle-ci un signe de tête amical. Une minute plus tard, Doudou est dans le pavillon, rayonnante de joie, et elle baise la main de sa maîtresse.

« Nous la couperons demain, » dit Madame, « tu seras belle comme un rayon de soleil, tu verras. »

Doudou est saisie d'admiration et de reconnaissance. Maintenant le soleil brille de nouveau, et c'est le jour et non plus la nuit autour d'elle. Elle pense à sa jupe rouge presque neuve, soigneusement pliée dans sa malle et qu'Hagop trouve si jolie, et au collier de perles qu'elle a reçu à la naissance du petit Sakko.

Madame la regarde. Pauvre créature, comme est enflée sa joue.

Il faut que cela finisse. Quand son mari reviendra pour le dîner...

Dans la cuisine, Hagop est assis, les dents serrées, et il plume un chapon avec tant d'énergie que le léger duvet vole de tous côtés. Il entend sa femme battre les tapis sur le balcon, et il n'est pas content d'entendre les coups. Il plume son chapon comme si la pauvre bête était son ennemi juré.

Peu à peu, quelque chose qui ressemble à des boucles d'oreilles bleues commence lentement à se dessiner dans son esprit.

Justement, il y en a une paire à l'étalage de l'épicier.

Elle en a souvent parlé.

— Va me chercher Hagop !

Doudou fixe sur son maître ses grands yeux noirs, des yeux brillants et doux.

— Effendi ! Il ne voulait pas me faire de mal.

Le docteur Manougian ne bronche pas.

— As-tu saigné du nez, oui ou non ?

— Oui, mais...

— T'a-t-il arraché plusieurs poignées de cheveux, oui ou non ?

A ce souvenir, une expression de douleur passe sur le visage expressif de Doudou.

— Oh ! peut-être une ou deux poignées, Effendi. Mais... mais Aram n'avait

pas besoin de les porter à Madame... et j'ai encore assez de cheveux comme ça, ajoute-t-elle en montrant les longues tresses brillantes qui pendent de dessous le mouchoir de sa tête.

Le docteur Manougian a un geste d'impatience.

— Apportes-tu la soupe et m'amènes-tu Hagop, comme je t'ai dit?

— Hagop, dit Doudou d'un ton gêné en entrant dans la cuisine, ne veux-tu pas porter toi-même la soupe à la salle à manger. Comme cela, Effendi pourra aussi te donner ses ordres à cause de son habit noir pour après-demain. Tu t'y connais mieux que moi.

Hagop lui jette un coup d'œil tout en versant la soupe bouillante dans la soupière. Un éclair de compréhension et de honte passe sur son visage, et il regarde du côté d'Aram, le petit domestique, qui est assis silencieux et attentif sur le banc de la cuisine et mange son pain et son concombre.

Au moment où Hagop apparaît au seuil de la salle, portant lui-même la soupière fumante, Madame Manougian se lève vite et, sous prétexte d'aller chercher son mouchoir, quitte précipitamment la chambre. Elle a saisi au vol l'expression du visage d'Hagop derrière la soupière et elle sait que la présence d'une femme serait une dégradation dans les moments humiliants qui vont suivre. Seul avec son mari il peut supporter l'algarade. Et il est une chose aussi que personne ne sait mieux qu'elle: c'est que l'or le plus pur que l'on puisse trouver sur toute la côte du Bosphore, c'est le cœur d'Hagop.

Le docteur Manougian éloigne de lui les olives noires, s'essuie la bouche et pose sa serviette sur la table à côté de son assiette.

— Eh bien, Monsieur Hagop.

Un coup d'œil jeté sur le visage d'Hagop l'arrête. Il se tait un instant et c'est d'un tout autre ton qu'il reprend:

— Eh bien, Hagop, mon ami.

— Effendi!

Quand Hagop dit « Effendi » de cette manière, le docteur Manougian ne sait plus que répondre. Il examine le visage intelligent et pâle d'émotion, les traits maigres et accentués et les yeux étincelants sous le fez rejeté fièrement en arrière. Mais voilà que la tête se tourne de côté et que les yeux se mettent doucement à rire avec malice; un large sourire d'enfant éclaire le visage coupable d'Hagop et met dans chaque pli une prière qui demande pardon.

— Effendi, dit-il à voix basse en regardant vers la porte, j'ai été pire que le pire chien turc, et tu n'as pas besoin de me le dire. Je mériterais d'être balayé de ton seuil. Je ne suis pas digne de servir un homme comme toi.

— Pense plutôt à ta femme, dit le docteur Manougian d'un air grave en se versant son apéritif, c'est elle qui en supporte les conséquences et c'est elle qui...

— Effendi, interrompt Hagop en faisant un grand mouvement de bras, Effendi, ne parlons plus d'elle, ce n'est qu'une femme. Tu n'as pas besoin de rien dire — ni à elle, ni à Madame — n'est-ce pas?

Les yeux d'Hagop sont attachés vers la porte, tandis qu'il rassemble les miettes de la nappe dans le creux de sa main.

— Hagop! il faut que ce soit la dernière fois. Je te l'ai déjà dit: je peux prendre en patience ton entêtement, mais pas ta brutalité. Même si cela ne t'arrive que deux fois par année, c'est deux fois de trop. Toi qui ne te laisse pas tromper d'un demi-para par les marchands, j'espère que tu pourras le calculer.

Hagop fixe le plafond d'un air absorbé, mais sans sourciller. Effendi ne doit pourtant pas s'imaginer qu'il peut le mener plus loin qu'il ne le veut lui-même.

— Effendi, tu es un savant et tu as été de longues années dans les écoles; tu sais tout mieux que moi; si tu le dis, ce doit être juste.

— Et tu devrais avoir plus d'égard pour l'excellente femme que tu as.

Les yeux d'Hagop continuent à chercher quelque chose au plafond. Sa physionomie exprime une incommensurable supériorité.

— Effendi, dans mon village on ne compte pas les femmes pour plus qu'elles ne sont... Ta soupe se refroidit, Effendi.

Le docteur Manougian comprend qu'Hagop a atteint la limite du sentiment de sa culpabilité. Et en bon psychologue qu'il est, il lance une remarque à propos de l'excellente soupe aux tomates. Puis il parle de la réception du patriarche qui aura lieu le surlendemain et pour laquelle on fait des préparatifs extraordinaires. Et, enfin, il lui tend une cigarette.

— Va me chercher un peu de poivre.

Hagop se dirige vers la porte et crie d'un air d'empereur:

— Aram, envoie ici Doudou avec le poivre.

Doudou se précipite dans la salle avec le poivrier. « Et prie Madame de venir, » ajoute le docteur. Une lueur de colère passe sur le visage d'Hagop. Au même instant, Madame apparaît à la porte, son mouchoir à la main, et vient reprendre sa place.

— Fille d'un âne! crie Hagop à sa femme, est-ce que Madame doit manger sa soupe froide à cause de toi? Va-t'en!

— Hagop! dit le docteur d'un ton sévère, aurons-nous la paix, oui ou non?

Hagop murmure quelque chose où il est question que les femmes n'ont pas plus de raison que les brebis de la prairie et ne peuvent pas même voir que la soupe n'est plus fumante.

Pendant que Doudou prend la soupière, sa maîtresse lui jette un regard et les deux femmes échangent un sourire muet.

Après le dîner, tandis que Doudou relave la vaisselle, Hagop disparaît par la porte du jardin: il a une commission à faire chez l'épicier.

Vers le soir, Hagop et sa femme sont assis tranquillement ensemble sur le banc de la cuisine et présentent l'image de la plus idyllique harmonie. Hagop fume d'un air grave; les nuages de fumée s'envolent par la haute fenêtre; on entend le bêlement des chèvres et des brebis qui paissent sur le penchant de la colline derrière la maison, et le bruissement des pins et des cèdres agités par le vent du soir. Hagop est assis à la turque, les jambes croisées sous lui et se plonge délicieusement dans la douce torpeur de ses cigarettes après les fatigues et les émotions de la journée. Doudou fait courir son aiguille sur le petit cadre à broder au milieu des laines bigarrées. De temps en temps, cependant, elle l'abandonne une minute pour toucher ses oreilles; d'abord l'une, puis l'autre, et elle sourit en jouant délicatement avec quelques perles bleues qui brillent de toute leur magnificence sous les cheveux noirs.

Hagop a parlé « du pays ». Il le fait toujours après les moments d'émotion, dans le calme qui suit la tempête. Le lopin de terre, les frères qui doivent en prendre soin. Est-ce qu'ils s'y entendent? Que Dieu les punisse s'ils négligent la terre ou la cultivent mal, ou s'ils se laissent tromper par les voisins. Et sa vieille mère aveugle! A Stamboul, il a vu une paire de babouches bien chaudes, fourrées de laine, qui lui iraient bien. Les rhumatismes doivent sûrement encore la tourmenter quand même les lettres n'en parlent jamais. S'il savait comment les lui faire parvenir! mais il en trouvera le moyen; les questions pratiques n'embarrassent jamais longtemps Hagop. — Et les Kourdes, Dieu sait s'ils ont laissé le village en paix? Dans la dernière lettre on disait que la plus belle vache avait disparu. Oui, le bétail, l'agriculture et la maison... et les projets d'avenir, le rêve du retour...

— Hagop, tu as la lettre, dit Doudou discrètement, ne crois-tu pas qu'Effendi aura bientôt le temps de la lire?

Hagop aspire longuement une ou deux bouffées de sa cigarette avant de répondre et une de ses mains tâte sa ceinture.

« Elle est bien là où elle est. » Il n'en dit pas davantage. Puis il tire de nouveau quelques bouffées de sa cigarette et, d'une voix basse et monotone, il commence une des innombrables chansons d'exil que l'on chante dans son pays:

Je suis un plant de cognassier,
J'avais poussé sur un rocher.

On est venu m'en arracher;
M'a transplanté dans un verger.

D'eau sucrée on m'a arrosé.
Ah! mes frères, venez me rapporter

Sur mon sol, mon sol bien-aimé!
Et d'eau de neige venez m'arroser.

Doudou soupire et se tait. Elle sait trop bien que, lorsque Hagop dit « qu'un homme comme Effendi n'a pas toujours le temps de lire leurs lettres », ce n'est qu'un prétexte. Hagop n'a même pas parlé de sa lettre à Effendi. Et pourtant voilà déjà plusieurs mois — Doudou les compte sur ses doigts sous son tablier — qu'ils n'ont pas eu de nouvelles du pays, oui depuis les dernières fêtes de Pâques. Elle soupire. Que de choses ont pu se passer pendant tout ce temps! Est-ce qu'il y a eu beaucoup de morts dans le village? Et sa vieille mère, à elle, comment va-t-elle? Doudou baise le bout de ses doigts et se les pose sur la poitrine. Non, Hagop ne veut jamais se faire lire ses lettres avant de les avoir portées pendant une semaine au moins sous sa ceinture; il dit qu'autrement cela porte malheur — et il doit le savoir mieux qu'elle. C'est qu'il a toujours peur d'apprendre que les Kourdes sont revenus. Alors, — alors, il ne peut maîtriser sa fureur; il lui faut faire quelque chose de terrible ou prier Effendi de lui attacher les mains. Et puis les gouttes qu'Effendi lui donne le soulagent pourtant. Enfin, tout est dans la main de Dieu. Si seulement Hagop voulait bientôt demander à Effendi de lire la lettre. Il y a eu huit jours hier, dimanche, que le « postadji » l'a apportée. Enfin, que la sainte mère de Dieu soit bénie en tout cas de ce que le mauvais esprit a enfin de nouveau rendu Hagop à lui-même; n'est-il pas assis là, tranquille et content, et chantonnant comme si rien ne s'était passé?

Tout au bout du banc, Aram, le garçon de cuisine, un gamin de douze ans, est assis, les coudes sur ses genoux, et écoute la conversation tout en se disant que les hommes et les choses sont bien drôles dans ce monde. Il regarde les belles boucles d'oreilles de Doudou et se demande si le changement d'humeur d'Hagop ne pourrait pas tourner aussi à son avantage — ne serait-ce qu'un tout petit peu?

« Hagop, » dit-il, au moment où son supérieur se lève pour aller soulever le couvercle de la marmite pleine de « pillaf » qui cuit sur le mangal [1], « Hagop, ton... ton vieux canif, tu ne l'emploies plus bien souvent à présent que tu en as un neuf? »

Hagop lui jette un regard écrasant. Il ne daigne pas même répondre et vide tranquillement dans la bouillie les tomates pelées. Voyez-vous ce misérable gamin, un pauvre orphelin arrivé de l'hôpital quelques mois auparavant et qui ne vaut pas même la nourriture nécessaire à son malheureux corps. Où a-t-il appris à travailler honnêtement? Il ne sait pas même ressemeler ses propres chaussures. Il ne sait pas faire autre chose que peler les légumes et cirer les chaussures, brosser les habits, traire les chèvres, garder les dindons, balayer, laver et faire les commissions. Et il ose lever les yeux sur un canif — sur son propre canif, à lui, Hagop!

Aussi fier qu'un général, Hagop toise Aram de toute sa grandeur et lui dit que son canif, son *excellent* vieux canif est cent fois meilleur que le nouveau,

---

[1] Grand réchaud.

qu'il a l'intention de le vendre à la ville au plus offrant et que, si même il ne peut en avoir que deux piastres, lui Hagop, le pauvre cuisinier, en remerciera Dieu.

Aram renonce au canif et regarde Doudou à la dérobée; il lui semble lire sur son visage un encouragement à essayer sa chance sur un autre terrain.

— Hagop, il était bien petit le concombre que tu m'as donné aujourd'hui pour le dîner, et j'ai renversé ma soupe, tu sais, quand tu m'as poussé. Est-ce que tu as besoin pour demain de tous les os de poulet qui sont restés à la salle à manger? Les yeux d'Aram sont fixés obstinément sur les carreaux noirs et blancs du sol de marbre de la cuisine.

Mais l'esprit d'Hagop, toujours plein d'initiative, est aussi toujours immédiatement saisi d'opposition lorsque quelqu'un s'avise de vouloir dicter des formes à sa générosité. Il voit tout, et il a vu le jeu muet entre Aram et Doudou. Ah! est-ce que la femme croit qu'on peut le mener par le bout du nez? Un instant il regrette les boucles d'oreilles.

— Les os de poulet! c'est des os de poulet que tu parles?

Que tes propres os pourrissent au milieu de la rue d'un village turc! Te nourrir d'os de poulet! Crois-tu qu'Effendi m'a pris à son service pour que je le ruine. Des os de poulet! Tu peux te passer de ton pillaf ce soir, entends-tu? si tu n'as pas plus faim que ça et que tu croies avoir assez avec des os de poulet. Est-ce que tu recevais des os de poulet à l'hôpital, peut-être?

— Oui, nous en avons reçu, réplique Aram avec opiniâtreté et les yeux pleins de larmes, nous en avons reçu à la fête de Gulbenkian et à la fête d'Hagopian[1], et moi et tous les autres orphelins, nous avons reçu du pain d'épices pour le souper tous les dimanches, et Garekine Effendi venait lui-même voir si on nous donnait bien notre part et si aucun des petits n'était trompé.

La voix d'Aram se brise et quelques gouttes tombent de ses yeux, tandis que son cœur offensé se gonfle de déception en pensant aux os de poulet, de colère en voyant le manque de générosité d'Hagop et de chagrin et de regret en se remémorant la bonté de Garekine Effendi.

Hagop a un sursaut en entendant le nom de Garekine Effendi. Quand Vartan, son frère, qui est ouvrier au Robert College, était à l'hôpital avec sa jambe cassée, Hagop ne tarissait pas d'éloges sur Garekine Effendi. Il devient tout à coup pensif. Est-ce que le concombre était vraiment si petit? Et est-ce que toute la soupe a été renversée? C'est vraiment incroyable l'appétit de ces orphelins. Et puis un canif! Penser qu'un tel gamin s'était imaginé arriver à posséder un vrai canif, un bon canif, peut-être même un neuf !

Hagop se met à peler quelques tomates de plus que d'habitude et devient de plus en plus pensif, tandis que du banc retentit de temps en temps une sorte de reniflement et qu'une manche d'enfant, toute déchirée, passe et repasse sur

[1] Les fondateurs de l'hôpital.

un visage aux longs cils noirs humides penchés sur des yeux sombres pleins d'une immense mélancolie.

Toute la bonne humeur d'Hagop l'abandonne. Il regarde autour de lui et saisit un torchon. Et, quand même ce n'est pas samedi, il se met à décrocher du mur tous les beaux ustensiles de cuisine et commence à les frotter avec ardeur. Doudou lui jette un regard, un peu anxieuse. Aram se glisse dehors et s'en va au jardin, tout seul et le cœur rempli d'amertume contre le monde entier.

Hagop le suit des yeux. Il y a quelque chose à propos de cet Aram, quelque chose qui l'a tourmenté toute la journée, mais il l'avait oublié un instant sous l'empire de la colère en entendant ses remarques déplacées et avides à cause du canif et des os de poulet. Maintenant voilà que cela revient et, pendant qu'Hagop polit les précieux ustensiles de cuivre de Madame, cela se dessine de plus en plus nettement. C'est cette nuit. C'est incroyable vraiment qu'Aram, malgré sa grande peur d'Hagop, n'ait pas craint de prendre ouvertement la défense de Doudou. Oui, c'est cela qui le tracasse : que lui, Hagop, qui est connu dans toute sa contrée natale pour sa vaillance et son courage indomptables devant les attaques des Kourdes, que lui ait battu sa femme sans défense, et qu'Aram, cet orphelin, un garçon de douze ans, ait essayé de la défendre contre lui.

Les joues d'Hagop se couvrent soudain d'une rougeur brûlante. La honte lui donne le vertige. Peu à peu, en même temps que ses cuivres deviennent plus brillants, quelque chose s'éclaircit aussi dans son esprit, quelque chose qui arrache le dernier voile et dissipe les derniers brouillards de sa raison. Oui, voilà. C'est ainsi. Il s'est de nouveau conduit comme un chien de païen et comme un sale Turc. Oui, Hagop, c'est du joli, mon ami ! C'est bon. — Il s'étrangle de fureur et d'humiliation et ses yeux roulent dans leurs orbites. N'y a-t-il plus rien à frotter?...

— Madame est assise dans le grand salon et parle avec Mme Hagopian qui est venue lui faire une visite. La porte s'ouvre, et elle croit que c'est Aram qui vient chercher les tasses vides ; mais non, c'est Hagop. Il a le fez presque derrière la tête et son visage maigre et passionné se contracte en mille rides, tandis que, sans dire un mot, il glisse sur le tapis et vient prendre au milieu de la chambre le grand mangal de cuivre, le plus bel ornement du salon, et l'emporte hors de la chambre, couvercle, piédestal et tout.

Les deux dames se regardent avec étonnement, puis la maîtresse de la maison dit en souriant :

— Il est un peu drôle aujourd'hui. Il a battu sa femme hier au soir et après il ne sait qu'imaginer pour le réparer.

— C'est un bon signe qu'il ait pris le mangal, dit son mari qui lit les journaux, assis sur le balcon. Je pense que je lui dirai encore un mot ce soir avant qu'il aille se coucher.

— Docteur! dit la jeune Anglaise rayonnante de plaisir, j'ai tant tourmenté mon mari que j'ai obtenu de prendre part aux fêtes de demain, et j'irai, non seulement aux réceptions de Koum-Kapou et de Péra, mais aussi à Kavak.

— Ah! ah! je le pensais bien. — Les fines rides autour des yeux du docteur se plissent dans un sourire.

— Pourquoi est-ce que votre femme n'ira pas?

— Oui, demandez-le-lui, à elle-même.

— Non, non, dans ces sortes de choses, c'est toujours le mari qui décide. Croyez-vous que j'irais, moi, si j'étais votre femme, docteur?

Le docteur Manougian ne répond pas.

— Haïkanousch, ne tourmentes-tu jamais ton mari?

Madame Manougian tourne vers son amie ses grands yeux rayonnants, si douloureusement intelligents, et en même temps si langoureux et si fatigués de la vie.

— Ah! Alice, si tu étais une des nôtres, tu saurais bien des choses que tu n'apprends que lentement à comprendre! Je n'ai guère envie de quitter la maison, et je n'ai qu'un désir, y voir revenir mon mari sain et sauf!

Elle dit les derniers mots à voix basse, son regard plein d'immense dévouement fixé sur son mari.

Un quart d'heure plus tard Hagop rentre, portant le mangal fraîchement poli et le remet à sa place. Personne ne peut s'empêcher de remarquer qu'il est si reluisant que tous les plis du costume blanc d'Hagop s'y reflètent.

A peine l'a-t-il déposé au milieu de la chambre qu'il s'en va à grands pas et disparaît de nouveau par la porte du jardin, pour la deuxième fois dans le courant de cette soirée.

Mais Aram, debout près du mur, tête basse et encore très malheureux, croit que le monde s'est arrêté de tourner quand, une demi-heure plus tard, Doudou, la voix pleine de rire et de ravissement l'appelle dans la cuisine, et que là, sur le banc, à *sa* place, il voit... mon Dieu, qu'est-ce qu'il y a là? Est-ce vrai? Non, c'est impossible. Un canif! Oui un magnifique canif, tout neuf, tout neuf. Le même que le propre canif d'Hagop qui a coûté 30 piastres chez le marchand, et ce canif est là, à côté de son assiette d'étain. Et dans l'assiette? Dans l'assiette il y a une énorme portion de pillaf odorant, et par-dessus? Aram s'approche, incrédule, les yeux écarquillés et les narines palpitantes. Oui, il voit bien, il n'y a rien moins qu'un gros tas de magnifiques os de poulet, sur son assiette, à lui Aram, assez pour cinq orphelins!

Mais il lève les bras au ciel dans une muette extase lorsque Doudou d'un air triomphant et sans cesser de rire déploie le papier d'un mystérieux paquet posé sur le coussin de toile de sac où Aram s'assied d'habitude à côté de son assiette, et le pauvre garçon ouvre la bouche et semble frappé de paralysie en voyant un immense morceau de pain d'épices comme on en achète chez le boulanger.

Est-ce qu'Hagop est devenu fou!

Doudou saute de joie, bat des mains et se donne des claques retentissantes sur les genoux.

Hagop semble avoir disparu. Tout à coup, Aram entend une sorte de gloussement derrière la porte de la cuisine. C'est Hagop, qui est là et jouit de l'effet de sa surprise. Aram se tord les doigts avec embarras et fait un pas vers le banc, — ses yeux sont attachés sur le couteau. Il lui semble que sa raison l'abandonne. Oui... ou bien Hagop est devenu complètement fou... ou bien...

Il avance la main pour toucher le canif et il entend Hagop qui rit toujours doucement derrière sa porte.

* * *

— Au nom du ciel, Hagop, laisse-moi maintenant le porter. Madame!

— Ote-toi de là!

Hagop se carre devant la porte du jardin pour en barrer l'entrée à sa femme et il lui prend des bras le bébé tout enveloppé de broderies blanches. Sur le chemin, Madame attend avec les deux petites et sourit de l'incident qui se répète chaque jour. C'est inutile de lutter contre l'entêtement d'Hagop. Une fois, son mari l'a essayé, après avoir vu Doudou pleurer toutes ses larmes sur la tyrannie d'Hagop qui ne veut pas lui laisser accomplir comme elle le veut ses fonctions de bonne d'enfant.

— Effendi! avait-il répondu, veux-tu tuer ton propre enfant? Ne pourrait-elle pas le faire tomber? Est-ce qu'elle est autre chose qu'une femme, la plus faible créature du monde! Sais-tu que je lui briserais les os du corps, s'il arrivait quelque chose au petit. Je la battrais avec la plus grande branche de toute la forêt si...

— C'est bon, Hagop! Va me chercher mes cigarettes.

Et l'on en était resté là, car Madame Manougian avait prié son mari de laisser faire Hagop. Elle avait vu, une fois, l'expression de son visage, tandis que, marchant avec précaution derrière elle, il la suivait en portant l'enfant. Sa tête était penchée au-dessus des broderies blanches et il souriait au nourrisson et cherchait à appeler un sourire sur le petit visage. Elle n'avait pas pu oublier cette expression et, de ce jour, c'était toujours Hagop qui avait la permission de porter Sakko au bateau. Doudou venait derrière, avec les plaids et les coussins et le petit panier contenant les fruits, les cigarettes et les livres ou les journaux. Chaque fois elle secouait la tête d'un air indulgent et souriait en regardant son mari.

Et c'est ainsi que, ce jour-là, le petit incident se répète aussi.

En bas, sur le Bosphore, le joli caïque blanc, long et étroit, se balance doucement. Les fillettes sautent par-dessus bord, et Ali, le batelier vêtu de blanc,

tient le bateau tout près du quai pour que Madame puisse y entrer et prendre sa place à la poupe, sur le large banc rembourré de velours. Alors Hagop vient déposer son fardeau sur ses genoux avec toutes les précautions d'une mère et il refuse avec mépris de tendre la main à Doudou qui l'appelle d'un air effrayé parce que le bateau s'agite sous elle. Elle entre pourtant et vient s'accroupir aux pieds de sa maîtresse pour tenir le parasol blanc ouvert au-dessus de la tête du bébé. Hagop s'éloigne en murmurant une menace avec une dernière recommandation à sa femme de ne pas trop approcher l'ombrelle des yeux du bébé et de ne pas laisser une seule éclaboussure des rames l'atteindre, et...

Le bateau s'éloigne, de sa marche glissante.

Madame lit à haute voix aux enfants, d'une voix douce et mélodieuse, une histoire de la mythologie arménienne. Le bébé repose sur ses genoux et ses grands yeux sombres et tranquilles suivent les nuages fuyants. Le regard de Doudou ne quitte pas un instant son visage; ni les rives riantes, ni les autres bateaux qui passent n'ont le pouvoir de l'en détourner. Une mouche... pffou... Seules les vagues bouillonnantes qui s'agitent pêle-mêle autour du bateau quand on approche du courant distrayent sa pensée et la remplissent d'une inexplicable anxiété. Avec terreur, elle se dit qu'on peut être entraîné par ce courant et une obscure idée de mort et de quelque chose d'inconnu et de terrible la saisit.

Mais elle soupire seulement et fait un signe de croix sans quitter des yeux la douce petite tête.

Après la promenade en bateau et le déjeuner, tout est tranquille et silencieux dans la grande maison. Madame Manougian et ses petites filles se reposent pendant les heures les plus chaudes de la journée. Hagop et Aram font la sieste dans la maison des domestiques. Doudou est toute seule dans la nursery.

— Oh! Anouchès, Anouchès, mon petit trésor, mon petit poulet, mon petit cœur en sucre! Doudou lisse l'oreiller sur lequel repose la petite tête aux cheveux noirs. L'enfant agite ses menottes devant son visage et suit d'un regard attentif les mouvements de ses petits doigts. Doudou le couve des yeux, muette d'admiration.

— Oh! Anouchig, Anouchig, murmure-t-elle, douloureusement. Pourquoi Dieu lui a-t-il fait la honte d'être une femme sans enfant? Est-ce qu'il n'y a pas déjà cinq ans, ou peut-être même dix ans, qu'elle est mariée? N'a-t-elle pas bien compris le silence d'Hagop et son regret haineux lorsqu'il la regardait, penchée sur le petit Sakko, et que le mauvais esprit était en lui?

Mais la sainte mère de Dieu fait tout pour le mieux, et elle pense sans doute qu'elle, Doudou, n'est pas digne d'être la mère d'un petit enfant. C'est pourquoi, dans sa bonté, elle lui a donné seulement Sakko.

Elle arrange les plis de la moustiquaire autour du berceau de l'enfant pour

qu'aucun insecte ne puisse le toucher. Si Hagop voyait une piqûre sur la peau délicate, quelle ne serait pas sa fureur contre elle et comme il la punirait!

Aujourd'hui elle sait une nouvelle berceuse pour lui; c'est Aram qui la lui a apprise, la « Berceuse de l'Orphelin » que l'on chante à Van, le pays d'où vient Aram.

Et Doudou chante doucement pour le petit:

Sahag sur la montagne,
Le père sous la pierre.
Les roseaux, ton berceau,
La pierre renversée, ta couverture.

Que le vent du sud te balance,
Que les étoiles te chantent la berceuse,
Que la biche sauvage t'allaite,
Que les roses sur tes joues fleurissent
Et que ta taille croisse et grandisse.

Dodo, mon enfant, dodo, mon chéri!
Des lys sur ta face rose,
Dodo, mon petit, dodo, mon fils;
Que le vent chantant passe sur ton berceau.

Que la biche sauvage t'allaite,
Que la lune te chante la berceuse,
Que le soleil te serve de nourrice!
Dodo, mon chéri, dodo!
Dodo, mon petit, dodo!

Maintenant voilà qu'il ferme ses beaux yeux ensommeillés, ses merveilleuses petites étoiles rayonnantes que Doudou n'ose baiser qu'en couvrant sa propre main de baisers qu'elle lance ensuite vers la petite tête sous les rideaux. Une des petites mains est fermée et serre le pouce; l'autre est près de sa bouche et il tète deux de ses petits doigts roses. Doudou contemple dans un ravissement muet chacun de ses moindres mouvements. Dire qu'il se met toujours *deux* doigts à la fois dans la bouche! Jour après jour et toujours les deux mêmes doigts! A-t-on jamais rien vu de pareil à cet enfant? Doudou prend son ouvrage et se met au pied du berceau. Elle ne s'assied pas. Elle veut pouvoir le regarder pendant qu'il dort. Est-ce que le petit ange du bon Dieu doit être seul avec ses rêves? S'asseoir? non, Doudou veut rester debout.

Dans le courant de l'après-midi Doudou est assise au pied de la grande colline qui s'étend derrière la maison. Aram est debout devant elle avec le seau à lait et, tandis qu'ils attendent le troupeau, il lit à haute voix pour lui-même et pour Doudou le journal d'hier. Il s'en empare chaque jour, quand même il sait bien que cela fâche Hagop qui ne connaît pas ses lettres.

Doudou écoute comme Aram lit vite et facilement une colonne après l'autre de l'« Azadamart ». De temps à autre il est pourtant un peu indécis, car il y a chaque fois beaucoup de mots nouveaux pour lui. Mais Doudou n'a jamais assez de louanges pour glorifier sa manière de lire à qui veut l'entendre, pas à Hagop, par exemple! Lui, n'aime pas à en entendre parler. Oui, c'est ainsi avec ces enfants de l'hôpital. Garekine Effendi n'en laisse jamais partir un sans qu'il sache lire et écrire aussi bien qu'un prêtre. Voyez Aram. N'est-il pas là à lire tout ce qu'on fera pour recevoir le patriarche demain, si bien qu'on a toutes les choses comme vivantes devant les yeux. Demain matin, Effendi doit partir par le premier bateau et Hagop doit l'accompagner et porter ses papiers. Aram vient justement de lire le nom d'Effendi dans le journal.

— Répète un peu, qu'est-ce qu'on dit d'Effendi? demande Doudou au garçon qui s'est arrêté une seconde pour respirer, et qui joue avec son nouveau couteau dont il fait étinceler la lame sous les rayons du soleil.

L'enfant pose son doigt tout au haut de la liste.

— Le docteur Manougian, président du comité de réception, lit-il, M. Jonathan Hagopian, avocat, vice-président... Aram continue de lire, mais Doudou ne le suit plus. Tout à coup elle demande:

— Aram, est-ce que tu as déjà lu une lettre?

— Une lettre, répond Aram en hésitant. Une lettre? Non. Mais je peux bien lire l'écriture, quand c'est moi-même qui ai écrit les mots. Si les lettres sont trop liées ensemble, je ne crois pas que je puisse lire l'écriture. Il la regarde. Veux-tu que je dise à Madame... que la lettre est arrivée?

Doudou soupire sans répondre. Elle n'ose dire oui. Il ne faut pas se mêler de tirer les fils que tisse la Fortune. Et il ne faut pas irriter l'humeur chatouilleuse d'Hagop sans que Dieu en envoie lui-même la cause. Mais il lui vient une idée. Si Aram ne sait pas lire les lettres, peut-être sait-il en écrire. Il faut le dire à Hagop qui laisse toujours passer des mois et des mois avant de prier Effendi d'écrire une réponse...

Mais voilà le troupeau.

Du haut de la côte escarpée de la colline retentit le premier bêlement et presque immédiatement les premières têtes cornées surgissent et les fines silhouettes aux longs poils noirs, blancs ou bruns, apparaissent. Il en vient de tous côtés et elles s'éparpillent sur la pente fleurie. Au milieu de tout cela résonne une voix tonnante qui gronde et appelle dans une langue incompréhensible, tandis qu'un énorme gourdin est brandi dans les airs ou poussé ici et là. C'est le vieux berger communal, un géant qui descend des hauteurs avec tous les moutons et toutes les chèvres de Yénikeuy et des environs. Sa longue barbe grise embroussaillée ondule sur la blouse de son costume bariolé; toutes sortes d'armes meurtrières sont glissées dans sa ceinture; à ses oreilles pendillent une paire de bijoux longs d'un pouce, que Doudou a longtemps admirés et enviés.

Une fois même, elle avait projeté de lui offrir en échange quelques paires de bas de sa propre fabrication, mais il ne comprend pas sa langue et elle a peur de ses mouvements sauvages. Mon Dieu! serait-il peut-être un Kourde?

La petite chèvre blanche de Sakko s'approche en gambadant. Aram la saisit par ses poils et la tient pendant que Doudou la trait.

C'est une besogne qui lui rappelle toujours le pays qu'elle a quitté, lorsque Hagop, il y a trois ou quatre ans, lui envoya un message lui disant de venir. Ses pensées sont là-bas. Elle revoit les chèvres qui connaissaient sa voix, leur âne que les Kourdes avaient pris le lendemain du premier départ d'Hagop. Mais comment Hagop, qui avait déjà fait une journée de voyage vers l'ouest, avait-il pu le savoir? C'était toujours resté une énigme pour Doudou. Pâle comme un mort, il était revenu et, sans se donner le temps de se reposer ou de questionner, il avait pendant trois jours et trois nuits battu la contrée pour retrouver son âne. A la fin de la troisième nuit il était revenu, épuisé, affamé, assis sur le maigre dos de l'animal, et avec une balle dans le genou. Cela avait pris des semaines et des mois — Doudou soupire — avant que l'on eût pu venir à bout de cette balle. Et Hagop n'avait pas été un malade facile à soigner, toujours grognant et jurant quand elle voulait aller chercher des herbes pour son genou. Mais — le visage de Doudou s'éclaire subitement — aussitôt qu'il avait commencé à guérir, elle n'avait plus entendu un mauvais mot de sa bouche jusqu'au moment de son départ. Et le jour où, pour la première fois, il s'était de nouveau tenu debout sur ses deux jambes, tout son visage avait rayonné de joie comme un soleil. Oui, il avait eu l'air aussi heureux, pensait Doudou, que si elle lui avait donné un fils. Et puis, ne lui avait-elle pas entendu raconter à Madame, alors qu'il croyait qu'elle était loin de là, combien elle était habile en cas de maladie ou d'accident? Souvent aussi Hagop avait montré son genou et dit fièrement: « Qui croirait qu'une femme comme ça s'y connaît dans de telles choses? » Ces minutes d'approbations ou de louanges sont les rayons de soleil de sa simple existence. Avec un sourire et un soupir, Doudou s'arrache à ses pensées et, tout en finissant de traire — pas une goutte du précieux lait ne doit être perdue pour le petit Sakko — elle entonne la « Berceuse de Bitlis » qui chante le lait des chèvres.

Dodo, dodo, les chèvres sont venues,
Elles sont revenues, les chèvres,
Des montagnes, descendues.
Dodo, dodo, elles t'ont apporté le sommeil
Et l'ont versé dans tes prunelles,
Dans tes grands yeux, grands comme la mer,
Dodo, dodo!
Elles t'ont endormi
Avec le doux sommeil, mon petit,
Et elles t'ont rassasié
Avec le doux lait, mon aimé.
Dodo, dodo!

Les yeux de Doudou deviennent doux comme des caresses quand elle chante le dernier vers :

Dodo, dodo !
Que le Seigneur te donne le sommeil,
Que Sa mère Marie t'accorde la paix,
Que la mère Marie t'accorde la paix
Et que tu t'endormes doucement !
Que la mère Marie soit ta mère, mon enfant,
Et son Fils unique ton ange gardien !
Moi, j'irai à l'église conjurer les saints
De veiller sur nous.
Du saint crucifix, je ferai un frère,
Et qu'il tienne toujours
Son bras protecteur
Etendu sur nous !
Dodo, dodo !

Elle cherche encore à tirer quelques gouttes du pis fatigué, mais il n'y a plus rien ; la chèvre commence à s'agiter.

— Allons-nous-en, Aram. Elle repousse la chèvre des deux mains et tend le seau au petit garçon ; mais, avant de le lâcher, elle fait comme chaque jour le signe de la croix sur le lait en disant les paroles habituelles : « Que Dieu donne au lait la force et la prospérité aujourd'hui et toujours ! »

— Eh bien, Hagop, dit le docteur Manougian en se levant de table, voilà bien lor gtemps que tu as reçu ta lettre, n'est-ce pas ?

L'humeur d'Hagop est après la catastrophe d'hier aussi pure que le ciel après l'orage. Au lieu de froncer les sourcils, de hausser les épaules et de montrer par une mimique quelconque ou une exclamation qu'il a une lettre dans sa ceinture, mais que, d'après son opinion, elle n'y a pas encore été assez longtemps, il pose la lettre sur la table devant son maître avec un large sourire.

— Tu es un vrai savant, Effendi. Comment pouvais-tu deviner cela ?

Le docteur sourit en regardant sa femme.

— Oh ! j'en avais un pressentiment.

Doudou qui a remarqué son regard et qui voit Aram s'étouffer de rire près du buffet où il serre l'argenterie, frappe des mains et rit de joie et d'enthousiasme. Enfin ! Aram aura une paire de chaussettes neuves pour l'été, oui, il les mérite bien. Hagop reste debout, raide comme une statue, pendant que son maître lit. Il ressemble au condamné prêt à entendre lire sa sentence de mort et décidé à ne pas sourciller. Doudou est appuyée contre le buffet et plongée dans un profond recueillement. Ses lèvres remuent et l'expression de son visage va des larmes au sourire. A certains passages elle ne peut retenir une exclamation, de chagrin peut-être ou de joie, ou de surprise, et à la fin d'immense soulagement

en voyant que la lettre de la vieille mère d'Hagop ne contient rien qui puisse remettre l'esprit de son fils en éruption.

« Mon fils Hagop, mon bâton de vieillesse, la lumière de mes vieux jours!

« Que la bénédiction de Dieu soit sur toi, mon fils Hagop; que la bénédiction de Dieu soit sur toi, ma fille Doudou, et que sa bénédiction repose aussi jour et nuit sur le toit où Il vous donne votre pain quotidien. Amen. — Ton frère Stéphan et ton frère Garabed et sa sœur Henazant et ton beau-frère Boghos te saluent. Ils souhaitent que la paix de Dieu soit avec leur frère Hagop et que la paix et la fécondité soient avec leur soeur Doudou.

« Grâce à Dieu nous avons reçu ta lettre écrite le troisième mois de la nouvelle année, ainsi que l'argent béni. Dieu t'a bien inspiré lorsque tu l'as envoyé, car cet argent nous a mis en paix avec celui qui nous a causé tant de dures dépenses cette année et ainsi il nous a ramené notre bonne vache. Après il en a pris une autre, mais je pense qu'elle n'était pas si bonne; je ne crois pas en tout cas qu'elle était meilleure. Mais que la volonté de Dieu se fasse. Et à Pâques, ton argent béni nous a apporté de nouveaux habits et de la farine pour faire nos gâteaux, parce que, tu sais bien, ceux qui nous veulent du mal nous avaient pris notre farine. Et le petit agneau de Dieu, le petit Vahan de ta sœur Henazante, qui devait justement avoir trois ans à Pâques, n'a pas pu supporter la dure farine d'écorce que nous étions obligés d'employer et nous avons dû le porter au cimetière le dimanche du saint jour de Pâques. Et quand même mes pauvres yeux n'ont jamais vu son cher petit visage, c'était pourtant comme si mon vieux cœur se vidait lentement de son sang quand j'ai compris ce que personne ne voulait me dire, qu'on l'avait emporté loin de moi. Et quand je n'ai plus entendu sa petite voix autour de moi, j'ai demandé à Dieu qu'il me fasse la grâce de m'appeler aussi à Lui. Mais je me suis repentie de mon égoïsme, car j'ai compris que Dieu pouvait encore avoir besoin de moi sur cette terre pour garder d'autres petits enfants de mon sang. Et voilà, il avait déjà de nouveau béni le sein de ta sœur Henazante, mais un soir qu'elle revenait de la tombe du petit Vahan, elle a mis au monde un petit garçon mort. Et ce qui résonne maintenant à mes oreilles chaque soir, ce sont les cris de la pauvre mère quand elle revient du cimetière. Tout le monde dit qu'elle n'a plus que la peau et les os, parce qu'elle ne veut plus manger depuis que le petit ne peut plus avoir sa part du bon pain que nous avons à présent. Mais que la volonté de Dieu se fasse. Ton frère Stéphan te fait saluer et te fait dire que la récolte ne sera sans doute pas si mauvaise cette année que l'année passée à cette époque, mais les bœufs que nous avons achetés cet hiver en échange du meilleur froment et des quatre tonneaux de vin étaient plus vieux que nous ne l'avions cru. L'un a glissé dans un ravin de la montagne avec une charge de pierres et on a dû le laisser là en pâture aux oiseaux et aux chiens sauvages. C'est le même soir que nous avons reçu ta lettre, et elle a fait

oublier le chagrin à cause du bœuf; ils se sont mis à chanter et à danser devant la maison, mais je les ai fait taire, car je pensais que leur joie venait trop tôt et qu'ils montraient trop d'insouciance. Et c'est Dieu qui avait fait entendre sa voix dans mon cœur, car c'est seulement deux nuits plus tard que l'on a couché le petit Vahan avec le drap des morts sur le visage. L'écrivain public Ovhannès qui t'écrit tout cela te fait dire qu'il ne prend pas de moi les deux piastres pour écrire la lettre, mais qu'il aimerait bien que tu t'informes d'Ardachès, son fils qui est parti pour Stamboul, l'année dernière, environ à la fête de Vartavar. Sa mère se rend malade à force de pleurer, parce qu'elle a peur qu'il soit arrivé malheur à son fils puisqu'ils n'en ont jamais entendu parler. Et les deux autres frères qui avaient été pris pour le service militaire, on n'en a plus jamais eu de nouvelles, quand même on raconte que la guerre est finie et que les Bulgares ont été chassés du pays. Mais Dirouhi croit que ce n'est pas vrai que la guerre soit finie et elle croit qu'ils ont aussi pris Ardachès comme soldat et qu'il a été tué. Et Ovhannès qui écrit cela dit qu'il écrira encore volontiers trois ou quatre lettres pour nous et que nous paierons nous-mêmes seulement les timbres si tu peux lui faire savoir où est Ardachès. Et il te fait dire qu'il a ressemelé mes souliers et que sa femme a veillé le petit Vahan avec ta sœur tout le jour et toute la nuit quand il a été malade et qu'il est parti là où les aveugles voient et où tout le chagrin de la terre se change en lumière et en joie. Et elle prie Dieu qu'Il te donne des nouvelles de son fils. Pour ce qui est du mariage de ton frère Stéphan, nous l'avons remis à plus tard, parce que, quand tu reviendras, tout ira mieux de nouveau. Nous pensions que la vieille maison était assez bonne comme ça, mais Thoros, le père de la fille, n'en était pas content, et pourtant il ne veut pas nous aider à transporter la terre glaise. Et ainsi les Pâques ont passé sans que ton frère envoie la robe de noce à sa maison, mais il ne pouvait pas le faire parce qu'on devait avant tout se procurer la farine que les autres nous avaient prise, et avec l'argent on ne peut pas acheter tout à la fois, et les hommes doivent savoir courber le front, mais, si Thoros ne nous aide pas à transporter la terre glaise pour bâtir la nouvelle maison, il devra attendre encore un moment avant de conduire sa fille au lit nuptial. Maintenant nous attendons pour savoir ce que tu en diras et, quand une fois tu seras de retour, nous savons que tu arrangeras tout pour le mieux. Mais il ne faudra pas te battre avec Thoros, car il est un bon ami du gendarme et il lui offre souvent l'eau-de-vie le soir devant sa maison, et si le gendarme venait chez nous et nous forçait, ce ne serait pas bon. Mais que la volonté de Dieu se fasse!

«La mère de Doudou est venue ici, un jour, dans le temps où les mûriers fleurissent, pour demander si nous avions eu une lettre. Mais, à ce moment, nous n'avions encore rien reçu, et elle est restée ici deux nuits dans l'espoir que la lettre viendrait peut-être pendant qu'elle était là, mais il n'est rien venu. Alors elle nous a dit d'écrire que tous les frères et toutes les sœurs de Doudou vont

bien et qu'elle envoie sa bénédiction et prie tous les jours le bon Dieu de bénir le sein de sa fille pour qu'elle ne reste pas toute sa vie une femme sans fils. Et elle fait dire qu'il ne s'est rien passé de bien ni de mal dans leur village autre que ce que Dieu envoie chaque année et qu'ils remercient Dieu pour chaque jour qu'Il leur laisse leur vie et leur propriété et pour chaque jour qu'Il leur permet de jouir de ses bienfaits.

« Mais, si je peux vivre jusqu'au jour où Dieu te renverra vers nous, qu'Il en soit éternellement loué. Amen. Et celui qui écrit la lettre, Ovhannès, te fait dire qu'elle est devenue si longue que c'est une lettre de quatre piastres, mais qu'il ne prendra pas même 10 paras pour sa peine, mais que tu ne dois pas oublier Ardachès. Que la volonté de Dieu se fasse en tout et qu'Il vous ait en sa sainte garde dans les bons et dans les mauvais jours.

« De ta mère
Hannah Garabédian. »

Hagop ne parle jamais beaucoup après avoir entendu les nouvelles du pays. Aujourd'hui aussi il reste silencieux et son cerveau travaille comme d'habitude sur tout ce qu'il a appris et ne peut pas voir, tout ce qui est confié à son initiative, à son esprit fertile et à son bras vengeur.

« Eh bien ! il n'y avait pas de trop mauvaises nouvelles cette fois. »

Le docteur Manougian plie la lettre et la tend à Hagop qui, le visage fermé, la fait disparaître dans sa ceinture. Doudou la suit des yeux ; elle a écouté avec émotion les paroles de la vieille belle-mère. Le petit Vahan, le petit oiseau du bon Dieu ! Pauvre Henazant ! Comment supportera-t-elle la mort de l'enfant ? Doudou ne l'a jamais vu non plus, le cher petit ange, mais justement à l'époque où elle était partie pour venir ici gagner de l'argent avec son mari, sa belle-sœur se trouvait en espérance. Il lui semble que c'était hier. Elle-même, elle était là, stérile, comme abandonnée de la mère de Dieu, sans savoir pourquoi. Et, quand Dieu avait envoyé l'enfant à sa belle-sœur, elle s'était réjouie avec elle et en pensant à elle, et elle avait pleuré sur son propre sort. « Ton heure viendra aussi, » lui avait dit Henazant pour la consoler, un jour qu'elle l'avait trouvée en larmes. Et il lui semblait que, dès ce moment, elle avait conclu un traité avec l'enfant d'Henazant, et maintenant il était mort. Et, seule, une femme pouvait comprendre ce que c'était pour la pauvre mère.

Et elle, Doudou, n'était pas là quand on a chanté sur lui le chant des funérailles ; elle n'est pas là quand, le jour des morts, les femmes vont au cimetière se coucher sur les tombes et baiser la froide pierre et pleurer et appeler ; elle est la seule qui ne soit pas là...

Doudou ne peut retenir ses sanglots plus longtemps. Les deux hommes la regardent d'un air étonné.

— Elle pense au petit garçon, dit doucement Madame Manougian. Console-toi, Doudou. Il est bien là où il est. Personne de nous ne sait quel aurait pu être son sort dans cette vie.

Hagop hausse les épaules.

— Dieu a pris un enfant, Dieu en donnera un autre à sa place, comme on dit chez nous quand les enfants meurent.

Sa femme le regarde en silence, et dans son regard il y a tout un monde de pensées que ses lèvres n'expriment même pas par un mot.

— Une bouche de moins à nourrir, et une vie de moins à prendre, disons-nous aussi maintenant, ajoute Hagop avec amertume. Merci, Effendi. — Ainsi Thoros est fâché à cause de la maison, je le sais bien, mais crois-tu que le gendarme ait le droit de la lui laisser prendre?

— Non, Hagop, ne te mets pas de telles idées dans la tête. Dans quelques jours nous allons écrire de nouveau, mais d'abord il faut attendre que la réception du Patriarche et toutes les fêtes soient passées. Et puis j'écrirai aussi à un homme que je connais à Bitlis qu'il fasse en sorte que l'on ait l'œil sur Thoros.

— Merci, Effendi. Tu es un vrai père pour nous. Que Dieu te donne longue vie!

— N'oublie pas mon habit noir pour demain, Hagop. Tu sais que nous prenons le premier bateau.

— Effendi, tout est prêt. Et si tu crois que je ne peux pas me réveiller assez tôt et si tu ne peux pas dormir tranquille toi-même à cause de ça, je veux veiller toute la nuit et attendre le lever du soleil.

Le petit Sakko, qui est couché dans sa petite voiture au jardin, se réveille et se met à jaser. Le regard de Doudou s'éclaire, son chagrin est oublié, ses larmes sèchent. Elle passe devant Hagop et court au jardin. Penchée sur la voiturette, elle parle d'une voix contenue et ravie, et ses yeux brillants se mirent dans ceux du petit.

Hagop, dont le cœur est attendri depuis hier, la suit du regard en faisant son mouvement d'épaules habituel.

— Elle est toute folle de cet enfant, dit-il d'un air d'immense supériorité.

Le docteur et sa femme se regardent et nul ne pourrait nier qu'ils sourient.

Hagop le voit et sourit aussi, de son sourire doux et un peu ironique, mais il ne s'étend pas sur ce sujet.

— Ah! Effendi! soupire-t-il encore, et il s'en va au jardin, vers sa femme.

— Rentre et débarrasse la table, lui dit-il. Quoi? tu tournes la voiture du côté du vent! Ne sais-tu pas que l'air du soir est un vrai poison? Il saisit lui-même la voiture et la tourne d'un autre côté.

— Le vent? demande Doudou, d'un air stupéfait en regardant au-dessus d'elle dans l'air parfaitement tranquille.

— Laisse-moi faire. Regarde, regarde, comme il me sourit. Il veut qu'on le promène et il veut que ce soit moi qui le conduise! C'est ça qu'il veut!

La tête d'Hagop disparaît derrière le rideau. Sa voix se fait aussi douce et aussi tendre que celle d'une femme:

— Oui, oui, n'est-ce pas, mon petit Anouchig, oui, oui, Hagop le sait bien.

La voiture d'enfant s'éloigne lentement et Hagop disparaît avec elle au dernier tournant du chemin.

Peu après, ils l'entendent chantonner d'une voix basse et monotone le vers final d'une des berceuses de Van:

Oh! non, non, non, personne n'oserait,
N'oserait dire du mal de toi!
Oh! non, non, non, celui qui oserait
Dire du mal de mon petit garçon,
Son père, à celui-là, perdrait tous ses ânes,
Et son âne, à celui-là, le jetterait sur le gazon ;
Et dans son youghourt les oreilles de son âne
Jusqu'au fond se plongeraient.

*
* *

Le lendemain matin, la voix joyeuse de Doudou retentit dans la cuisine.

Il fait jour! il fait jour!
Voici la bonne lumière!
Les moineaux sont dans la cour,
Les canards vers la rivière,
Le paresseux dort toujours.
Travailleurs, à l'œuvre!

Il fait jour! il fait jour!
Les portes du ciel s'ouvrent
Le siège d'or est posé
Et le Christ y est assis;
Saint Grégoire est à côté
Pour inscrire grands et petits
Avec sa belle plume d'or.
Les damnés pleurent amèrement,
Les élus chantent, se réjouissent.
Il fait jour! il fait jour!

Le docteur crie de la grille du jardin.

— Viens-tu, Hagop!

Hagop saisit la serviette de cuir noir et sort. Mais, en passant devant la fenêtre de la cuisine, il annonce à sa femme qu'il lui percera les mains avec un fer rouge

si elle brûle le mets favori d'Effendi, la soupe aux escargots, ou si elle oublie de mettre le vin blanc dans la glace, ou si elle se laisse voler par le boucher, ou si elle ne rentre pas les dindons au coucher du soleil, ou si elle oublie de dépendre les jupes blanches de Madame qui sèchent au jardin, ou si — les yeux d'Hagop deviennent menaçants — si elle oublie le lait de chèvre de Sakko...

Madame apparaît à la porte de la salle à manger.

— As-tu fini Hagop? Doudou et moi nous saurons bien garder la maison. Depuis quand Doudou a-t-elle oublié le lait de Sakko quand tu n'es pas là? Mais si toi, tu arrives trop tard au bateau avec les papiers d'Effendi, alors...

Hagop s'éloigne avec un geste de commisération. Voilà ce que, seule, une femme pouvait s'imaginer! que lui, Hagop, arrive trop tard au bateau! Et avec les papiers d'Effendi! Et pour la réception du patriarche! Ah! Ah!

Là-bas vers la jetée, on voit la fumée du vapeur monter dans l'air matinal. Hagop hâte le pas et rattrape son maître qui est déjà près de l'embarcadère.

Dans la cuisine où le soleil de l'aurore se mire dans tous les ustensiles de cuivre et où Aram s'allonge et s'étire sur son banc, encore à demi endormi, Doudou balaye en chantonnant, et ses traits reflètent encore un sourire, le sourire indulgent que l'on a en pensant à un enfant gâté tendrement chéri.

Les yeux du Patriarche

C'est vers le pont de Galata, de bonne heure le matin, par une belle journée de l'été 1911 ; toutes les notabilités de la colonie arménienne de Constantinople sont rassemblées; tous les membres du patriarcat sont là au grand complet.

Le vaisseau, sur lequel ils doivent s'embarquer pour aller chercher leur nouveau patriarche plus haut dans la mer Noire et l'amener à Koum-Kapou en redescendant le Bosphore jusqu'à la Corne d'Or, se balance au bord du quai dans sa parure des grands jours de fête. A l'entrée du pont, un membre du comité chargé du contrôle reçoit les cartes d'invitation, et toute la société monte à bord: les politiciens, les membres arméniens du Parlement ottoman et les députés de l'Assemblée nationale, les chefs des institutions les plus importantes et tous ceux qui représentent la vie sociale, intellectuelle et philanthropique de la nation arménienne dans la capitale de la Turquie.

« Votre carte, Mrs. Hagopian, please! »

Elle la tend en souriant au jeune Marshal qui, comme tous les membres du comité, porte sur sa poitrine la cocarde rouge au chiffre du patriarche. La jeune femme monte à bord, agitée de mille sentiments divers et, tandis qu'assise commodément, elle attend son mari, qui est aussi un des membres du comité de réception, elle regarde autour d'elle, en proie à une sensation d'heureuse harmonie, le cercle choisi formé par ses compatriotes.

Là, debout à côté de lui, à l'entrée de la passerelle, son meilleur ami, le docteur Sarkis Manougian; mesuré dans ses mouvements, un peu raide, d'aspect réservé, c'est un conservateur, sceptique et pessimiste; il est un excellent psychologue et un médecin de renom. D'un caractère droit et juste, il a plus de cœur que n'en laissent supposer son extérieur un peu compassé et son visage impassible, soigneusement rasé, éclairé de deux yeux intelligents, froidement observateurs.

Et là-bas, au milieu des journalistes, un jeune homme à la taille svelte et bien prise; il a le fez en arrière, et le soleil se joue sur ses cheveux d'un noir bleuté. C'est le jeune docteur Haïk Hovsephian. Il rit en parlant à ses amis et agite sa tête rayonnante de joie. Dans quinze jours il va partir pour l'étranger pour se marier avec celle qu'il aime.

Près de lui, mais lui tournant presque le dos, se trouve son ami et son contraste au moral, le jeune associé de M. Hagopian, Victor Papazian. Extrêmement élégant, il a un visage de jeune Napoléon aux traits aigus, avec un pli ironique et amer aux coins de ses lèvres minces. Mais quand il sourit, comme en

ce moment, la tête un peu penchée et le soleil dans les yeux, il a quelque chose d'un enfant. Son front est haut et bombé, déjà un peu dégarni aux tempes. Tête intelligente, cœur délicat et passionné, esprit cultivé et critique, ayant pleine conscience de sa propre valeur, il a une brillante carrière devant lui. C'est un fils unique, riche et célibataire, un des plus grands don Juans de Péra.

Et celui qui s'avance maintenant sur le bateau, se détachant du groupe, debout près de la passerelle que l'on retire maintenant à cause du départ, cette noble tête aux cheveux blancs qui se penche sur un papier que lui a tendu le docteur Manougian, cet homme d'un aspect si distingué et si captivant, ne le connaît-elle pas?

Mais oui, elle pouvait s'y attendre. Elle voit le regard de son mari la chercher et, un instant après, il est debout devant elle avec celui qui l'intéressait. Dans ses yeux noirs, elle voit l'expression qu'elle connaît si bien et qui les anime toujours quand il est plein de joie à la pensée de lui présenter l'un ou l'autre des hommes les plus distingués de sa nation et de la présenter elle-même à ses compatriotes.

— Alice, ma chère, dit-il en arménien, Garekine Effendi Ohannian désire faire ta connaissance.

Une paire d'yeux gris et clairs, traversés d'un rayon lumineux, se plongent dans ses yeux à elle, souriants derrière le lorgnon d'or, inquisiteurs et profonds.

— Mrs. Hagopian, dit-il en anglais d'une voix basse et un peu voilée, comment se fait-il que vous et moi nous nous rencontrions aujourd'hui pour la première fois? — Il garde un instant sa main dans la sienne. — Vous qui avez tant d'intérêt pour la vie de notre peuple! Combien vos articles m'ont causé de joie! Et vos traductions de littérature européenne.

Elle rougit de plaisir.

— Et moi... dit-elle seulement.

— Savez-vous? je n'ai qu'une chose à vous reprocher, Madame, comme je l'ai déjà reproché à votre mari, pourquoi n'êtes-vous jamais venue visiter l'hôpital? Quand allez-vous donc réparer votre faute? Jonathan, aidez-moi à avoir une promesse.

Il la reçoit et tous deux s'éloignent de nouveau. Elle les suit des yeux. Ces deux-là! Oui! ils valent cent des Arméniens que l'on connaît en Europe.

Et tous ceux qui sont autour d'elle! Elle se lève pour mieux les voir.

Il y a tout un groupe, un peu à part, ils sont tous nu-tête et parlent avec animation plus haut que les autres, ils ont les cheveux plus longs et les gestes plus vifs. Elle sourit: ce sont ses favoris, les chefs du parti révolutionnaire des Arméniens du Caucase. La plupart sont pâles de cette pâleur qui parle de plusieurs années de prison; quelques-uns portent la marque de la mort sur leur front; mais ni les persécutions perpétuelles, ni les condamnations, ni les déceptions

n'ont pu briser la force de ces nuques si fières, ni éteindre le feu de leurs yeux noirs ou glacer la chaleur de leur sourire.

Elle entend leur exclamation de joie.

— Madame Hagopian est à bord.

Et ils la saluent respectueusement en inclinant leurs têtes nues et en répétant trois fois d'une voix dont ils modèrent l'éclat, le mot de « bienvenue ».

Ils ne peuvent percer la foule pour arriver à elle, mais elle entend leurs questions et leurs appels:

— Vous venez au banquet ce soir? Au revoir, à Koum-Kapou!

— Oui, dit-elle en souriant. Quand même ils ne peuvent guère s'entendre à cette distance, ils peuvent se comprendre. Ils lui font des signes et montrent du doigt autour d'eux.

— Nous avons vaincu, disent-ils. Vous voyez, nous avons vaincu. Ils parlent de l'élection du patriarche. Elle les comprend bien et leur sourit. Elle sait que sa sympathie a du prix pour ces hommes si éprouvés.

— Ah! vous autres, hommes de la Révolution, comme je vous aime! murmure-t-elle. Les mots: foi, espérance et charité, sont faits pour vous. Vous qui reniez tous les préjugés religieux et toutes les formes de gouvernement actuelles, vous avez foi en votre sainte cause et en votre victoire, et vous qui n'avez jamais recueilli que des déceptions, vous êtes là, rayonnants d'un espoir invincible. Et votre charité, elle est la plus grande que j'aie jamais rencontrée de ma vie.

Tout à coup elle sent sur elle le regard de Victor Papazian. Maintenant il s'approche. Ses yeux semblent pleins de questions, mais extérieurement il est tout politesse et cérémonie.

— Madame Hagopian, dit-il en portant sa main à ses lèvres, vous devez être fatiguée de rester debout. Venez, le salon est ouvert.

— Oui, allons nous asseoir. Mais, dites-moi d'abord, qu'est-ce que c'est que ce bateau à vapeur qui suit le nôtre?

Elle montre un bateau qui a quitté le quai en même temps que le bateau de fête et qui s'avance dans son sillon à une vingtaine de mètres de distance.

Le jeune avocat sourit avec ironie.

— Oh! nous aurons une surprise à Kavak. Ne savez-vous pas qu'au dernier moment, alors que notre programme de fête était fait, le gouvernement a décidé de nous faire l'honneur de prendre part à la réception du patriarche à Kavak. C'est pourquoi ils envoient un de leurs bateaux avec un représentant du ministère de l'Intérieur à bord; Talaat bey lui-même a annoncé sa présence à la fête de Koum-Kapou ce soir. Ils sont pleins d'égards, absolument pleins d'égards pour nous! C'est extrêmement prévoyant de lier les mains d'un homme dès son arrivée. Et c'est adroit d'orner les chaînes de roses. — Mais puis-je savoir ce que vous murmuriez là toute seule, quand je suis venu?

— A qui est-ce que je murmurais quelque chose?

— A vous-même.

— Ah! oui, — et à vous tous!

Elle s'assied sur le large sofa. Ses yeux vont d'un visage à l'autre et de groupe en groupe.

Soudain elle lui serre la main.

— Je suis fière de vous tous! dit-elle doucement. Oui, vraiment. Les gens, chez nous, croyaient que je me mariais avec un homme d'un peuple aux antipodes, un peuple de la montagne à demi sauvage et sans culture, et maintenant... pouvez-vous comprendre, Papazian, quelle joie c'est pour moi de vivre cela, de découvrir ce que vous êtes, et de l'avoir appris sur votre propre terre?

— Constantinople n'est pas notre propre terre.

— Oh! c'est presque la même chose, vous y avez votre propre milieu, votre propre langue, vos écoles et vos institutions et une grande partie de votre vie sociale et politique. En tout cas, c'est ici que j'ai appris à vous connaître. Et vous êtes tout différents de ce que je m'étais imaginé à Londres. Là-bas, pendant les cinq premières années de mon mariage, j'ai eu l'occasion de voir beaucoup d'Arméniens, et j'ai fait la connaissance de plusieurs. Mais — je vous demande pardon — la plupart ne me plaisaient guère. Mon mari, en sa qualité de juriste, avait souvent affaire avec eux. J'avais pourtant toujours le sentiment que leur nature ne pouvait pas vraiment se développer dans un milieu si différent, elle s'y perdait ou elle s'y confondait grâce à votre merveilleux talent d'assimilation. Oh! regardez donc, Papazian! — ses yeux étincellent d'animation! — Regardez donc et ne dites pas qu'il n'y a ici que des intellectuels, que le type paysan manque. Si vous voulez le type paysan, allez à Bardisak, à mon cher Bardisak, ou faites connaissance avec les pauvres gens de Koum-Kapou ou de Scutari, ou avec les gens de service des Arméniens de Constantinople, ils sont presque tous de là-bas, — mais regardez donc cette physionomie près de la porte, c'est le cuisinier de nos amis Manougian!

Elle montre une sihouette debout, immobile, un portefeuille noir sous le bras.

— Regardez quelle expression intelligente. Rien ne lui échappe. Je gage qu'à cette distance il peut deviner tous les désirs de son maître avant qu'il ait ouvert la bouche.

— Voyez, dit le jeune avocat, voilà son visage qui s'anime. Nous passons devant Yénikeuy.

— Vraiment, regardez-le, dit-elle doucement, ne ressemble-t-il pas à un César, comme il est là debout, les yeux fixés sur le rivage? sur le rivage, non — elle sourit, — c'est le caïque qu'il regarde, le caïque blanc que les vagues de notre bateau balancent. Oh! comme il est près de nous maintenant. Et lui! il oublie sa dignité d'empereur et la fierté d'être avec nous à bord pour fixer la coquille de noix et espérer qu'ils peuvent le voir aussi. Mais il ne bouge pas d'un pouce

de la place que son maître lui a assignée. Voyez! Madame Manougian est dans le caïque. Pouvez-vous comprendre, Papazian, pourquoi elle ne veut jamais prendre part à aucune fête? Et ce soir, elle ne veut pas non plus venir.

— Elle est arménienne, répond Papazian, et un vrai type arménien. D'après mon opinion, elle est une des femmes les plus distinguées de la bonne société de Constantinople. Intelligente et instruite, elle a beaucoup voyagé et beaucoup lu avec un esprit très critique et un profond sentiment de la poésie. Mais elle est devenue neurasthénique à cause des conditions dans lesquelles elle doit vivre. Elle est timide et réservée et cherche à dédommager son esprit des plaisirs de la société en faisant à son mari et à ses enfants la vie aussi bonne que possible. Malgré sa beauté, elle déteste aller dans le monde et elle souffre toujours de la peur qu'il arrive quelque chose à son mari. S'il est absent plus longtemps que d'habitude, elle est hors d'elle d'angoisse quand même elle fait tout ce qu'elle peut pour se maîtriser. Son père, qui était un richissime banquier a été tué lors des massacres de quatre-vingt-seize. On l'a trouvé dans son bureau la gorge coupée. Son mari...

— Il me semble que son mari ne l'apprécie pas comme elle le mérite.

— Il l'adore pourtant à sa manière réservée... et je ne voudrais pas le voir le jour où il la perdrait.

A ce moment, M. Hagopian s'approche et Papazian, changeant de sujet, demande à la jeune femme:

— Prendrez-vous aussi part à la cérémonie du baise-main, ici au salon?

Elle rit d'un rire un peu espiègle:

— Pour le baise-main! Ah! mais non, Papazian, c'est pourtant mieux que je ne m'en mêle pas! Avec mon sang anglo-saxon!...

Il ne répond pas. Son mari la regarde un instant d'un regard souriant et qui dit beaucoup; et, par-dessus sa tête, les deux compatriotes échangent un coup d'œil.

— Eh bien! Mrs. Hagopian, puis-je avoir l'honneur de vous annoncer que nous approchons de Kavak. Entendez-vous le mugissement de la mer Noire?

Les grands rochers escarpés de l'entrée du Bosphore sont arides et rouges sous les rayons ardents du soleil d'été. Des pins ébouriffés par le vent et des sapins nains au tronc tordu poussent sur la crête dans le vent du nord qui souffle de la mer Noire dont les larges vagues grises se jettent avec fracas contre le phare blanc de la jetée et contre la plage nue. L'écume bouillonnante jaillit jusque sur les ailes blanches des oiseaux de mer. Et du large viennent sans cesse de nouvelles vagues, infatigables et puissantes, toujours et toujours, du même mouvement régulier et ininterrompu. Le vaisseau-fanal jeté au milieu des flots cherche vainement à les arrêter dans leur course vers le nouveau pays.

Les petites maisons de bois de Kavak, dispersées sur la côte, tristes et brunes,

et le petit embarcadère misérable et solitaire, sont là dans leur air d'abandon, lorsque le bateau de fête — suivi immédiatement d'un autre bateau plus petit — accoste. Le vent rude et violent de la mer entrave un peu la manœuvre, mais enfin la corde est saisie par les gardiens hâlés, debout sur le quai, et le vapeur atterrit en craquant sous leur forte prise.

Le vent souffle et siffle autour du bateau, mais il n'est pourtant qu'un écho du cri de la mer. Quel mouvement là-haut sur la dunette!

— Alice, nous allons descendre. Mais veux-tu vraiment rester ici dans ce vent, pendant que nous serons à terre?

— Oh! oui! justement. Je ne peux rien m'imaginer de plus ravissant!

Elle repousse les mèches rebelles de son front et saisit les pans flottants de son voile. De l'autre main, elle se cramponne au bras de son mari et tous deux respirent l'air de la mer comme d'une seule poitrine.

Elle ferme les yeux. Qu'y a-t-il de comparable à cette merveilleuse brise humide? On n'entend aucun son, les distances sont trop grandes et tout s'anéantit dans le seul et unique bruit, qui n'est lui-même plus un bruit parce qu'il remplit uniquement et absolument l'air et l'espace, — le bouillonnement lourd et solitaire des eaux qui viennent du nord.

— Alice, dit-il en regardant du côté de la terre où les députations sont en train de se grouper, Alice, il me semble qu'il y a de l'espoir dans l'air aujourd'hui. Ecoute, ils chantent.

Ce sont les Arméniens du Caucase qui se sont assemblés un peu à part. Ils chantent à trois voix le « *Chant des émigrés* ». Oui, eux, qui sont sujets russes, osent le chanter, et elle sait que ce chant est dans tous les cœurs là-bas.

Chante, oiseau, chante
Sur les hautes montagnes.
Je suis étranger sur la terre étrangère
Et j'ai peur d'y mourir.
Ne pleure pas, ma mère, ne pleure pas!
Je vis en étranger sur la terre étrangère,
Mais bientôt je vais partir,
Je veux revoir les eaux de mon pays,
Sa terre et ses montagnes.

Le chant se tait. Tout près des siens, elle rencontre les yeux de son mari, noirs et souriants, rayonnants.

Puis, il a disparu. Elle reste seule vers le plat-bord. Les derniers messieurs quittent le bateau. Elle voit que les membres du Comité et les autres notabilités pressent le pas pour se rendre au petit hôtel où le patriarche, arrivé tôt le matin, s'est retiré pour jouir de quelques heures de repos après l'orageuse traversée de Samsoun.

En même temps elle voit deux Turcs en redingote noire quitter l'autre bateau et se diriger du même côté. Maintenant toute une haie s'est formée de l'hôtel jusqu'à l'embarcadère où les deux vapeurs se balancent côte à côte en se frottant parfois contre le quai qui craque sous leur poids. Les uns à côté des autres, ils sont là toute une haie d'hommes tranquilles et sérieux, attendant patiemment.

Après quelques minutes, un mouvement onduleux passe sur cette assemblée. Elle se sent elle-même remplie d'un sentiment inexplicable de joyeuse attente et de paisible bonheur. Quelque chose la saisit et lui dit que ce qui va se passer sera beau et bon.

Ils viennent à présent.

Elle reconnaît d'abord les membres du comité de réception, et parmi eux, elle voit son mari et Garekine Effendi. Entre les deux tout premiers, dont l'un est le docteur Manougian, elle voit le patriarche, qui s'avance droit et fort, un peu isolé et solitaire, comme distant du cadre qui l'entoure. Un grand bonnet noir de forme pyramidale couvre sa tête aux traits vénérables et nobles, empreints d'une calme majesté. Sa barbe grise ondule sur sa poitrine, et ses yeux sont presque cachés sous les sourcils en broussailles, mais son regard transperce tout. Ce regard — c'est ce regard qui est l'homme — scrutateur, incorruptible, sérieux, est profond, oui terriblement sérieux, pense-t-elle.

Il salue d'un air calme à droite et à gauche, avec dignité et grandeur.

Alors elle remarque que l'un des deux messieurs qui le conduisent est le représentant du gouvernement turc, et elle le voit s'arrêter, sourire et faire un signe de la main vers le bateau turc. Qu'est-ce que cela veut dire?

Mais au même moment un tonnerre d'applaudissements qui éclatent soudain lui donne presque le vertige; tout le bateau est dans l'enthousiasme et une joie assourdissante monte de la terre jusqu'à elle. Toute l'assemblée bat d'un seul cœur pour l'homme solitaire arrêté vers le bord du quai. Il est là, debout, comme enraciné au sol, dans sa sombre gravité. Il élève la main en silence, puis, se tournant vers les deux Turcs, il leur adresse quelques mots de politesse et de remerciement et ajoute de sa voix forte et profonde qu'il est appelé à Constantinople comme patriarche des Arméniens et que c'est sur leur bateau à eux qu'il veut y faire son entrée.

Les Turcs se retirent vers leur bateau en saluant.

Et lentement, la tête haute, sans regarder ni à droite ni à gauche, mais flanqué des rangs pressés de ses compatriotes, le patriarche monte à bord du bateau de sa propre nation.

L'enthousiasme éclate de nouveau et ne veut plus prendre fin. Que fait-on maintenant? La jeune femme ne voit rien, à cause des pleurs qui troublent ses yeux et elle ne peut entendre les paroles que l'on crie à cause du sang de son cœur qui lui bourdonne aux oreilles. Elle n'entend qu'une chose, le bruit, un nouveau bruit, aussi puissant que le chant de la mer, la voix la plus intense de

l'Humanité, la voix de tout un peuple qui s'attache à son droit, et qui rend hommage et remerciement à celui qui est à eux et qu'ils ne veulent pas se laisser arracher.

— C'était courageux, dit Papazian tout près de son oreille en allant au salon, mais était-ce prudent? Il en aura des nouvelles une fois ou l'autre. Avez-vous remarqué l'expression des deux Turcs?

Elle ne répond pas.

Que lui fait l'expression de ces Turcs? Elle a vécu quelque chose qui la touche de la manière la plus profonde, la plus intime et la plus heureuse, quelque chose aussi de douloureusement fier qui la soutiendra quand viendront les jours d'épreuves.

Au salon, la réception a commencé. Le patriarche est assis sur le grand sofa du coin, dans sa simple soutane noire. L'un après l'autre, les membres du patriarcat viennent s'asseoir un moment à côté de lui, puis laissent la place à de nouveaux membres des différents comités et des différentes institutions, à des chefs de partis politiques et à des députés, tous fleurs de la vie intellectuelle de l'Arménie sur le sol turc. Le docteur Manougian présente l'un après l'autre les nombreux assistants. Ils défilent avec de courts intervalles et s'inclinent, baisent la main du patriarche qui examine attentivement chaque visage et adresse à chacun quelques paroles expressives ou quelques questions. Et ses yeux sombres au regard profond produisent sur toute l'assemblée la même impression indéfinissable. On a le sentiment qu'ils ont vu des choses qui en ont tué le sourire pour jamais, et il semble qu'ils voient encore ces scènes et ne peuvent s'en détacher. Il n'est là qu'avec son corps et complètement indifférent à l'appareil mondain de la capitale qui est venu le chercher au milieu de son pèlerinage et dont il est le point central.

— Vous devez vous rappeler, dit Papazian à sa voisine, ce que les étrangers oublient presque toujours. Le patriarche de Constantinople est notre autorité *civile* la plus haute, notre régent, notre président, si vous voulez, en un mot notre chef pour toutes les questions intérieures de notre vie civile. Ce n'est que dans les cas de doute ou de discussion que le patriarche est soumis à l'autorité religieuse supérieure de la nation, son chef suprême, le catholicos d'Etchmiadzine. Vous savez, ajoute-t-il en souriant ironiquement, que le choix de ce patriarche a mis fin à une violente polémique intérieure; voyez comme les comités révolutionnaires sont représentés en grand nombre parmi nous aujourd'hui. Ils veulent le gagner à leur programme. La lutte n'est terminée qu'en apparence. Il y aura du bruit dans notre assemblée nationale et notre presse en recueillera les échos.

Le patriarche va parler!

Elle voit la silhouette noire et solitaire se lever du sofa, et le docteur Manougian conduit le patriarche jusqu'au bout du passage du milieu. C'est là que, debout à l'entrée du salon du vapeur, le patriarche parle pour la première fois à ses compatriotes au milieu d'un silence solennel.

Les vagues du Bosphore clapotent contre les flancs du bateau qui tangue dans le courant récalcitrant. Mais la silhouette noire ne bronche pas et reste imperturbable et ferme, comme indéracinable, et la voix des flots n'assourdit aucune des paroles calmes et impressionnantes qui pénètrent l'âme des assistants et l'unissent indissolublement à celle de l'orateur.

Victor Papazian est assis, les deux mains appuyées sur le pommeau d'or de sa canne et la tête haute; pendant que le patriarche parle, ses yeux intelligents font le tour de l'assemblée, essayant de lire sur les visages leur langue muette. De temps en temps, il se penche vers sa voisine et lui chuchote quelques mots explicatifs.

— Vous comprenez, ce discours-là est du propre programme du Patriarche. C'est une surprise pour nous tous qu'il veuille nous parler ici, et je n'ai pas besoin de vous dire ce que cela signifie. A Koum-Kapou, et dans les autres assemblées officielles, la politique mettra une sourdine à sa voix et le diplomate dominera en lui. Ici, nous sommes seuls. La mer ne dévoile rien. Et pourtant c'est osé!

Il regarde autour de lui, d'un regard d'acier qui scrute les âmes.

— Nous ne saurons jamais si c'est une imprudence ou non. Mais ce patriarche me fait l'impression d'avoir de la moelle dans les os et de savoir faire réaction à l'action!

La jeune femme n'écoute qu'à moitié ses paroles. Leur politique n'existe pas pour elle aujourd'hui, il n'y a que la personnalité de cet homme et les scènes que, comme des tableaux, il déroule devant ses auditeurs.

Il parle de la vie de la nation dans le pays sombre d'où il vient, tout ce que ses yeux ont vu dans les régions qu'il a traversées une semaine après l'autre, de l'est à l'ouest, pour venir jusqu'ici. Qu'a-t-il vu en route?

La misère, la misère, rien que la misère, la misère la plus épouvantable, la plus désespérée. Une famine si affreuse que la mort est souvent une amie bienvenue. Et comment était-il possible que la mauvaise récolte eût eu de telles suites dans ces vilayets? Parce que les autorités avaient partout empêché les secours et préparé systématiquement l'extermination.

Et quoi encore? L'iniquité et la violence, la violence et l'iniquité, voilà ce que ses yeux avaient vu partout dans le sombre pays. Il avait bien parfois pensé que, malgré les promesses de la Constitution, la situation était devenue pire et pire, mais ce que ses yeux avaient vu dépassait tout ce qu'il avait craint.

« Mes amis, dit-il en terminant, je ne suis pas venu pour vous faire de la peine et troubler la tranquillité de vos âmes, mais la paix de *mon* âme, je l'ai

laissée là-bas chez les milliers de frères et sœurs dont la misère est telle que vous, qui vivez ici dans la lumière des côtes du Bosphore, vous ne pouvez vous en faire une idée. La paix de mon âme, la seule chose que je pouvais leur donner, n'a pas d'importance, mais les voix de là-bas, les voix innombrables qui ne me criaient qu'un mot: « aide! » ces voix, je les entends en cette minute où, pour la première fois je vous parle comme votre patriarche et le leur. Vous m'avez appelé, moi indigne, pour qu'avec votre aide je me mette au gouvernail et vous dirige à travers la tempête. Je vous dois la franchise avant tout. C'est à ceux qui sont là-bas que nous devons offrir tous nos sacrifices; c'est pour eux que nos langues doivent parler et nos plumes écrire, et c'est pour eux que notre courage doit être mis à l'épreuve. Ils attendent et ils espèrent que la lumière se fera un jour. Ce jour viendra-t-il? Ils vivent et ils meurent dans l'espoir d'un gouvernement de justice. L'obtiendront-ils avec notre aide? Les autorités, avec lesquelles à partir d'aujourd'hui je vais travailler ainsi que vous, nous donneront-elles autre chose que les haussements d'épaule et les promesses qu'*ils* nous donnent jusqu'à ce que l'heure revienne où *ils* oublient le sourire de courtoisie et jettent de nouveau les chiens contre nous ou lèvent la main pour abattre les malheureux sans défense.

«Mes amis — je ne sais pas s'il y a des espions, ici, parmi nous, en cette minute,— mais j'ai choisi pour vous parler cet endroit où, seules, quelques planches de bois nous séparent de l'abîme de la mer. Je vois au-dessus de nos têtes les sombres nuages de l'orage malgré les promesses de ce beau jour. Mes amis, mes yeux ne peuvent pas voir les côtes souriantes près desquelles nous passons, ils ne voient que le pays de noire misère, d'iniquité et de mort qui est celui où nos frères vivent et meurent; ils voient le passé et le présent et ils voient aussi l'avenir. Et, mes amis, à mes oreilles retentissent encore vos saluts et vos cris de bienvenue, mais ils sont assourdis par les cris qui, de toutes parts, venaient jusqu'à moi pendant ma marche à travers notre pays une fois si plein de lumière et de soleil. Ces voix sont restées dans mon âme comme les seuls sons qui peuvent l'emplir. Mes amis, le malheur de notre peuple que mes yeux ont vu et dont mon cœur saigne encore, voilà mon drapeau dans le combat où vous m'avez appelé, et je le tiendrai bien haut devant ceux qui cachent la vérité et veulent qu'on la taise.

« Aidez-moi, mes amis! ajoute-il, à voix basse en regardant autour de lui, aidez mes bras à soutenir le drapeau! Amen.»

Il ne voit devant lui que des visages baignés de larmes. Aucun son ne se mêle au murmure de la mer. Oui, tout est silencieux dans le grand salon, lorsque le patriarche, lentement et solennellement, va reprendre sa place sur le divan.

Alors ceux qui sont le plus près de lui commencent à s'avancer et s'inclinent pour lui baiser la main en silence.

— Victor Papazian, — ses lèvres tremblent si fort qu'elle peut à peine parler — où est mon mari? Jonathan! Jonathan, je... je veux aussi aller baiser la main du patriarche.

Son mari lui offre le bras et serre doucement sa main, tandis qu'ils traversent le salon. Papazian l'escorte de l'autre côté.

— Eh bien! que disiez-vous de votre sang anglo-saxon, Mrs. Hagopian? murmure-t-il.

— Oh! Papazian! — elle sourit sous les larmes qu'elle ne cherche pas à cacher — vous pouvez vous moquer de moi si vous voulez, cela m'est égal. Personne ne peut me prendre ce que j'ai vu et entendu aujourd'hui.

Il a vu ses larmes, et il la suit des yeux, pâle et muet, pendant que son mari la conduit à travers le salon jusque devant le patriarche.

Des domestiques de Tokatlian [1] font irruption dans la pièce, apportant des rafraîchissements.

Le patriarche refuse le champagne et les plateaux chargés de fruits et de gâteaux.

« Un verre d'eau, » demande-t-il. Et il reste assis, immobile comme auparavant, taciturne et loin de ce qui l'entoure. Seuls, ses yeux sombres s'attachent profondément tantôt sur l'un tantôt sur l'autre de ceux qui, chacun à leur tour, viennent prendre place à ses côtés. Il les écoute avec attention et intérêt, mais ses lèvres ne parlent plus de ce que ses yeux ont vu.

Le vent agite tous les nombreux petits drapeaux qui ornent le vapeur. Plusieurs embarcations sont venues de Constantinople à la rencontre du bateau de fête et l'accompagnent le long de la partie inférieure du Bosphore.

Quand le bateau du patriarche passe devant Top-Hané et le palais impérial de Dolma-Bagtché, il est salué d'un coup de canon.

Le grand pont est ouvert. Les quais et les bateaux de toutes sortes sont couverts de milliers de spectateurs qui veulent voir l'entrée du patriarche. Lui-même ne quitte pas un seul instant sa place sur le sofa du coin dans le grand salon.

Et c'est ainsi que le bateau glisse lentement sous le pont et entre dans la Corne d'Or.

A Koum-Kapou, tout est noir de monde. Il y a des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants dans les rues et les ruelles, aux fenêtres et sur les toits, sur les arbres même, et le long du quai. Tous attendent l'arrivée du patriarche.

Quelles sont ces silhouettes noires qui couvrent l'embarcadère des deux côtés du long et étroit tapis jeté au milieu? D'un côté, les grands capuchons

[1] Le plus grand hôtel-restaurant de Constantinople.

pointus de Vartabed, de l'autre, les bonnets violets ou noirs des prêtres. C'est tout le clergé arménien de Constantinople qui est là, et des députés de toutes les paroisses arméniennes de l'empire turc venus pour saluer le patriarche et lui souhaiter la bienvenue sur le sol du patriarcat. Calmement, ils attendent là, formant une rangée de longues barbes ondulantes; il y en a des noires, des blanches et des grises. Le soleil darde ses rayons ardents sur les robes aux larges plis; la sueur perle dans leurs rides, mais, patients et graves, ils attendent sans se lasser. Au premier rang on voit l'archevêque de Péra et tous les évêques.

L'archevêque monte à bord.

Sur le vapeur, les députations se sont groupées de nouveau et font la haie pour le patriarche lorsque, accompagné du vice-président du patriarcat et de l'archevêque de Péra, il quitte le bord. Au moment où il met pied à terre, un orchestre placé tout près entonne en tons criards et perçants l'hymne national turc.

Alice Hagopian a un brusque sursaut. En même temps, elle entend une sorte de grincement de dents à côté d'elle. Elle tourne la tête, mais elle ne rencontre que le sourire ironique de Papazian, qui prend un air souverainement indifférent.

— Oui, dit-il doucement en se passant la main sur le menton et en répondant à l'expression de son visage, oui, c'est un manque de tact, mais c'est inévitable, ne nous laissons donc pas déranger par cela.

— N'est-ce pas vous qui avez grincé des dents?

— Vraiment? Il sourit. Je n'en sais rien. Voyez-vous, cela va si bien avec tout l'apparat turc, et les paroles cordiales, fraternelles, etc., que Messieurs les représentants de la Porte ont adressées au patriarche à l'hôtel de Kavak. Vous n'y étiez pas; je les ai entendues, moi. C'était typique. C'était l'esprit de Talaat bey et consorts qui parlait par leur bouche.

Elle secoue la tête.

— Je ne comprends pas cela. Je l'ai rencontré plusieurs fois, et j'ai même parlé avec lui de tels et tels sujets politiques et...

— Et il était extrêmement aimable envers vous, voulez-vous dire? — Il la regarde en souriant toujours. — Quand donc cesserez-vous d'être si naïve?

— J'ai cessé de l'être il y a longtemps!

— Oh! Mrs. Hagopian, votre réponse vous dément, mais l'avenir sera pour vous le meilleur maître. — Et est-ce que Son Excellence vous a parlé aussi des chers compatriotes de votre mari?

— Mais oui, certainement. Il a même vanté...

— Ah! pardon, permettez-moi de continuer! Il a vanté leurs capacités, leur intelligence et leur énergie, leur coopération à la vie intellectuelle de la Turquie et leur esprit de fraternité après l'institution de la Constitution. Ai-je raison? Voyez, je le savais. Mais puis-je continuer à parler par sa bouche? Si, aujourd'hui

Son Excellence Monsieur le ministre de l'Intérieur Talaat bey était avec nous en face de ces milliers d'hommes qui, l'un à côté de l'autre et, littéralement parlant, la main dans la main, sont groupés autour du patriarche, en face de toutes ces femmes, dont beaucoup ont des enfants sur les bras ou sous le cœur, en face de ces enfants qui grandissent et seront un jour des combattants, savez-vous ce qu'il dirait? Je veux vous le révéler. Son cœur se gonflerait dans une unique prière à Allah, le Dieu de ses pères. Et le sourire sur les lèvres, et avec des mouvements de bras fraternels et affectueux à droite et à gauche sur tous ses chers frères ottomans, il soupirerait vers le ciel: « Allah, Dieu de mes pères! Je t'en supplie, accorde-moi ta grâce. Fais que tous ces milliers de têtes de maudits Hagops et de maudits Garabeds soient sur un seul corps et donne-moi un couteau si tranchant que d'un seul coup je puisse les faire rouler à terre. Et que tu sois béni, Allah, pour ta grande bonté envers ton serviteur.» Sans doute, vous ne comprenez pas, et en qualité d'Européenne vous ne pouvez comprendre combien j'ai raison. Mais ne vous laissez pas tromper aujourd'hui, quand Talaat bey parlera à ses frères arméniens!

Un chaos de cris joyeux, une foule de têtes qui s'avancent et se pressent pour baiser la main du patriarche au moment où il met pied à terre. Tout le clergé le suit, les prêtres trois par trois, et, l'archevêque de Péra à sa gauche, il s'avance lentement le long du tapis rouge, les mains tendues aux baisers des fidèles.

Puis on monte en voiture, et au milieu des hourras de bienvenue et du bruit assourdissant, on fait le bout de chemin qui conduit à l'édifice du patriarcat où les premières cérémonies officielles vont avoir lieu.

Dans le grand salon de réception, le patriarche est assis sur une sorte de trône au baldaquin frangé d'or.

La soie écarlate des murs et la magnificence des meubles dorés font contraste avec la simple figure vêtue de la robe noire de Vartabed et coiffée du chapeau dont les larges bords mettent une ombre sur la puissante barbe. Toute la vie de la grande salle semble concentrée dans les yeux inflexibles qui brillent sous les épais sourcils.

Toutes les honorabilités de la nation ont fait leur apparition dans cette salle; les domestiques et les secrétaires du patriarcat reçoivent les arrivants qui sont introduits l'un après l'autre auprès du patriarche pour la présentation officielle par l'un des hauts fonctionnaires.

Dans les salons contigus à la salle de réception on offre des rafraîchissements. L'avocat Hagopian, sa femme et quelques amis se sont retrouvés dans le petit « salon de nacre », à côté de la salle des conférences. Le vin d'or perle dans les verres. L'amitié et l'expression des mêmes sentiments intimes mettent leur empreinte sur tous les visages du petit groupe.

— Oh! mes amis! Comme nous sommes bien! dit tout à coup Victor Papazian dans un grand soupir. Qu'adviendra-t-il de tout cela, là-bas et ici?

Personne ne répond.

Quelqu'un chantonne doucement:

> Je suis étranger sur la terre étrangère et j'ai peur d'y mourir!

Papazian se lève et s'approche du piano. Il improvise en sourdine.

Alice vient s'asseoir dans le fauteuil à côté de l'instrument.

— Papazian, chantez donc ce que nous avons appris à Bardisak l'année passée: « La sœur du sans-patrie chante. »

Il prélude et chante:

Mon frère s'est couché dans le jardin
La rosée tombe et mouille sa couverture.
Lève-toi, petit frère, rentrons à la maison,
La rosée tombe et mouille ta couverture.

Mon frère à Stamboul
Vend du sucre assis à l'ombre;
A tous il le vend bon marché!
Mais à moi il le vend cher!

Mon frère est parti
En pays étranger.
Il a ouvert une boutique
En pays étranger.
Il salue tous les passants,
Mais sa sœur passe
Et il ne la connaît plus.

Frère! petite source de ma vie,
Donne-moi une seule goutte d'eau.
Aie pitié, j'ai soif, et la source est tarie,
Ah! frère! comment supporter mon fardeau?
Je suis venue, à présent solitaire,
Etancher ma soif à ta source claire.
Mais, hélas! la source est tarie;
Je sens mon âme se dessécher,
Car je ne peux même plus pleurer!

— Haïk, dit tout à coup une voix, que penses-tu du discours du patriarche?

Le visage du jeune médecin devient grave.

— Croyons-nous aux prophètes de la Bible? Je ne sais pas qui est cet homme, je ne le connais pas, je l'ai vu aujourd'hui pour la première fois, mais je crois que c'est un prophète. Qui de nous désire connaître l'avenir?

M. Hagopian se lève.

— Allons, dit-il, c'est notre tour.

Un des secrétaires est debout vers la porte. Il crie: « Tous les membres du patriarcat sont priés de se rendre à la salle des Conférences! »

Papazian, seul, reste assis et boit à petites gorgées son vin d'or.

— N'y allez-vous pas, Papazian? demande Mrs. Hagopian.

— Non, ma jeunesse me sauve d'être membre de ce conseil des sages. J'ai la permission de rester ici. A cet instant le verre tremble dans sa main.

Brusquement il se lève et, lui tournant le dos, il se met à jouer en chantant doucement:

Mon cœur est un enfant pleurnicheur,
Je tâche de le distraire en lui donnant des bonbons.
Il pleure tout le jour et demande à te voir.
Que puis-je faire pour le calmer?
Je montre à mes yeux tout ce qu'il y a de joli en ce monde.

Que puis-je faire si mes yeux ne veulent voir que toi?
Ma petite âme, si tu demandes ma vie,
Je ne dirai pas non, je te la donnerai.
Mais j'ai peur que tu me demandes mes yeux!
Comment pourrais-je vivre sans te voir?

— Comme vos vieilles chansons d'amour sont jolies, dit-elle, si simples, si naïves et si douces... et si résignées...

Comme il se penche pour prendre le carafon, elle aperçoit son visage.

— Qu'est-ce qui vous arrive? Papazian, demande-t-elle avec étonnement, vous avez l'air d'un condamné à mort!

— Oui, l'expression n'est pas si mal trouvée! — Il s'efforce de sourire et vide son verre. — Mais pourquoi me condamnez-vous, Alice?

Il remplit de nouveau son verre et le vide.

— Nous avons beaucoup de chansons d'amour, dit-il à voix basse. Quelques-unes sont comme celle du rossignol, d'autres comme celle du faucon, et une *parle* du faucon. Je vais vous la chanter:

Le faucon, lorsqu'il a faim,
Saisit une proie et s'en rassasie.
L'adolescent, lorsqu'il aime,
Embrasse sa bien-aimée et se désaltère.
Malheur à moi! lorsque je prends un baiser,
J'ai encore plus soif.
Je viens de sortir de tes bras,
Et mes yeux regardent encore en arrière.
L'amour que j'ai pour toi m'a rendu semblable
Au sable d'été qui brûle
Et qui, toute la journée,
La face fixée au ciel,
Implore une petite goutte de pluie,
Oui, qui, toute la journée,
La face fixée au ciel,
Implore une petite goutte de pluie.

D'un mouvement violent, il se penche vers elle et murmure avec une rapidité passionnée:

— Pourquoi êtes-vous venue chez nous? Pourquoi avez-vous donné votre cœur à notre peuple? Alice... pourquoi pleurez-vous sur nos malheurs et pourquoi?...

Tout à coup, il est à ses pieds et cache son visage sur les genoux de la jeune femme.

— Je ne peux plus, Alice, je ne peux plus! murmure-t-il.

Elle est restée assise, stupéfaite et silencieuse.

— Victor, mon ami, dit-elle d'une voix douce et pleine de compassion, en posant la main sur ses cheveux noirs.

Elle attend un instant, puis reprend:

— Victor, si vous n'étiez pas de ce peuple que j'aime tant, je serais très fâchée contre vous. Me comprenez-vous, mon ami?

Il ne remue pas.

— Vous, avec tout votre esprit, vous devez me comprendre, n'est-ce-pas?... Mais je vous connais... et pour ne pas me causer une déception, vous allez vous lever, n'est-ce pas, Victor?

Elle lui prend la tête des deux mains et la soulève comme celle d'un enfant. Elle rencontre son regard enflammé et désespéré.

— Je le sais bien que je dois m'en aller — c'est la seule chose que vous puissiez me répondre. Et je m'en irai... je ne suis pas un voleur. Mais — il la saisit par les poignets de ses deux mains brûlantes — Alice... ne veux-tu pas me donner un baiser avant que je parte?

Elle sourit tout d'un coup.

— Non, Victor!... je ne veux pas! Etes-vous fou? Voudriez-vous que je raconte à mon mari que je vous ai... Non, non, mon ami, levez-vous à présent et dites que vous ne le ferez plus... et allez chercher Jonathan.

— Alice, murmure-t-il, si tu ne veux pas m'embrasser avant de partir, je...

Il s'interrompt.

— Que disiez-vous? fait-il amèrement. Ne disiez-vous pas que vous nous connaissiez?...

Il détourne son visage et elle remarque avec étonnement que ses yeux sont pleins de larmes.

— Victor, dit-elle doucement, est-ce votre tour de pleurer, à présent?

— Ah! murmure-t-il, les dents serrées, moi qui n'ai jamais demandé un baiser à une femme...

Elle le regarde, un instant seulement.

— Oui, dit-elle, je vous connais.

Elle lui prend la tête dans les deux mains et l'embrasse sur le front.

— Enfant, dit-elle d'une voix tranquille et douce, allez et dites à Jonathan que je vous ai pourtant embrassé.

— Merci, murmure-t-il, et il sourit. Maintenant je m'en vais... et je ne le ferai plus.

La cérémonie du sacre dans l'église du patriarcat touche à sa fin. Le grand édifice, où flotte un odeur d'encens, est complètement plein. Les assistants sont serrés les uns contre les autres, mais supportent patiemment cette presse étouffante.

On est en train de chanter la messe finale. Le Patriarche, qui vient de recevoir la sainte onction, est debout devant l'autel richement orné, revêtu lui-même de sa chasuble de brocart, la mitre d'or sur la tête et la crosse à la main.

Les plus hauts membres du clergé forment un demi-cercle autour de lui; au milieu est l'archevêque de Péra, celui qui a présidé la cérémonie.

Les assistants entonnent la prière séculaire « *Der Vormia* » et, pour la première fois, le patriarche chante la messe devant l'immense auditoire.

Il a choisi la brûlante « Prière du Matin » que Nersès le Bon[1] a laissée à son peuple, et il déclame les puissantes strophes avec emphase, mettant du poids à chaque mot. Aussitôt que les premières paroles de la prière résonnent dans l'espace, accompagnées du son des tambours et du cliquetis des chaînes des encensoirs que secouent les enfants de chœur, toute l'assemblée tombe à genoux et, dans un recueillement passionné et plein de larmes, murmure aussi l'émouvante litanie.

Matin de lumière, soleil de justice !
Que ta lumière se lève en moi !
Réveille-toi, Seigneur, pour nous assister.
Réveille-moi qui suis assoupi ;
Fais que je devienne semblable aux anges.
Deviens la vie pour moi qui suis mort,
La lumière pour moi qui suis dans l'ombre.
Endors ma douleur !
Je te prie avec ma voix,
Je te supplie avec mes mains,
Accorde-moi le don de tes bontés !
Donne l'eau à mes yeux
Pour que je pleure à chaudes larmes
Et que j'efface mes péchés.
Jésus, au nom de ton amour,
Amollis avec ton amour
Mon cœur de pierre.
Verse, Seigneur, dans mon âme,
La rosée de ton sang,
Et mon âme se réjouira !

---

[1] Catholicos du XII[e] siècle.

La partie religieuse de la fête est maintenant terminée. Le patriarche prend sa place sous le baldaquin aux franges de pourpre et d'or. Son visage est tourné vers l'église superbement décorée, mais son regard repose, lourd et profond, sur la multitude de têtes de garçons aux cheveux noirs qui remplissent la partie supérieure du passage du milieu : ce sont tous les orphelins de l'hôpital arménien de Yédi-Koulé. Ils sont là pour faire leur partie dans le chœur ; les voix aiguës de l'enfance donnent au chant son caractère.

Et maintenant commencent les discours.

Toutes les places réservées des premiers rangs sont occupées, mais devant elles il y a quatre, cinq fauteuils de velours posés sur un tapis et derrière lesquels se tient un domestique du patriarcat en grande livrée.

Un mouvement d'ondulation se fait dans la foule et il y a un chuchotement : « Les ministres ! » Un instant, la poussée est terrible. Quelques domestiques du patriarcat ouvrent le chemin à un homme de haute taille et de forte structure, très boutonné dans sa redingote et suivi de quelques autres également en redingote ; ces personnes viennent d'entrer par une porte réservée d'une des nefs latérales.

— Talaat bey ! — Les ministres ! — Le chuchotement va de bouche en bouche à travers l'église entière. Les ministres saluent de tous côtés et vont prendre leur place sur les fauteuils de velours rouge.

Le premier orateur monte dans la haute chaire installée contre un des murs latéraux. D'un regard tranquille et sûr, il passe en revue l'assemblée. Le silence remplit de nouveau l'espace, un silence plein d'attente et d'attention.

Avec un sourire, Alice Hagopian regarde l'orateur qu'elle voit très bien de sa place juste en face des fauteuils rouges. C'est un ami, un des chefs révolutionnaires du Caucase, un héros national de l'Arménie russe. Elle connaît comme tout le monde sa magnifique éloquence et elle sait aussi combien toute sa vie est un combat héroïque pour le droit de ses frères.

L'orateur suivant est un journaliste et un poète. Il est le plus fin et le plus expressif des écrivains arméniens de notre temps. Sans peur lui-même, il est là debout et fait déjà de l'effet sur tous rien que par son seul nom, tandis que la source pure de ses paroles se répand comme un bain vivifiant. Oui, elle comprend sa force sur les esprits, le pouvoir de sa plume et de sa parole. C'est lui, lui qui a si souvent parlé de ce qu'il appelle la mission qu'elle a parmi eux...

Puis vient Garekine Effendi.

Et puis un autre, et puis un autre. Ils se suivent sans interruption, et elle les connaît tous. Elle sait que, derrière les discours, il y a des hommes d'action et des vies longues de sacrifices. Et, tandis qu'elle reste assise et écoute, elle se sent comme soulevée par un sentiment de bonheur indicible.

— Vous tous, là-bas, dans mon pays, ne voudrez-vous pas me croire quand je reviendrai une fois et vous dirai que, dans le peuple qui est devenu le mien, j'ai trouvé les plus nobles vertus et les sentiments les plus purs, les cœurs les plus naïfs et la force la plus virile, le plus grand altruisme et le plus saint idéal, — ne voudrez-vous pas me croire?

Elle ferme les yeux et écoute comme dans un rêve au milieu de l'atmosphère chargée d'encens. Est-ce encore le bouillonnement de la mer Noire et les coups des vagues contre les parois du bateau?

Non, c'est un autre grande voix venue de là-bas, celle qu'elle a entendue aujourd'hui pour la première fois et qui, elle le sait, est la plus forte de toutes...

Est-ce que tous les peuples, un jour, comprendront?

Est-ce qu'une fois tous les obstacles seront renversés par la puissance de cette voix?

Ou bien, que doit-il se passer d'abord? Que faut-il pour que tous les peuples et tous les cœurs chantent d'allégresse ou se saignent jusqu'à une sage expérience?

Peut-être les horreurs d'une grande guerre...

La vaste église lui semble plus vaste encore, si pleine et pourtant si vide! Il y a quelque chose de plus grand que les hommes, qui la remplit.

En ce moment son mari gravit la chaire. Elle l'écoute parler et sourit.

— Merci, lui dit-elle en son cœur, « merci, parce que tu m'as prise avec toi et m'as amenée à tout cela, et merci de ce qu'il nous est donné de vivre tout cela ensemble, maintenant et pour toujours.

A présent, Talaat bey se lève de sa chaise.

Un souffle de gêne traverse l'église.

D'une voix claire et retentissante, le ministre de l'Intérieur turc parle au peuple arménien.

Il les remercie pour leur parfaite loyauté, pour la brillante part qu'ils ont prise dans les guerres des Balkans, pour leur serviabilité et leur générosité dans les questions financières et pour leur énergique coopération dans le travail de liberté, de justice et de fraternité qui réunit tous les Ottomans et qui est le but de la Jeune-Turquie. Et, au nom du sultan et du gouvernement, il souhaite au nouveau patriarche, avec lequel lui et ses collègues veulent travailler pour le bien-être et le progrès du peuple arménien, la bienvenue sur le sol turc.

Un tonnerre d'applaudissements remplit l'église et ne veut pas prendre fin.

« Vivent les Ottomans! Vive la Jeune-Turquie. »

Le ministre sourit. Il écarte les bras, cordialement, fraternellement, et s'assied.

Sous le baldaquin, le patriarche reste immobile, les yeux fixés dans l'espace devant lui.

Le docteur Manougian apparaît un instant sur la chaire pour annoncer de son air le plus réservé que le patriarche, pour cause de fatigue après le long

voyage, désire ne pas parler. Une expression de déception résignée se lit sur tous les visages.

Quand le dernier orateur a fini, les ministres se lèvent d'un seul mouvement, comme mus par un ressort. Ils font les quelques pas qui les séparent de la place où sont assises les notabilités arméniennes, et Alice Hagopian revient à la réalité en voyant tout à coup Talaat bey devant elle, incliné et souriant.

Il lui semble que ses veines se glacent. A-t-elle rêvé? A-t-elle eu une vision? Quel est ce sourire? L'épouvante la plus inexplicable la saisit. Cette pression de main — comment se fait-il qu'il lui semble qu'on veut la tirer dans un endroit où est la mort. Et ce coup d'œil affable et interrogateur du côté de son mari qui se trouve près d'elle.

« Mon mari, l'avocat Hagopian. — Son Excellence Talaat bey. »

Sa voix est presque éteinte quand elle dit cela.

Les deux messieurs échangent le salut à la turque, en souriant et en faisant toutes les cérémonies possibles, et ils s'adressent quelques compliments et remerciements à l'occasion de la fête du jour.

Une seconde, toute l'église danse devant ses yeux où mille lumières vacillent.

Elle regarde autour d'elle pour chercher un point d'appui. Elle n'en rencontre qu'un : les yeux du patriarche.

A ses oreilles résonnent quelques mots lointains et vagues. Elle les a entendus une fois, aujourd'hui — quelque part — à propos du patriarche...

— Je ne sais pas qui est cet homme. Mais je crois que c'est un prophète. — *Qui de nous désire connaître l'avenir?*

Mania

Tout le monde dans l'île connaissait la vieille Mania.

Tout le monde savait que ses deux fils étaient tombés dans la guerre des Balkans et les petits enfants faisaient un détour pour l'éviter lorsque, chaque soir, au coucher du soleil, elle faisait son fiévreux pèlerinage, descendant l'unique rue de l'île où les cailloux grinçaient sous ses larges souliers de Yéméni, et les chiens sauvages de l'île fuyaient à son approche et se cherchaient un autre trou rien qu'en entendant son pas. Et les enfants aussi avaient peur. Il leur semblait que ses yeux n'avaient pas de fond, et ils fuyaient devant l'inconnu, l'incompréhensible et l'insondable dont il leur semblait que les yeux de la vieille Mania étaient remplis. Les plus grandes filles pensaient que c'était sans doute parce que son chagrin était si grand qu'elle ne pouvait pas arriver à le comprendre et ne pouvait pas y croire, quand même elle y était obligée. Personne n'osait lui en parler, et, quant à Mania, elle ne parlait jamais à personne.

Elle demeurait toute seule, dans une petite hutte de terre bâtie sur la falaise de sable à l'est du village. C'était le plus haut point de la côte méridionale de l'île et elle avait de là la vue la plus étendue sur le bleu de la mer de Marmara. Elle avait bâti la hutte elle-même lorsque, six mois auparavant, elle était arrivée dans l'île. Elle avait porté sur son dos, du bas de la colline jusqu'au sommet, toutes les pierres nécessaires pour le fondement, infatigable comme un hamal [1], et elle avait pétri le mortier avec la force et l'expérience d'un homme. Les habitants de l'île en eurent l'explication plus tard quand ils apprirent par le père Ovhannès, le prêtre du lieu, que le mari de Mania avait été maçon de son vivant.

La seule personne de l'île qui pouvait, en effet, se vanter d'avoir parlé avec Mania, était le prêtre, le vieux père Ovhannès.

Quand, par un dimanche matin d'avril, elle était arrivée à l'île, manœuvrant elle-même son petit bateau, elle était allée directement à la petite église, sans regarder ni à droite ni à gauche. Elle était restée dans la cour, sous le toit de pampre, pour attendre la fin de la communion, tandis que des gamins en guenilles et des vieilles femmes curieuses lui tournaient autour et se demandaient d'où elle venait et pourquoi elle était venue dans l'île, car malgré le mouchoir de tête noir aux coins brodés de fleurs que portent les femmes du pays et malgré la jupe-pantalon à larges godets, noire aussi, on voyait bien qu'elle était un oiseau étranger.

[1] Portefaix.

Mais personne ne put tirer un mot d'elle. Ses grands yeux noirs impénétrables étaient attachés à la porte de l'église. Et, quand la messe commença à tinter, elle entra les mains jointes dans l'édifice obscur où l'encens embaumait l'air vers l'autel et elle se mit à genoux dans le coin le plus reculé de la paroi des femmes. Elle faisait dévotement le signe de la croix et baisait le plancher à maintes reprises, puis elle ouvrait devant elle ses mains déformées par le travail. Leur vide semblait parler et crier dans l'espace plein d'encens: «Seigneur! Seigneur! j'attends tout de toi.» Elle resta tout le temps à genoux et suivit la messe avec des yeux brûlants et en remuant les lèvres sans prononcer un son.

Quand le service divin fut terminé, elle resta longtemps agenouillée devant l'image de saint Stéphan. De temps en temps, elle poussait un soupir si intense qu'il semblait à ceux qui étaient le plus près d'elle qu'il retentissait dans leurs propres poitrines. Elle était encore là lorsque le prêtre parut, venant de l'autel et marchant derrière le crucifix porté par les deux plus jeunes enfants de chœur.

Elle se leva et, comme toutes les autres femmes, saisit sa main et la baisa humblement. Il lui posa la main sur la tête en signe de bénédiction et la regarda attentivement.

— Viens avec moi, dit-il, et que la paix de Dieu soit sur toi...

Dans le cabinet du prêtre, Mania essaya de briser les liens qui l'empêchaient de parler, mais elle n'y réussit que peu à peu et avec l'aide patiente du vieux prêtre.

— Es-tu venue de loin ou es-tu venue de la ville?

Il ne reçut pour toute réponse qu'un signe de tête. Il voyait qu'elle essayait vainement de prononcer quelques mots.

Le prêtre l'examina plus profondément. Qu'est-ce qui avait donné à ce visage aux traits si extraordinairement nobles et à ces yeux si remarquables des rides si profondes et un regard si désespéré?

— As-tu encore ton mari? demanda-t-il alors.

Mania leva lentement la tête, puis elle passa brusquement ses doigts contre sa gorge et prononça, d'une voix qui semblait monter d'un abîme de douleur, un seul mot: « Adana.[1] »

Le prêtre regarda avec compassion le pâle visage. Puis il lui fit encore quelques questions. Comment avait-elle échappé aux massacres? Avait-elle des enfants? Le patriarcat était-il informé de son sort?

Alors elle commença à raconter, d'une manière interrompue et saccadée, et les yeux au loin, comme si elle retirait chaque souvenir d'un sanctuaire caché au plus profond d'elle-même, et d'une voix qui voulait dire que cela ne servait pourtant à rien d'en parler.

Elle avait, pendant la nuit, porté à l'église le cadavre de son mari avec la

[1] Dans la ville d'Adana eut lieu en 1909 un massacre qui dura trois jours et trois nuits pendant lesquels 30.000 Arméniens sans armes furent assassinés.

gorge coupée et elle l'avait mis tout près du mur. Elle avait caché ses enfants dans les tonneaux vides où leur père, qui était maçon à Adana, avait coutume de faire le mortier. Il venait justement à ce moment de commencer à bâtir leur propre maison. La plantation de tabac près de la source de Saint-Hagop était aussi en pleine prospérité.

La nuit suivante, les meurtres avaient recommencé avec plus de violence et toute la famille de Mania, sa vieille mère, ses frères et leurs familles, tous avaient été assassinés.

Mais elle avait sauvé ses enfants. C'étaient deux garçons; l'aîné avait déjà commencé à aider le père. « Quel âge ont-ils à présent, » demanda le père Ovhannès, et où sont-ils? »

Mania le regarda d'un regard qui glaça le vieux prêtre jusqu'à la moelle des os.

— Ne... ne le sais-tu pas? dit-elle d'une voix éteinte, je pensais que tu le savais.

— Sont-ils au service militaire? interrogea le père Ovhannès doucement.

Mania inclina la tête. Elle sortit des fronces de sa jupe une lettre pliée.

— C'est ce que je voulais te prier de lire, fit-elle.

Le père Ovhannès fit glisser ses lunettes de l'épaisse chevelure blanche qui rejoignait sur le front ses sourcils épais, encore noirs comme l'encre.

Puis il lut qu'Hagop Vartanian, fils de Mania, veuve de Vartan Vartanian, maçon à Adana, était tombé à Kirk-Kilissé, le 31 octobre 1913, et avait été enterré en cette année, sur le champ de bataille, au même endroit.

Pendant que le prêtre lisait, Mania, les lèvres serrées, regardait du côté de la fenêtres et tenait ses yeux fixés dans l'espace. Le prêtre poussa un profond soupir et passa plusieurs fois la main sur sa longue barbe blanche. Puis il dit d'une voix assourdie:

— Et l'autre? Sais-tu quelque chose de lui? Mania fit plusieurs fois le signe de la croix. Puis lentement et dévotement elle se mit à baiser la main du prêtre en murmurant chaque fois quelque chose. Alors elle secoua négativement la tête sans répondre un mot.

Le prêtre soupira. Sa main s'enfonça plus fort dans les ondes de sa barbe.

— Je voulais te demander, dit enfin Mania, où tu crois que je doive aller pour avoir de ses nouvelles, car maintenant j'ai attendu assez longtemps.

— Mais pourquoi es-tu venue ici pour demander cela? s'exclama le prêtre tout étonné. Ne savait-elle donc pas qu'en ville les églises pouvaient beaucoup plus facilement se procurer des renseignements auprès du ministère sur le sort des blessés chrétiens?

Mania le regarda. Il y avait dans ses yeux une lueur d'étonnement. Alors elle dit:

— N'est-ce pas ici l'église de Saint-Stéphan? Comment pourrais-je aller à une autre église? Depuis que mon fils a reçu au baptême le nom de Stéphan,

je n'ai jamais connu d'autre église de ce nom que notre église à Adana. C'est là que je l'amenais dans toutes les grandes occasions et la mère de Dieu exauçait mes prières et les cierges que je brûlais devant l'image de saint Stéphan donnaient la santé à mes enfants.

— Et maintenant?

— Maintenant, je veux chaque jour mettre un cierge devant l'image de saint Stéphan ici, dans ton église. Ils m'ont pris mon fils aîné, et c'est le vent froid, et non pas la main de sa mère, qui lui a fermé les yeux. Maintenant je veux chaque jour prier la mère de Dieu et saint Stéphan pour celui qui me reste. Et toi qui es la parole du Seigneur dans cette église, tu m'aideras à retrouver mon fils.

Et voilà comment Mania s'était mise à bâtir sa hutte sur la falaise au-dessus de la mer onduleuse.

Elle la sépara en deux chambres et elle mit une double couche de terre du côté où soufflait le vent du nord. Stéphan aurait peut-être besoin de repos. Voilà aussi pourquoi elle creusa un trou si profond pour les pommes de terre; il fallait en être bien pourvu quand Stéphan viendrait, car qui sait si elle pourrait s'éloigner de lui les premiers temps? Elle dut aussi porter là-haut la provision de charbon de bois. Elle savait comment se procurer du poisson, et le père Ovhannès avait promis de lui faire envoyer le pain tous les deux jours... quand Stéphan viendrait.

Chaque dimanche matin, à l'aube, elle détachait son bateau de la plage et ramait d'un bras vigoureux loin de l'île. Elle ne regardait ni à droite ni à gauche et ne se souciait ni des embarcations qu'elle rencontrait ni des regards curieux qui suivaient la robuste vieille femme seule dans son bateau en pleine mer. Quand, après trois heures d'efforts, elle arrivait à la ville, dans le port rempli de vaisseaux et de bateaux de toutes grandeurs et de toutes nations qu'elle ne connaissait pas et s'inquiétait peu de connaître, on eût dit que personne n'était mieux habitué à se débrouiller dans ce chaos plein de dangers que cette vieille paysanne de l'intérieur de l'Asie Mineure. Elle se dirigeait à coups de rames, sûre et insensible aux interpellations, aux cris et au tapage. Seulement, ses yeux brillaient comme des diamants noirs à chaque obstacle qui menaçait son chemin.

— Tu dois aller à Galata, lui avait dit le père Ovhannès, tu dois aller à notre église de Galata.

Et c'est ce qu'elle faisait.

La première fois qu'elle était partie, elle avait lutté à travers le dédale de Galata, distribuant même quelques rudes coups par-ci par-là jusqu'au moment où elle s'était trouvée devant la porte monumentale de la vieille et vénérable église. Là, elle avait remis la lettre du père Ovhannès et reçu la promesse qu'on essayerait d'avoir des renseignements sur son fils.

Maintenant, elle revenait tous les dimanches. Elle s'agenouillait à l'intérieur, mais tout près de la porte et se signait dévotement. Elle sortait de sa jupe une pièce d'une piastre et la mettait dans le tronc des pauvres. Mais elle passait sans s'arrêter à côté du plateau d'argent chargé de longs cierges de cire pâle. Non, elle n'offrait pas de cierges au saint de cette église, elle ne le connaissait pas ce saint Grégoire qu'on appelle l'Illuminateur. Non, le plus puissant, c'était celui qui était là-bas, celui de la petite île, celui dont son fils portait le nom et vers l'image duquel elle soulevait ses petits garçons chez elle, à Adana, à partir du temps où ils étaient tout petits.

Un soir, au coucher du soleil, le père Ovhannès était assis tout seul dans sa chambre, une lettre devant lui sur la table.

Devant la fenêtre, passait et repassait sa femme, la respectable vieille mère Lucia, rassemblant les oies qui revenaient de la plage; elles avaient barboté au bord de l'eau et savouré leur pitance à plaisir; maintenant, il était temps de les faire rentrer, avant la fraîcheur du soir. C'était trop tard dans la saison pour qu'une si jeune couvée fût dehors au crépuscule.

La mère Lucia jeta encore un regard du côté du soleil couchant. Oui comme cela avait l'air beau et bon dans le ciel là-bas, presque comme si c'était l'entrée même du paradis. Mais un orage se préparait pourtant, pour plus tard; elle pouvait le sentir dans ses jambes. Le mieux était de sortir le gilet de peau du père Ovhannès; il avait toussé pendant la nuit. Maintenant toute la famille d'oies était à l'abri, et elle entra dans la maison pour aller prévenir son mari de prendre garde à l'air du soir. Il avait raconté qu'il voulait aller chez la vieille Mania dans la soirée. Pourquoi? Il ne l'avait pas dit et la mère Lucia ne demandait rien.

Mais, pourvu qu'il ne fût pas arrivé quelque chose au fils de Mania! Lucia pensa à son Dikran, qui était aussi son fils unique, mais qui, grâce à Dieu, était en sûreté bien loin de là, aux mines d'or d'Abyssinie où il travaillait déjà depuis quatre ans dans un des bureaux techniques, comme on les appelle. Ah! oui, le cher enfant, quand le reverrait-elle? Mais, au moins, il était loin de l'horrible guerre et la sainte mère de Dieu devait en être bénie.

A présent, c'était l'heure de mettre les verrous à la porte avant d'aller se reposer.

De son pas tranquille, elle se dirigea vers la vieille porte basse et avec peine fit glisser le lourd verrou. Puis elle fit le signe de la croix devant la porte et ensuite devant le verrou et, joignant les mains, elle resta un moment debout près de la porte bien close, murmurant la prière du soir contre les voleurs et les attaques et contre les scorpions et les serpents.

Notre maison est toute en fer,
Les murs sont en acier,
La sainte Vierge est à la porte;
Saint Grégoire est sur le toit,
Son manteau couvre le toit,
Sa crosse protège la porte.
Celui qui s'approchera de la porte,
Qu'il soit changé en pierre!
Celui qui marchera sur le toit,
Qu'il soit changé en fer!

Pendant ce temps, le vieux prêtre marchait de long en large dans sa chambre sans se lasser.

C'était une commission difficile qu'il avait à faire; il ne pouvait guère s'en rappeler une plus pénible pendant les 36 ans qu'il avait été prêtre dans la petite île. Mais il ne voyait aucun moyen de taire la vérité à Mania. Si Stéphan avait été tué, on aurait pu le lui cacher encore longtemps, naturellement, mais personne ne pouvait taire à sa mère et, encore moins, un prêtre assermenté, que le jeune soldat avait été apporté mourant à l'hôpital arménien de Yédi-Koulé et que son état était sans espoir, car les deux balles étaient si mal placées qu'une opération était impossible. Il en avait une dans le poumon et l'autre dans la colonne vertébrale, et l'inflammation du poumon avait déjà commencé; il n'en avait plus que pour quelques heures sans doute, et sa mère devait partir très tôt le matin pour le revoir encore vivant.

Le prêtre rencontra sa femme devant la porte.

— Le fils de Mania est au plus mal, dit-il. Je sors maintenant. Ne parle pas de cela.

La vieille Lucia joignit les mains et, quand son mari fut sorti, elle éclata en pleurs!

Ah! Seigneur Jésus! fallait-il que Mania perdît aussi celui-là! Ah! mon Dieu, que c'était dur d'être mère, comment le supporterait-elle! Que la mère de Dieu lui vienne en aide... Dikran, comment vas-tu, toi?...

Mania n'avait jamais voulu parler avec elle, pas plus qu'avec les autres habitants de l'île, mais c'était égal, elle, la vieille Lucia, aurait volontiers donné sa vie pour empêcher cette chose inévitable. Que la volonté de Dieu soit faite.— Oui, oui, mais comme c'était dur d'y penser...

La mère Lucia rentra dans sa cuisine; elle n'était pas tranquille; elle se mit à activer les charbons languissants du mangal, puis elle posa la bouilloire dessus et se mit à souffler sur les cendres chaudes. Quand le père Ovhannès rentrerait il aurait bien besoin d'une tasse de thé au gingembre. Mais Seigneur! où étaient donc les clefs?...

La bonne vieille oublia au même instant ce qu'elle cherchait et s'absorba

dans ses pensées devant le feu ardent du mangal, le cœur rempli d'angoisses pour le fils de Mania.

Ah! mais à quoi sert de se lamenter? Mieux valait faire sa prière du soir et, dans la prière à la mère de Dieu, chercher la consolation nécessaire aux cœurs maternels de ce monde si angoissés et si endoloris.

Et, lâchant d'une main le soufflet qu'elle tenait au-dessus des cendres, elle se signa pieusement et soupira tout bas et ardemment la prière à la mère de Dieu.

Sainte mère de Dieu,
Mes péchés sont plus nombreux
Que les monts et les vallons,
Plus nombreux que les pierres
Et que les cheveux de ma tête!
Ils sont comme une colonne
Qui se dresse contre le ciel
Comme un nid de démons.
Seigneur, sauve ma pauvre âme!
Sainte mère de Dieu,
Ne m'abandonne pas!

Quand le prêtre s'approcha de l'endroit de la côte occidentale de l'île où Mania avait l'habitude d'aller chaque soir voir le coucher du soleil après son labeur du jour, il vit de loin la silhouette de la vieille femme se dessiner dans le ciel en feu.

Elle était immobile, tournée vers la mer et appuyée sur son bâton. Il lui semblait qu'elle était aussi extraordinaire qu'une légende, comme elle était là, debout dans les derniers rayons. La tranquillité et la grandeur de la vaste mer l'enveloppaient toute. Son cœur cherchait la solitude pour y vivre avec son espoir. Et, maintenant, il devait aller briser ce cœur. Que Dieu lui donne la force de le faire et que Dieu lui donne, à elle, la force de supporter ce nouveau coup!

Mania n'entendait pas le prêtre approcher, le vent étant contraire. Aucun autre bruit que le murmure des vagues ne montait jusqu'à elle. Là, sur la hauteur, elle pouvait presque trouver la paix pour ses pensées; ce soir, pourtant, son cœur se serrait encore plus que d'habitude. Elle ne savait pas pourquoi, mais, ce jour-là, c'était surtout à Hagop qu'elle pensait. Il y avait tout le temps quelque chose en elle qui venait et s'en allait, et il lui semblait presque qu'elle n'osait pas penser à Stéphan. Elle avait un sentiment comme si c'était la veille qu'elle avait pris congé de son premier-né. Il était si vif et si gai, son Hagop, et il lui avait dit de ne pas oublier de lui chercher une femme pendant qu'il serait loin, et qu'après ils retourneraient tous ensemble à Adana. Ah! comme il était grand et fort, et si habile dans tout ce qu'il faisait. Et il n'avait jamais été malade, pas

un seul jour de sa vie; ce n'était pas pour rien qu'elle l'avait conduit chaque soir à la source de Saint-Hagop et lui avait fait boire de son eau.

Et les beaux souliers de Yémini qu'il lui avait faits! Mania se pencha pour les toucher et caresser de ses doigts le cuir épais. Déjà, à ce moment-là, elle avait pensé que c'était comme un cadeau d'adieu...

Et quand il était mort son Hagop, elle avait compris que Dieu avait en effet voulu que les souliers fussent son dernier cadeau. Alors elle avait d'abord pensé à les mettre de côté, à les cacher avec les médailles de baptême de Stéphan, les seules choses qu'elle avait sauvées et qui lui restaient après les massacres. Mais elle n'avait pas pu. Il lui semblait que ce serait impossible de supporter la pensée que jamais — jamais son fils aîné ne lui reviendrait plus, le secret orgueil de son cœur, son bâton de vieillesse...

Et voyez, maintenant, quand même elle marchait tous les jours sur les pierres de l'île et descendait et remontait la côte de sable aigu avec les lourds fardeaux sur le dos, les souliers n'avaient pas une déchirure. Elle avait un sentiment indéfini et inexplicable qu'ils n'en auraient jamais...

Et la jeune fille, Dsarig, qu'elle avait choisie comme femme pour son fils, c'était une bonne ménagère et elle savait tisser les plus beaux tapis, et cela, c'était quelque chose qui rapportait bien. Aussi plus d'une famille avait-elle regardé Mania de travers quand elle avait obtenu la promesse du père pour son fils, mais le meunier Arménag savait ce qu'il faisait en donnant la préférence à Hagop. Le garçon était connu partout pour son zèle et son bon caractère. A vingt ans, il mettait déjà chaque jour quelques piastres de côté en travaillant dans son échoppe de cordonnier. Oui, la fille à qui il devait envoyer la robe de noce pouvait être sûre que rien ne manquerait à cette parure, ni les broderies d'or, ni le meilleur velours que l'on pourrait trouver dans tout Ismidt.

Mania réfléchissait. Peut-être que maintenant elle pourrait être pour Stéphan...

Un violent serrement de cœur l'étreignit. Voilà qu'elle était là de nouveau cette étouffante angoisse pour Stéphan, plus terrible encore qu'elle ne l'avait été pendant les deux derniers jours; même en construisant la maison elle n'avait pu la maîtriser. C'est peut-être pourquoi elle s'était efforcée de penser à Hagop, mais à présent, voilà que c'était là de nouveau, plus fort que sa volonté, se cramponnant à son cœur avec tant de cruauté qu'il lui semblait qu'elle allait en mourir...

De mauvais yeux avaient dû la regarder aujourd'hui.

Oui, naturellement, c'était cela.

Elle étreignit son bâton de ses deux mains en les joignant sur la poignée recourbée et, fermant les yeux, elle se mit à marmotter la « Prière contre les mauvais yeux ».

Le Seigneur arriva,
Monté sur un nuage ;
De quatre côtés le monde trembla.
Il vint s'asseoir sur son siège de gloire,
Il appela les anges ;
Arriva Paul, arriva Pierre.

Celui qui dira cette prière
Par trois fois,
S'il tombe au feu,
Ne sera pas brûlé ;
S'il est frappé par l'épée,
Ne sera pas blessé.
Ses yeux ne verront jamais l'enfer,
Il méritera le Paradis.

Mauvais œil, mauvaise heure,
Où vas-tu ?
Vers la pâte sans signe de croix,
Vers le berceau découvert,
Vers la lucarne ouverte,
Vers l'épaule du bon bœuf,
Vers l'épaule du bon buffle,
Vers la crinière du bon cheval,
Vers le troupeau des bons moutons,
Vers l'orge du bon champ,
Vers tout ce qui est bon.

Celui qui dira cette prière
Par trois fois,
S'il tombe au feu,
Ne sera pas brûlé ;
S'il est frappé par l'épée,
Ne sera pas blessé.
Ses yeux ne verront jamais l'enfer,
Il méritera le Paradis.

Elle allait répéter la prière dès le commencement, lorsqu'elle aperçut le père Ovhannès monter vers elle.

Elle enfonça brusquement son bâton dans le sable comme si elle sentait qu'elle allait tomber, puis elle se redressa. Alors elle vit qu'il tenait une lettre à la main et, à mesure qu'il approchait, elle pouvait mieux voir l'expression de profonde gravité qu'avait son visage sous le bonnet noir. Il s'approchait de plus en plus ; elle entendait les pierres rouler sous ses pieds, mais il ne disait pas le mot qu'elle attendait. Puis il s'arrêta et la regarda d'un air plein de tristesse.

Elle poussa un cri rauque et perçant en frappant ses mains l'une contre l'autre au-dessus de sa tête. Le bâton roula au bas de la falaise.

— Seigneur Jésus! quel message as-tu pour moi? cria-t-elle, et ses yeux désespérés semblaient arracher la lettre de sa main...

Il posa doucement la main sur sa tête.

— Tu peux encore le trouver en vie, Mania, — essaye de plier ton cœur à la volonté de Dieu.

Elle s'était affaissée sur le sable et elle restait là, couchée à demi et se balançant d'un mouvement machinal en gémissant douloureusement, tandis qu'il lui lisait le contenu de la lettre.

Il lui semblait que la voix de la pauvre femme avait perdu tout son humain.

— Puis-je y arriver aujourd'hui? sans attendre? — Père Ovhannès! dis-moi la vérité! Tu disais que je peux le revoir! Ne me cache rien, crois-tu que les yeux de mon fils peuvent me voir encore une fois?

Sans attendre la réponse, elle se releva lentement, vacillante, comme un pin brisé après l'orage.

— Dans mon lit, il y a les deux médailles d'or du baptême de Stéphan. Tu dois les porter à l'église et les pendre à l'image de saint Stéphan. Je les lui donne; me le promets-tu sur la vie de ton fils?

Le prêtre promit. Elle se calma un peu.

— Qui peut me dire la route pour aller là-bas? demanda-t-elle.

— C'est trop tard pour ce soir, répondit le prêtre, mais il parlait à des oreilles qui ne voulaient pas entendre.

— Dis-moi seulement où est l'hôpital, reprit-elle avec insistance.

Il le lui expliqua, et elle avait l'air de graver chaque mot dans la chair vive de son cœur.

— Mais tu dois aller un bout par le chemin de fer, ajouta-t-il, une demi-heure environ.

Mania secoua la tête.

Elle n'avait jamais été en chemin de fer, et comment pouvait-elle être sûre qu'il la conduirait là où était Stéphan. Elle pensait aux bons souliers d'Hagop; oui, elle avait plus confiance en eux.

— Ne puis-je pas marcher? dit-elle.

— Tu peux prendre le train sans crainte, répondit le prêtre, et, ajouta-t-il avec précaution, il vaut mieux... ne pas perdre de temps.

Les yeux de la malheureuse se remplirent d'épouvante. Un instant le prêtre sentit dans son cœur quelque chose qui ressemblait à une révolte contre Dieu, et il s'empressa de faire humblement le signe de la croix sur sa poitrine.

— Alors je prendrai le train, dit Mania d'une voix éteinte.

— Si tu attends à demain, je t'enverrai un homme qui t'accompagnera à l'hôpital, dit-il, ce soir c'est trop tard.

Il regarda vers l'ouest où la mer semblait se confondre avec l'horizon empourpré.

— Maintenant le soleil est couché et tu sais que tous les habitants du village sont au lit.

Il montra du doigt les nuages chargés d'orage qui venaient du sud.

— Nous aurons du vent, peut-être une tempête et de la pluie. Tu ne peux pas ramer toute seule cette nuit, tu dois plutôt attendre et partir demain matin à l'aube. Tu ne peux quand même pas prendre le train cette nuit. Nous sommes en zone de guerre et il n'y a point de train avant le jour. Viens chez moi, tu y passeras la nuit, et je te donnerai une lettre. Je dois écrire à l'hôpital.

Mania regarda la mer au loin.

— J'aime mieux aller et attendre à la gare, dit-elle de sa voix rauque, comme ça je serai sûre de ne pas arriver en retard pour le train. Es-tu bien certain qu'il s'arrête près de l'hôpital?

— Oui, à la station de Yédi-Koulé. Mais les nuits sont froides et tu ne peux rester là-bas toute seule, répéta le père Ovhannès, et demain, de bonne heure, tu peux avoir un guide.

— Les hommes ne peuvent plus m'aider, murmura Mania. Père Ovhannès, n'oublie pas de placer les médailles d'or devant l'image de saint Stéphan.

Elle n'écouta pas sa réponse, mais lui prit la main et la baisa. Puis, sans dire une parole de plus et sans rentrer d'abord dans sa maison, elle se mit à descendre la falaise.

Le père Ovhannès s'en alla lentement le long du petit sentier sablonneux. Son cœur était plus lourd qu'il ne l'avait été depuis le départ de Dikran. Il n'avait jamais vu un vide si immense que celui des yeux de Mania quand elle s'était mise en route.

Quelques minutes plus tard, il entendit le bruit de ses rames qui s'éloignaient du rivage.

Ce soir-là, le père Ovhannès veilla longtemps dans son petit cabinet de travail pour écrire sa lettre à l'hôpital.

La vieille mère Lucia se glissait vers lui de temps en temps. Elle tenait le thé au chaud sur le mangal. Sous le cendrier noir un chat bigarré s'étirait parfois tout de son long, avec ses deux chatons suspendus à son corps.

Elle lui apportait la dernière tasse de thé au moment où, avec un soupir, il mettait de côté la grande feuille de papier soigneusement écrite et la saupoudrait de sable. Alors il se mit à écrire l'adresse.

Elle devait être écrite en turc. Le père Ovhannès repoussa ses lunettes des rides de son front jusque dans ses épaisses mèches blanches. Il plongea plusieurs fois sa plume dans l'encre; les rides de son front devenaient plus profondes. La mère Lucia se pencha une minute sur son épaule, en mettant la tasse avec précaution à côté de la grande feuille, prenant bien soin de ne pas l'effleurer. Elle regarda avec respect les signes incompréhensibles pleins de fioritures et de points qui se dessinaient lentement de droite à gauche sous la main de son mari.

Ah oui! il y avait assez de savoir dans le monde, bien plus qu'une vieille femme, qui ne savait pas même écrire son nom, pouvait se l'imaginer...

Le père Ovhannès posa la plume et se redressa dans son fauteuil. Enfin, c'était fini, tout fini, jusqu'à l'adresse: « Garekine Effendi Ohannian. Hôpital arménien, Yédi-Koulé. » Il plia soigneusement la lettre et la glissa dans l'enveloppe en poussant un soupir.

La vieille Lucia suivait tous ses mouvements, silencieuse, debout derrière sa chaise. Elle ne savait pas même pour qui était la lettre, et il ne lui serait pas venu à l'idée de le déranger pour le lui demander. Mais quelle fine et belle écriture il avait, son mari! Et comme il savait faire de grandes lettres! Il s'agissait sûrement de la pauvre Mania et de son fils.

Alors le père Ovhannès se mit lentement à siroter son thé. Le gilet de peau pendait derrière lui, sur le dossier de la chaise.

Une semaine après, Mania revint.

Les tresses de cheveux qui pendaient sur son dos étaient maintenant si blanches que les gens de l'île pensaient qu'ils n'avaient jamais rien vu de si blanc, pas même la barbe du père Ovhannès.

Elle ne répondait rien à ceux qui lui parlaient. Sûrement, elle ne les entendait même pas. Ses yeux étaient enfoncés dans leurs orbites et paraissaient avoir perdu le sens de la vue. Elle marchait comme une somnambule autour de sa maison inachevée. Puis elle se coucha et resta au lit, immobile jour après jour.

On avait annoncé au prêtre que Mania était revenue. Il la trouva couchée là-haut comme une morte.

Le médecin qu'il fit venir d'une île voisine déclara que, si elle était restée ainsi quelques jours encore, elle serait morte de faim. Le père Ovhannès et la mère Lucia se donnèrent beaucoup de peine pour lui faire prendre un peu de soupe et de lait. Elle n'avait pas plus de forces qu'un enfant dans le sein de sa mère, disait la vieille Lucia à son mari.

Les jours passèrent. La vieille femme restait couchée. Elle n'avait pas encore prononcé un mot. Chaque jour, au coucher du soleil, le prêtre montait la voir. Un soir, elle lui fit signe de se pencher vers elle. Elle le regardait et, dans ce regard, il sentait un tel monde de douleurs que cela lui faisait mal jusqu'au fond de l'âme. Elle articula d'une voix haletante:

— Il ne m'a pas reconnue.

Le prêtre lui pressa la main en inclinant doucement la tête.

Oui, il le savait bien... il le savait bien...

— Mais tu dois essayer de remercier Dieu pour cela, dit-il, car ainsi Stéphan n'a pas souffert. Il y en a tant qui ont souffert, souffert terriblement... Et tu ne dois pas oublier que, si Stéphan avait vécu, il aurait été paralysé.

Mania murmura quelque chose que le prêtre ne put comprendre. Elle leva

dans l'espace ses deux mains vides et les regarda, puis les laissa retomber sur le lit.

— On ne pouvait pas enlever les balles, Mania, continua le père Ovhannès, celle qui était dans la nuque en tous cas, on ne pouvait absolument pas la retirer. Garekine Effendi l'a écrit lui-même. Et l'autre — le père Ovhannès se parlait plutôt à lui-même d'un air pensif, et Mania ne paraissait plus l'écouter — et l'autre était cause de l'inflammation du poumon. Chacune des deux était à elle seule mortelle, disait la lettre, et c'est seulement parce qu'il avait une constitution si extraordinairement forte qu'on peut s'expliquer qu'il ait pu survivre quatre jours à ses blessures.

Le prêtre poussa un long soupir. Ah oui! il y a une incroyable force vitale dans un si jeune corps...

Il regarda Mania qui était étendue toute tranquille. Il n'avait jamais rien vu de si anéanti. Le père Ovhannès ne voulait pas discuter avec Dieu, non. Mais, pourtant, il ne pouvait s'empêcher de penser comment cela aurait pu être, si Stéphan n'avait pas été envoyé à Tchataldja et s'il n'avait pas pris part à cette petite escarmouche d'avant-poste sans importance et sans résultat d'aucune sorte, si ce n'est pour celle qui était couchée là. Oui, c'était réellement vrai, ce qu'il avait entendu dire, que les Turcs mettaient les soldats chrétiens aux premiers rangs dans toutes les troupes et qu'eux-mêmes restaient derrière. Stéphan avait été aussi le seul du peloton qui fût blessé grièvement, comme le lui avait appris l'église de la ville. Et c'était lui qui avait été frappé, lui qui était sorti sain et sauf de toutes les grandes batailles, de Kirk-Kilissé où son frère avait eu la tête écrasée par un obus, du bain de sang de Loulé-Bourgas d'où toute l'armée avait fui dans la plus sauvage panique, et il avait survécu à la retraite à travers les marécages, dans la vase jusqu'à la taille, et sans nourriture pendant quatre jours. Il était sorti de tout cela vivant et sans une égratignure. Et puis le choléra était venu et le fils de Mania en avait aussi été préservé, et voilà qu'il devait perdre la vie au moment même de l'armistice...

Le père Ovhannès prit son bréviaire et l'ouvrit en soupirant.

Il se mit à lire, mais ses pensées étaient tantôt auprès de la vieille mère, couchée là, abattue par la main de Dieu qui nous semble parfois si dure, si dure à nous autres humains, et tantôt auprès de son propre fils, son fils unique, la joie, l'orgueil et l'espérance de son cœur.

Et un sentiment inquiétant de la volonté inévitable et inflexible du sort s'empara de son âme, tandis qu'il lisait les dernières lignes de la « Pieuse plainte » pour celle qui était couchée là, jour après jour, sans un cri et sans une larme.

Si le malheur n'était venu des hommes,
J'aurais pleuré si fort
Que le monde entier m'aurait entendu.
Mais le malheur m'est arrivé de Dieu!

Je pleurerai si bas
Que le seuil même de ma porte
Ne pourra pas m'entendre.

Le père Ovhannès soupira profondément. Mania s'était endormie, ses vieilles mains brunes jointes sur la couverture rouge à grands ramages.

Quand le médecin revint le lendemain matin, il la trouva tremblante de fièvre. Pendant les jours qui suivirent, elle n'eut que rarement sa pleine conscience. Elle se croyait toujours en route pour aller voir son fils.

Le médecin disait à ceux qui lui en parlaient que la nuit d'orage où Mania avait ramé sur la mer pour arriver à l'hôpital lui avait presque coûté la vie.

Les pensées de la pauvre femme s'agitaient autour de ce qui lui était arrivé pendant ce voyage et à l'hôpital où elle était entrée, les vêtements trempés, pour trouver son fils l'âme enveloppée des brumes de la fièvre.

L'idée qu'il ne l'avait pas reconnue était ce qui la tourmentait le plus et, chaque fois que le délire la prenait, elle parlait à Stéphan et le suppliait de la regarder et de lui parler.

« Regarde-moi, mon bâton de vieillesse, la couronne de mes cheveux blancs, ne suis-je pas ta vieille mère... ta mère qui te donnait le sein quand tu étais petit — ô mon petit oiseau d'or, mon âme, ma colombe blanche, la fleur parfumée de mon cœur! Qu'est-ce qu'ils ont fait de toi? »

Elle revivait continuellement sa dernière heure. Quand Stéphan lui avait, dans sa fièvre, souri, les joues roses et les yeux brillants, elle avait eu un moment d'espoir. Elle s'était agenouillée près du lit et, l'entourant de ses bras, s'était mise à chanter pour lui un chant lent et monotone, mais où toute l'ardeur de son chagrin tremblait dans sa voix.

Je regarde et je pleure, moi, la mère de cet enfant!
Je dis : malheur à moi!
Que deviendrai-je maintenant, misérable que je suis?
J'ai vu mort mon fils d'or.

La rose parfumée,
On l'a ravie de mon sein, mon âme a défailli!
Ma belle colombe d'or,
On l'a fait envoler de mes bras! mon cœur est brisé!

Ma gentille tourterelle doucement roucoulante,
Le faucon de la mort l'a frappée et m'a blessée;
Ma petite alouette à la voix suave,
On l'a prise et emportée au ciel!

Mon grenadier verdoyant, tout couvert de fleurs,
La grêle l'a détruit sous mes yeux!
La pomme rouge sur mon arbre,
Le fruit parfumé parmi mes feuilles.

Mon bel amandier tout fleuri,
On l'a secoué et l'on m'a laissée sans fruits !
On l'a saisi et jeté à terre
Et l'on a piétiné la terre où il gît.

Oh ! que deviendrai-je, misérable que je suis ?
Tous les malheurs m'ont envahie !
... Reçois, du moins, mon Dieu, l'âme de mon enfant,
Et fais qu'elle repose dans le ciel lumineux !

Il ne l'avait pas reconnue.

Pendant tout le reste de la nuit il avait murmuré un flot de paroles incompréhensibles qui brisaient le cœur de la mère désespérée.

Au matin, à la pointe du jour, elle avait vu ses yeux s'éteindre.

Les jours passèrent et Mania gardait toujours le lit. La vieille Lucia la soignait et le père Ovhannès montait chaque soir vers elle, malgré son asthme.

Il ne savait pas au juste si la fièvre l'avait quittée. Elle ne parlait que rarement.

Quelquefois, pourtant, elle racontait comme on avait été bon pour elle à l'hôpital, et — ce fut la seule fois où l'on vit des larmes dans ses yeux — combien Garekine Effendi avait été bienveillant. Le père Ovhannès soupira quand il entendit cela. Oh oui ! le cœur de Garekine Effendi savait sympathiser avec la douleur humaine et, naturellement, lui pouvait comprendre le chagrin de Mania; n'avait-il pas lui-même perdu son fils unique, il y avait maintenant quatre ans ?

Un soir, quelque temps avant la fête de saint Stéphan, elle dit au père Ovhannès :

— Combien y a-t-il de garçons ici, dans l'île ?

Le père ne le savait pas exactement; il se mit à calculer et à recalculer. Mon Dieu, si on les comptait tous, aussi ceux qui étaient dans les deux maisons neuves au nord de l'île et ceux qui couraient par là autour sans acte de baptême, il devait bien y en avoir de trente à quarante. Mais pourquoi voulait-elle savoir cela ?

Mania murmura en s'excusant qu'elle attendait seulement le jour de la Saint-Stéphan. Puis elle se plongea dans ses réflexions et ne parla plus.

Mais, le lendemain soir, quand le prêtre revint auprès d'elle, elle recommença.

Voilà bientôt le jour de Saint-Stéphan, dit-elle. Elle le sentait, car là, dans l'île, où il n'y avait pas de vigne, ce n'était pas facile de le savoir. A Adana, et après à Ismidt où elle avait vécu depuis les massacres, elle pouvait le remarquer au raisin quand ce jour-là s'approchait. Et Stéphan, quand il était petit, avait toujours été le premier à surveiller les grappes à cause de la fête de son patron.

Mania se tut, et ses yeux semblaient revivre les souvenirs heureux du passé. Puis elle continua doucement à phrases entrecoupées.

— Oui, c'est bientôt la fête. Et ce jour-là il faudra allumer toutes les lumières de l'église. Et tous les petits garçons de l'île doivent porter un cierge devant l'image de saint Stéphan. J'ai l'argent pour ça dans ma robe du dimanche qui est là dans le coffre. Tu dois partager l'argent en deux parts égales. Je ne me rappelle plus exactement combien il y a. Une moitié doit être envoyée à la Source de Saint-Hagop près d'Adana et distribuée aux malades et aux infirmes qui viennent y chercher la santé, et l'autre moitié doit être pour les cierges de l'image de saint-Stéphan. Et ce qui restera sera pour toi, père Ovhannès, et que Dieu donne de la force à ta voix et de l'ardeur à ta parole quand tu liras une messe pour mon fils.

Après cette conversation, Mania eut l'air beaucoup plus tranquille. Quelques jours plus tard elle se leva et, à l'heure du crépuscule, elle alla d'un pas incertain à la place où elle avait eu l'habitude d'aller chaque soir regarder le soleil descendre dans la mer.

Pendant les semaines qui s'écoulèrent encore jusqu'à la Saint-Stéphan, elle se traînait chaque soir à cet endroit. Elle n'allait pas à l'église. Elle ne répondait a aucun de ceux qu'elle rencontrait. Tous les habitants de l'île étaient d'accord que Mania avait la raison troublée : c'est que son regard avait pris cette expression lointaine et vague qui effrayait tant les enfants. Et son dos, qui avait été si droit, même dans le temps où elle portait de la terre pour bâtir sa maison, était devenu faible et courbé comme celui d'une centenaire.

La veille de la Saint-Stéphan, vers le soir, Mania quitta sa maison et descendit la falaise pour aller à la petite église qui s'abritait paisiblement contre les roches au bas de la côte. La coupole blanche étincelait dans le crépuscule vaporeux. Des corneilles volaient en croassant et se posaient sur les arbres du cimetière. Le soleil était bas à l'horizon, et la paix et la sérénité du soir enveloppaient la petite île.

La porte de l'église était encore ouverte. C'était si sombre à l'intérieur que Mania pouvait à peine distinguer les cadres d'or des tableaux des saints : la vierge Marie avec l'enfant sur ses genoux et le patron de l'église, saint Stéphan avec sa main d'argent et la lance à travers la poitrine, sa soutane souillée de gouttes de sang.

On avait mis des cierges frais devant l'image, et elle était ornée d'une couronne de genêts et de baies rouges. C'était certainement l'œuvre de la bonne mère Lucia. Que Dieu l'en récompense!

Tout était prêt pour la messe du lendemain, Mania le voyait bien. Le père Ovhannès ne la trompait point.

Au haut de l'image, les deux médailles d'or du baptême de Stéphan brillaient dans la pénombre.

Quand Mania les aperçut, il lui sembla que ses jambes ne pouvaient plus la porter; elle s'affaissa devant le tableau avec un gémissement sourd. La seule

sensation qu'elle percevait encore était comme si un flot de sang chaud quittait son cœur lentement et le vidait. C'était le même sentiment qu'elle avait eu la nuit où, à genoux près du lit d'hôpital, elle avait chanté pour son fils; ce devait être sûrement ce que l'on appelle mourir de chagrin.

Ce n'était qu'auprès de la mère de Dieu qu'elle pouvait trouver du secours pour son cœur affligé. Elle se traîna vers l'image et s'agenouilla en murmurant la même prière qu'elle avait toujours faite à Adana.

« Sainte mère de Dieu, fais que les plaies de ton fils nous guérissent de nos péchés et accueille nous un jour dans son royaume. »

Elle baisa l'image et ajouta encore sa propre prière, celle qu'elle disait toujours quand elle priait devant l'image de la sainte Vierge.

« Je te promets d'aimer ton fils pendant toute ma vie et jusqu'à ma mort, et de suivre ses saints commandements. Je te le jure sur la vie de mes fils. »

Les mots moururent sur ses lèvres et elle tomba à la renverse, les yeux attachés sur la mère de Dieu qui portait son enfant dans ses bras en souriant... elle éleva ses propres mains, ses mains vides vers l'image... devant le visage de la Madone... et elle s'en frappa la poitrine, sa vieille poitrine flétrie...

La prière fuyait de ses lèvres...

Elle n'avait plus de fils! Elle ne pouvait plus jamais dire les saintes paroles qui l'avaient suivie depuis sa jeunesse. La mère de Dieu l'avait abandonnée. Elle était sans enfants!

Tout était fini...

Quand le soleil se leva sur le jour de la Saint-Stéphan, le cadavre de la vieille Mania surnageait près de la plage. Elle était étendue la face vers le ciel, les yeux grands ouverts ; ils étaient encore plus insondables dans la mort qu'ils ne l'avaient été pendant la vie.

C'était comme si les flots ne savaient au juste que faire du cadavre de la vieille mère. Doucement ils passaient et repassaient sur son visage...

Peu à peu les grands yeux noirs furent couverts... Puis le cadavre fut saisi par le courant et emporté au large.

Dans la petite église, les cierges brillaient devant l'image de saint Stéphan. Le chant des enfants de chœur s'envolait par la porte ouverte. La messe avait commencé.

Là-haut, au-dessus de l'île, le vent du sud hurlait autour de la maison inachevée de Mania.

Une nuit de clair de lune

L'horloge sonne lentement deux heures à l'église de Sainte-Marie au milieu de la Grande-Rue de Péra. Deux automobiles, se suivant de près, passent rapidement. Puis encore une. Et toutes les trois quittent la rue asphaltée et roulent sur le pavé inégal et raboteux d'une des petites rues latérales. Là, elles s'arrêtent devant une grande maison de cinq étages.

Deux hommes descendent de la première voiture et, entrant dans la maison, montent l'escalier en tâtonnant.

Immédiatement un garde de nuit se place près de la porte fermée de l'automobile, son bâton et son sifflet à la main. A l'intérieur, sont pressés cinq ou six hommes silencieux. Personne ne peut distinguer exactement combien ils sont, car les lumières de la rue sont éteintes, et la lune n'est pas encore apparue au-dessus des toits. Et, même quand elle luit, sa lumière ne peut jamais pénétrer dans les ruelles étroites où se passent les œuvres des ténèbres.

Le garde allume une cigarette. Afin d'éviter le courant d'air, il se penche un peu vers la vitre baissée. La lueur tombe en tremblant sur quelques-uns de ceux qui sont assis là dedans. A demi dans l'ombre, poussé dans le coin le plus près de la portière, on voit un visage de jeune Napoléon, immobile. On ne distingue clairement qu'une de ses mains, une main aristocratique et pâle crispée sur son genou. La lueur de l'allumette fait scintiller un instant le gros brillant de sa bague. Des menottes de fer emprisonnent son poignet blanc. A côté de lui, la flamme éclaire le bas d'un visage: la bouche silencieuse et serrée du docteur Sarkis Manougian.

A ce moment un fier et fin profil, sous des cheveux d'un noir bleuté, passe devant lui. Une main tend au gardien un papier, avec quelques lignes rapidement écrites au crayon.

— Je te donne dix livres si tu veux remettre ce papier avant le jour à von der Golz pacha lui-même.

— A quoi bon, Haïk? dit un autre à voix basse et en français. C'est bien inutile, même si tu donnais cent livres.

Le bekdji a silencieusement saisi le papier et l'argent et porte la main à son fez. Il regarde au fond de l'ombre les autres hommes l'un après l'autre. Est-ce que peut-être un autre des effendis?... La bague qui brille là à une main...

Personne ne bouge.

Ceux qui sont montés dans les bureaux de rédaction, là-haut, se font attendre. De la rue, on a entendu frapper fortement à des portes, puis plus rien.

Maintenant on voit des raies de lumière filtrer à travers les contrevents.

Le battant de l'un d'eux est jeté contre le mur; le bruit du coup semble venir du cinquième étage. Dans l'obscurité un ordre bref retentit à travers l'espace, un seul mot:

« Les fers. »

De la dernière automobile qui est presque vide, sort un homme. Avant d'entrer dans la maison, il allume une lanterne qu'il suspend à la manivelle de la voiture.

Quand les hommes redescendent, ils conduisent entre eux des ombres silencieuses. Un des prisonniers n'a que son pyjama et un pardessus.

On les met dans la dernière automobile. Une voix crie:

— Il n'y en a que quatre au lieu de cinq. Je donne vingt-quatre heures pour le trouver. Si on ne le trouve pas qu'on prenne son père. Djavid bey, regardez donc si nous avons son adresse.

A la lueur de la lanterne, l'autre lit une liste.

— Asmali Medjid n° 116. Allons le prendre tout de suite, Izzet bey. Si le fils se rend, nous pouvons lâcher le père ou le garder. Les ordres de Riza Tevfik bey ne sont pas toujours faciles à comprendre.

— Allons.

La ruelle redevient vide et silencieuse. Tout est sombre.

Une seconde seulement, une lueur brille au coin de la rue. C'est le garde de nuit qui brûle un bout de papier à la flamme d'une allumette.

Quand les automobiles ont traversé l'ombre de Péra et de Galata et arrivent au Bosphore, la lune s'est levée.

Large et rayonnante, elle luit au-dessus de la gare de Haïdar-Pacha sur la côte asiatique.

* * *

Le Bosphore se déroule comme un sombre ruban de velours parsemé des rayons d'argent de la pleine lune. Eblouissant de sa beauté surnaturelle, l'astre regarde fixement les côtes dentelées, l'eau noire et tremblante, les demeures humaines et les joies et les misères de la nuit, l'amour et la haine des hommes et leurs œuvres irréparables.

A Yénikeuy, dans le jardin de la grande villa de Riza Tevfik pacha, une jeune Turque attend près de l'eau immobile comme une statue; elle regarde de ses yeux fixes du côté de Gök-Soujou [1].

... En ce moment, la lune répand sa lumière sur l'herbe grasse de la prairie et sur les amandiers en fleurs. Un ennuque gigantesque marche de long en large devant la haute grille, en grommelant. Appuyée contre le bassin de la

[1] Les Eaux-Douces d'Asie.

fontaine, une vieille négresse dort à moitié. La lune fait briller les bottes vernies de l'ennuque au moment où, avec colère, il lève la jambe pour donner un coup de pied à la forme affaissée.

— Allah! Allah! — Que tu m'as donc fait peur, Ali Ekber!

— Si tu ne fais pas bientôt rentrer ta demoiselle, tu verras!

La vieille se lève, tout engourdie.

— Viens-tu, Irfân? Viens-tu, ma petite colombe? C'est tard, gémit-elle, Ali-Ekber va se plaindre de nous à ton père, tu sais, si nous...

La jeune Turque se tourne lentement. Les rayons de la lune tombent sur la pâleur de son visage de marbre. Elle glisse comme une ombre vers la haie de magnolias qui sépare le jardin de son père de celui de la villa voisine, celle du docteur Manougian.

Le visage penché sur les fleurs blanches, elle boit leur parfum en pensant au passé.

...Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce qu'il y a? C'est la nuit, et pourtant? N'entend-elle pas qu'on marche de l'autre côté de la haie en fleurs?

Elle abaisse quelques rameaux et regarde.

Une femme est là. Une jeune femme vêtue de blanc qui fixe des yeux pétrifiés dans l'impitoyable solitude éclairée par la lumière blanche.

—Abdoullah! murmure la jeune Turque, les lèvres tremblantes, Abdoullah!

D'un mouvement soudain, elle tend les bras vers la femme en blanc, de l'autre côté des magnolias — les fleurs blanches, douces et traîtresses, au parfum enveloppant et dangereux...

Alors elle tire son voile sur son front et s'en va, semblable à une prisonnière qui regarde sa cellule.

L'eunuque la suit d'un mauvais regard. Serait-elle en relations avec cette famille de Giaours? serait-il vrai qu'elle se meurt de chagrin à cause de la mort de ce misérable Abdoullah bey, l'ami de ces Arméniens? Ah! ça! ils n'ont que ce qu'ils méritent, ces voisins-là, et cette nuit...

Une porte s'ouvre doucement. Une silhouette sort.

La lumière lunaire remplit le jardin aussi clair qu'en plein jour. La clarté limpide se glisse entre les calices de la haie de magnolias et fait scintiller le cadran et les diamants de la petite montre du bracelet de Madame Manougian au moment où elle lève la main pour regarder l'heure à son poignet.

Deux heures moins un quart. Dans un quart d'heure le bateau arrive, le bateau du vendredi soir, le bateau d'un vendredi du mois de ramazan. Comment supporter l'attente de ce dernier quart d'heure?...

... La nuit dernière on pouvait comprendre qu'il ne soit pas rentré. — Il reste toujours en ville le jeudi soir après les meetings?...

... Oui, c'est bien juste qu'il ne soit pas rentré hier, c'était la nuit de jeudi. Et il reste toujours en ville...

Elle regarde de nouveau sa montre. Il est deux heures moins douze minutes. Dans douze minutes le bateau arrive. Le bateau du vendredi soir, un vendredi de ramazan. Comment passer ces douze minutes?...

Elle s'arrête et regarde le ciel éclairé.

Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce qu'il y a? C'est la nuit... et pourtant? N'entend-t-elle pas des pas de l'autre côté de la haie en fleurs?

Elle abaisse quelques rameaux et regarde.

Une femme est là. Une jeune femme vêtue de blanc qui fixe des yeux pétrifiés du côté de Gök-Souju.

Pauvre Irfân Hanoum! Qu'a-t-elle? Personne ne le sait, mais elle est devenue comme une ombre pendant les deux derniers étés.

Ne fait-on pas du bruit dans la maison des domestiques? Non, — ils dorment naturellement.

... Quelle heure est-il? Deux heures moins dix. Le bateau arrive dans dix minutes...

Ils ne dorment pourtant pas là dedans! Peut-être que son mari a ordonné à Hagop de l'attendre.

Son visage se contracte de douleur silencieuse. Elle se tord les mains doucement, sans proférer un son.

... Quelle heure est-il? Deux heures moins cinq. La tête lui bourdonne.

La nuit dernière...

Il y a quelqu'un vers la porte grillée. Elle l'a senti tout le temps. Mais cela lui est égal. Vient-on faire une perquisition? celle qu'ils attendent depuis les premières arrestations de l'avant-dernière nuit?

Le bateau arrive. Comme un vaisseau fantôme, il s'avance au clair de la lune; il dépasse la jetée et sort de l'eau noire pour entrer dans la lumière blanche et mouvante.

Debout, immobile, elle le regarde venir, comme le condamné à mort attend le coup de hache qui va tomber.

Quand les derniers passagers tardifs ont disparu sur le chemin, une figure sort de l'ombre que projette le pignon de la maison des domestiques.

Machinalement, sans étonnement, elle regarde l'homme s'approcher d'elle. C'est Hagop. Il est vêtu comme pour un voyage et porte un paquet à la main.

... Quelle heure est-il? La nuit dernière...

— Madame, n'aie pas peur, c'est seulement moi.

— Oui, Hagop.

— Je suis resté là toute la nuit. Je savais que... que si Effendi ne venait pas... par le bateau de nuit... je devais... te parler.

— Oui Hagop.

— Madame, ils en ont arrêté quarante hier soir. Et on devait encore en arrêter vingt-cinq cette nuit. Je le sais par quelqu'un que j'ai payé pour me le dire.

Tu sais que j'étais en ville avec Effendi avant-hier. Effendi m'a parlé. Il m'a dit que... que cette nuit ce serait son tour; et que, s'il essayait de se cacher, cela retomberait sur beaucoup d'autres qui peut-être sans cela pourraient rester libres. Il a tout arrangé. Tout ce que j'avais dans la serviette de cuir quand je suis rentré, c'étaient les papiers de valeur d'Effendi et tout l'argent comptant qui était au bureau. Il m'a dit de tout cacher dans mon propre lit jusqu'à ce que la perquisition ait été faite. Ils ne penseront pas à aller chercher là, et j'ai tout cousu dans le matelas. C'est encore là maintenant. Il y a aussi une lettre pour toi, Madame.

— Oui, Hagop.

— Et puis Effendi a dit qu'aussitôt après l'arrestation des effendis on commencera à déporter tous les hommes qui sont venus de la province. Alors je lui ai demandé s'il voulait que je me cache à Stamboul — tu sais que je le peux si je veux. Et Effendi a dit oui. Il disait que, comme ça, je pourrais avoir l'œil sur toi et sur les enfants. Et Effendi m'a donné une lettre pour M. Jackson de Robert College. Et ce soir j'ai été chez lui et je lui ai parlé. Il viendra ici demain matin de bonne heure, Madame.

— Oui, Hagop.

— Et si tu veux, toi et les enfants, vous pouvez vous réfugier chez les Américains. — Effendi m'a aussi donné une lettre adressée à l'hôpital, pour le cas où l'on m'arrêterait à Stamboul; je devrais faire alors comme si j'étais en train de me rendre à l'hôpital. Dans la lettre à Garekine Effendi il dit que je suis malade et de quoi. J'ai la lettre là. Il montre sa ceinture.

— Oui Hagop.

— J'ai un homme qui peut prendre ma place ici, Madame. Tu seras contente de lui. C'est un Grec, mais il est honnête. Il est là-bas. Je lui ai donné trois livres sterling pour qu'il dise qu'il est ici depuis un mois. Le voici.

Une autre silhouette sort de l'ombre de la maison des domestiques, un homme d'un certain âge à l'air grave. Il prend la main de Madame Manougian et la pose contre son front.

— Doudou! viens ici. — Hermophantos, écoute. La police va arriver d'un moment à l'autre. Tu les suivras partout, dans toute la maison, et tu feras tout ce que je t'ai déjà dit. Je t'en récompenserai un jour. Et si je suis loin et ne peux pas le faire — tranquille, Doudou! — d'autres le feront à ma place.

Aram, qui s'est tenu debout près de la porte grillée, s'avance en disant:

— Hagop, il y a deux hommes dehors qui sont venus par le bateau. Ils demandent si c'est la villa du docteur Manougian.

— Va leur ouvrir. — Madame n'aie pas peur, ils ne peuvent rien faire. Effendi a brûlé tout ce qu'il voulait brûler. Et l'argent et tous les papiers sont dans mon lit, tu sais. Doudou, tu resteras auprès de Madame. Aram, aussitôt que tu auras ouvert la porte, tu iras vers les enfants et tu ne les quitteras pas.— Tranquille, Doudou! — Rappelle-toi, Aram, que tu ne dois pas quitter les enfants

une minute. Hermophantos, aussitôt qu'ils seront partis, toi et Doudou, vous vous occuperez de Madame, pour qu'elle se couche. Demain matin de bonne heure M. Jackson viendra, tu lui diras tout. Madame...

Hagop se penche sur sa main et la couvre de baisers. Sa voix tremble.

— Madame... la barque que je dois prendre est là, il faut que je m'en aille. Madame... Effendi a dit... qu'il se peut que... que quelquefois... on revienne... de là-bas...

— Oui, Hagop.

Il est parti. La frêle embarcation glisse doucement et disparaît dans l'ombre de la côte.

En haut, dans la villa, on entend des pas et des voix, et des pleurs d'enfants. Pendant que deux hommes entrent sur le large balcon, portant des tiroirs de sécrétaire dont ils jettent le contenu dans la pâle lumière de la lune, une voix dure et métallique dit :

— Tu peux dire à ta maîtresse qu'elle peut tout aussi bien tout nous montrer. Son mari est en route pour Konia, cette nuit.

— Le train part à trois heures, remarque l'autre. Comprends-tu?

En bas dans le jardin, la lune luit comme auparavant.

Elle illumine de temps en temps un petit cadran endiamanté posé sur un poignet blanc qui s'élève parfois, mais qui semble inanimé.

... Quelle heure est-il? A deux heures le bateau arrive. Qui est-ce qui parle d'un train?...

A deux heures le bateau arrive. Le bateau du vendredi soir, un vendredi de ramazan...

... La nuit dernière, on pouvait comprendre qu'il ne soit pas rentré...

La nuit dernière...

Quelle heure est-il?...

Comment passer les dernières dix minutes...

La clarté froide de la lune s'étend crue et claire au-dessus de la côte de l'Asie Mineure.

Puis le disque pâle descend lentement derrière la grande silhouette noire de la gare de Haïdar-Pacha.

Sa vieille main

Une vieille femme à cheveux gris attend devant la porte de la prison à Béchiktache[1].

Les bruits de la caserne voisine sont une minute assourdis par le roulement d'un tramway trop plein qui arrive à toute vitesse de Galata en carillonnant sauvagement. Elle a un sursaut au moment où la voiture passe tout près de l'étroit trottoir où elle se tient et elle se presse contre le mur.

Quand donc le grand portail s'ouvrira-t-il?

Contre le mur d'enceinte de la prison clapote le Bosphore.

Elle a des nausées de fatigue. Maintenant voilà plus d'une heure qu'elle est là, debout avec son sac. C'est fatigant de fixer une porte si longtemps. Et elle ne peut plus supporter grand'chose, sans doute à cause de ses insomnies. C'est qu'elle ne dort presque plus maintenant, depuis la nuit où ils sont venus prendre Mesrob.

Vraiment, elle aurait pu attendre encore toute une heure chez elle à Asméli Medjid au lieu de partir si tôt. Là-bas au moins elle était seule et n'avait pas à supporter cet horrible vacarme de la ville auquel elle n'a jamais pu s'habituer, depuis que, pendant la première année de guerre, elle a dû quitter sa jolie maison sur la pente de Scutari pour venir s'installer à Péra dans l'ombre et le tapage.

Ah! leur chère maison! Ils allaient la perdre, à présent, en tous cas. Car autrement, comment donner assez de bakchich aux juges. L'un d'eux, Vedad bey, demeure à Scutari et, l'autre jour, il disait qu'il y cherchait une maison. Oui, il le disait en parlant de ce qui attendait Artin si on le trouvait...

La pendaison, avait-il dit, la pendaison...

Il était un des plus compromis parmi les jeunes du journal, disait-il.

Elle ferme les yeux.

Ah! la maison! Qu'est-ce que cela? Comme elle la donnerait volontiers quand même elle avait été leur foyer chéri pendant plus de trente ans.

Mais son mari — et son fils!

La tête lui tourne. Elle l'appuie contre le mur froid. Son pauvre vieux mari! emprisonné depuis trois semaines parce qu'il ne veut pas trahir la cachette de son fils. Et si l'on trouve pourtant Artin? Qu'arrivera-t-il alors? Elle est glacée de terreur. Vedad bey — prends notre maison! prends notre maison!

La nuit où le rédacteur et tous les autres avaient été arrêtés, Artin n'était pas

---

[1] Faubourg de Constantinople.

avec eux; il s'était déjà caché depuis vingt-quatre heures; c'est son père qui l'avait aidé.

Et elle, sa mère, combien de fois ne l'avait-elle pas prévenu contre son travail. Hélas! c'était en vain. Il avait commencé comme typographe, puis il s'était mis lui-même à écrire. Malheureux jour, le jour où ils avaient découvert son talent, là-bas. Et quand, peu à peu, il s'était laissé entraîner à travailler pour leurs idées et la mission de l'avenir, comme il disait, combien de fois ne lui avait-elle pas dit: « Mon fils, mon fils, reste à l'imprimerie et ne t'occupe pas d'autre chose. Tu es notre seul enfant, pense à tes vieux parents? »

Il avait souri et répondu: « Oui, c'est justement ce que je fais, il ne faut pas que vous ayez vécu en vain. » Voilà ce qu'il disait et beaucoup d'autres choses, mais elle, qui l'avait mis au monde et nourri, ne pouvait comprendre ses discours.

Et son vieux père, — il travaillait, aussi infatigable que jamais, à son atelier de reliure, du matin au soir, sans penser à se reposer les mains, ses mains fidèles de travailleur qui pendant tant d'années leur avaient procuré le pain quotidien, honnêtement et laborieusement. A présent l'atelier était fermé et pillé.

Et maintenant?

...Est-ce que la porte ne grinçait pas? Non pas encore.

Elle soupire. Et tous les autres malheureux... que leur a-t-on fait? Madame Manougian a perdu la raison depuis la nuit où elle attendait son mari dans le jardin. On dit qu'elle est à Robert College et qu'elle ne fait pas autre chose que de rester debout en regardant fixement devant elle et qu'à chaque instant elle regarde sa montre. Elle ne répond jamais que: « Oui, Hagop, » quand on lui parle. D'autres disent que Garekine Effendi lui-même est venu la chercher et qu'elle est à l'hôpital.

Qui peut le savoir?

Et tous les autres, tous les autres qui...

Ses mains se crispent de désespoir. Mon Dieu, mon Dieu, n'y a-t-il point de prières, — n'y a-t-il point de prières?

Elle ne peut point en trouver, elle ne peut rien se rappeler.

Mais non, personne ne peut imputer la faute de tout cela à Celui que l'on appelle le Dieu Juste.

Enfin!

Elle peut entrer. Elle est dans le couloir. Elle entend une voix rude qui parle dans la cellule de son mari.

— Avakian! lève-toi!

On entend comme un coup de pied. Et puis:

— Lave ta main! Allons!

Qu'est-ce que cela veut dire? Pourquoi lui ordonne-t-on de se laver? Et pourquoi seulement une main?

Qu'est-ce qu'elle entend, là dedans? Un cri de douleur étouffé. Puis de nouveau la voix:

— Sale bête! veux-tu t'essuyer, hein! Salir un lit comme ça! Laisse-moi faire!

Qu'est-ce que ces gémissements étouffés? C'est comme lorsque son mari parfois a le cauchemar, mais pire, bien pire. Qu'est-ce qu'il y a donc?

Elle n'ose pas frapper à la porte, car la trappe est encore fermée.

— Eh bien, chien! peut-être que tu ouvriras mieux ta bouche une autre fois. Attends à demain. Ce matin, tu as joliment piaillé, mais demain tu vas chanter comme un coq! Et comment, est-ce que ça va avec le médjédji que je dois avoir pour la feuille de papier que je t'ai donnée?

Une voix épuisée répond après un instant:

— Bientôt... bientôt... bientôt ma femme va venir. Peut-être qu'elle est derrière la porte. Abdoul, cache la cuvette!

Le gardien ouvre brusquement la porte.

— Approche-toi, avec ton argent!

Elle reste devant la porte béante, les yeux fixes. Son mari est couché sur le matelas.

Pourquoi ne s'est-il pas encore levé, aujourd'hui? Pourquoi est-il si pâle, avec des yeux si enfoncés. Quel visage il a!

Elle fait un pas en avant en chancelant. Maintenant elle peut le voir. Sur tout un côté de son visage les poils blancs de sa barbe ont disparu; à la place, on voit la peau couverte de points rouges et enflés.

— Allons, un médjédji — ou deux.

Ses yeux se troublent d'épouvante. Elle fouille dans son sac; où est donc sa bourse? Où est...

Son regard va de nouveau à son mari, couché là, si étrangement faible... sa tête grise, son visage livide et résigné, la terrible gravité et la douleur de ses yeux. Elle voit la grossière chemise de prisonnier et la vieille main brune de travailleur qui repose sur la couverture.

Ah! qu'on la laisse entrer, qu'on la laisse entrer!

Le gardien est en travers de la porte, attendant.

De l'intérieur s'élève une voix faible.

— Hovsannah, je lui ai promis un médjédji.

Pourquoi cache-t-il une de ses mains?...

Devant la porte à demi repoussée, le gardien la regarde d'un œil louche en tendant la main.

— Abdoul... je t'en donnerai... deux... si tu me laisses parler... un instant avec ma femme...

— Donne d'abord le premier!

— Hovsannah... n'as-tu pas... un médjédji?

Elle cherche et cherche, les mains tremblantes. Pourquoi cache-t-il... Enfin! c'est son unique médjédji. Elle l'avait gardé pour le loyer. Elle le laisse tomber à terre tant elle tremble. Qu'est-ce que c'est que cette cuvette d'eau rouge qui est là sur le plancher...

Abdoul se baisse pour ramasser la grosse pièce d'argent. Il la fait résonner. Est-elle bonne?

— Donne-lui le papier, Abdoul... et laisse-moi lui dire... quelques mots... je t'en prie, Abdoul. Allah t'en récompensera.

Le gardien prend un bout de papier sur la couverture du lit et le lui jette. Elle essaye de lire. Qu'est-ce que cette écriture? Ce n'est pas celle de son mari, ces lettres informes et tremblotées. Il n'y a que quelques mots:

— Il faut qu'Artin...

Son mari remue les lèvres. Elle le comprend.

— Donne-lui ce que tu as, dit-il.

Elle rouvre fébrilement son sac.

— Tiens, veux-tu les chaussettes... — elle tend au gardien ce qu'elle avait apporté à son mari — et une chemise... et un foulard neuf...

Il prend tranquillement les objets présentés et les examine.

— Entre.

De la main gauche, son mari lui fait signe de s'approcher. Le gardien s'assied par terre et se met à échanger ses vieilles chaussettes contre les neuves. Ses yeux mesurent la chemise.

En un instant elle est près de lui, penchée sur lui, gémissant doucement.

Les yeux du vieillard se remplissent de larmes, mais ses lèvres tremblantes tentent un sourire. Il cache toujours sa main droite.

— Mesrob! Qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce qu'ils t'ont fait, Mesrob? Elle parle à voix basse, d'une voix plaintive et entrecoupée.

Il la regarde sans répondre.

Elle saisit sa main droite et voit. Trois doigts sont enveloppés dans un chiffon ensanglanté. Et il y a du sang sur la couverture.

Il ferme les yeux et, après une seconde, il lui prend la main, de sa main gauche.

— Je ne pouvais pas bien écrire... avec la gauche. Il chuchote avec peine.

— Penche-toi vers moi, il ne faut pas qu'il entende le nom.

Il la tient par l'épaule et la regarde fixement tandis qu'il murmure en faisant de grands efforts:

— *Il faut qu'Artin change de cachette.* C'est ce que je voulais écrire. Ils ont commencé... à me torturer... ce matin. D'abord la barbe. Et puis, il cherche à respirer, ne t'inquiète pas. Le pire... c'étaient les ongles. Ils m'en ont arraché trois.

Son visage se contracte et il ajoute: « Je suis si fatigué. »

Elle gémit doucement. Le gardien tourne un instant la tête de ce côté et les regarde. Il a déjà une des chaussettes neuves et il est en train de mettre l'autre. Il détourne la tête: il ne se passe rien d'intéressant là-bas. Ce n'est qu'une vieille femme à cheveux gris, vêtue de noir, qui presse contre sa bouche une vieille main dans un linge sanglant.

Le mari caresse un instant le visage de sa femme de sa main valide.

— Je ne voulais pas te le dire. Mais c'est nécessaire car il faut qu'Artin change de cachette avant demain matin. Parce que... je ne sais pas... si j'aurai la force. C'est surtout les ongles... et il en reste sept.

Elle le sent trembler. Une sueur froide couvre le front du vieillard.

— Va-t'en, Hovsannah. Il n'y a pas une minute à perdre. Salue mon fils de ma part. Ne lui raconte rien. Mais promets-moi, sur la parole de l'Evangile, qu'il changera de cachette avant demain. Me le promets-tu, Hovsannah?

— Oui, oui, sanglote-t-elle.

— Va maintenant. Il veut changer de chemise ici. Il faut que tu t'en ailles. Ne t'inquiète pas de moi. Je suis plus tranquille à présent. N'oublie pas: avant demain matin. Va...

Elle est de nouveau debout contre le mur sombre.

La visite est faite.

Elle reste là, comme si elle était frappée de paralysie et sourde-muette.

Elle veut marcher et ne peut se remuer.

Elle n'entend pas le carillonnement assourdissant des tramways qui frôlent sa jupe; elle n'entend rien que le bourdonnement qui trouble sa tête et les lamentations de son cœur.

Sa vieille main... sa vieille main...

Elle ne peut pas le supporter! Sa vieille main!

Tout à coup, elle entend le Bosphore qui clapote contre le mur d'enceinte de la prison.

L'eau est là.....

Vite, dans l'eau...

Et c'est fini.

Où l'on soulève un coin du voile

On n'entend d'autre bruit dans le grand salon de réception de Son Excellence que le bourdonnement monotone des mouches au milieu du plafond. Et, de temps en temps, des « hum» froids et indifférents, que le ministre jette par saccades, partent de la large table à écrire et interrompent le profond silence qui remplit la grande salle lourde d'une chaleur d'été. Les yeux à demi fermés, il laisse lentement échapper par ses narines la fumée de sa cigarette.

Un haut paravent à trois châssis dissimule la place de Son Excellence aux regards des arrivants.

Dans le fauteuil, à côté de la table à écrire, est assis un vieux Turc à barbe blanche. Son aspect rappelle la province. Sa longue robe est pleine de plis et montre que Nimetoullah bey n'a pas l'habitude de se presser. Sa taille est forte et vénérable, ses traits caractéristiques et fermes. Tandis qu'il parle, ses mains ridées et brunes roulent sans cesse les boules bleuâtres du tesbi[1]. C'est d'une voix profonde, émue et persuasive que Nimetoullah bey parle, une voix qui remplit la salle et fait paraître le silence pesant lorsqu'il se tait, une voix capable de remuer un cœur de pierre tant elle tremble de passion et de douleur.

Il laisse échapper le tesbi et, avec un soupir, porte à sa bouche la petite tasse de café; il déguste à longs traits la boisson bouillante.

Le visage de Son Excellence exprime la plus parfaite ironie.

Nimetoullah bey continue, plus doucement et tristement:

— Non, pacha, non. Je vous le jure encore par la vie de mes enfants, je ne pouvais faire autrement et Allah m'en est témoin, j'aurais agi de même si j'avais su d'avance que cela me vaudrait mon congé.

Il pose sa tasse sur la petite table incrustée de nacre et se penche en avant avec émotion; les ressorts du large fauteuil vert craquent sous son poids.

— Si vous aviez vu cela, pacha! Si vous aviez seulement vu cela! Vous auriez révoqué tous les ordres!

— Hum.

— Vous ne vouliez pas, pacha, que ce fût si terrible! Cela n'a jamais été votre idée, pacha!

— Hum!

— Jamais vous ne pouvez vous imaginer quelque chose de si affreux! vach, vach, vach! Jamais le Coran n'a pu nous commander de tuer des milliers d'êtres

---

[1] Chapelet.

innocents et paisibles, de les arracher à demi nus de leurs demeures et de les pousser en avant, comme du bétail enchaîné, à un bain de sang qu'aucun mot ne peut décrire! Allah! Allah!

Le visage de Son Excellence est une image du triomphe cruel et satisfait. Ses yeux entr'ouverts jettent un éclair sur le vieux à barbe neigeuse qui s'est rejeté en arrière dans son fauteuil et roule de nouveau entre ses doigts les boules du tesbi en secouant sa tête vénérable.

— Abattre des hommes comme du bétail, violer les femmes et les jeter dans le fleuve du haut des rochers ou les brûler. Et pousser les autres hors des villes et des villages, dépouillés de tout, dans le soleil brûlant ou le froid glacial, et exposés à toutes les tempêtes, sans abri, au milieu des cadavres en décomposition, à travers les marécages et le désert, souffrant des maladies, de la faim et de la soif.

— Hum!

— Et les enfants! Pacha, pacha! Le malheur tombera sur notre pays et nous punira de la manière dont nous avons agi envers ces milliers de petits innocents.
— Vach, vach!

Une froide jouissance brille dans les yeux à demi fermés sous le large front de taureau. Les nuages de fumée sont lancés dans l'espace d'un air de délices.

— J'ai allégé mon cœur, pacha. Je vous ai raconté tout ce que j'ai vu pendant mon voyage d'Erzeroum ici, lorsque j'ai été rappelé et révoqué par votre télégramme. Qu'ai-je obtenu en essayant d'adoucir vos ordres? Rien. Je ne pouvais rien faire contre Kémal pacha et les autres. Je n'ai réussi qu'à gagner un peu de temps pour ceux qui devaient être chassés et à faire distribuer un peu de pain à ceux des fugitifs qui ont pu revenir. Je n'ai pas osé, comme mon collègue Ali-Souad bey de Deïr-el-Zor, refuser d'accomplir les ordres et organiser aux frais de la ville un refuge pour tous les orphelins errant dans la contrée. Non, je ne l'ai pas fait. Et la première chose que j'ai apprise ici à Stamboul était qu'Ali-Souad bey avait eu aussi son congé et avait été conduit à Bagdad et qu'il avait été remplacé dans son poste par Zeki bey qui est connu pour sa cruauté.

— Hum! Savez-vous aussi quelle a été sa punition à Bagdad, à Ali Souad bey? Avez-vous entendu parler de cela, Nimetoullah bey?

La voix de Son Excellence a un son haut, dur comme du métal et complètement dénué de sentiment.

— Non, pacha, non, je n'ai rien entendu dire de cela.

— Hum!

— Ah! Quand je pense à tout ce qui s'est fait seulement dans ma ville! Il y avait dix-huit mille Arméniens à Erzeroum! Il n'en restait que 120 quand les Russes ont conquis la ville! 5.000, presque exclusivement des vieilles femmes et des enfants sont arrivés vivants, ou plutôt à moitié morts, à Mamakkatoun! Où sont les autres? Demandez à l'Euphrate, pacha! demandez à l'Euphrate

où est la tombe de ces malheureux! Demandez au chef kourde Khalil agha et à tous ses pareils! Demandez à nos propres gendarmes! Demandez aux vivants qui errent le long des côtes de l'Euphrate et parmi les rochers! Et, de ces cinq mille de notre ville, il ne restait plus que quelques cents quand ils atteignirent enfin Erzinghian! Tout cela s'est passé du 19 au 25 juin! 18.000 vies humaines réduites à quelques centaines! Allah, Allah!

— Hum! Quelques centaines. Bien, Nimetoullah bey, très bien!

— Il y avait 1.200 familles dans la première colonne qui fut chassée de la ville. Une vingtaine de vieillards et une cinquantaine de femmes âgées, voilà tout ce qui en restait quand ils ont atteint Kharpout!

De temps en temps, comme en passant, Son Excellence écrit un mot ou un chiffre sur une étroite bande de papier à portée de sa main. L'autre main, chargée de bagues, tambourine le dessus de la table. Ses ongles vibrent contre le bois poli.

— Oui, et demandez aux flots du Djorok, au col de Kémagh-Bhogaz et aux précipices de Khorton et de Douzla, ce qui s'y est passé. Les femmes qui avaient pu s'enfuir et arriver à Derdjian-Piritch ou à d'autres villages étaient à moitié folles d'horreur. Ah! je n'avais pas besoin de questionner en route. Ne voyais-je pas de mes propres yeux les centaines, les milliers de cadavres dans le fleuve et le long du fleuve et sur les rochers? Est-ce que je ne pouvais pas respirer l'odeur des lacs de sang? frais est-ce que les monceaux de cadavres n'exhalaient pas leur puanteur à des centaines de mètres de distance? Et est-ce que les enfants ne me racontaient pas eux-mêmes dans les villages turcs où je passais comme leurs pères et leurs frères avaient aidé au massacre quand les gendarmes disaient qu'il y en avait trop à tuer et que cela n'allait pas assez vite, et comment les couteaux, les pierres et les gourdins avaient aidé les fusils et les baïonnettes? Oublierai-je jamais la vue des milliers de cadavres à demi pourris à travers lesquels nos voitures devaient passer sur le chemin de Kharpout à Sivas? C'étaient tous les Arméniens de Sivas que l'on avait poussés vers le sud et assassinés avant qu'ils atteignissent Kharpout. C'était un enfer de putréfaction — et nous et nos chevaux avons souffert d'une soif intolérable, parce que toute l'eau potable était empestée par les innombrables cadavres non enterrés. Et je rencontrais des gens qui venaient des endroits plus avant vers l'est, de Bitlis, de Mouch et de Sassoun. De 150.000 Arméniens il ne restait tout au plus qu'une dizaine de mille et pour la plupart seulement des vieilles femmes et des enfants tout jeunes! Et je rencontrais des voyageurs chrétiens des pays du nord de l'Europe qui racontaient à mes gendarmes comment, au nord de Meskéné, près d'Abou-Herréra, un des endroits les plus terribles et les plus malsains du désert, les femmes se traînaient derrière leurs chevaux pour chercher parmi leurs excréments quelques grains d'orge à manger! Vach, vach, vach! Depuis sept jours elles étaient complètement sans nourriture. Ne devrais-je pas me couvrir la tête, moi, musulman croyant, et supplier Allah de ne pas nous punir trop durement?

— Hum! Avez-vous bientôt fini, Nimetoullah bey?

Son Excellence tire lentement sa lourde montre d'or et y jette un coup d'œil. Puis, il tambourine de nouveau le dessus de la table, un peu plus fort.

— Hum! Comme vous le savez, Nimetoullah bey, le titre de pacha vous a déjà été retiré. Je regrette d'avoir à vous annoncer que la Sublime Porte ne se voit pas en état de vous accorder la pension. De plus, l'armée a besoin de votre konak de Mouch et des terres que vous possédez dans les environs de cette ville. Tout est déclaré vakouf[1].

— Bien, pacha. Que la volonté d'Allah soit faite!

Le vieux vali se courbe humblement, la main contre sa poitrine.

— J'aime mieux manger mon pain sec le reste de mes jours et aller à la tombe en honnête musulman que de savoir que j'ai prêté la main à de si terribles actions. J'aime mieux pouvoir regarder mes fils en face et leur dire: « Je meurs pauvre et ne vous laisse pas cinq paras pour acheter une poignée d'oignons,» que de souiller mes vieilles mains dans des flots de sang innocent. Adieu, pacha, je vous souhaite longue vie.

Le roulement d'une automobile retentit dans la cour du ministère. Un éclair d'orgueil brille un instant dans les yeux de Son Excellence. Il appuie sur le bouton électrique de sa table à écrire.

La porte s'ouvre à la même minute comme poussée par un ressort.

Son Excellence regarde dans le vide et dit d'une voix haute, sèche et monotone.

— Kémal bey, l'ordre que je vous ai donné, relativement aux deux messieurs qui désirent me parler, reste le même. Vous les conduirez dans la grande salle de réception et, là seulement, vous leur direz que je regrette de ne pouvoir les recevoir.

La porte se referme.

Il tambourine encore un peu sur la table. Au plafond, les mouches ensommeillées bourdonnent doucement. Pendant quelques minutes, on n'entend aucun autre son. Tout à coup une automobile ronfle, son moteur se met en mouvement avec un bruit violent d'explosion et la machine sort par le portail.

Beaucoup se retournent pour regarder la belle automobile qui descend à toute vitesse la large rue principale de Stamboul. Sur le siège du chauffeur brillent les broderies d'or des deux domestiques en livrée.

Un vieux Turc à barbe blanche, à l'aspect fort et vénérable et qui sort juste en même temps du ministère, s'est aussi arrêté un instant pour la suivre des yeux. D'un air grave et pensif, il regarde les deux hommes silencieux qui sont assis dans la large automobile d'ambassade, les deux têtes immobiles coiffées

---

[1] Confisqué.

l'une du grand capuchon pyramidal de Vartabed, l'autre d'un haut de forme à huit reflets.

Le patriarche arménien, accompagné de l'ambassadeur des Etats-Unis d'Amérique. Audience refusée par Talaat pacha!

Nimetoullah bey secoue sa tête blanche. Puis il continue lentement son chemin dans sa longue robe à grands plis.

Ah! oui, tout est possible, tout, après les horreurs que ses vieux yeux ont vues là-bas, en Asie Mineure.

Allah! murmure-t-il, Allah! ne fais pas ta punition trop forte pour ce pays... et pour cet homme!

Dans la caverne

Tout au fond de la grotte les restes d'un feu éteint répandent une odeur de brûlé et à côté, sur le sol humide, il y a quelque chose qui ressemble à un reste de grains grillés — un petit monceau seulement, bien soigneusement fait.

— Rappelez-vous que vous ne devez pas y toucher, dit une voix dans l'ombre. Une forme humaine, jeune et haute, un peu voûtée et maigre comme un squelette, se détache du tas humain ramassé dans un coin. La faible lueur qui se dégage encore du bois pourri n'atteint pas son visage, elle n'arrive qu'à ses mains. Dans l'une, il a une poignée de grains qu'il remet lentement et avec précaution sur les autres. Puis, il mâchonne un brin de paille en évitant de regarder le grain. Sa tête, pleine de pensées, travaille.

Encore un peu... encore un peu de temps, la plupart d'entre eux pourront peut-être tenir...

Chaque jour on en voit mourir deux ou trois. Lui-même, le plus robuste, sacrifie encore aujourd'hui sa ration et la remet avec ce qui leur reste. Stéphan, le plus jeune, n'a plus que la peau sur les os. On ne peut pas lui donner moins demain.

Personne ne répond. On entend seulement un murmure hébété et quelqu'un qui se retourne. Et on entend quelque chose comme un râle.

Le grand jeune homme s'assied près du feu. Il surveille le grain. C'est nécessaire. Toutes les fois qu'il a quitté le trou pour porter dehors les morts ou pour aller à la recherche de quelque nourriture, il a remarqué qu'ils avaient pris du grain, ces vivants et ces mourants.

Il appuie sa tête sur ses mains et essaye de garder les yeux ouverts.

— Karnig! murmure une voix tout au fond de la grotte.

Le jeune homme se lève et va là-bas.

Un garçon de quatorze à quinze ans est assis par terre à côté d'une forme couchée, immobile.

— J'ai essayé plusieurs fois de sentir son cœur, dit-il, veux-tu essayer toi-même?

L'autre se penche et fait ce qu'on lui demande.

Puis il soulève le cadavre.

— Tu peux attendre un moment, fait le garçon. Le vieil Hagop est aussi en train de mourir.

Le jeune homme ne répond rien. Il arrange autour de son cou les bras ballants du cadavre qu'il prend sur son dos, et il sort du trou.

L'enfant se glisse à quatre pattes vers le tas de nourriture à côté du feu qui

dort sous la cendre et, rapidement et prudemment, il saisit un — deux — trois grains, qu'il glisse avec avidité dans sa bouche ouverte. Et il les mâche, et il les garde sous ses dents aussi longtemps que possible, et puis les avale lentement. Il regarde le tas d'hommes accroupis contre la roche. La plupart d'entre eux n'ont quand même que quelques jours à vivre. Le vieil Hagop s'en ira d'abord. Encore quelques grains dans la bouche — et après lui le prêtre. Cela fera deux de moins à qui donner une ration demain...

Et — seulement encore une petite pincée. Est-ce que Karnig pourra remarquer cela? Il se roule sans bruit sur le sol pour regagner son coin sombre.

Le grand jeune homme revient. La lumière vacille devant ses yeux tant il est épuisé. Le coup de baïonnette qu'il a reçu à l'épaule lui fait mal. Et il a sommeil — sommeil! Voilà sa troisième nuit de veille. Mais il faut que quelqu'un garde le grain, et les autres sont trop faibles. Stéphan ne peut pas résister à la tentation.

Il s'assied. Il examine le grain et fronce les sourcils. A travers l'épuisement et le sommeil, il distingue pourtant une chose: quelqu'un a touché au tas. Est-ce que Stéphan?... Mais la fatigue le domine. Il retombe sur lui-même les yeux fermés et la tête enfoncée dans les bras.

Le gamin au fond de la grotte remue. Il s'approche du vieil Hagop et le tâte. Oui, il le pensait bien. Il s'assied de nouveau. Karnig dort là-bas. Mon Dieu qu'on le laisse dormir, il est si fatigué, si fatigué. Pourquoi est-ce que ce doit être toujours lui qui fasse tout, et toujours lui qui porte les morts dehors, toujours lui, depuis cinq semaines qu'ils sont installés dans la grotte; c'est lui qui a tous les soucis, pour les vivants et pour les morts.

Le garçon se lève et essaye de soulever le vieil Hagop: il est lourd. Oui, un vieux forgeron gigantesque comme celui-là peut bien encore être lourd, malgré les longs jours de faim. Mais il le faut. Peut-être qu'il pourra le traîner. Oui, ça va...

Mais immédiatement quelqu'un remue près du foyer.

— Bon Dieu, Karnig, dors seulement. Ce n'est que moi qui tire dehors le vieil Hagop.

Quelques heures passent.

Un pas retentit dans l'obscurité de la caverne, résonnant sous la voûte rocailleuse qui en forme l'entrée. Le bruit effraye des centaines de chauves-souris endormies. Elles se détachent des voûtes et des murailles et tourbillonnent dans une fuite éperdue en se heurtant les ailes et en piaillant. Pendant quelques minutes l'air est rempli de petits cris aigus et saccadés, puis tout rentre dans le silence.

C'est une femme qui apparaît.

Mais elle est si horriblement épuisée qu'elle semble être une morte frappée par le choléra et qui se serait redressée. Les haillons qui couvrent à peine son

corps sont trempés d'eau, de vase et de sang. Son bras gauche, frappé d'une balle, pend lamentablement.

Elle porte un enfant sur son bras droit, un garçon de trois ou quatre ans qui laisse tomber ses bras autour du cou décharné de sa mère et dont la tête repose sur son épaule. Il n'a pas l'air d'être vivant, peut-être dort-il? Une de ses jambes est brisée et le lambeau de chemise qui l'enveloppe est raide de sang caillé.

— D'où viens-tu?

— Du fleuve.

Sa voix n'est qu'un murmure rauque.

Karnig prend un haillon qui fut une fois un vieux vêtement et l'étend près des tisons de bois mort. Elle tombe là-dessus, l'enfant sur les genoux, comme un paquet. L'enfant fait entendre une plainte, faible et mourante.

Elle lui tâte la jambe.

— Mange d'abord, dit Karnig en lui tendant une poignée de grains.

Elle le regarde fixement.

— Avez-vous de l'eau? demande-t-elle, la langue épaisse.

Il va chercher de l'eau dans un coin de la grotte.

Elle avale quelques gouttes avec peine, puis encore quelques gouttes.

Alors elle prend une pincée de grains et ouvre la bouche du petit garçon.

— C'est du pain, Anouchiguès, murmure-t-elle, c'est du pain, Mado, du pain, mon petit.

Il ouvre à demi ses paupières et regarde le grain avec indifférence.

— Il ne peut pas... chuchote-t-elle de sa voix enrouée. Voilà cinq jours qu'il n'a rien eu à manger.

Karnig prend un peu de grain qu'il amollit dans de l'eau. Puis il se met à genoux et essaye de le mettre dans la bouche du petit blessé.

L'enfant détourne la tête d'un mouvement lent.

— Laisse-moi essayer de lui donner le grain pendant que tu manges toi-même. Fais-le d'abord tremper dans l'eau, autrement tu ne pourras pas le supporter. Depuis combien de temps n'as-tu pas mangé?

— Mangé? — Elle essaye de rassembler ses souvenirs. — Pas depuis deux jours avant que l'on nous ait jetés dans le fleuve: cela fait cinq jours.

— Essaye de manger.

Assise par terre, elle mâche le grain humide, mais sans avidité, sans même remarquer que c'est vraiment de la nourriture qu'elle a devant elle. Mais ce repos lui fait du bien et il lui semble que l'enfant dort si tranquillement dans les bras de l'étranger.

— Peut-être que vous avez un morceau de linge pour sa jambe? demande-t-elle avec difficulté, il a reçu un coup de crosse et ne peut pas se tenir debout...

— Oui. Je te chercherai quelque chose aussitôt qu'il fera un peu plus clair ici.

— J'en en avais cinq, chuchote la femme en regardant fixement devant elle. Elle remue machinalement la mâchoire et mâche le grain sans l'avaler. Tout à coup elle se met à raconter, de cette voix qui n'est plus qu'un murmure rauque.

« Je ne pouvais pas nager avec tous les cinq. J'étais une des seules femmes qui savaient nager. Les enfants ne savaient pas et le courant me les a arrachés. Ils s'accrochaient aux cadavres qui flottaient autour de nous pour essayer de se sauver. Mais les cadavres allèrent au fond en entraînant les enfants. Et ainsi ils furent noyés plus vite. J'avais le plus petit sur le bras gauche, mais je l'ai perdu quand j'ai été atteinte au bras. »

Elle raconte, toujours accroupie et le regard fixe.

« Ils lui avaient déjà crevé l'œil avec une baïonnette quand ils nous ont chassés vers le fleuve. Et les balles sifflaient autour de nous quand nous étions dans l'eau. Alors j'ai plongé avec Mado et, chaque fois que j'étais obligée de remonter pour respirer, je me laissais flotter et je faisais comme si j'étais un des cadavres, pour qu'ils ne tirent pas sur nous. Il y avait des centaines de cadavres autour de nous, sur le fleuve; la plupart étaient de notre village. La vieille Hannah qui était aveugle était parmi les derniers que j'ai vus, et sa fille Henazant aussi. La vieille Hannah avait sûrement les deux jambes cassées, parce que, comme elle ne pouvait rien voir, elle était tombée juste sur un rocher à fleur d'eau quand ils nous ont poussés dans le fleuve. »

Son visage, d'une pâleur grise, reste immobile tandis qu'elle parle. On dirait qu'elle raconte un rêve qui ne la concerne pas.

« Mais nous courions et nous sautions de nous-mêmes dans l'eau pour échapper aux baïonnettes. Nous n'avions qu'un désir : être dans la rivière avec les enfants, car les gendarmes leur écrasaient la tête et les membres avec la crosse de leurs fusils. Et ceux qui n'avaient pas de fusils jetaient les enfants contre les rochers. »

Elle se tait quelques secondes et ses yeux errent sur la paroi rocailleuse de la caverne.

« Beaucoup parmi nous sautaient quand ils criaient : « Sautez ! » Et nous pensions qu'une fois dans l'eau, ils nous laisseraient tranquilles et que nous pourrions au moins mourir en paix. Mais non, ils ne cessaient pas de tirer. A beaucoup d'endroits il y avait tant de cadavres amassés que l'eau sortait de son lit et jetait les corps sur les côtes. Mais là il y avait déjà beaucoup de cadavres des jours avant, et l'odeur était épouvantable. Ceux qui n'étaient pas tout à fait morts restaient parmi les cadavres et mouraient de faim. Les deux derniers jours avant d'arriver au fleuve, nous avons eu faim; mais la soif, c'était encore pire, et, quand nous suppliions pour avoir de l'eau, on nous répondait de boire au fleuve qui était plein de sang et de cadavres pourris. Et, le dernier jour, ils ont commencé à écraser la tête des enfants, et ils remplissaient de leur sang des coupes qu'ils avaient prises dans les villages et nous les offraient à boire. Mais cela nous

rendait folles de voir ça, et beaucoup se laissaient tomber et ne continuaient pas leur chemin. Alors on les tuait sur place. Et toutes les femmes devaient se donner aux gendarmes et aux autres quand ils voulaient, jour et nuit. Et les petites filles aussi.....

« Quand j'ai quitté le fleuve, c'était la nuit, et tout était sombre autour de moi; c'était aussi sombre dans la forêt où je me suis enfuie. J'étais obligée de marcher pendant la nuit et de me cacher le jour. Mais la chaleur et la soif étaient intolérables. Partout les sources étaient taries. Et la jambe de Mado lui faisait mal et enflait de plus en plus; il ne pouvait pas marcher et pleurait de soif jour et nuit. Je n'avais pas de pain non plus à lui donner. Mais, une fois, j'ai passé près de quelques hommes, des fugitifs aussi, qui étaient étendus par terre, mourants, et ils m'ont dit que quelques-uns des nôtres s'étaient réfugiés dans une caverne où il y avait de l'eau, et que cette caverne était à la lisière de la forêt. Alors, pendant tout le reste de la nuit, j'ai marché le long de la forêt, sur les rochers, et la nuit après de nouveau. Le petit commençait à devenir si faible... et je pensais que vous aviez peut-être du pain. Et cette nuit j'ai toujours entendu les corbeaux crier au-dessus du même endroit, je pensais bien qu'il y avait des cadavres là et que j'allais vous trouver. Mais c'était si sombre que, quand je suis arrivée, je ne pouvais pas distinguer les corps; j'ai avancé en trébuchant sur les cadavres, et tout à coup je me suis trouvée devant votre caverne.

« Comme il dort tranquille à présent! — N'est-ce pas étonnant? je ne peux pas avaler. Je ne peux plus du tout avaler. Qu'est-ce que cela veut dire? Pensez, le grain me reste dans la bouche... »

Il ne répond pas. Il se retire seulement un peu plus loin d'elle pour que l'aube naissante ne lui montre pas que c'est un petit cadavre qui repose sur ses genoux.

Elle s'est couchée à demi sur le sol humide et, un morceau de linge à la main, elle essaye de faire une bande pour envelopper la jambe de l'enfant.

— Je n'ai plus de forces, murmure-t-elle, veux-tu m'aider à déchirer ce morceau?

— Oui.

— Merci. Veux-tu mesurer si c'est assez long.

Il mesure silencieusement la jambe de l'enfant.

— C'est bien, dit-il d'une voix blanche. Mais attendons le jour, laissons-le dormir tranquille.

— Oui, il dort si bien. Laisse-moi le regarder... Comment cela se fait-il?... il me semble que je vois double...

— C'est parce que tu es si fatiguée. Cela passera quand tu auras mangé et que tu te seras reposée. Couche-toi tranquillement. Je garde le petit. Au matin vous aurez tous les deux du bon pain et de l'eau fraîche. Dors.

Il fait comme s'il apaisait doucement le petit.

— Bouge-t-il? demande-t-elle les lèvres raidies.

— Oh! seulement un peu; il s'est tourné en dormant.

— Appelle-moi quand il se réveillera pour que nous bandions sa jambe.

— Oui.

— Comme c'est sombre !

Elle ferme les yeux.

Les premières lueurs du jour se glissent dans la caverne, mais elles ne vont pas jusqu'au fond. Elles s'arrêtent au pied d'une forme immobile étendue sur la terre noire près du feu éteint, et elles frôlent des lambeaux de vieux linge échappés de la main émaciée.

Un moment après le grand jeune homme voûté pose soigneusement l'enfant sur le sol; il se penche et tâte la mère.

— Stéphan, dit-il, viens ici et aide-moi à les porter tous les deux dehors.

III.

A LA SOCIÉTÉ DES NATIONS,

A SON CONSEIL, A CHACUN DE SES MEMBRES, ET
A LA CONSCIENCE HUMAINE S'EXPRIMANT PAR ELLE,

je dédie ce tableau peint du sang d'un peuple martyr, en implorant que Justice lui soit rendue par l'ensemble de nos peuples libres, responsables du sang arménien, ce sang qui coule depuis des siècles, ce sang versé à flots pour la liberté des peuples, ce sang de nos Frères qui crie... crie...

Genève, octobre 1922.

TABLE III.

Le Kourde Moustapha agha

De grands nuages blancs passent paresseusement dans le ciel bleu intense de la Turquie d'Asie.

Ils jettent des ombres accentuées sur les champs de coton frais épanouis et dessinent un instant d'une teinte plus sombre les groupes vert tendre des buissons de mûriers. Puis, ils continuent leur voyage vers les montagnes qui se dressent en chaînes, à l'horizon, là-bas, vers le sud.

Près du mur qui entoure l'hôpital américain de K., un Kourde descend lentement de cheval. Il laisse l'animal aller à l'aventure et bourre posément sa petite pipe de terre. Pas un souffle dans l'air. La fumée bleue et légère monte tout droit devant ses yeux, s'envolant de sa grande barbe embrouillée. Le soleil joue et scintille dans les armes de sa ceinture.

Un moment, il regarde autour de lui. Les bâtiments de l'hôpital s'élèvent au milieu des champs d'opium aux fleurs blanches et odorantes; dans la clarté du matin, elles brillent comme des pavots d'argent. Au loin, vers le penchant des montagnes où le désert de pierres commence, quelques vignobles grimpent doucement, coupés çà et là de petits bois d'oliviers d'un gris pâle.

Tout à coup, le Kourde s'engage à grands pas dans l'étroite allée de mûriers qui conduit à l'entrée de la maison. Sa silhouette géante rapetisse encore les jeunes arbustes malingres. Un petit chat qui court entre les troncs semble, sur son passage, se changer en souris.

Là-haut, sur le large balcon de l'hôpital, une femme, debout, regarde. Elle est grande et forte, et vêtue du costume blanc des infirmières. Ses cheveux gris encadrent de deux bandeaux bien lissés son front haut et clair. Elle peut avoir une quarantaine d'années. Ses yeux vifs et pénétrants, ses yeux qui voient tout, ont aperçu le Kourde, et ses lunettes brillent tandis qu'elle se penche un peu au-dessus de la balustrade pour suivre la marche de l'arrivant. Il se dirige tout droit vers la porte d'entrée. On voit qu'il connaît la maison.

Elle pense: « Qu'est-ce que Moustapha bey peut bien nous vouloir? Maintenant, — au printemps? Il faut qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire. Pourquoi vient-il justement aujourd'hui, quand le docteur Lewis est absent de l'hôpital? Et il n'a pas son costume de tous les jours; il a mis sa blouse rouge à large écharpe et, par-dessus, sa ceinture d'acier avec toutes ses armes soigneusement polies. Et, si elle distingue bien, son cheval là-bas a la belle couverture rouge brodée que les femmes des riches aghas emploient lorsque, par grand hasard, elles viennent à la ville.

Mais voilà Sahag, le messager, un petit Arménien d'une dizaine d'années, qui s'approche d'elle, courant sur ses pieds nus, et il annonce que l'agha kourde Moustapha bey, est en bas et demande à parler au docteur Lewis ou à la sœur Elisabeth. L'enfant est pâle d'émotion. Dans ses vivants yeux noirs brûle une question ardente qu'il n'ose pas exprimer.

La sœur Elisabeth lui caresse la joue.

— Et bien, mon petit Sahag, tu n'as pas besoin d'avoir peur parce qu'un Kourde vient à l'hôpital!

Le petit garçon la regarde — et étouffe un soupir.

— Maritza la Folle dit: « Le matin, un Kourde; le soir, un vautour. »

— Maritza la Folle n'est pas d'ici. Chez elle, les Kourdes sont bien plus sauvages. Moustapha agha est un Kourde de Dersim, et tu sais que l'on a toujours pu se fier aux Kourdes de Dersim. Mais, à présent, il faut que je descende.

L'enfant lui saisit la main.

— Ne reste pas seule avec lui. Fais attention!

Elle sourit: « Quelle bêtise! Voyons, Sahag, n'ai-je pas déjà souvent eu affaire à Moustapha agha, en automne, quand nous achetons nos provisions d'hiver. Allons, va-t'en, va vite chercher de l'eau fraîche pour lui faire un youghourt glacé; il a galopé longtemps et la matinée est chaude. Prépare aussi le café, très fort et sans sucre. »

Elle le regarde s'éloigner: « Ils en ont la peur dans le sang, » murmure-t-elle.

Au milieu du bureau, se tient le grand Kourde; il attend, debout. Quand la sœur entre, il la salue lentement, d'un salut profond et digne.

Puis tous deux s'asseyent en se saluant encore, et en observant le silence le plus complet. Enfin le Kourde s'installe commodément sur le large sofa, les jambes croisées sous lui.

Sahag apporte le café et, un moment après, le youghourt frais. Puis, il reste debout devant la porte, son plateau à la main. Il attend.

Quelques minutes se passent. Le petit garçon fait semblant de ne pas remarquer que le Kourde a avalé son café brûlant et que sa tasse est vide. Il feint d'oublier la loi de politesse qui commande d'enlever immédiatement la tasse vide de l'hôte.

— Sahag!

La sœur Elisabeth fronce les sourcils et regarde la tasse.

Il s'approche, aussi lentement que possible.

Le Kourde n'a pas encore ouvert la bouche. Il a l'air d'ignorer absolument la présence d'êtres vivants dans la chambre.

— Sahag, va-t'en.

Il se retire à reculons, sort et laisse la porte entr'ouverte.

— Sahag, ferme la porte!

Mais un instant après le petit garçon est de nouveau là.

— Je... j'ai oublié le narghileh, dit-il. Et, le visage fermé, il s'avance et pose l'ustensile devant le Kourde.

— C'est bien, maintenant va-t'en.

— Hanoum Effendi, prononce le Kourde lentement, lorsqu'ils se trouvent seuls et après avoir attiré le narghileh vers lui, Hanoum Effendi, me crois-tu un honnête homme?

— Aussi honnête qu'un des miens, Moustapha bey!

— Je te remercie. T'ai-je jamais trompé sur la laine? A-t-elle été moins pure ou moins fine qu'elle ne devait l'être ou bien y ai-je mélangé des poils de chèvre?

— Non, jamais, Moustapha bey!

— Je te remercie. T'ai-je trompé sur la graisse? A-t-elle eu une mauvaise odeur ou a-t-il manqué quelque chose au poids?

— Jamais, agha. Tu as toujours été un honnête homme, d'aussi loin que je t'ai connu.

— Je te remercie. Qu'Allah te récommpense en te donnant prospérité et longue vie, puisque tu daignes me nommer un honnête homme.

Silence. On entend seulement le murmure de la source dans le jardin.

— Hanoum Effendi, est-ce que les murs de votre grande maison de malades ont des oreilles?

— Non, Moustapha bey. Tu peux parler aussi librement que si tu étais au sommet de la montagne.

— Je te remercie. Mais il est bon que les fenêtres soient fermées pour ceux qui n'ont pas l'habitude de chuchoter.

La sœur Elisabeth se lève et va fermer les deux grandes fenêtres. Ses regards se posent un instant sur le paysage. Au loin, vers les montagnes, un troupeau de chameaux paissants se meut avec lenteur. A l'est, on distingue les larges contours bleuâtres du fleuve. Quelques aigles tournoient, bien haut dans le ciel. Tout est beauté, paix et silence.

— Bien, Hanoum Effendi. Je te remercie. Ce que je suis venu te dire, c'est que, chez nous, on sait que, *comme c'est maintenant, cela ne va pas durer*. Il se tait et aspire à longs traits le parfum du narghileh. Puis, il continue de sa voix profonde:

— Hanoum Effendi, bientôt ça ira mal pour les chrétiens.

La sœur Elisabeth a un sursaut.

— Tu sais, dit-il, que nous autres Kourdes de ce district et des montagnes de l'autre côté du fleuve, nous avons depuis de longues années vécu en paix et en bonne intelligence avec les chrétiens.

— Je le sais, Moustapha bey, et je compte bien que cela ne changera pas.

— Tu sais que nous n'avons depuis longtemps jamais pris leur sang, leurs femmes ou leurs biens.

— Je le sais, Moustapha bey, vous êtes de braves gens.

— Je te remercie, Hanoum Effendi. Aujourd'hui, je suis venu de la part de mes frères pour avertir les chrétiens. Je suis venu pour leur dire: «Cela va aller mal; votre sang coulera à flots.» Et je suis venu pour leur dire: «*Venez chez nous.* Si vous le désirez, nous protégerons vos femmes, et vos biens, et vous-mêmes. Nous, personne ne peut nous désarmer, nous n'obéissons à personne.»

Moustapha bey lève la tête — et cesse brusquement de parler. Il écoute. Tout à coup, il repousse le narghileh et tire ses jambes plus profondément sous lui. Une ombre couvre son visage et il reste assis, muet, impénétrable et immobile comme une statue géante.

La sœur Elisabeth regarde furtivement autour d'elle. Qu'est-ce qu'il y a? Est-ce que quelque chose le dérange? lui déplaît?

— Moustapha bey, puis-je te faire apporter encore un peu de café?

Il fait un signe de refus, sans desserrer les lèvres.

— Est-ce que le narghileh n'est pas bon?

Il hausse les épaules et jette sur le narghileh un coup d'œil indifférent.

Après une minute, il dit sèchement:

— Il y a quelqu'un derrière la porte.

La sœur Elisabeth se lève vivement et court ouvrir la porte toute grande. Sahag est là, appuyé contre le chambranle.

— Sahag! méchant garçon! gronde-t-elle en anglais, que fais-tu là? Oublies-tu qu'on ne doit jamais traiter un hôte avec méfiance! Va-t'en!

— Un hôte! murmure l'enfant, dans la même langue, tandis qu'elle referme la porte, un hôte! Ce n'est pas un hôte, c'est un Kourde!

La sœur se rassied. Le Kourde a de nouveau attiré le narghileh à lui et il fume d'un air digne.

— Moustapha bey, comment as-tu pu savoir qu'il y avait quelqu'un derrière la porte? Je n'ai entendu aucun bruit.

Il lève les épaules.

— Qu'appelles-tu un bruit, Hanoum Effendi? Est-ce que dans ton pays on appelle bruit un soupir? Ou le battement d'un cœur? Ne sais-tu pas qu'un agha de ma tribu a l'ouïe fine d'un loup? Autrement je ne serais bon qu'à être assis à la dernière place dans la tente et à servir les autres. Crois-tu que je ne pouvais pas entendre que, derrière la porte, il y avait un garçon le cœur battant de la crainte que ton sang ne teigne mon poignard?

Il la regarde fixement.

— C'était son cœur que j'entendais battre derrière la porte.

Tous deux se taisent un moment.

— Parle librement, Moustapha bey. Il n'y a plus personne derrière la porte, et, tu le sais, j'ai confiance en toi.

— Je te temercie, Hanoum Effendi, et je ne l'oublierai jamais. Ce que je t'ai

dit, tout le monde le saura bientôt, les croyants et les chrétiens. Il n'y a pas une minute à perdre. Et c'est pourquoi je suis venu vous dire: «*Venez chez nous.*»

Un profond silence règne dans la chambre, interrompu seulement par le bouillonnement du narghileh et les cris stridents des aigles au dehors.

Alors la sœur Elisabeth demande:

— Pourquoi es-tu venu chez *nous*, chez les Américains, pour parler de ces choses?

— Hanoum Effendi, est-ce que les autres me croiraient? Est-ce que le garçon, là dehors, croit que je suis un honnête homme? Il y a du sang entre son peuple et le mien. Cela ne s'oublie jamais. Ils le sucent avec le lait de la mère. Allah l'a voulu ainsi. — Allah Kérim! Mais à présent tu dois leur faire part de mon message et de mon offre. Et, si tu le désires, je t'accompagnerai vers eux pour qu'ils voient que ce ne sont pas des idées et des paroles chimériques comme les femmes en ont. J'ai un cheval pour toi. Allons là-bas, avant la chaleur de midi que les femmes aux yeux bleus ne supportent pas. Tu peux être de retour avant les brouillards du soir. Je sais que tu as eu les fièvres l'an passé.

Il se lève.

La sœur Elisabeth réfléchit. Où doit-elle aller? Que ferait le docteur Lewis? Il est en tournée d'inspection dans les stations sanitaires du district. C'est à elle de décider. Chez qui doit-elle aller? Ah! c'est vrai: chez le docteur Samuel Minassian, un des hommes les plus considérés de la ville, et un bon ami du docteur Lewis et de l'hôpital.

Quand elle ouvre la porte pour sortir avec le Kourde, elle voit de nouveau Sahag, — cette fois il tient un verre d'eau à la main.

— Tu m'avais dit... d'aller chercher de l'eau fraîche... et j'ai été en chercher encore une fois... toute fraîche ... de la source.

— Bien. Va me chercher ma cravache. Je pars pour la ville avec Moustapha bey.

Le petit garçon la regarde d'un air effrayé. Elle veut aller à la ville — seule, avec le Kourde! Jamais! Cela ne doit pas être, tant que lui, Sahag, sera de ce monde!

Silencieusement, il va chercher la cravache.

— Hanoum Effendi, qu'Allah bénisse ta demeure. Couvre-toi le visage et viens. Je t'attendrai dehors.

La sœur Elisabeth se hâte.

— Viens me tenir le cheval, Sahag.

L'enfant obéit et tient le cheval par le mors, les lèvres serrées, tandis que le Kourde arrange la couverture et aide la sœur à monter. Elle s'assied et le cheval se met en route. Le Kourde marche à grands pas à côté d'elle sans prononcer une parole.

Le petit garçon reste d'abord immobile, les suivant du regard jusqu'au tournant du mur. Alors, d'un saut, il regagne la maison. L'autre jour, le cuisinier Garabed lui a montré où il cache son revolver...

Puis, il n'est pas long à s'emparer d'un des ânes.

Et si la sœur Elisabeth remarque en route qu'il l'a suivie?... Eh bien! n'est-ce pas dimanche? N'est-il pas libre de sa journée? Et n'a-t-il pas pensé tout à coup que le cuisinier avait besoin d'oignons pour le dîner? Oui, naturellement, qu'il en a besoin, tout le monde peut le comprendre.

Et n'est-il pas libre d'aller chercher des oignons pour Garabed, lui, Sahag, quand c'est « son dimanche »?

Maritza la Folle

Une petite fille est debout au bord de l'Euphrate; en réalité, elle a les pieds dans l'eau même. Ses jambes hâlées, robustes et minces, sont nues jusqu'aux genoux. Ses longs cheveux mouillés pendent en désordre sur son dos. Elle vient de faire la lessive, et un gros tas de linge humide est posé à côté d'elle, sur une pierre. Du revers de sa main, elle rejette ses cheveux en arrière et cligne des yeux. Le soleil éblouissant tombe sur le linge blanc.

Sans se reposer une minute, elle se met à tordre les chemises et les tabliers et les étend sur les larges pierres autour d'elle, tout en chantonnant et en bourdonnant comme une active petite abeille.

A l'entour, s'étendent les champs de riz qui descendent jusqu'au fleuve. Çà et là, on voit un héron debout sur une de ses longues jambes. L'eau coule paresseusement; la sécheresse a tari le lit du fleuve à maintes places. Seulement là-bas, près du pont, là où l'Euphrate est le plus large et fait un coude vers le sud, l'eau est abondante et bouillonnante. A cet endroit s'élève la hutte de Maritza la Folle, une hutte bâtie de la terre glaise du fleuve et couverte de ses roseaux. C'est là qu'elle s'est installée il y a onze ans quand sa marche errante l'a amenée dans cette contrée portant sur son dos tout ce qui lui restait, sa petite-fille Araksi, alors âgée de deux ans.

La fillette regarde d'un air satisfait son linge blanc et s'assied par terre, sur une des larges pierres brûlantes, les jambes repliées sous elle. Ah! comme ça brûle. Mais cela ne fait rien. Elle veut vite lire un peu, avant que la grand'mère vienne. Oui, lire! Avec un soupir de bonheur, elle tire un livre de son corsage, et elle pense à l'école de Bitlis où elle a passé toute une année. C'était il y a trois ans... La vieille grand'mère avait rêvé que son petit-fils Karnig était revenu à la maison et, pour voir si c'était vrai, elle avait absolument voulu retourner dans son village. Seule avec la petite fille, la vieille femme avait fait de nouveau des lieues et des lieues, tantôt à pied, tantôt sur un chameau avec une caravane de passage, pendant des jours et des nuits, sous le soleil et sous la pluie. Quand la petite était fatiguée, la grand'mère l'encourageait et la regardait de ses yeux étranges.

«Enfant, ton sang est jeune et doux et tes membres sont forts. La fatigue n'est pas de ton âge. Il faut marcher, sous le soleil et sous la lune. Si ton frère est revenu, la vieille Maritza peut mourir tranquille. Autrement, que deviendras-tu quand j'aurai fermé les yeux?»

Et puis, sans une plainte, la vieille avait supporté la déception qui l'attendait là-bas.

Ce n'était pas vrai, Karnig n'était pas revenu.

Et personne n'avait de ses nouvelles. D'abord la petite soeur avait pleuré; puis elle s'était consolée quand la grand'mère avait décidé de séjourner quelque temps au village pour l'envoyer à l'école. Depuis son retour, elle ne pense qu'à ses belles journées de là-bas, ces belles journées si bien remplies.

Elle laisse retomber le livre sur ses genoux et réfléchit.

On lui a promis une fois qu'elle pourrait entrer comme élève à l'école de couture des Américains et y apprendre peut-être un peu d'anglais.

Elle tourne des regards pleins de désir vers la cime de la montagne où le drapeau américain flotte au-dessus des grands bâtiments blancs.

Ah! oui, c'est ce qui serait le plus beau, être à l'hôpital, auprès de la sœur Elisabeth, pour l'aider à faire toutes sortes de choses, et soigner les malades. Là-haut, on avait certainement beaucoup de livres à lire et, quand on ne savait pas quelque chose, il y avait beaucoup de personnes à qui s'adresser. C'était une autre vie qu'ici dans la hutte.

Maritza la Folle ne savait rien de ce qui intéressait Araksi. Elle ne pouvait pas même lui expliquer où était Stamboul. Quand elle demandait quelque chose, la vieille la regardait de son air farouche et répondait: « Travaille, crains Dieu et lis ton Narek[1]. »

Et, dans les derniers temps, elle ajoutait parfois avec un soupir: « Et si je pouvais te voir la femme d'un brave homme, je pourrais mourir tranquille. »

Araksi soupire. Cette histoire de mariage commence à lui causer des soucis. Elle ne *veut* pas en entendre parler. Et elle ne veut pas non plus continuer à se baigner avec les autres filles du village, car, depuis quelque temps, Mariam, Suzanne la Boiteuse et d'autres femmes se sont mises à parler de leurs fils avec la grand'mère, et elles l'examinent et la tâtent quand elle se baigne, disant que sa poitrine n'est pas encore assez forte, mais que, l'année prochaine...

Et elle a beau prier et dire qu'elle n'a que quatorze ans à peine et que, tant que Karnig n'est pas de retour, elle n'a personne pour la donner en mariage. Mais elles se contentent de lui répondre: « Qu'est-ce que tu as à dire, *toi?* »

Ah ! c'est dur d'être orpheline et de vivre loin du village où l'on a eu le bonheur d'aller à l'école. Quelle mauvaise idée a eue la vieille Maritza de revenir demeurer près du pont !

Non, elle ne veut plus rester ici. Elle veut essayer d'entrer à l'hospice et la sœur Véra lui viendra en aide et empêchera qu'on la marie déjà maintenant; elle sait qu'à l'hospice on ne marie pas les filles sans qu'elles le veuillent. Elle se confiera à la sœur Véra et lui dira qu'elle ne veut plus aller au bain puisque les femmes ne veulent pas la laisser tranquille.

[1] Vieux livre de prières et de recettes.

C'est ici, *ici* dans le fleuve, qu'elle veut se baigner :

Une, deux, trois, elle est déshabillée en un clin d'œil et reste debout, toute nue dans le soleil.

Les chauds rayons caressent les lignes douces du jeune corps et les seins à peine épanouis et se jouent dans les plis de sa peau dorée.

Elle ferme les yeux et se laisse glisser dans l'eau claire avec un sourire heureux. Les lèvres entr'ouvertes, elle aspire la joie de sentir les vagues ruisseler sur elle. Ah! comme les dents blanches brillent au soleil et comme elle rit gaîment.

Cela, c'est un bain! Et comme on est tranquille ici! Personne ne vous voit, sauf les grands oiseaux nonchalants, debout sur une patte dans le sable.

Ici, elle est toute seule. Et si libre! si libre! Personne pour parler de mariage et crier: « Qu'est-ce que tu as à dire, toi? »

Elle rit et agite les jambes et une cascade de gouttelettes étincelantes comme des diamants tombe autour d'elle, tandis qu'un des hérons effrayé bat des ailes et s'envole un peu plus loin.

Elle rit, et elle plonge et elle jette l'eau brillante de tous côtés et crie de plaisir. Ah! il n'y a qu'un endroit où on serait mieux, c'est près du pont, mais elle n'ose pas s'y risquer... L'eau y est trop écumante et le torrent trop impétueux...

Enfin elle sort de l'eau et, heureuse et fatiguée, elle s'étend sur une des larges pierres plates pour se sécher au soleil. Ses pieds, petits et bien faits, effleurent l'onde capricieuse.

Elle reste là, les yeux à demi fermés jusqu'à ce qu'elle soit toute sèche. Alors elle se lève d'un bond et enfile vite sa chemise et sa jupe. Elle veut être prête quand la grand'mère viendra.

En même temps, elle pense toujours à son frère. Il avait seize ans quand il est parti, et elle huit. Il avait été longtemps dans un hospice d'orphelins et elle se rappelle ses quelques visites à leur hutte, jours de fête pour elle. Puis il était parti. D'abord dans le village où leur père et eux-même étaient nés et puis plus loin. De temps en temps il avait envoyé de l'argent, elle ne savait d'où, de villes ou de villages qu'elle ne connaissait pas. Et, dans les dernières années, il avait été infirmier à Yédi-Koulé, près de Stamboul, à l'hôpital arménien. Et, de là aussi, il avait envoyé de l'argent. Et puis... plus rien, elle ne savait plus rien de lui.

Elle s'assied sur la pierre, en étalant sa jupe autour d'elle et, croisant sur ses genoux ses petites mains brunes, elle se met à chanter d'une voix aiguë « le chant de la jeune fille pour le frère qui est à l'étranger »:

« J'ai fait du pilaff dans le pot,
Je l'ai donné aux poules à manger,
Le forgeron m'a donné un couteau,
Je l'ai donné au berger.
Le berger m'a donné un agneau,
Je l'ai donné au bon Dieu.

Le bon Dieu m'a donné un frère.
Frère, frère, frère chéri,
Je voudrais mourir pour toi !
Que portes-tu sur ton âne ?
— « De l'encens, du henné, de la soie!
— « A qui les portes-tu ? » — « Aux abeilles.»
— « Où sont les abeilles ? »
— « Sur les montagnes,
Elles peignent la laine des loups
Et elles font des chemises pour les veuves. »

Tout à coup d'autres voix retentissent au loin, du côté de la montagne.

Aujourd'hui, toute la ville est allée à la Sainte-Source, pour prier et demander la pluie, oui, tous sont allés à la source de Saint-Garabed, la grand'mère aussi.

La dernière fois, l'année passée, Araksi est aussi allée avec eux. Et alors elle s'est glissée tout près du vieux Vartabed pour voir comment il jetait dans la source les gouttes d'huile sacrée en levant les bras bien haut, tandis que tous les autres, hommes, femmes et enfants, tombaient à genoux en murmurant la prière pour que Dieu apaise la soif des champs et laisse croître les jeunes pousses.

Et comme la pluie n'était pas venue et qu'en plus de la mauvaise récolte il y avait eu un essaim de sauterelles qui en une nuit avait détruit le peu que la sécheresse avait laissé croître, elle, Araksi, avait souffert les amers tourments du remords. Elle *savait* que *tous* devaient prier ensemble si l'on voulait être exaucé: et *elle* n'avait pas fait la même prière que les autres. Il lui avait semblé qu'il n'y avait qu'*une* chose qu'*elle* pût demander à Dieu: le retour de Karnig. et c'est pourquoi la seule prière qui était montée de son cœur, c'était: « Mon Dieu, fais que Karnig revienne. »

Elle avait pensé que la pluie viendrait assez d'elle-même, mais elle n'était pas venue! Et tous les pauvres avaient souffert de la disette.

Et beaucoup étaient morts pour avoir mangé du pain d'écorce, et elle-même en avait été bien malade. Mais elle l'avait mérité.

Et cette fois, elle n'avait pas osé aller avec les autres, car si elle allait de nouveau gâter la prière... Ils en mourraient peut-être tous!

A présent, ils reviennent. Elle entend les chants s'approcher et elle voit la croix d'or briller au soleil. Elle est portée par le vieux Vartabed, le seul qui soit à cheval. Son bonnet noir et pointu domine le cortège. Tous les autres prêtres sont à pied, mêlés à la foule.

Maintenant ils descendent vers la ville.

Araksi cache de nouveau son livre dans sa blouse. La grand'mère va être là tout de suite.

En effet, la voilà. Lasse et courbée, elle s'avance lentement à travers le champ de riz. Comme elle semble fatiguée aujourd'hui, vieille et fatiguée!

Maritza la Folle s'arrête un instant pour respirer, appuyée sur son bâton. Il est si haut qu'il lui dépasse la tête. Elle est toute petite et courbée; des mèches grises sortent de son bonnet noir. Une large cicatrice blanche va de sa tempe au coin de sa bouche et coupe sa joue en deux bosses brunes et ridées.

Sa mâchoire remue sans cesse, agitée par un éternel tremblement; ses yeux ont quelque chose d'éteint et sa respiration est une sorte de plainte, la plainte d'un malheur sans fin qui courbe sa misérable personne, la voix même de sa douleur.

Elle regarde la fillette qui rassemble à la hâte le linge sec, mais elle la voit comme à travers un brouillard. Des taches de feu lui dansent devant les yeux. C'est comme si sa pauvre tête n'avait pu supporter tout le soleil là-haut, sur la montagne, et la longue route à pied dans la chaleur pour aller à la source sainte et en revenir. Peut-être aurait-elle pu rester chez elle, mais Maritza la Folle ne l'avait pas voulu; elle avait voulu au contraire joindre sa voix à celles qui montaient vers le ciel pour implorer la bénédiction d'une pluie féconde. Elle voulait faire ce qu'elle pouvait pour le pays et pour les gens qui, depuis tant d'années, lui accordaient l'hospitalité à elle et à sa petite-fille.

Elle soupire. Est-ce que la prière de Maritza la Folle peut monter vers le ciel? Est-ce qu'une créature comme elle qui n'a pas même toute sa raison peut élever sa voix vers Celui qui a été cloué sur la croix entre les larrons? Elle ferme les yeux. Si la pluie vient, elle la regardera comme un signe de la clémence de Dieu pour elle, comme un signe que la mère du Christ lui a pardonné à elle, la meurtrière de ses propres enfants. Que la tête lui fait mal! Pourtant elle se sent plus légère aujourd'hui; c'est comme si ce grand soleil de la montagne avait fondu le poids qui l'oppresse toujours.

Elle appelle l'enfant d'un signe, et toutes deux se dirigent vers leur hutte à l'entrée du pont.

— Ce même soir, la vieille Maritza est en proie à une sorte de délire; ses paroles sont encore plus confuses que d'habitude.

Etendue sur sa misérable couche, ses mains se crispent nerveusement sur les haillons sordides qui couvrent son maigre corps.

A côté d'elle, assise sur la terre battue, Araksi lui lit à haute voix le vieux « Narek ».

Enfin la vieille s'endort.

Tout à coup, elle se réveille et regarde autour d'elle. Un grand calme semble être tombé sur elle, et ses yeux sont étonnamment clairs.

L'enfant la regarde avec surprise. Doucement, la vieille pose la main sur le livre et dit:

— Ferme cela, enfant. Crois-tu que le saint Narek soit pour une misérable comme moi. Maritza la Folle ne mérite pas que les saints lui viennent en aide.

— Mais le livre t'a pourtant aidée, grand'mère, tu as si bien dormi. Et... à présent... tu as l'air tout autre.

— Est-ce vrai, mon enfant? La vieille la regarde d'une mine pensive. Vraiment, il me semble que je suis tout autre. Peut-être — et elle pousse un profond soupir — peut-être que le mauvais esprit de Satan s'est retiré de moi. Ah! mais comme cela a duré longtemps, si longtemps. Et, aujourd'hui, il me semble que le soleil qui me brûlait la tête, a aussi brûlé le mauvais esprit. Mais, sais-tu? pendant qu'il est loin, je veux te dire quelque chose; je veux te raconter ce qui s'est passé... dans le temps... il y a bien des années.

Araksi est muette d'étonnement. C'est la première fois que la grand'mère lui parle du passé, et c'est la première fois qu'elle l'entend parler si longuement et qu'elle lui voit un regard si clair et si calme. Et les mains toujours agitées reposent tranquillement sur la couverture, doucement jointes.

— Mon enfant, dit la vieille Maritza d'une voix égale et recueillie, une fois, j'étais jeune et heureuse. Tu ne peux pas le croire, parce que tu m'as toujours connue comme je suis, vieille et folle, mais une fois, j'étais autrement. C'était avant les grands malheurs[1]. Ton grand-père et moi, nous avions quitté notre village près de Bitlis après le grand tremblement de terre et nous étions venus nous installer ici. Nous cultivions notre champ et, quand même les impôts étaient durs, nous étions heureux ensemble avec tous nos enfants. Quelquefois il fallait bien mélanger de l'écorce à notre farine et ne pas manger à sa faim, mais nous prenions les mauvais jours comme Dieu nous les envoyait et nous étions reconnaissants de peu. Nous avions beaucoup d'enfants. Le second était ton père, Vahram. Et quand les plus jeunes étaient déjà grands, Dieu nous a encore envoyé deux petites filles nées dans la même heure. Et elles avaient à peine une année quand les grands malheurs sont tombés sur nous.

La vieille passe la main sur ses yeux comme pour se plonger entièrement dans des visions intérieures. Elle regarde bien loin en arrière. Puis elle reprend:

— Tu n'as pas besoin de tout savoir, enfant. Mon mari a été tué, le premier jour. Puis mon fils aîné. Il s'appelait Vartan. Et puis mes filles ont été emportées, toutes les trois, Lucie, Vartanousch et Jérisabeth. Moi, je courais du côté du fleuve avec beaucoup d'autres femmes, mes deux petites filles dans les bras. Les bourreaux étaient derrière nous. Et de tous les côtés on en voyait qui prenaient les jeunes femmes brutalement. J'avais aperçu Jérisabeth dans les mains d'un Turc et je voulais la lui arracher, et c'est alors que j'ai reçu ce coup de couteau au visage; dans le choc j'ai laissé tomber une des petites; elle est tombée sur la face et s'est toute meurtrie. Je suis tombée moi-même et je les voyais autour de moi tuer les enfants à coups de couteau et à coups de hache ou les percer de leurs baïonnettes; mais, quand tout à coup je les ai vus prendre les

[1] Les massacres arméniens de 1895-1896.

tout petits et leur casser la tête contre les rochers en criant que, comme ça, ça allait plus vite, je suis devenue folle!

J'ai pris mes petites filles et j'ai couru au pont, et je les ai jetées dans le fleuve, là où l'eau a le plus de profondeur et où le courant est le plus fort.

C'était ici, au *pont des Quarante-Arches.*

C'est ici que je suis devenue une meurtrière. Entends-tu, enfant?

Et après, je me suis moi-même jetée à l'eau.

Mais, maudit soit le moment où ils m'ont retirée, deux hommes des nôtres qui étaient cachés sous le pont et qui m'ont retirée et retenue de force, parce que je voulais absolument me précipiter de nouveau pour aller rejoindre mes enfants.

La vieille femme s'arrête pour reprendre haleine.

— Je me rappelle tout aujourd'hui. Je l'avais oublié, — il y a si longtemps. Mais je ne me rappelle plus bien ce qui s'est passé après. Ils disaient que j'avais perdu la raison. Et les années passaient. Et j'errais çà et là. Et puis je t'ai eue avec moi. Ton père, mon fils Vahram, je ne l'ai jamais revu, mais je pense qu'il était parmi ceux qui s'étaient échappés et qu'il est mort plus tard, parce qu'un soir, par une pluie torrentielle, un homme est venu chez moi avec un paquet. La pluie ruisselait du paquet et de l'homme. Le paquet, c'était toi. Il disait que tu étais l'enfant de mon fils Vahram et que ta mère aussi était morte. Il répétait tout le temps: « C'est l'enfant de ton fils Vahram. » Je ne le comprenais pas. Alors il me dit: « Prends-la. » Il me mit le paquet mouillé dans les bras et partit. Pendant un certain temps, je croyais parfois que tu étais une de mes propres petites filles. On m'avait dit aussi que tu avais un frère, Karnig, et qu'il était à l'hospice des enfants. Et j'ai continué à marcher de-ci et de-là en te portant sur mon dos. Une fois, je suis arrivée au village où je suis née et où je m'étais mariée et nous sommes restées quelque temps chez ma sœur Hannah, qu'on appelle Hannah l'Aveugle, parce que, lors du tremblement de terre, elle a perdu la vue. Mais je n'étais pas tranquille là-bas, quand même ils étaient bons pour nous, Hannah et ses fils, et sa fille Hénazant. Il me fallait partir et je suis revenue ici au pont des Quarante-Arches, ici, où j'entends l'eau clapoter contre les piliers du pont et me parler de mes petites filles que j'ai tuées moi-même. C'est ici que je dois vivre et que je veux mourir, une fois, quand Dieu m'accordera le repos.

Souvent, bien souvent, pendant que tu dors, je me lève et je vais sur le pont et je fixe les vagues, cherchant mes petites filles. Il me semble que les flots les jettent vers moi et je vois distinctement leurs petits visages blancs. L'une d'elles est toujours couverte de sang — celle que j'ai laissée tomber quand le Turc prenait Jérisabeth — et il me semble que je n'ai qu'à me pencher pour les saisir avec mes mains.

La vieille femme ouvre ses mains croisées et fait de nouveau sur la couverture son mouvement chercheur et tâtonnant.

Puis elle referme les yeux, immobile et fatiguée.

— Maintenant je veux dormir, enfant. Lis-moi encore une fois la prière du pardon pour ceux qui ont fait le mal et la prière pour ceux qui doivent aller brûler en enfer.

Araksi lit les prières.

La grand'mère s'est endormie.

Alors, l'enfant se déshabille doucement. Elle se couche sur la paillasse à côté de la vieille femme et, un moment après, elle dort d'un profond sommeil.

Dehors la lune se mire dans l'eau du fleuve et argente les vieux piliers du pont. Elle pose une lueur fantastique sur le toit bas de la hutte et jette un rayon sur Maritza la Folle et sur sa petite-fille.

La fête de la Vidjak

La pluie est venue.

Elle a changé en un beau tapis vert les champs nus et les collines arides.

Aussi loin qu'on peut voir, les champs de tabac et les plantations de coton verdoient sous le ciel bleu.

Dans les champs d'opium, les fleurs ont ouvert leurs milliers de corolles et des milliers d'abeilles voltigent et bourdonnent au-dessus des pavots blancs.

Partout, on voit des amandiers en fleurs et l'air est pur comme du cristal, vivifiant et parfumé.

Le long du fleuve, au bas de la rizière, Araksi s'avance en chantonnant. Les jambes nues, preste et agile, elle porte une corbeille de linge blanc soigneusement recouverte de feuilles de tabac toutes fraîches. Elle pense à la fête d'hier — la fête de la Vidjak. Cette année, Araksi a pris part à toutes les cérémonies des jeunes filles, depuis le jour de l'Ascension jusqu'au samedi de la Pentecôte qui était hier. Elle était là quand toutes les filles du village sont parties en chantant avec la cruche de terre pour aller la remplir de l'eau de sept fontaines. Ah! comme elles ont ri et chanté les jeunes filles, à l'envi avec l'eau claire et jaillissante! Puis elles sont revenues, portant avec précaution la cruche pleine, et chacune d'elles a jeté quelque chose dedans: une broche, une bague, une perle de verre, et elle, la pauvre Araksi d'en bas le fleuve, elle a jeté un simple bouton. En même temps, les yeux fermés, elles ont proféré du fond du cœur un vœu pour celui qui leur est le plus cher au monde. Puis elles ont bouché l'ouverture de la cruche avec des fleurs cueillies dans sept prairies différentes, et, enfin, elles l'ont cachée dans le coin d'un jardin à la lumière des étoiles; les étoiles, les étoiles du bonheur, devaient briller sur les vœux jetés dans la cruche et les faire réussir. Et les jeunes filles ont veillé sur leur cruche, en jouant et en chantant, pour que les garçons du village ne viennent pas la prendre et demander ensuite en échange des œufs teints de toutes couleurs. Elles ont gardé la cruche jusqu'au jour même de la fête de la Vidjak, la veille de la Pentecôte. Alors elles se sont toutes rassemblées dans leurs plus beaux atours, avec des rubans à leurs cheveux tressés, chez le prêtre, le père Mesrob, chez qui la fête se célébrait cette année-là. Pleines d'attente et de plaisir, elles ont dansé autour de la cruche, elles ont chanté et elles ont fait une poupée avec de belles étoffes, l'ont ornée de bijoux et de pièces de monnaie et l'ont placée sur la cruche. C'était la Vidjak, la petite déesse de la fortune, dont tous les cœurs battant d'espoir allaient entendre la voix.

Araksi se rappelle avec admiration comme la poupée était belle. Et puis, parmi les jeunes filles, on avait choisi une « reine », celle qui, portant la petite déesse sur son bras, devait sortir un à un les objets de la cruche.

Et la reine, naturellement, avait été Dirouhi, la fille du docteur Minassian.

Alors toutes les jeunes filles avaient passé devant la « reine », dans une longue procession; elles avaient fait la révérence et embrassé la vierge Vidjak que « la reine » leur présentait.

Enfin, le jeu de l'oracle avait commencé. A chaque objet que la reine retirait de la cruche, une vieille femme, les yeux bandés, chantait un verset, des vers du vieux temps, si vieux que personne ne savait de quand ils dataient.

C'était la vieille mère du prêtre qui avait chanté, et les jeunes filles battaient des mains et se réjouissaient ou s'attristaient suivant le vers qui leur était échu.

Araksi ne se souvient que de son chant, lorsque le petit bouton a été retiré.

Ce n'était qu'une petite strophe:

Heureux le jour où tu naquis!
Le ciel et la terre s'en sont réjouis;
Les étoiles ont battu des mains;
Et une fois tout finira bien.

Araksi ne comprend pas bien ce que cela peut signifier. Cela ne lui semble pas très clair. Mais c'est elle, sans doute, qui est trop ignorante pour comprendre.

Elle réfléchit. Les étoiles ont applaudi à sa naissance?...

Est-ce que la vieille ne s'est pas trompée et ne l'a pas confondue avec Dirouhi? Pour elle, on peut croire que onze étoiles d'or veillent sur son destin et lui font la vie douce.

Mais Dirouhi a eu une longue chanson où il était question de colombes dorées, de la clef du ciel et du cheval des jeunes époux... et, les yeux brillants et les joues rougissantes, elle a repris sa petite bague. Araksi a entendu une des jeunes filles chuchoter à sa compagne: « C'est Archag Grigorian qui lui a donné la bague. »

Pour ce qui est d'Araksi, son seul vœu a été que Karnig revienne.

Mais elle ne peut pas s'expliquer ce que les étoiles de son vers disent là-dessus.

Ah! si seulement elle avait pu rester à l'école plus longtemps! comme elle aurait été appliquée! Et maintenant, elle serait capable de comprendre les vers de la Vidjak.

Si elle demandait à sa grand'mère? Les gens disent tous qu'elle est une voyante; et elle est devenue calme et plus causante depuis que l'on a eu la pluie.

Les lèvres d'Araksi tremblent d'émotion en pensant à son frère; elle ne sait qu'une chose: c'est que sa vie ne peut être douce que lorsque Karnig sera revenu.

Mais cette année-là la fête de la Vidjak avait très mal fini.

Sa vieille grand'mère qui avait été malade, au lit, depuis le jour où la population de la ville était allée prier pour implorer la pluie, avait fait un mauvais rêve... Le matin, elle avait absolument voulu se lever pour aller à la ville. Elle disait qu'elle devait parler au prêtre et, comme Araksi demandait de quoi elle avait à parler, la vieille avait agité les mains en disant: « Du malheur qui va venir! »

Et elle était partie pendant qu'Araksi tressait encore des rubans dans ses cheveux pour la fête de la Vidjak. Et le soir, tandis qu'on chantait en faisant des rondes devant la maison du prêtre, Maritza la Folle s'était tout à coup trouvée au milieu de la jeunesse joyeuse.

Elle était effrayante à voir: ses yeux brillaient d'un feu inquiétant, les mèches grises de ses cheveux pendaient en désordre et elle agitait son grand bâton du côté des champs d'opium en criant d'une voix stridente:

« Vous devez le savoir tous — vous devez tous l'entendre — tous les gens de la ville doivent le savoir; j'ai eu une vision: ces champs de fleurs blanches, je les ai *vus*, tout blancs de squelettes humains, tout couverts d'ossements blanchis: des fleurs blanches semées par les mains des Turcs. »

L'écume lui sortait de la bouche tandis qu'elle répétait sans cesse, à moitié évanouie:

« Des fleurs blanches semées par les mains des Turcs... »

Alors le père Mesrob s'était approché d'elle pour l'emmener.

Mais, au moment où elle l'avait aperçu, elle s'était mise à le fixer avec effroi, le visage tordu d'épouvante et de désespoir.

— Ton corps, saint père, ton corps est brûlé par le fer de la torture et déchiré par les crocs du knout, je le vois, je le vois devant mes yeux!

— Que la volonté de Dieu soit faite, avait-il murmuré doucement.

Et il l'avait emmenée dans sa maison.

Voilà comment la fête de la Vidjak s'était terminée cette année.

Et voilà à quoi pense Araksi tout en marchant.

Mais ses réflexions sont interrompues par la vue de quelque chose qui la fait s'arrêter d'étonnement.

Là-bas, le long de la haie de lauriers qui descend de l'hôpital américain, une dame européenne passe à cheval, la sœur Elisabeth elle-même, et, à côté d'elle, marchant à grands pas pour suivre sa monture, un homme à longue barbe rude.

Un agha kourde!

Araksi est muette de surprise.

Ils arrivent tout près d'elle. La sœur Elisabeth semble plongée dans de graves réflexions. Mais, en voyant l'enfant, elle lui fait un signe amical et demande:

— Comment t'appelles-tu, petite?

— Araksi d'en bas le fleuve.

— Ah! c'est vrai — et comment va ta grand'mère?

Mais, avant qu'Araksi ait pu répondre, ils ont passé.

Plus loin, derrière la haie, elle rencontre un garçon qui fouette un âne récalcitrant.

C'est Sahag. Elle le connaît bien et peut l'interroger :

— Bonjour.

Le gamin ne répond rien. Il la regarde du haut de sa grandeur.

— Où vas-tu?

Pas de réponse. Il se met à siffler.

— Où donc va la sœur Elisabeth? Avec *lui*?

Le gamin lui jette un coup d'œil foudroyant :

— Est-ce que ça te regarde?

Elle baisse humblement la tête ; non, c'est vrai, cela ne la regarde pas ; soudain elle relève son petit visage et, regardant le garçon de côté, elle dit :

— Mais, tu peux bien me dire où tu vas, toi ;

— Moi? Il lève les épaules d'un air supérieur. Moi? je vais acheter des oignons pour le cuisinier Garabed.

— Un dimanche de Pentecôte! s'exclame-t-elle stupéfaite.

— Est-ce que ça te regarde, crie-t-il avec colère en donnant un coup de fouet à son âne. Je peux bien aller chercher des oignons quand j'en ai besoin, peut-être! Hue! veux-tu marcher, fait-il, en donnant un coup de talon à l'animal, Hue! Haïdé![1]

Et il s'éloigne, en fouettant son âne. Araksi continue sa route, avec sa corbeille.

De temps en temps, elle se retourne pour voir encore la haute silhouette du Kourde à côté du cheval de la sœur Elisabeth, et puis, elle se hâte, le long des champs en fleurs et parfumés, les champs tout blancs, en pensant au rêve de Maritza la Folle et à la fête de la Vidjak.

---

[1] Va !

Le journal de sœur Elisabeth

I.

Mai, 1915.

Le docteur Lewis est revenu.

Nous avons maintenant, en cas de nécessité, quelqu'un pour tenir tête aux Turcs autrement que je ne puis le faire... ici, au fond de l'Asie Mineure.

« En cas de nécessité. »

Je n'ose pas y penser!

Un Kourde qui, chaque automne, nous vend nos provisions de laine et de graisse, est venu à l'hôpital et a demandé à parler au docteur ou à moi.

J'ai tout de suite compris qu'il s'agissait de quelque chose de grave pour que ce bey vînt lui-même au lieu de nous envoyer un messager.

Il est venu offrir aux Arméniens de ce district la protection des Kourdes de Dersim. Il nous prédit des massacres, des tortures, des déportations et l'anéantissement complet de la race arménienne. Et il m'a chargée d'avertir les notabilités de la ville.

Nous sommes tout de suite allés trouver le docteur Minassian. Les grands massacres de quatre-vingt-seize ont mis une plaie profonde dans sa vie, et maintenant il ne lui reste plus que sa femme malade et deux de ses enfants: Dirouhi, la plus charmante et la meilleure jeune fille de la ville et le petit Noubar, un beau petit garçon de huit ans, le rayon de soleil et l'espoir de la famille. Que Dieu les garde tous les deux!

Quand, le Kourde et moi, nous sommes arrivés à la maison Minassian, tout était joie et gaîté dans la belle demeure. Les yeux de Dirouhi rayonnaient de bonheur contenu et, quand elle est venue me baiser la main, elle m'a chuchoté:

— Archag est de retour!

En effet, le riche fabricant de soie, M. Grigorian était venu faire visite avec son fils Archag qui vient d'arriver de Suisse où il suit les cours d'une école polytechnique. Depuis tout enfant il est fiancé à Dirouhi.

Maintenant il a vingt ans et elle, dix-sept.

Je les regardais et ne pouvais m'empêcher de les admirer. Qu'ils étaient jeunes et beaux tous deux, enlacés chastement sous le grand amandier en fleurs de l'entrée du jardin.

Elle le regardait sans parler, mais c'était comme si elle se disait — non, se chantait — à elle-même: «Il est là, je l'ai de nouveau!»

Ses yeux à lui, ses grands yeux noirs intelligents, regardaient le visage du Kourde tandis que nous saluions les parents.

Les trois messieurs, le Kourde et moi, nous sommes entrés dans le cabinet du docteur. Le Kourde n'avait aucune objection à ce que M. Grigorian et son fils fussent présents à l'entretien.

« Au contraire, vous devez tous le savoir, vous tous qui avez quelque chose à dire ici, » dit-il, « et vous devez en discuter avec les autres aghas et vous accorder pour prendre votre décision. »

En route, j'avais réfléchi et je prévoyais quel serait le résultat de l'affaire. Je m'étais, en quelque sorte, représenté toute l'histoire de l'Arménie et le rôle que les Kourdes y avaient joué. Et je me disais que cela ne m'étonnerait pas si les propositions de l'agha étaient refusées.

Quand je tournais un peu la tête, je voyais, à quelque distance derrière nous, notre petit Sahag qui nous suivait et je savais qu'il nous aurait suivis à travers le fleuve et par-dessus la montagne. Je faisais semblant de ne rien voir, mais le visage de l'enfant était devant mes yeux, tandis que les représentants de son peuple devaient prendre la décision d'où dépendait peut-être le sort de tous.

Le Kourde demanda aux deux messieurs de lui dire s'ils voulaient, eux et leurs familles, et toute la population arménienne du village se confier aux Kourdes et venir chez eux.

Je pus lire la réponse du docteur Minassian dans son regard.

D'abord ses yeux se tournèrent vers la fenêtre, vers le jardin où se tenait sa jeune fille.

Puis vers le Kourde.

Ah! tout ce qu'on peut lire dans le regard d'un homme!

Puis il regarda Archag, le jeune fiancé. Et puis, moi.

Je le compris. Ce jour-là, j'ai appris à lire dans les yeux d'un père arménien!

M. Grigorian disait qu'il fallait assembler les prêtres et le Conseil de la ville pour leur exposer la situation. Après cela, on enverrait une réponse à Moustapha agha.

Le Kourde répondit qu'il fallait que l'assemblée eût lieu le jour même.

« La voie du télégraphe est courte, » remarqua-t-il.

Il ne voulait absolument pas dire ce qu'il savait et d'où il le savait.

« Ma bouche n'est pas celle d'une femme, » dit-il sèchement. « Je vous ai dit ce qu'un agha qui n'est plus un enfant dit à un autre. Pas plus et pas moins. Cette chambre n'est pas un Haremlik. Que la volonté d'Allah soit faite! »

A midi, le Kourde a pris place au haut de la table et présidé le repas avec dignité, presque sans dire un mot. Le visage du docteur Minassian était empreint d'une triste résignation. Sa femme et Dirouhi n'étaient pas là. Quoique les deux pères de famille aient vécu de longues années en Europe et soient tous deux extrêmement cultivés, ils n'oublient jamais que leur foyer est en Asie Mineure

et ils respectent toutes les coutumes du pays, les leurs et celles des musulmans. Et ici, il n'est pas convenable qu'une jeune fille soit vue en compagnie de son fiancé. De plus, les deux dames ne pouvaient être là par égard pour le Kourde. Il aurait été offensé d'être obligé de se mettre à table avec des femmes, et des femmes chrétiennes, non voilées, ou même d'être dans la même chambre qu'elles. Moi, comme Américaine, comme étrangère, et occupant une position particulière dans le pays, je fais exception. Mais ce qui peut nous être permis ne peut pas l'être à une Arménienne.

Après le repas, Moustapha agha prit congé, avec beaucoup de compliments et de formalités de part et d'autre.

Je suis allée rejoindre Dirouhi, tandis que les trois messieurs quittaient la maison, graves et silencieux.

Noubar jouait dans le jardin.

Dirouhi, qui ne se doutait de rien, se mit au piano et chanta. Je lui ai souvent entendu chanter les vieux chants arméniens et les refrains populaires, mais je ne l'ai jamais entendue chanter comme ce jour-là. Sa voix fraîche et vibrante était pleine d'allégresse, pleine du bonheur muet de son âme en fête.

Elle me dit:

« Je veux vous chanter un chant de la Vidjak, *mon* chant d'hier. »

Et elle chanta:

Je voudrais être une colombe d'or.
Becqueter sur une table d'or;
Je voudrais me parer d'un collier de perles,
Devenir la reine du monde entier.

Un jeune homme s'est couché sous l'arbre,
Il a sous la tête des monceaux d'or
Et du pain cuit à ses côtés;
Il est celui que le sort à écrit sur mon front.

Une clef est tombée du ciel,
La porte du temple s'est ouverte,
Le temple s'est empli de soleil,
Le saint autel s'est paré.

J'ai un bateau tout en or;
Avec une échelle d'argent.
Il est tout chargé de fils d'or;
Partout où il va, il porte le bonheur.

Je suis un roseau élancé,
Je m'appuie contre ta porte;
Que tu veuilles ou non me prendre,
Je suis celle qui est écrite sur ton front.

Le ciel s'est déchiré,
La sainte Vierge est apparue:
Va, ma petite sœur, rentre chez toi,
Ta prière a été exaucée.

Un petit oiseau s'est envolé du Paradis,
Il porte au bec une couronne de roses,
Il l'a posée sur ma tête;
Il m'a dit: « Depuis longtemps, tu es élue. »

Quelques heures plus tard, les messieurs revinrent.

Le résultat était tel que je l'avais prévu.

Personne n'osait conseiller à la population de se confier aux Kourdes. Une grande inquiétude s'était emparée de l'assemblée, mais aucun des assistants n'avait proposé de chercher refuge chez ceux qui pendant des siècles avaient pris leurs vies, leurs femmes et leurs biens.

Un profond silence régna dans la maison après leur retour.

Puis, le père dit: « Chantez-nous un de vos chants, Dirouhi. »

— Viens, Archag, fit-elle doucement et ils entonnèrent à deux voix le beau chant « Ma Douleur » que le jeune poète poitrinaire Bédros Tourian a composé sur son lit de mort, à Constantinople, dans la solitude et la misère.

Archag répétait le refrain après chaque strophe, de cette magnifique voix de ténor, si douce et si haute, que l'on trouve souvent chez les Arméniens:

Assoiffé de chastes désirs,
Je trouve taries toutes les sources,
Je suis fané à la fleur de l'âge:
Mais ce n'est pas cela qui me peine le plus.

Avant qu'il ait brûlé sous un ardent baiser,
Je sais que mon front pâle et froid
Reposera bientôt sur l'oreiller de terre:
Mais ce n'est pas cela qui me peine le plus.

Avant d'avoir possédé une fleur vivante,
Pétrie de grâce, de sourire et de feu,
Je me sens destiné à épouser la tombe:
Mais ce n'est pas cela qui me peine le plus.

J'ai vécu dans une sombre cabane,
J'ai respiré l'air souillé,
Je n'ai connu qu'une vie de souffrances:
Mais ce n'est pas cela qui me peine le plus.

J'ai une patrie malheureuse,
Branche desséchée de l'humanité !
Je meurs obscur, sans avoir pu la secourir!
Ah! c'est cela qui me peine le plus.

Le docteur Minassian chanta avec eux la dernière strophe, et je les écoutai, debout aussi. Je me sentais tellement une des leurs que mes sentiments n'auraient pu être plus forts si leur cause avait été mienne et s'ils avaient été mes compatriotes.

Ah! combien j'avais le cœur lourd en partant!

Tous les Minassian, sauf la pauvre mère, m'ont accompagnée jusqu'ici.

Dehors, devant la maison du docteur, j'ai trouvé Sahag, assis tranquillement au bord du fossé, son âne paissant à quelques pas de lui.

Depuis qu'il avait vu partir le Kourde, il ne cherchait plus à cacher son expédition.

— Eh bien, Sahag, rentrons-nous à la maison? demandai-je.

— Oui, fit-il en souriant. Je suis resté assis là depuis ce matin et je t'ai attendue.

— N'as-tu rien eu à manger pendant tout ce temps?

— Oh! une poignée d'oignons. J'avais pensé les acheter pour Garabed si tu avais grondé parce que j'étais sorti, mais je les ai mangés en t'attendant.

Et il m'a regardée, le visage éclairé d'un joyeux sourire.

Un vrai enfant arménien!

Alors il a prêté son âne au petit Noubar, et nous nous sommes tous mis en route pour l'hôpital où je lui ai fait donner un bon repas.

Le soir, je ne pouvais pas m'endormir, en pensant à ce que l'enfant avait dit du Kourde et du vautour, et à cause du regard du docteur Minassian et de la douleur résignée de sa bouche.

* * *

Aujourd'hui déjà est arrivé l'ordre de désarmement!

« La voie du télégraphe est courte! »

C'est tombé sur nous comme un coup de tonnerre.

J'étais en bas, à la filature, quand la nouvelle s'est répandue dans la ville. Partout régnait une sombre épouvante. Tous les visages arméniens qu'on rencontrait parlaient la même langue.

Seuls les enfants jouaient dans la rue, insouciants.

Mon Dieu! les enfants!

Puis on entendit le roulement du tambour... et la voix du crieur qui disait dans les rues que, avant le soir, tous les chrétiens devaient avoir livré leurs armes au poste de police et qu'après cela il y aurait perquisition dans les maisons pour voir si l'on avait obéi.

« Perquisition! » Ils savent ce que cela signifie. Comme ils savent aussi ce que le « désarmement » promet: pillage, et brutalité, et « pourboires volontaires »! Les malheureux, les malheureux! Quel miracle pourrait les sauver?

Le docteur Lewis a immédiatement télégraphié à Constantinople, mais il est aussi sûr que moi que cela ne sert de rien.

Notre consul ne le voulait pas. Je le dis à ma grande honte. Et pourtant, peut-être que je lui fais tort. Il a fait ce qu'il pensait le plus effectif : il est allé chez le « vali » pour « s'informer ». Je n'ai pas encore appris le résultat de sa visite.

Le consul d'Allemagne ne voulait pas non plus télégraphier. Je suis allée moi-même parler avec lui.

« Pourquoi avons-nous des missionnaires ? » disait-il en haussant les épaules.

Le frère Hermann de l'hospice allemand a immédiatement envoyé une dépêche à Constantinople et essayé d'aller chez le vali.

Mais Essad pacha a demandé l'intervention du consul allemand. Et le consul a « regretté » de ne pouvoir rien faire!

* * *

31 mai.

Toutes les notabilités arméniennes ont été arrêtées cette nuit!

Quand les missionnaires allemands et américains du district sont allés chez le commissaire de police pour lui en demander la raison (car le vali était « malade ») on leur a répondu que la livraison des armes n'avait pas eu lieu « de manière satisfaisante ». Si la population désirait la mise en liberté des prisonniers — il s'agit de 35 à 40 hommes, les plus utiles et les plus estimés, entre autres tous ceux qui ont pris part à l'assemblée hier et parmi eux Archag Grigorian — elle devait livrer tout ce qu'elle possédait en fait « d'armes et autres instruments » et, si l'ordre était exécuté, « on ne ferait rien à personne ».

Le docteur Lewis a demandé : « Quelles garanties nous en donnez-vous ? »

Le commissaire de police a haussé les épaules et dit simplement :

« Je vous le répète, conseillez à la population chrétienne de livrer toutes ses armes et il ne lui arrivera rien. » Puis il s'est tu et s'est plongé dans ses papiers.

Il a été décidé par les Américains et les Allemands que le docteur Lewis devait essayer de pénétrer dans la prison pour s'entendre avec les prisonniers et leur conseiller de faire livrer par la population toutes les armes qu'elle avait encore. Parmi les prisonniers il y en a plusieurs qui sont connus comme « révolutionnaires », ce qui aggrave le cas.

Cela a été un devoir bien pénible pour le docteur. Il me semble que je l'ai vu vieillir pendant les quelques heures où cette responsabilité a pesé sur lui : désarmer la population arménienne! Mon Dieu! ne sait-on pas par les anciens massacres, et par les massacres d'Adana, ce que cela signifie?

Désarmer cette population entourée de hordes turques armées jusqu'aux dents!

N'est-ce pas les livrer aux bourreaux?

Nous n'avons aucune nouvelle de Constantinople.

Qu'est-ce qui se passe? Pourquoi sommes-nous comme enfermés?

Quand le docteur Lewis a essayé à nouveau de parler avec le commissaire de police, celui-ci lui a dit:

— Que voulez-vous? Pourquoi faites-vous des difficultés? Ce qui se passe ici est la même chose que ce qui se passe dans tous les autres districts.

— Mais qu'est-ce qui s'y passe? a demandé le docteur Lewis.

Tout en feuilletant ses papiers, le commissaire a répondu avec hésitation:

— Dans certaines contrées où l'élément chrétien est trop envahisseur, ou bien où c'est désirable pour des raisons militaires, la population chrétienne reçoit l'ordre de s'en aller plus loin vers l'est.

— Vers l'est! Mais les Russes n'ont pas même pu arriver jusqu'à Erzeroum.

— Qu'en sais-je? Nous avons nos ordres.

Quelques femmes sont arrivées chez nous ce matin... hors d'elles, criant que, pendant la nuit, les prisonniers ont été knoutés et torturés dans la prison. Mon sang se glaça dans mes veines. Il me semblait sentir la terre fuir sous mes pieds.

Le docteur entra dans son bureau et je l'entendis téléphoner au consulat. Un instant après il sortit de la chambre, méconnaissable. Il pouvait à peine parler.

— C'est vrai, ma sœur. Ils ont été mis à la torture. Quatre d'entre eux. C'est épouvantable.

Il se tut un moment, puis:

— Je vais aller chez le vali. Et à la prison.

— Moi aussi, docteur, dis-je.

Mes mains tremblaient; je pouvais à peine dénouer mon grand tablier. Les dents me claquaient dans la bouche.

Le docteur le remarqua:

— Pourrez-vous le supporter, ma sœur? N'est-ce pas trop pour vous? Dieu sait ce que vous allez voir là-bas.

Il ajouta ensuite, les yeux fermés, presque automatiquement, comme on récite une leçon:

— Les quatre que l'on a torturés sont le prêtre, le père Mesrob, le directeur de l'école, Ohannès Effendi, un des maîtres du collège, Mikaël Effendi, et le docteur Minassian.

— Dépêchons-nous, docteur.

Alors il cria dans la cour:

— Thoros! — fais seller deux mulets, pour la sœur Elisabeth et pour moi.

Puis il rentra dans son bureau pour prendre de l'argent.

Je n'avais qu'une pensée dans mon cerveau troublé, un cri: « Ce n'est pas possible! Ce n'est pas possible! »

Mon Dieu, pardonne-leur !

A Mr. et Mrs. James L. Jackson,

Robert College,

near CONSTANTINOPLE.

Hôpital arménien de K.
Asie Mineure.

le 2 juin 1915.

Mes chers amis,

Vous ne recevrez sans doute jamais cette lettre, car peut-être ne l'enverrai-je même pas, elle ira seulement rejoindre les pages du journal que je fais ici pour bien me rappeler ces jours d'enfer.

Ah ! pour que je ne perde pas la raison, il me faut penser à vous et vous parler, mon cher ami, ma chère Margaret, quand même vous ne pouvez pas entendre mon appel.

Oui, je suppose qu'à Constantinople vous vivez aussi des choses semblables, mais, en province, c'est cent fois pire.

Tous les Arméniens du district doivent être « déportés » vers le sud. On les a désarmés si radicalement qu'on leur a même pris les ciseaux et les canifs.

D'abord on a emprisonné les intellectuels, entre autres le docteur Minassian, le frère de notre ami, le fabricant de soie Minassian de Bardisak. Dites-lui... non, ne lui dites *jamais* ce que mes yeux ont vu hier ! Dites-lui seulement que son frère est mort.

Il est ici, couché sur le propre lit du docteur Lewis.

Hier matin, nous avons appris que quatre des prisonniers avaient été conduits à une autre prison et mis à la torture. Le docteur a couru chez le vali et moi à la prison.

Un gendarme était à la porte et m'en refusa l'entrée, menaçant même de tirer sur moi.

— Tire, lui dis-je, mais si tu me laisses entrer, tu seras riche avant le soir.

Il murmura quelques mots et me tourna le dos pour allumer une cigarette.

— Pour le moment, voici deux livres sterling, dis-je en passant vivement derrière lui.

A l'intérieur, je trouvai le gardien que je connais par hasard et lui glissai aussi deux livres sterling dans la main.

Il me regarda avec étonnement.

— Hanoum Effendi, que veux-tu de moi?

— Ouvre les cellules, dépêche-toi, nous avons l'ordre du vali. Les prisonniers doivent être mis en liberté.

Il me regarda d'un air incrédule et regarda sa main.

— Pas les chrétiens?

— Oui, les chrétiens!

Il fit disparaître les pièces d'or dans sa ceinture et regarda de nouveau sa main qui, à présent, était vide.

J'y mis encore deux pièces d'or.

— Dépêche-toi, Ismaël.

— Où est le papier?

— Tu l'auras tout de suite. Le docteur va venir et l'apportera. Dépêche-toi.

Il s'éloigna.

Un moment après, les prisonniers parurent dans la cour, pâles, muets, sans une plainte. Leurs yeux seuls parlaient. Je vis qu'on leur avait enlevé leurs propres vêtements. Mais quatre manquaient!

— Ecoute, Ismaël — et je sentais mon cerveau se glacer — si tu laisses partir ces gens, on te paiera ce soir dix livres turques en or, chez nous, à l'hôpital. Tu connais la valeur de l'or à présent ?

Le gendarme était près de la porte.

— Un moment, Hanoum Effendi. Partageons d'abord. Dix pourront partir, un homme pour chaque livre que tu donneras.

— Alors six en plus pour les six livres que vous avez déjà reçues; je n'ai pas davantage en ce moment.

— Nous les rattraperons assez... plus tard, murmura-t-il à Ismaël, et, si la police vient, ce n'est pas *notre* faute si les serrures ferment mal et si nous avons été obligés de nous reposer un peu après cette nuit.

Ismaël loucha vers moi.

— Il a fait chaud cette nuit... dans l'autre prison : le fer rouge, les pincettes, les fers à cheval et autres bonnes choses! Ils ne voulaient rien dire des bombes et ils ne voulaient pas non plus se faire musulmans.

— Etaient-ce les prisonniers arméniens?

— Naturellement. Qui donc d'autre? Il y a une différence entre le traitement de nos propres prisonniers et celui des « giaours ».

Je ne sais comment j'ai pu me tenir debout et comment je suis sortie, mais, un moment après, j'étais dans la rue, avec un groupe de prisonniers. Le croira qui voudra, mais ceux qui ont vécu sous le ciel turc le comprendront.

Et, une seconde après, tous avaient disparu. Le gendarme aussi. Puis celui-ci revint, se mit à gronder dans la cour de la prison et à demander où étaient les prisonniers. Tout à coup le docteur Lewis apparut.

— Allons vite à l'autre prison, lui dis-je comme dans un rêve, seize de ceux-ci ont pu s'échapper. Dépêchons-nous.

Mais c'était inutile.

Quatre hommes enchaînés, conduits par un gendarme, sortaient lentement du grand portail.

Quatre hommes enchaînés.

Tous dans le même état.

Le premier était le docteur Samuel Minassian.

Je ne le reconnus pas tout d'abord. Toute sa barbe et la moitié de sa chevelure avaient été arrachées... Sa peau était enflée et marbrée... Ses bras nus étaient couverts de taches rouges et bleues...

Ses mains étaient enveloppées de linges sanglants.

Je ne vis pas ses mains, mais je vis ce qui en découlait. Et il n'avait pas une plainte à la bouche.

Il boitait; chaque pas semblait lui causer une douleur atroce...

J'entendis une femme turque près de moi murmurer en frissonnant:

— Ce sont les clous des fers à cheval.

Les yeux du malheureux étaient injectés de sang et profondément enfoncés dans leurs orbites. Le visage était d'une pâleur livide.

Quelques femmes dans la foule qui s'était rassemblée s'enfuirent à cette vue. D'autres s'évanouirent. C'étaient des Arméniennes. Tous les Turcs semblaient avoir disparu. Seule, une femme musulmane s'approcha et se mit à crier:

— Allah! Allah!

Et, tout à coup, elle insulta le gendarme qui mangeait flegmatiquement un concombre!

— Qu'avez-vous fait, malheureux? Bêtes féroces! Vous savez bien qu'ils n'ont pas de bombes. Allah vous punira, vous et vos enfants!

Il la menaça de son fusil.

— Haïdé! Va-t'en. Que le diable t'emporte! Haïdé!

Je vis Maritza la Folle, qu'on appelle aussi la Visionnaire, avancer et se jeter à genoux aux pieds du père Mesrob. Puis elle se tourna vers la foule en criant:

— Maintenant, ça vient! Les fleurs blanches! *Les fleurs blanches semées par les mains des Turcs!*

Alors, elle tomba évanouie et on la laissa par terre.

Au même instant, le prêtre avait élevé les bras et était tombé mort aux pieds du gendarme. Son bourreau lui donna encore un coup.

— Bon! En voilà un de moins à garder. Qu'on l'emporte.

Et le cadavre fut transporté dans la prison.

A ce moment, le docteur Minassian se redressa:

Son regard n'était plus de ce monde. Les yeux levés vers le ciel, il articula d'une voix méconnaissable.

— Oui, frères! Ils nous ont torturés comme on a torturé le Christ! Notre Père qui es aux cieux, que Ton nom soit sanctifié, que Ton règne vienne, que Ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel!

Il s'interrompit pour reprendre haleine. Le sang lui sortait de la bouche. Il chancelait. Mais il continua la prière et éleva les bras, en disant: «Amen! Amen!»

Alors un des torchons sanglants glissa et tomba par terre et je *vis* ses doigts...

Tout à coup, rassemblant ses forces, il dit d'une voix haute:

— Mon Dieu, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font...

Et, de son pas vacillant, il suivit le gendarme dans l'intérieur de la prison, suivi des autres... des deux autres qui étaient dans le même état que lui...

Une demi-heure plus tard, ils étaient ici, dans nos lits d'hôpital. Le vali avait répondu au docteur Lewis que l'ordre de torture reposait sur un « malentendu » et que, si quelques-uns des prisonniers avaient été maltraités, il leur était permis de se faire transporter à l'hôpital américain pour y être soignés à leurs frais.

Notre médecin turc, le docteur Saïm bey, un assistant du docteur Lewis, éclata en sanglots à la vue des plaies des malheureux.

— Allah nous punira! Allah nous punira! répétait-il en pleurant. Et il ajouta:

— On les torture pour les forcer à révéler des secrets qui, nous le savons bien, n'existent pas! Nous savons bien qu'ils n'ont pas de bombes et que, s'il y en a quelque part, ceux-ci ne savent pas où elles sont. Et, s'il y en a, qui peut s'en étonner quand on pense aux souffrances de tous ces malheureux, de tous ces innocents qui doivent mourir? Ah! quelle punition nous pouvons attendre! Laquelle! Regardez celui-là... et celui-là... Allah! Allah!...

Il était désolé et inconsolable.

Dans l'après-midi, le docteur Minassian mourut.

Le docteur Lewis et moi, nous étions tous deux auprès de lui. Les yeux à demi fermés, il prononça dans un souffle:

— Nous sommes heureux... de mourir... si notre mort peut donner... la vie... et la liberté... à nos frères... à notre patrie...

Il expira doucement.

Maintenant il repose, un sourire éclairant son visage ravagé. Ses mains, soigneusement bandées de linge blanc, sont croisées sur sa poitrine.

Des fleurs blanches le couvrent de la tête aux pieds.

On a posé une petite croix sur son front qui semble encore plus haut

depuis que ses cheveux ont été arrachés. Quel martyr des premiers siècles a, plus que lui, mérité le signe de la croix?

Je suis muette d'horreur, paralysée. Il me semble que je suis morte aussi et que je marche à côté de moi-même. Je ne peux plus penser et agir comme d'habitude. Quelque chose s'est arrêté ou brisé en moi.

Continuellement je l'ai devant les yeux, debout, en face de la foule, disant de sa voix expirante:

— Mon Dieu, pardonne-leur...

Dirouhi est venue ici ce soir.

Je ne m'étonne plus de rien, et je ne fus pas étonnée de la voir arriver, toute seule, vêtue des habits de sa servante Sarah.

Elle venait... voir son père, son père qu'elle adorait.

Je ne peux pas décrire ce dernier adieu.

Et elle venait m'apporter tous ses bijoux et ceux de sa mère pour la délivrance de son fiancé.

* * *

3 juin.

Le malheur est sur nous!

Tous les hommes ont été faits prisonniers et conduits hors de la ville, désarmés.

Les femmes et les enfants ont été mis en groupes. Partout le désespoir, la brutalité et le crime. Le crime envers les malheureuses femmes sans défense et même les petites filles... Je ne suis pas descendue en ville aujourd'hui. Le docteur Lewis est malade, au lit, avec la fièvre et le délire. Je dois rester dans son bureau pour répondre au téléphone et recevoir toutes les mères qui ont pu fuir jusqu'ici avec leurs enfants et implorent notre protection.

Parmi ces femmes, il y avait onze hommes déguisés. Je les ai cachés dans les caves, dans le grenier...

* * *

6 juin.

Il ne reste plus un seul homme parmi les Arméniens.

L'état du docteur Lewis est très grave. Il a un délire continuel et ne parle que des déportés. Son imagination le tourmente, surtout à cause de la responsabilité qu'il a prise en conseillant le désarmement volontaire. En ce moment, il est couché, ses mains fiévreuses repoussant le drap, tandis qu'il crie que c'est sa faute... sa faute s'ils étaient sans défense et ont été tous conduits à la boucherie.

Quatre mille hommes forts et bien portants dans une seule ville.

Mais peut-être qu'ils n'ont pas été *tous* exécutés...

* * *

7 juin.

Dans un moment de lucidité, le docteur Lewis m'a priée de télégraphier à la ville de S. qui est à trois jours de marche d'ici. Il disait que le vali l'avait tranquillisé en lui assurant que les hommes seraient conduits là-bas et y arriveraient sains et saufs.

J'ai télégraphié.

Ce soir, nous avons eu la réponse:

« Les déportés ne sont pas ici et n'arriveront pas. Ils ont subi le sort qui leur était dévolu. »

Sur le lit rocailleux

— Dirouhi! Ma petite Dirouhi, ma bien-aimée! ouvre les yeux! c'est moi, Archag! Tu es sauvée, Anouchiguès!

Le jeune homme, penché sur elle, desserre les vêtements couverts de sang et cherche le cœur. Il bat encore. Les mains glacées reposent sans force sur le sol rocailleux où elle est couchée. Ses longues tresses noires sont trempées de l'eau du fleuve. Il les presse dans ses mains et les laisse retomber. Immobile, pétrifié, il regarde fixement le visage de marbre et la croix d'or qui brille sur le cou aux rayons de la lune.

A la fin, elle ouvre les yeux et le reconnaît.

Lentement, avec peine, elle élève les mains, les appuie au cou du jeune homme et cherche à attirer sa tête plus près. Elle parle, mais sa voix est si faible que le murmure du vent dans les branches des peupliers la couvre parfois.

Mais elle l'attire plus près quand le souffle semble lui manquer, et il ne perd pas un mot.

— Archag... je sais que c'est toi... et qu'ils ne me poursuivent plus! Ah! Dieu est bon! Archag, comment ai-je eu la force de courir si loin? Presque toutes les autres femmes sont tombées aux mains des Turcs. Mais, tu sais, je t'ai dit que Yervant de la pharmacie nous avait donné... ce que nous lui avions demandé... pour... si c'était nécessaire...

Il est à genoux, sa joue contre la sienne et cherche à la réchauffer. Aux derniers mots, il la sent frissonner toute. Il la serre plus fort contre lui... On dirait qu'il vit en rêve et l'entend comme dans un songe.

— Vers la prison... où ils nous avaient rassemblées... nous avons compris ce qui nous attendait... et beaucoup ont pris le poison. Et elles mouraient... presque tout de suite. C'était affreux de les voir. Mais après, c'était encore pire. Les Turcs étaient furieux de voir que beaucoup de jeunes et les plus jolies leur avaient échappé et Kiamil bey, le commissaire, a dit que nous autres, nous paierions pour ça... Et il y avait de toutes petites filles...

Elle pousse un profond soupir, se laisse tomber en arrière et se repose un instant. Puis elle cherche sa main et la garde dans les siennes.

— Je ne pouvais pas me décider à prendre le poison. Il me semblait voir ton visage devant moi et j'avais comme un pressentiment que je devais vraiment te revoir encore une fois, quand même je savais que tu étais en prison et torturé peut-être, ainsi que les autres.

Elle jette ses mains sur son visage pour le cacher et chuchote:

— J'étais destinée au commissaire de police Kiamil bey...

Il la serre plus fort contre lui, de sorte qu'elle ne peut voir son visage. Il écoute, les mains crispées, livide, muet et pétrifié.

— Mais Kiamil bey et les autres, les gendarmes et les officiers, ne regardaient pas qui ils prenaient; ils allaient de l'une à l'autre... comme on avait raconté qu'ils feraient... et comme nous ne pouvions pas le croire... et ils leur arrachaient les vêtements... aussi aux petites filles... et toutes, toutes ont été prises par les Turcs. Et nous attendions en priant Dieu... et Dieu m'a écoutée : un gros nuage a obscurci la clarté de la lune et, quand j'ai vu que le coin où j'étais était sombre, j'ai couru le long du mur avec Sarah avant que quelqu'un nous eût touchées, et nous avons couru... couru. Mais d'autres qui l'avaient remarqué se sont mises à courir aussi... et nous étions vingt ou trente quand nous sommes arrivées au pont... Les Turcs couraient derrière nous... et nous nous sommes jetées dans le fleuve.

Elle touche les vêtements du jeune homme:

— Archag! tu es tout mouillé aussi, toi...

— C'est parce que j'ai aussi sauté dans le fleuve, après toi, et je t'ai soutenue et amenée jusqu'ici.

Il continue d'une voix enrouée, articulant avec peine:

— Nous étions dans la cour de la prison. Ils ne s'étaient pas donné la peine de nous attacher parce qu'ils voulaient vite partir pour aller vers les femmes et j'ai grimpé par-dessus le mur, sur le dos de plusieurs autres; ton petit frère Noubar faisait le haut de l'échelle.

Pour la première fois, les yeux de la jeune fille se remplissent de larmes:

— Noubar... Anouchès. Noubar, mon chéri...

Et elle pleure.

— Dirouhi, calme-toi, je suis là. Souffres-tu? Tes pieds saignent?

— Ce sont seulement les pierres du fleuve. Mais quand tu m'as saisie, et portée, et que j'ai senti que c'était toi, j'ai tout oublié...

Elle touche doucement les yeux de son ami.

— Pleures-tu, Archag?... Non, ne pleure pas, nous sommes ensemble, pense... j'ai le bonheur de te revoir... et de mourir dans tes bras.

Il tressaille; elle voit qu'il n'ose pas la questionner.

— Oui, je suis blessée, dans le dos; ils ont tiré sur nous... quand nous étions dans le fleuve... et, ce que tu sens, ce n'est pas tout de l'eau, c'est du sang. Mais, Archag, cela ne fait presque pas mal... seulement, j'ai froid, j'ai si froid.

Dans un désespoir muet, il frappe la roche nue de son poing fermé. Elle reste immobile, les yeux à demi clos.

— Archag, est-ce que mon père a été... torturé?

— Non.

— Archag, je sais qu'il a été torturé... les femmes l'ont vu... mais il n'a pas renié sa foi. D'autres n'ont pas été si forts... et plusieurs femmes se sont aussi converties pour sauver leur vie, mais pas beaucoup. Père n'a pas hésité et il a dit à la sœur Elisabeth: «Dites à mes enfants qu'ils nous ont torturés comme ils ont torturé le Christ, mais nous n'avons pas souffert en vain, et un jour tous nos frères retrouveront une Arménie libre.»

— Ma petite Dirouhi...

— Il est mort presque tout de suite, après la première nuit. Heureusement que Dieu ne lui avait pas donné plus de forces... pour résister plus longtemps. Et les femmes, Archag, — as-tu vu les femmes, les autres, vers le fleuve?

— Non, Anouchès. Je n'ai vu que toi. Et j'ai couru à toi tout de suite. Les autres ont été entraînées par le torrent.

— Ah! Archag! si tu pouvais croire que Dieu est pourtant bon! Si je ne le croyais pas, comme je serais malheureuse de mourir si tôt... et de te quitter! Mais je n'ai pas renié ma foi, moi non plus. Tu le diras à la sœur Elisabeth. Une nuit, tu essayeras d'aller vers elle. Elle te cachera, elle t'aidera à passer la frontière. Dis-lui que je suis morte tranquille, avec l'espoir qu'elle t'aiderait, — elle a toujours été si bonne pour moi. Et, le dernier soir, je lui ai porté tous mes bijoux et ceux de ma mère, et elle les garde, pour toi. Je savais bien que tu serais délivré, Archag.

Elle sourit, un sourire lumineux de voyante.

— Là-bas, de l'autre côté de la frontière, vous vivrez, —et l'Arménie se relèvera. Père l'a dit au petit Noubar, le dernier soir, à la maison: « L'Arménie se relèvera; c'est pourquoi nous pouvons mourir heureux. » Il était debout, il tenait la tête du petit Noubar entre ses deux mains et il le regardait dans les yeux. Et deux jours après, quand il est mort, j'ai répété ses paroles au petit Noubar et, Archag, à présent, je te les répète à *toi*...

Elle cherche à enlacer sa tête de ses mains tâtonnantes:

— Je te les répète... mon bien-aimé... et je me les répète, à moi-même... Je sais que ce n'est pas en vain que nous avons souffert. Et je pense aux fils qui verront plus tard l'Arménie ressuscitée. Ah! moi aussi, une fois, j'aurais pu avoir des fils, et je meurs, Archag, mon bien-aimé... Prends-moi dans tes bras... ne me lâche pas... embrasse-moi!... Mais ne sanglote pas ainsi... embrasse-moi... mon amour...

Ses mains retombent. Elle perd connaissance, et sa tête s'appesantit lourdement, sans vie, contre sa poitrine.

Et le vent chante et gémit dans les peupliers de la rive.

Le journal de sœur Elisabeth

II.

Juin.

Archag est arrivé chez nous cette nuit, portant le cadavre de Dirouhi. Je l'ai vu tout à coup devant ma fenêtre, dans la nuit, muet et immobile. Il ne pouvait pas parler et il ne voulait pas la lâcher. A la fin, pourtant, il a dit qu'il était venu me demander la permission de l'enterrer dans le jardin de l'hôpital.

Et nous l'avons enterrée ensemble cette nuit même.

Nous l'avons couchée sous les lauriers roses près de la source.

Je le comprends: il ne veut pas qu'elle soit enterrée comme les autres cadavres sur lesquels on jette seulement une mince couche de terre et que les chiens sauvages viennent déterrer et dévorer. Partout on trouve des restes humains : ici une main, là des os et des débris de chair — pourris et puants — et au-dessus du cimetière où l'on a apporté à la hâte les corps des déportés massacrés aux environs de la ville, on n'entend que le hurlement des chiens et le cri rauque des vautours.

Maintenant, elle repose chez nous, sous les lauriers en fleurs que j'ai plantés moi-même, et la source lui chante sa berceuse. Dors, ma chérie, dors en paix!

Toute la nuit, il reste assis à côté de la tombe fraîche et, le jour, il est caché. Il a gardé la petite croix d'or qu'elle portait au cou. Il mange à peine, et je crois qu'il ne sent pas lui-même les larmes qui coulent sans cesse sur ses joues pâles. Quand je lui parle de Dirouhi, il me regarde en hochant la tête. Il ne répond rien. Je vois que sa jeune âme est encore trop palpitante de douleur, trop marquée par la mort pour que je lui parle de vie et de fuite. Chère petite Dirouhi! sois tranquille, je le garderai et j'en prendrai soin.

* * *

Aujourd'hui, je suis allée à la maison du docteur pour dire à Mme Minassian que Dirouhi est morte. Elle m'a répondu ce que disent toutes les mères arméniennes: « Dites-moi que ma fille est *morte* avant d'être tombée au pouvoir des Turcs et je vous bénirai ! »

Elle pleura, en disant qu'elle pleurait de joie, lorsque je lui racontai que Dirouhi était enterrée dans notre paisible jardin, et elle se mit à remercier

Dieu parce qu'elle s'était attendue à ce qu'on vînt lui dire que Dirouhi avait été violée en pleine rue et ensuite séquestrée dans un harem turc.

Maintenant cette mère est toute seule, dans la maison une fois si belle et si heureuse, où toutes les chambres sont vides à présent. Tout a été pris par les Turcs; le piano de Dirouhi a aussi été «vendu», et on n'a laissé à la mère malade qu'un simple matelas.

* * *

Les déportations continuent.

Nous voyons chaque jour passer de longs et lamentables cortèges venant des districts de l'ouest, en route pour l'orient.

A l'hôpital, tout le monde travaille fébrilement à coudre des vêtements que nous distribuons à ces malheureux. Nous employons toute notre provision de farine à faire du pain que nous leur donnons pour leur long voyage dans le désert.

* * *

Europe et Amérique ! Tous les milliers de pères et de mères soignant tendrement leurs petits enfants...

Quand, un jour, vous apprendrez toute l'horreur de ces journées de massacres, est-ce que votre voix ne s'élèvera pas dans le chœur, criant vengeance et pitié?

Nous avions cru d'abord que, grâce à l'humanité connue du vali, notre district pourrait échapper à ce qu'il y a de plus affreux: les massacres d'enfants. Le bruit courait que par la haute « bienveillance » d'Essad pacha tous les enfants au-dessous de douze ans seraient épargnés.

Et hier le tambour retentit dans les rues, et la voix du *bekdji* annonça que, selon les nouveaux ordres reçus de Stamboul, tous les enfants de sexe masculin âgés de plus de huit ans devaient être rassemblés sur la place devant le commissariat de police.

Alors la chasse aux enfants commença. Dans toute la ville, ce fut le désespoir, le trouble, le désordre.

La sœur Véronique est hors d'elle. Son hospice de garçons... vide ! Dix ans de sa vie, dix ans de travail, d'amour, de sacrifices, anéantis par la plus sauvage cruauté ! Deux cents garçons qu'elle a élevés, soignés, aimés, et qui l'aiment, doivent être traînés à l'abattoir des bouchers ! Quelle intolérable pensée !

Elle s'est précipitée chez moi et m'a demandé d'aller avec elle chez le vali.

Il a fait répondre qu'il regrettait, mais qu'il ne pouvait pas nous recevoir avant le lendemain.

Le lendemain !

La sœur Véronique a mis son pied dans l'entrebâillement de la porte qui allait être fermée sur nous en déclarant qu'elle ne quitterait pas la maison avant d'avoir parlé avec Essad pacha.

D'autres femmes étaient là qui attendaient. Parmi elles la femme du prêtre, du père Mesrob, dans un état de grossesse très avancé.

Je ne sais comment cela se fit, mais c'était comme si toutes les portes fermées s'ouvraient devant les regards enflammés de la sœur Véronique, et, avant d'avoir pu prononcer un mot moi-même, nous nous trouvâmes dans le grand cabinet de travail d'Essad pacha.

Il avait justement des visites, son frère, le commissaire de police Kiamil bey, et leur vieille mère.

Notre venue parut faire un très fâcheux effet.

Je dis rapidement à la sœur Véronique de me laisser parler, car j'étais plus calme qu'elle et, d'une manière posée, je représentai au vali que ses fonctionnaires étaient en train de dépasser ses ordres, car on avait parlé de faire exception pour les garçons au-dessous de *douze ans*, pour les femmes enceintes et pour les artisans et leurs familles.

Pendant que je parlais, la porte se rouvrit et Mariam, la femme du prêtre, entra et se jeta aux pieds du vali.

Son frère, un Turc rude et sauvage, assis sur le sofa, se leva et se mit à repousser la femme à coups de pied.

— Va-t'en, chienne! Qu'est-ce que tu viens faire ici? Va-t'en! Et il lui donnait coups de pied sur coups de pied.

La malheureuse s'accroupit sur le plancher.

Alors la vieille Validé Hanoum, la mère, se leva vivement du coussin où elle était assise, fumant une cigarette, et, se précipitant, elle saisit son fils par le bras.

— Malheureux! Malheureux! que fais-tu! Peux-tu traiter ainsi une créature humaine! Bête brute que tu es! oh! Allah! Allah!

Mais la vieille tante, qui habite chez le vali et qui venait aussi d'entrer dans la pièce, se mit à crier fanatiquement:

— Ils l'ont mérité, ils l'ont mérité, ces chiens de chrétiens! Ils font des bombes contre nous et veulent nous renverser! Ils l'ont mérité!

En une minute la chambre fut pleine de désordre, de cris et d'injures.

Le vali seul restait assis, impassible et muet, devant son bureau. Son regard cherchait à nous éviter et il paraissait réfléchir. Enfin, il sembla prendre une résolution.

Il saisit une feuille de papier, y écrivit quelques mots et la tendit à Mariam toujours accroupie sur le plancher.

— Tiens, tu peux rester jusqu'après ta délivrance.

— Inschallah, dit la vieille Hanoum en lui faisant un signe de tête.

— C'est parce que nous sommes là, me murmura la sœur Véronique.

Mariam baisa la main du vali et se retira en se confondant en remerciements et en bénédictions pour lui et pour sa famille. Voilà comment le malheur peut abaisser un être humain.

En allant vers la porte, elle s'arrêta devant moi et murmura:

— Ma sœur, pour l'amour de Dieu, aie pitié de moi et demande-lui si mes enfants peuvent aussi rester... ou si c'est seulement moi... sauve-moi mes enfants, ma sœur!

J'adressai sa prière au vali.

Il haussa les épaules, tendit la main pour reprendre le papier et y ajouta quelques mots.

— A présent, va-t'en. Tes enfants peuvent aussi rester.

Alors il se tourna vers nous, d'un mouvement décidé, et le visage souriant:

— Mesdames, je suis charmé d'avoir l'honneur de votre visite. C'est toujours une grande joie pour moi de voir des représentantes de la grande Amérique dans mon humble maison. La Turquie et l'Amérique ont toujours été en excellentes relations. Puis-je faire quelque chose pour ces dames? En quoi puis-je vous servir? Vous n'avez qu'à commander. Vous désirez peut-être avoir un passeport pour Constantinople?

Alors la sœur Véronique ne put contenir son indignation.

Elle fit un pas vers lui et se mit à crier, les yeux flamboyants:

— Un passeport! Vous voudriez bien vous débarrasser de nous! Nous sommes des témoins gênants! Nous ne devons pas pouvoir raconter vos atrocités! Nous ne devons pas chercher à aider, à sauver! Les malheureux enfants!... Nous ne devons pas...

Elle éclata en pleurs.

Puis, s'accrochant à la grande table à écrire, elle gémit d'une voix suppliante:

— Grâce, grâce! Essad pacha! Grâce pour les enfants! Ayez pitié des enfants, Essad pacha!

Le vali parut tout troublé de cette soudaine interpellation. Je le regardai et, à ma grande surprise, je vis ses yeux se mouiller.

Il prit un papier et dit:

— Hanoum Effendi, ce que je fais peut me coûter ma position si on l'apprend. Voici un ordre se rapportant exclusivement à votre hospice d'enfants. Vous devez le présenter à la police.

Elle saisit la feuille et la scruta d'un œil fébrile et méfiant.

— Est-ce vrai? Est-ce pour tous mes garçons?

— Parfaitement, Madame.

Puis il ajouta, en souriant d'un air affable:

— Puis-je vous offrir une tasse de café?

— Non, merci, nous sommes pressées.

Nous gagnâmes la porte et nous nous mîmes à courir.

La route est longue jusqu'au commissariat qui est à l'autre bout de la ville.

Tout en courant, les paroles du Turc retentissaient dans mon cerveau. L'Amérique et la Turquie! J'avais une nouvelle preuve de la vieille expérience que les Turcs font toujours tout ce qu'ils peuvent pour paraître honnêtes, aimables et chevaleresques devant les Européens et les Américains. Sourires, révérences, ordres complaisants... pour la forme! Paroles vides, promesses fallacieuses! C'est ainsi que Talaat pacha, le grand vizir, et Enver pacha, le ministre de la Guerre et le généralissime de l'armée, les deux hommes les plus puissants parmi les Jeunes-Turcs et les meurtriers responsables du peuple arménien, ont cherché à jeter de la poudre aux yeux à toute l'Amérique et à l'Europe neutre. A certains endroits il y ont réussi pour quelque temps. Mais il n'y a que les âmes très naïves qui ne pénètrent pas les motifs des Turcs, leurs calculs intéressés, leur souplesse et leur soif de puissance et d'argent. Un Turc ne pense qu'à lui-même. Nous qui avons vécu au milieu d'eux pendant tant d'années, nous le savons.

Enfin, nous atteignîmes le commissariat. Quand les agents nous virent approcher, ils s'enfermèrent à clef et tirèrent le verrou.

La sœur Véronique se mit à battre la porte à poings fermés.

— Ouvrez, j'ai une lettre du vali, vite!

Après quelques secondes, ils ouvrirent.

La sœur Véronique, palpitante, montra le papier. Nous n'avions qu'une crainte: arriver trop tard!

L'assistant de police haussa les épaules suivant la manière habituelle.

— C'est bien. Vous pouvez emmener chez vous les garçons de votre hospice... si vous pouvez les trouver, mais *seulement ceux qui sont au-dessous de huit ans*.

Nous étions comme paralysées.

— Au-dessous de huit ans?

Il eut un sourire diabolique.

— Oui, c'est expressément spécifié « *au-dessous de huit ans* ». Vous ne savez pas lire le turc. Vous auriez pu l'apprendre pendant votre séjour ici. Mais les dames ne veulent pas s'en donner la peine. Ce qui est écrit là peut, du reste, être interprété de deux manières. Je le comprends comme je vous l'ai dit.

Et il frappa le papier d'un coup décidé.

Elle se tordait les mains de désespoir.

— Il m'a trompée, il m'a trompée! Mon Dieu! Que faire! Mon petit Haïk... et Vahan... et Arakel... et Stéphan... et...

Elle se prit la tête à deux mains.

— Dépêchons-nous!

Et nous nous trouvâmes de nouveau dehors, dans le soleil et la poussière.

Comme il ne s'agissait plus que des enfants et que la chaleur était étouffante, on ne s'était pas donné la peine de les emmener hors de ville, comme on le fait pour les hommes soi-disant déportés.

Non, c'était tout simplement sur la place du marché que la boucherie avait lieu.

La place avait été barricadée par la police, mais le papier d'Essad pacha nous en ouvrit l'entrée.

Quel spectacle aux alentours! Des femmes évanouies, ou folles, et courant, et se battant avec les gendarmes. Des cris, des hurlements, des injures et des ordres brutaux, de temps en temps un coup de revolver et, par-dessus ces clameurs, les cris des enfants... leurs plaintes, leurs appels, leur martyre... Et comment décrire la boucherie! Je ne le peux... et ne le veux pas. Je garde seulement la vision des flots de sang rouge qui inondent le sol, qui courent le long des ruelles. Toute la population turque s'en était mêlée, aidant les bourreaux, pour un pourboire!

On avait des couteaux et des haches...

Un jeune *bekdji*, que nous avions souvent employé à l'hôpital pour casser le bois, était un des plus zélés: ses mains ruisselaient littéralement de sang.

Il travaillait du couteau et de la hache, comme s'il n'avait jamais fait autre chose que de séparer des têtes d'enfants de leurs troncs!

Il les regardait rouler et les poussait en tas comme des têtes de choux.

Maintenant je sais ce que c'est que de croire qu'on devient fou.

Les vautours volaient déjà au-dessus de la place, déchirant l'air de leurs cris stridents.

Un Turc de notre connaissance s'approcha de nous et nous dit:

— Allez-vous-en, vous risquez tout en restant ici. Votre vue ne fait qu'exciter la populace.

Il prit le papier des mains de la sœur Véronique et nous promit d'essayer de sauver des enfants.

Nous nous éloignâmes enfin avec quelques petits garçons.

Mais les grands!

Et tous les autres!

Dieu de miséricorde! Peux-tu voir de telles horreurs? Est-ce que ton regard ne se détourne pas de cette horrible terre?

Comment croire que c'est ta volonté? Comment dire: « Que ta volonté soit faite! » ?

Mon cœur brûle de vengeance.

* * *

Vers le soir, une femme turque m'a apporté six petits garçons.

Elle les avait mis dans des paniers, sur le dos de deux ânes, et recouverts de légumes et d'un sac.

Ils avaient tous la nuque profondément entaillée de coups de hache.

La femme me raconta qu'on les avait couchés les uns à côté des autres sur un banc comme des moutons... mais les coups n'avaient pas été assez profonds et ils vivaient tous les six.

Je les pansais, presque sans savoir ce que mes mains faisaient.

L'un d'eux mourut sur mes genoux. Il avait perdu trop de sang.

Les cinq autres s'endormirent bientôt d'un sommeil qui ressemblait à la mort.

Ces cinq petits garçons ! Ils sont couchés côte à côte, la tête soulevée par le bandage qui recouvre les cinq petites nuques.

Et c'est curieux... tandis que je les soigne et les garde, j'oublie presque les centaines d'autres qui ont été massacrés hier, en bas, dans la ville.

Le plus grand n'a que huit ans.

Je l'ai reconnu tout de suite.

C'est le petit Noubar du docteur.

Un petit garçon

Cinq lits d'enfants sont alignés contre le mur d'une des petites chambres de l'hôpital, une chambre claire et gaie, pleine de soleil.

Les petites têtes aux cheveux noirs reposent paisiblement sur les coussins frais.

Les deux plus petits dorment.

Deux autres clignent des yeux et sont tout près de s'assoupir dans la chaleur de midi.

Le cinquième, celui qui est le plus près de la fenêtre, a ses grands yeux noirs tout ouverts et regarde fixement les nuages qui passent.

— Noubar, dit doucement la sœur Elisabeth en se penchant sur son lit, ne veux-tu pas essayer de dormir un peu, mon petit? Tu as eu une nuit si agitée. Tu as crié.

Les yeux de l'enfant se mouillent de larmes.

— Et j'ai appelé mon père, dit-il à voix basse. Sœur Elisabeth, père m'a dit, la dernière fois qu'il était à la maison, que *là-bas* nous pourrons vivre et que les Arméniens pourront une fois être de nouveau tous ensemble. C'est à cela que je pense toujours, sœur Elisabeth.

— Oui, mon petit Noubar.

Ses grands yeux se remplissent d'horreur.

— Crois-tu qu'ils ne pourront pas nous poursuivre là-bas, sœur Elisabeth?

— Non, Noubar, non; il viendra un jour, après la guerre, où ils ne pourront jamais plus rien vous faire!

— Sœur Elisabeth, je pense tout le temps qu'il faut que je me dépêche d'aller *là-bas*. C'est ce que père voulait, je peux bien le comprendre. Et Dirouhi aussi me l'a dit, avant...

Les coins de la petite bouche tremblent.

— Mon chéri... essaye d'oublier.

— Ah! je ne pourrai jamais oublier comme j'avais peur quand ils m'ont pris et comme ça me faisait mal quand j'ai reçu les coups de hache. Est-ce que tu pleures, sœur Elisabeth?

— Non, mon petit Noubar, non...

— Sœur Elisabeth, tu m'aideras à aller là-bas, dans la libre Arménie.

Il la regarde, de son regard mûri avant l'âge.

Elle lui caresse la joue.

— D'abord, il faut te guérir; je veux te soigner, et tu redeviendras comme avant.

— Oui, mais *alors*, tu me promets de m'aider à partir!

— Oui, je te le promets.

Il rayonne de joie.

— Merci. Tu sais, Dirouhi me disait souvent qu'elle et moi, nous devions devenir aussi bons et aussi habiles que possible pour que père puisse oublier qu'il a perdu une fois nos trois petits frères.

— Oui, mon petit amour. Et tu penses que, là-bas, tu deviendras un fils de la nouvelle patrie libre et que tu travailleras pour faire honneur à ton père?

— Oui.

Du lit voisin, une autre paire d'yeux, sérieux et profonds, se tournent vers lui, éclairés d'un rayon lumineux.

— As-tu entendu, Arakel? Quand nous serons guéris..., sœur Elisabeth, il pourra venir aussi, n'est-ce pas?

— Oui, naturellement. Mais tais-toi, Noubar; reste tranquille. Et personne ne doit rien savoir, tu le comprends.

— Oui, mais c'est bon d'y penser.

— Mon petit Noubar, il vaut mieux essayer de ne pas penser du tout.

— Oh! sœur... Il y a pourtant quelque chose que je voudrais tant savoir! Sais-tu où est Archag?

— Archag est libre, sauvé.

Les yeux de l'enfant s'illuminent de joie.

— Est-ce vrai? Est-ce réellement vrai? Je n'osais pas le demander. Ah! alors il ira aussi là-bas, et il me prendra avec lui. — Et nous deviendrons tous les deux, comme père disait, des fils de l'Arménie libre.

— Oui, Noubar.

— Sœur Elisabeth, sur la place du Marché...

— Tais-toi, mon petit Noubar, ne pense plus à cela.

— Non, mais je veux seulement te dire que, là-bas, il y avait un jeune homme qui ressemblait à Archag et j'ai cru d'abord que c'était lui. Et j'ai crié quand ils lui ont donné des coups de couteau.

— Noubar, veux-tu que je te prête le grand globe du docteur Lewis? Je le poserai sur ton lit, et nous ferons un voyage tout autour du monde; n'est-ce pas une bonne idée? Je vais le chercher.

— Oh! sœur Elisabeth, ne me quitte pas. Ma tête est si drôle, je ne peux pas penser à autre chose. Et lui, celui qui ressemblait à Archag, il n'est pas tout à fait mort. C'était Mikaël, le fils de la blanchisseuse Annah. Et ils disaient qu'on devrait le knouter avant de le tuer, parce qu'il était l'ami de Yervant de la pharmacie et que ça voulait dire qu'il avait aussi fait des bombes. Et celui qui disait ça a compté sur ses doigts combien il en avait déjà tué, et il disait

que Mikaël était son vingt-septième. Mais Ismaël en avait tué cinq de plus. Et, le soir, ils sont venus pour prendre les enfants morts; ils voulaient aussi prendre Mikaël pour le porter au cimetière avec les autres. Mais il s'est soulevé et il a dit: « Je ne suis pas encore mort, ne m'enterrez pas, au nom d'Allah, ayez pitié de moi, je ne suis pas mort. — Alors dépêche-toi de mourir », a dit un Turc et il l'a jeté quand même sur le tas avec les autres. Et maintenant, je rêve de lui tout le temps quand je dors, et je crois que c'était Archag... et... et...

Il cache sa tête dans le coussin et sanglote convulsivement.

La sœur Elisabeth le prend doucement dans ses bras et le berce contre sa poitrine, jusqu'à ce qu'il se tranquillise. Enfin, il se calme et pousse un profond soupir — un soupir qui n'est pas un soupir d'enfant.

— Mais, après qu'ils furent partis, il est venu un homme — il était bon, — et il s'est glissé entre nous et a demandé si quelqu'un vivait encore et s'il pouvait nous aider. Et j'ai vite tendu les bras vers lui et il m'a porté avec précaution. Et quand il a vu le sang couler de ma nuque, il a pleuré et il a dit: « Allah, Allah! » Et il a dit qu'il avait bien connu mon père.

— Noubar, maintenant, je veux aller chercher le globe.

Il la saisit par sa jupe.

— Oh! non, ne t'en va pas, laisse-moi te raconter. Et quand l'homme nous a apportés dans sa maison et a lavé notre sang, avec sa femme, je lui ai demandé s'il ne voulait pas aller au cimetière voir si Mikaël vivait encore. Mais il disait qu'il n'osait pas, parce que les gendarmes en gardaient l'entrée. Et il disait que je ne devais pas m'inquiéter, que Mikaël ne serait pas vraiment enterré, parce qu'on les jette seulement les uns sur les autres... et quelquefois simplement un peu de terre par-dessus.

— Noubar, je suis sûre que Mikaël est sauvé. J'ai entendu hier soir quelqu'un qui disait l'avoir vu.

— Pourra-t-il alors venir avec nous?

— Si Dieu le veut.

Du lit voisin, le petit Arakel dit tout à coup d'un air pensif:

— L'homme a dit qu'il voulait nous sauver, parce que ton père avait soigné son fils gratuitement quand il était malade et lui avait donné l'argent pour acheter les médecines. Et il a dit à sa femme de nous apporter ici, à l'hôpital.

Le docteur Lewis entre et va d'un lit à l'autre. Son visage pâle et ravagé se penche sur chaque enfant.

La sœur Elisabeth est restée entre les lits des deux petits garçons.

— Allons, il faut dormir tous les deux.

— Mais tu restes là, sœur Elisabeth?

— Oui, Noubar.

— Tu sais, tu m'as promis que, quand je serai guéri, tu mettras mon lit à côté du tien!

— Oui, chéri... oui.

Il regarde du côté de la fenêtre et suit les nuages dans leur fuite.

— Est-ce que les nuages vont vers le nord?

— Oui, mon petit.

Alors il ferme les yeux, et bientôt après les deux enfants dorment comme les autres, d'un sommeil agité, inquiet.

Le docteur Lewis et la sœur Elisabeth se regardent silencieusement.

— Docteur, dit-elle enfin, vous devriez aussi aller vous reposer. Souvenez-vous que vous êtes convalescent; nous avons besoin de vos forces.

Il sourit tristement:

Et vous, ma sœur? Quelle mine croyez-vous avoir?

Elle détourne la tête, mais il a vu ses yeux rouges de larmes.

— Je suis bien portante. Je n'ai rien.

— Regardez-vous dans la glace, sœur Elisabeth, savez-vous que vos cheveux sont devenus tout blancs pendant ces dernières semaines?

— Ah! docteur, est-ce que cela vous étonne!

— Nuit et jour, je pense et je me demande: Que fait-on à Constantinople? Est-ce que notre ambassade sait ce qui se passe? Est-ce que personne ne peut aider? Les neutres? L'Amérique? Pourquoi ne savons-nous rien de nos compatriotes? Pourquoi est-ce que Mr. Jackson n'écrit plus? Comment vivre dans cette incertitude sans espoir?

Le docteur devient pensif.

— Oui, Constantinople! La grande énigme, le foyer de tant de crimes et d'horreurs avec ses bureaux louches de police secrète, ses mystérieux meetings de ministres et toutes les actions ténébreuses qui trouveront un jour leur punition, si cette guerre donne le résultat que l'on espère, le droit des nations, le droit de vivre...

Et il murmure d'un ton qui est une question:

— Constantinople! Constantinople!

Sous le ciel de Stamboul

... Constantinople! — Constantinople!

Le soleil brille au-dessus des minarets.

Il est midi.

Aucune brise n'agite le miroir resplendissant de la mer de Marmara. Elle repose comme de l'argent fondu sous les rayons ardents.

Près du vieux mur de l'hôpital arménien de Yédi-Koulé un jeune garçon maigre et brun est à demi couché sur l'herbe roussie. Autour de lui quelques chèvres affamées et un âne décharné cherchent une maigre pitance sur le talus qui longe le mur. Le silence de cette heure de midi n'est interrompu que par le clapotement monotone de l'eau du grand réservoir ou, à intervalles réguliers, par le bruit du tramway qui arrive à la station terminus non loin de là ou qui en part. Cela roule, grince et tinte, et tout se tait de nouveau.

Le garçon dresse tout à coup la tête, et ses yeux noirs, attentifs et vigilants, regardent du côté de Stamboul. On dirait qu'il attend quelqu'un.

Mais il se couche de nouveau et sa tête retombe sur son bras.

Non, il n'attend personne. Qui pourrait-il attendre?

Il reste longtemps là, immobile et muet, dans l'ombre du vieux mur. De temps en temps, un tressaillement agite son maigre corps, sous la blouse brune et usée que portent les orphelins de l'hôpital. Alors il se soulève et arrache quelques brins d'une touffe d'herbe, si raides de sécheresse qu'ils se cassent immédiatement. D'un mouvement machinal, il les porte à sa bouche et les mâche, tandis qu'il reste assis, regardant devant lui d'un œil fixe et indifférent, presque insensible.

Mais il dresse de nouveau la tête. Quelqu'un s'avance là-bas. Quelqu'un est pourtant venu par le tramway... de la ville.

C'est une jeune femme du peuple. Elle s'arrête, dans le soleil, et examine timidement le grand portail de l'hôpital. Des boucles d'oreilles bleues tremblotent sous ses cheveux noirs. Elle a l'air d'avoir pleuré beaucoup — et tout dernièrement encore. Elle aperçoit l'enfant et s'approche de lui avec précaution.

Il change de position, d'un air nonchalant, plein d'une supérieure et digne indifférence. Tout en mâchonnant son brin de paille, il observe de côté les yeux rougis de la pauvre femme. Elle pousse un profond soupir, et c'est comme si, dans ce soupir, il y avait quelque chose qui trouve un écho dans la poitrine du garçon, car il semble tout à coup sortir de son rêve. Il se redresse et la regarde en

face. Il voit que les larmes coulent lentement sur ses joues. Eh bien! quoi? qu'est-ce qu'il a affaire avec cette inconnue? Mais on peut toujours causer avec elle! De la nourriture? Il ne peut pas attendre qu'elle lui en donne... et elle ne peut pas non plus en attendre de lui... qu'elle le sache bien.

— Hum, qui es-tu?

— Je m'appelle Doudou.

— Qu'est-ce que tu viens faire ici?

— Je veux essayer de voir ma maîtresse.

— Est-elle malade?

— Oui. — Elle tord son mouchoir de poche entre ses doigts et répète: « Oui, elle est malade. »

— Comment s'appelle-t-elle?

— Digin[1] Manougian.

— D'où est-ce que tu viens?

— Du Robert College. Je suis auprès des enfants.

Silence. — Elle regarde anxieusement le jeune garçon!

— Crois-tu qu'on me laissera entrer? Crois-tu qu'on me le permette?

L'enfant jette sur elle un coup d'œil qui renferme un monde d'expérience. Il secoue la tête.

— Il n'y a rien à faire. Le portier a été déporté. Celui d'à-présent, c'est un Turc. Et depuis que Garekine Effendi est mort, rien ne va plus comme ça devrait. Et les autres là-bas ne permettent jamais rien. Ils n'*osent rien*, ajoute-t-il en haussant dédaigneusement les épaules. Mais je veux essayer.

Après quelques minutes, il est de retour.

— Je ne savais pas que c'était une folle. Ils disent qu'elle est folle. Les fous ne doivent pas recevoir de visites.

Doudou se tord les mains.

— Est-ce que je ne peux pas l'entrevoir? Seulement l'entrevoir!...

Le garçon réfléchit.

— Non, on ne te laissera pas entrer. Et puis, elle a des barreaux de fer à sa fenêtre. Ils en ont tous. Si c'était la nuit, je pourrais te faire passer. Peux-tu attendre la nuit?

— Ah! mère de Dieu aide-moi! Non, non, je ne peux pas quitter les enfants si longtemps et les laisser seuls la nuit. Que dirait Hagop?... Non, non.

Elle éclate en pleurs.

— Ma jolie petite Madame! Ils l'appellent *folle*. Oui, elle l'est devenue, la nuit où l'on a arrêté Effendi... pour le déporter.

— Je l'ai vue plusieurs fois, dit le jeune garçon, et j'ai entendu parler d'elle. Elle est toujours debout, sa montre à la main... et elle murmure quelque chose à propos d'un bateau.

---

[1] Madame.

Doudou s'est jetée sur l'herbe d'un talus et se laisse aller à ses sanglots. Le garçon reste silencieux et son regard fixe et absent se perd dans le lointain, par-dessus les prairies.

Enfin elle s'assied et lui touche le bras; ses yeux pleins d'anxiété se plongent dans les siens.

— Sont-ils bons pour elle? Lui donne-t-on bien à manger? Est-ce que je peux être sûre qu'elle a assez à manger? *Crois-tu* qu'ils lui donnent assez?

Il hausse les épaules.

— Qu'en sais-je? Nous autres, orphelins, nous recevons du pain seulement une fois par jour. Mais les malades riches reçoivent à manger trois fois par jour... et autre chose que du pain et, pour une grande dame comme ça, on paye sûrement de l'extra. Mais qu'est-ce que j'en sais? Est-ce que tu trouves que c'est si important ce que l'on mange?

Il presse la main contre son estomac qui se crispe de faim. C'est à deux heures qu'il reçoit sa ration. A deux heures. Pas avant. Et il vient de sonner midi.

— Oh! non, soupire-t-elle. Mais la seule fois que j'ai pu parler avec Hagop dans une cave de Stamboul, il m'a dit d'aller à l'hôpital et de leur dire qu'il viendra leur briser tous les os du corps s'ils ne lui donnent pas à manger.

Le petit garçon dresse l'oreille. Il comprend et il raconte à son tour:

— C'est sûrement lui qui est venu ici, un soir. C'était avant les dernières déportations, et nous avions encore notre portier Vartan, de Karpout. Il avait de faux papiers et les gendarmes croyaient qu'il était de Stamboul, et tout alla bien pendant quelque temps. J'allais souvent chez lui avec mon livre, parce qu'il me donnait tous les dimanches une ration de nourriture pour que je lui apprenne à lire. Et, ce jour-là, les gendarmes turcs étaient venus faire une inspection et ils en avaient emmené seulement trois. Et quand ils ont été loin, j'ai vu un long bras, sur cet arbre là-bas, qui me faisait signe. J'y suis allé, et celui qui était là-haut m'a chuchoté qu'il était venu pour avoir des nouvelles de Digin Manougian. Je lui ai demandé d'où il venait et il a dit que depuis un mois il était caché dans une cave à Stamboul. Mais autrement il ne voulait rien dire. Il demandait seulement, avec beaucoup d'impatience, comment la femme de son maître allait. Et il disait qu'il me brûlerait la langue si je mentais. Mais je ne pouvais pas mentir, car je ne savais même pas de qui il parlait. Alors je suis allé dire à Vartan de venir lui répondre et pendant ce temps j'ai pris sa place au portail. Mais quelqu'un a ouvert une porte dans les bureaux et j'ai couru les avertir. Alors il s'est glissé le long du mur pour s'enfuir et en partant il a dit à Vartan: « Dis-leur que s'ils ne lui donnent pas à manger, je reviendrai et leur briserai tous les os du corps et dis-leur que je reviendrai pour voir comment elle va et que mon couteau est tranchant. » Et Vartan est retourné à son poste en courant, mais moi je me suis glissé derrière l'étranger et je lui ai demandé comment il s'appelait. « Mon nom est Hagop, a-t-il dit, et je te donnerai une

livre en or si, la prochaine fois que je reviendrai, tu peux me dire que Madame est guérie. » — Mais pourquoi pleures-tu tout le temps?

— A-t-il dit... a-t-il dit quelque chose d'Effendi? Savait-il quelque chose de lui? N'a-t-il pas parlé d'Effendi?

— Non.

— Et des enfants? A t-il demandé des nouvelles des enfants?

— Non.

— Est-ce qu'il a dit qu'il... qu'il s'appelait Hagop ?

— Oui. L'as-tu connu?

— Oui.

Doudou étouffe ses sanglots.

— C'était peut-être ton mari?

— Oui.

Une pause. Tout est tranquille et calme autour d'eux.

Elle se relève.

— Allons, il me faut partir.

— Attends, dit-il, tu pourras avoir mon pain. Je le recevrai quand la grande horloge de l'hôpital sonnera deux heures. Tu pourras l'avoir. Tu dois avoir faim après cette longue route. Tu n'as rien eu depuis ce matin de bonne heure.

Doudou l'entoure subitement de ses bras.

— Non, mon petit, non, Anouchiguès, je ne veux pas te prendre une miette de ton pain, mon pauvre petit, toi qui n'as pas mangé depuis hier à deux heures, n'est-ce pas? Moi, j'ai bien assez. M. Jackson me traite comme tous ses domestiques. Tiens, voici des olives, deux oignons et le pain que j'avais emporté pour mon déjeuner. Oui, oui, tu *peux* le prendre. Mais, dis-moi! Comment était Hagop? Maigre?

— Oh! non.

— Avait-il des bas?

— Des bas? Qu'en sais-je? Sans doute qu'il avait des bas.

— Tu ne l'as pas revu depuis et tu n'as rien entendu dire de lui?

— Non.

— Allons, il faut que je m'en aille. Que Dieu te bénisse, mon garçon ! Comment t'appelles-tu?

— Houmaïak.

— Houmaïak! Adieu. Que Dieu te garde et te donne longue vie! Attends. J'avais apporté des boucles de cheveux des enfants pour les donner à Madame; tiens, tâche qu'on les lui donne. Je lui baise les mains...

Doudou presse contre ses lèvres le petit paquet soigneusement plié et le remet au jeune garçon. Elle s'éloigne. Mais, après quelques pas, elle s'arrête et, tout

en répandant un torrent de larmes, elle envoie une pluie de baisers dans la direction de l'hôpital où « l'aile des fous » dresse sa façade désolée, pareille à une prison. Les fenêtres à barreaux la fixent comme des yeux durs et froids, mais elle se retourne toujours en continuant sa marche et leur envoie des baisers.

Houmaïak la suit des yeux.

Il flaire avec avidité tantôt les oignons, tantôt les olives à la peau noire et humide. Puis il porte un des fruits à sa bouche et savoure avec délices l'amande appétissante et pulpeuse. Il mâche et mâche, jusqu'à ce que tout ait disparu. Alors il suce encore soigneusement tous les noyaux avant de les jeter bien loin dans le champ. Et c'est le tour du pain, qu'il se met à dévorer, tout en suivant toujours des yeux le point noir qui va diminuant de plus en plus, là-bas sur le chemin.

Non, vraiment, elle n'a pas eu trop de joie de sa visite. Mais cela aurait pu être pire si lui, Houmaïak, lui avait raconté comme Hagop avait l'air maigre et décharné! Le bras qui s'était agité dans l'arbre avait été comme le bras d'un squelette, et les jambes nues qui perçaient le pantalon, si minces, si pointues : ce n'était que la peau et les os... et les pieds, tout saignants de blessures! Oui, il y avait des chemins pierreux entre Stamboul et Yédi-Koulé et la marche avait été difficile dans l'obscurité du soir. Et depuis, oui, Houmaïak avait eu des nouvelles. Des camarades de Stamboul lui avaient raconté qu'Hagop avait pris la fièvre et qu'on avait dû l'attacher au mur de la cave où il était caché parce que, dans son délire, il voulait se lever et courir à la recherche de son maître. Et plus tard?

Un pâle sourire passe sur la bouche résignée de l'enfant. Il pense à la menace d'Hagop qui voulait lui brûler la langue s'il mentait. Mais, la pauvre femme, pourquoi lui dire la vérité? Car la vérité, c'est que la première fois qu'Hagop s'était risqué hors de son trou, faible et épuisé après sa maladie, il avait été pris par les gendarmes.

Et maintenant, il était depuis longtemps en route pour l'exil, en pleine misère, la grande, l'horrible misère.

C'était quelques jours après que l'on avait aussi arrêté Karnig... et les autres qui étaient encore à l'hôpital.

L'enfant mâche lentement son oignon savoureux.

La sonnerie du tramway retentit de nouveau.

A présent, il part pour Stamboul. Cela tinte, grince et roule et tinte encore une fois. Puis tout se tait. Houmaïak reste debout et écoute. Il a encore dans les oreilles le son du dernier tintement. A présent, tout est fini, c'est comme quelque chose qui est mort. Il ferme les yeux. Il a un sentiment d'étouffement dans la gorge... Maintenant, elle est partie. Mais il y a quelque chose de changé pour lui. Ce n'est plus aussi froid et vide qu'auparavant dans son cœur.

Il rouvre les yeux.

Et son *estomac*. Il sourit, incrédule. C'est drôle, on pourrait presque croire qu'il est *rassasié*; en tout cas, cela ne serre plus et ne tiraille plus là dedans... comme d'habitude, à lui donner le vertige.

Il a envie de chanter.

Depuis longtemps, Houmaïak n'a pas pu chanter. Toutes les sources de son âmes étaient taries.

Depuis qu'ils ont pris Karnig...

Et depuis que Garekine Effendi est mort...

Mais aujourd'hui? Il lui semble que la foi en des jours meilleurs est revenue à tire d'ailes et qu'elle est restée comme une fleur à sa poitrine.

Il se laisse glisser au bas du talus et tombe assis là où Doudou s'est étendue dans l'herbe et a pleuré. Ses pensées vont vers l'orient, vers ceux qui sont *là-bas* et vers ceux qui ne sont plus, là, où, une fois, il a eu son foyer, là où est Karnig... peut-être...

— Karnig, soupire-t-il, où es-tu? As-tu pu arriver où tu voulais? Es-tu au front russe, Karnig?

Il serre avec rage ses mains fermées, et la pâleur se répand sur ses traits:

— Prends-moi aussi, Karnig, prends-moi aussi! Laisse-moi me battre! Laisse-moi aussi aller les tuer! J'ai douze ans!

Oui, il veut chanter! de nouveau chanter son chant favori: celui de la révolte de Zeïtoun[1].

Le regard perdu dans le lointain, le visage éclairé dans une sorte d'extase, Houmaïak chante à pleins poumons l'hymne de la liberté, de la révolte et de la victoire...

Houmaïak a tout oublié: la faim, le chagrin, la misère... la grande douleur attachée à son cœur comme un aiguillon qui en déchire la chair... la douleur, à cause de sa mère, arrachée à lui et à ses petits frères et noyée dans le fleuve, à cause de son père, son père si grand et si fort qu'il a vu abattre comme une pièce de bétail... et les trois petits frères — tous les trois — assassinés sous ses yeux...

Tout est oublié... un instant.

Tout — sauf la soif de vengeance. La forte, sainte vengeance...

Il a aussi oublié la prudence, celle qui isole son âme d'enfant depuis que Karnig est loin et que Garekine Effendi est mort...

Tout à coup, il aperçoit un petit groupe d'orphelins qui marchent silencieusement de l'autre côté de la route.

— Allô! Allô!

Il agite les bras. Ils se hâtent vers lui, dans un faible espoir que quelque chose va interrompre l'uniformité de leur triste vie et de leur faim chronique.

---

[1] Chant composé en 1862, lorsque les 5000 Arméniens de Zeïtoun réussirent après six ans d'efforts héroïques à mettre en fuite les 60.000 hommes de l'armée d'Aziz pacha.

Ils voient seulement un petit camarade, Houmaïak, debout près des murs, les yeux étonnamment brillants et les joues presque colorées!

— Allô! Venez donc, nous voulons chanter ensemble. Réjouissez-vous, à deux heures vous recevrez votre pain et le mien aussi! Dikran et Grigor, vous qui êtes malades, vous pourrez vous partager ma part! Venez donc, chantons!

Ils le regardent, bouche bée, stupéfaits de l'entendre leur promettre son pain. Mais, chanter! voilà longtemps qu'ils n'en ont plus guère envie.

— Qu'est-ce que nous devons chanter? dit le petit Dikran, aux yeux creux et tristes dans son pâle visage. Il veut montrer sa bonne volonté pour remercier Houmaïak qui lui offre son pain.

Les yeux d'Houmaïak étincellent.

— Oh! nous voulons chanter « La Liberté », le chant préféré de Karnig !

Ils s'approchent tous, mystérieusement attirés par le regard ardent de leur ami. Il y a aujourd'hui dans ses yeux ce qu'ils ont vu si souvent dans ceux de Karnig, le grand garçon taciturne et renfermé dont personne ne connaissait l'histoire. Lui aussi, il venait sur le talus, et quand il n'y avait au près et au loin que les moutons, les chèvres et quelques orphelins, il se mettait à chanter de sa voix de basse, profonde et passionnée, et, son chant favori, c'était « La Liberté », le chant du poète Mikaël Nalbandian. Les enfants s'asseyent en cercle autour de leur camarade, et peu à peu ils s'enflamment aussi, entraînés par la passion des strophes et par le feu qui brille dans les yeux d'Houmaïak, tandis qu'il chante avec ardeur le chant favori de son ami perdu :

— Liberté! — ai-je crié, — que la foudre, le fer et le feu tonnent sur ma tête, que l'ennemi complote contre moi! — Moi, jusqu'à la mort, jusqu'au gibet, je crierai, je répéterai sans cesse: « Liberté! »

Dans le cellier

— Pst! Hanoum Effendi!

Impossible de découvrir d'où vient cette voix. Le petit salon de la sœur Elisabeth est complètement désert, et l'obscurité de la nuit n'y est troublée que par le curieux scintillement de quelques étoiles qui, là-haut, dans le ciel parlent leur langue énigmatique. Un croissant de lune éclaire d'une lumière pâle le monde noir et muet des montagnes. Une vapeur blanchâtre flotte lentement sur le fleuve. Dans le grand silence, on sent une rumeur vague, quelque chose comme la voix de la nuit entrecoupée des soupirs rauques d'une bête de proie errante. Autrement, pas de bruit. La chambre a, dans son parfait repos, un aspect irréel. La vie semble s'être figée au milieu de toutes ces choses tranquilles.

Seul, le portrait de Florence Nightingale placé au-dessus de la table à écrire paraît prendre une sorte de vie sous les rayons phosphorescents des étoiles.

De nouveau, retentit, on ne sait d'où, le chuchotement pénétrant :

— Pst! Hanoum Effendi!

En même temps, le sol est agité d'un mouvement onduleux. La grande natte de paille se meut tout à coup. Une main invisible la pousse de côté, le couvercle d'une trappe se soulève sans bruit et une tête apparaît : un visage maigre et sans barbe, aux traits accentués par les orages de la vie, un front haut de chauve, des yeux noirs, inquiets et brillants.

Lentement, avec précaution, la tête sort de ce trou noir et les yeux sombres font rapidement le tour de la chambre.

Une porte, couverte d'une portière, est ouverte, et la sœur Elisabeth apparaît vêtue de sa robe de chambre.

— Qu'est-ce qu'il y a, Hagop? Qu'est-ce qu'il y a?

— Hanoum Effendi, chuchote-t-il, deux d'entre nous sont si malades que je voulais te demander si je ne dois pas les porter dehors. Il y a un moment, j'ai cru que celui qu'on appelle Garabed le Prêtre allait mourir. Il a des crampes et son visage devient tout bleu. L'autre, c'est Nichan, celui qui vient de Sivas et qui a l'œil crevé. Ils ont la peste et, s'ils restent en bas, nous la prendrons tous. Il vaut mieux les monter, n'est-ce pas? et qu'ils meurent sous le ciel libre.

La sœur Elisabeth cache dans ses mains son front fatigué et réfléchit. Puis elle dit d'une voix ferme: « Il faut les mettre à l'hôpital. Ils ne doivent pas mourir en plein air, mais dans un lit. Je descends et vais les voir. »

— Toi, Hanoum Effendi — dit-il, en étendant le bras devant la trappe comme pour défendre l'entrée d'un royaume, — jamais. Tu ne dois pas les toucher. Je vais les porter au jardin et je ferai ce que tu me diras de faire. Je peux les soigner dehors.

Elle cherche à rassembler ses pensées, mais sa tête est si lourde! Ils sont huit dans la cave, et quatre d'entre eux seulement sont de la ville. Les autres sont des déportés venant de l'ouest. Maintenant Garabed et Nichan ont la peste! Dans les camps de déportés il y a des centaines et des centaines de cas de choléra, de dysenterie, de typhus. Peut-elle exposer l'hôpital à une telle contagion? Elle soupire.

— Il faut les mettre à l'hôpital. Je vais aller avertir l'infirmier. Le choléra est quand même à notre porte. Hagop, peux-tu les porter tout seul? Je n'aimerais pas que quelqu'un d'autre voie d'où ils viennent.

— Je peux bien les porter, Hanoum Effendi. Mais, veux-tu m'éclairer?

Elle va chercher une bougie et la tient au-dessus du trou noir. Hagop est déjà redescendu.

Un moment après, il remonte avec difficulté l'échelle raide, échelon après échelon, chargé d'un pesant fardeau.

Celui qu'il porte est un homme dans la force de l'âge, grand et robustement bâti; sa chevelure flotte et sa longue barbe est hérissée. Lorsque la lumière de la bougie tombe sur lui, on voit que c'est presque un squelette. Une horrible odeur s'exhale de son corps.

— Viens, dit la sœur Elisabeth à Hagop, après s'être penchée un instant sur le malade.

Elle marche devant, portant la lumière, et Hagop la suit lentement avec son pénible fardeau. Quelques minutes plus tard, ils sont tous deux de retour et Hagop disparaît de nouveau sous le plancher. On entend comme le bruit d'une lutte dans l'ombre, puis Hagop remonte portant un nouveau camarade.

C'est un tout jeune homme de quinze à seize ans. Un de ses yeux est saignant dans l'orbite écrasée. Sa peau est marbrée de taches rouges. Il est évanoui.

— Hagop, qu'est-ce que j'ai entendu? Pourquoi saigne-t-il?

— Il ne me reconnaissait plus et, quand j'ai voulu le prendre, il a cru que c'étaient les gendarmes. Il s'est défendu et ses blessures se sont rouvertes. Mais il s'est évanoui de nouveau.

— Chut! Qu'est-ce que cela? On chante!

— C'est Archag! Il ne sait pas ce qu'il fait. Il chante toujours les chants révolutionnaires de Van.

Par la baie ouverte monte très distinctement un chant exalté.

Je n'aspire qu'à atteindre mon but !
Je ne crains pas le gibet.
Du haut du gibet, d'une voix étranglée,
Je crierai encore : «Douce Arménie !»

Douce Arménie ! Je te voue
Mon cœur et mon âme!
Je veux bien mourir si par ma mort
L'Arménie doit revenir à la vie.

Le malheureux Nichan ouvre son œil fermé et regarde fixement Hagop. Puis son regard se tourne lentement dans la direction d'où vient le chant...

Il soulève son bras mal bandé d'où le sang coule, le laisse retomber lourdement et perd de nouveau connaissance. Sa tête pend sans force sur l'épaule d'Hagop.

— Allons, murmure la sœur, et, encore une fois, elle passe la première, sa bougie à la main.

La chambre est de nouveau vide, tranquille, et a repris son aspect irréel sous les rayons de la lune qui éclairent toutes ces choses mortes. Seul, le portrait de Florence Nightingale, au-dessus de la table à écrire, semble vivre d'une vie intense. Et une horrible odeur flotte dans l'espace. C'est la vie souffrante qui a passé là et a laissé sa trace.

Le journal de sœur Elisabeth

III

Août.

Des enfants brûlés......

Enfermés et brûlés vivants!

Est-ce possible? Où sommes-nous? Sommes-nous vraiment au seuil de l'Europe civilisée? Et dans un pays qui, politiquement, agit avec l'Allemagne!

Je ne *peux* pas écrire les détails. Tous les enfants des trente ou quarante familles d'ouvriers qui ont eu la permission de rester dans la ville... ont été enfermés à l'hospice des enfants et brûlés vivants! Naturellement que les Turcs devaient permettre aux ouvriers de rester! Ils ont besoin d'eux. Mais, prendre leurs enfants et les brûler! La sœur Véronique en est devenue folle. Elle serre dans ses mains un petit tablier dont le coin noué contient quelques pièces de monnaie — la fortune d'un des petits enfants confiés à ses soins... Elle regarde le petit paquet et ne veut pas s'en dessaisir. Elle ne sait plus ce que cela signifie et elle s'accuse de n'avoir pas su garder ses enfants.

Mon Dieu! Je ne sais plus ce qui est bien ou mal, faute ou devoir. Tout est bouleversé. Mais un jour doit venir où la Turquie sera jugée et condamnée, et l'Allemagne ne pourra pas se laver de sa complicité d'avoir permis l'anéantissement d'un peuple loyal, actif et intelligent, comme le peuple arménien.

Et le soir, quand je ferme les yeux, je souhaite ne jamais les rouvrir, car tout ce que je vois de misère, de tortures, de douleur est plus que ce qu'un cœur humain peut supporter. Je sens le mien se briser de désespoir.

* * *

J'ai aidé les premiers départs... pour *là-bas*.

Ce n'étaient que quelques pauvres femmes avec leurs enfants. Elles n'étaient ni jeunes ni jolies, et les enfants étaient tout petits et des filles. De sorte que l'on pouvait espérer que si elles étaient découvertes le risque n'était pas grand. C'est le Kourde Moustapha agha qui m'a dirigée.

Il les a conduites lui-même à travers le fleuve par une nuit sombre de la semaine passée. Après cela, il leur fallait marcher cinq ou six jours pour atteindre Dersim, puis encore trois jours pour arriver à Erzeroum qui est aux mains des Russes.

Aujourd'hui, j'ai appris qu'elles ont bien réussi à passer la frontière près de Dersim.

— Je te donnerai des nouvelles au marché, m'avait dit Moustapha agha.

Et, chaque jour, il me fallait descendre en ville pour aller au marché.

Ce premier essai était très important pour nous. S'il réussissait, nous pouvions préparer la fuite des hommes cachés, pour qui c'est une question de vie et de mort. La vie! c'est tout ce qui leur reste, à ces malheureux chassés comme des bêtes aux abois. S'ils peuvent atteindre l'autre côté de la frontière, l'Arménie russe, ils pourront vivre. Et *là-bas*, ils peuvent s'enrôler dans l'armée russe du Caucase qui défend la frontière sud de l'Arménie russe. Ils pourront se défendre les armes à la main et, s'ils arrivent jusqu'à Tiflis, ils se trouveront au milieu de leurs compatriotes et seront aidés par les comités qui reçoivent comme des frères les échappés de l'enfer turc.

Ces pauvres femmes qui sont parties d'ici sous la protection de l'agha, elles sentaient si humblement qu'il ne s'agissait pas seulement de *leur* vie, mais de celle de tous ceux qui suivraient! Dans les montagnes des environs, dans les trous de rochers, on dit qu'il y a des quantités de fuyards, et ces malheureuses femmes affaiblies par la misère et la faim, elles comprenaient que leur voyage était presque une mission. Elles allaient montrer le chemin, et leur réussite, c'était l'espoir, la délivrance, pour beaucoup d'autres. Je les encourageais et leur disais que chaque âme qui arrive là-bas est gagnée à la nouvelle Arménie.

Elles me baisaient les mains en pleurant, pensant à toutes les sœurs qu'elles laissent derrière elles. Beaucoup ont cherché la mort dans l'Euphrate ou par le poison, mais des milliers vivent, séquestrées dans les maisons turques pour le plaisir des hommes. J'ai pu moi-même m'en convaincre. J'ai aperçu plusieurs visages connus derrière des jalousies fermées.

Hier j'étais donc au marché quand je vis Moustapha bey. Il me regarda et je le compris. Alors je me mis à acheter du raisin à un marchand juif, et je lui fis mettre les grappes l'une après l'autre dans mon panier, les recouvrant soigneusement de feuilles de vigne. Moustapha bey s'arrêta près de moi, me dit quelques mots à propos de la récolte de laine de cette année et je lui offris du raisin. Lorsqu'il souleva une des grappes, je vis un tout petit rouleau de papier disparaître dans la corbeille.

Alors il dit, avec sa dignité habituelle :

— Hanoum Effendi, je ferai tout à fait comme tu voudras pour la laine et pour le reste. Je n'ai pas oublié que tu m'as nommé un honnête homme. Si tu as besoin de moi, je suis à ton service.

Et il s'en est allé.

Rentrée chez moi, j'ai lu le papier. Il n'y avait que quelques lignes prudentes pour me dire que tout allait bien et qu'elles étaient arrivées où elles devaient. Maintenant il faut que je me dépêche de faire partir les autres. Je me sens de plus en plus malade. Des maux de tête atroces me torturent. Ma température n'est pas normale deux jours de suite, mais je n'ai pas le temps de me

coucher. Les horreurs des épidémies exigent toutes nos forces. Et la douce voix de Dirouhi retentit à mes oreilles : «Sauve Archag !» me dit-elle, « sauve Archag! »

* * *

Sahag, mon infatigable petit Sahag, m'aide jour et nuit. Quand je l'ai revu après les journées de massacres, une pierre m'est tombée du cœur.

Pendant deux jours entiers, il s'était tenu caché dans le grenier à bois, derrière les fagots, sans boire et sans manger. Je le croyais disparu et n'osais penser plus loin...

Tout à coup, une nuit, je le vois debout devant mon lit. Je croyais presque que j'avais une hallucination, mais il se mit à parler et je compris qu'il vivait. Mes nerfs ne purent résister à l'émotion et j'éclatai en pleurs. Je le serrai dans mes bras et l'embrassai comme s'il avait été ma chair et mon sang. Mais c'est qu'ils le deviennent, ces malheureux, ces innocents, pour qui nous combattons et souffrons chaque jour, ils deviennent la chair et le sang de notre cœur.

Il pleurait et riait à la fois, et répétait:

— Tu peux bien comprendre que je voulais revenir!

Il pouvait à peine raconter ce qui lui était arrivé. Sur la place, il s'était glissé sous un tas de morts et était resté immobile, le visage contre terre et caché dans ses bras. Le soir, lorsque le muezzin avait chanté au haut de la mosquée, il avait compris que c'était fini pour ce jour-là et que les assassins s'étaient retirés. Alors il avait rampé jusque près du mur et, à la faveur de la nuit, avait regagné l'hôpital. Mais, pendant deux jours, il s'était tenu caché dans le bûcher où il avait trouvé d'autres fuyards... et maintenant... Le jour, je le garde dans une de mes armoires où je lui apporte à manger et où il dort.

La nuit, il travaille.

C'est une de ses idées. Il connaît la cachette sous mon salon et il sait qu'ils sont onze là dedans depuis hier. Et il creuse un couloir qui doit aller de la fenêtre de la cave, à travers le jardin, à la haie où les plantes de tabac sont si hautes qu'elles peuvent facilement cacher un homme. Et le champ descend jusqu'au fleuve.

Il dit qu'une fois ou l'autre les Turcs visiteront l'hôpital et que ce passage pourra servir encore à d'autres qu'à ceux qui sont cachés dans la cave.

Ils sont plusieurs qui l'aident, et il prend parfois des airs mystérieux pour me dire : « Il y en a plus par ici que tu ne crois, et ils me connaissent et ont confiance en moi. Et si tu as du pain de trop, donne-le-moi pour eux. »

Et c'est ainsi que ce gamin de dix ans court et agit dans le silence de la nuit, infatigable messager entre l'hôpital et ces hommes traqués, entre la vie et la mort. Comme une taupe persévérante et agile, il creuse et creuse dans son couloir. Sans peur, nuit et jour, il n'a qu'une pensée: la délivrance. Un vrai fils de l'Arménie. Et cela presse...

Les épidémies fauchent avec avidité autour de nous et parmi nous.

Maintenant nous sommes la proie du choléra et du typhus. Naturellement, l'eau empestée par les cadavres fait son œuvre pour ce qui est du choléra, et, quant au typhus exanthématique, il n'y a qu'une chose qui ne manque pas ici: les poux. Les deux malades de la cave sont morts hier, et je suis rongée de remords quand je pense à ceux qui souffrent et qui meurent couchés sur la pierre des rochers ou sur la terre puante et humide de sang du cimetière, au milieu des tombes retournées et des restes de cadavres. Ne faudrait-il pas aller les chercher, les secourir, leur ouvrir l'hôpital même où ils pourraient être sauvés avec des soins et les médecines nécessaires? Que faire? Attendre le retour du docteur Lewis? Télégraphier en Amérique pour avoir une autorisation? Le télégramme ne passerait jamais Constantinople. Que faire ?... Que faire ?...

* * *

La sœur Véra, la sœur Daisy et moi, nous sommes descendues vers l'heure de midi jusqu'au cimetière chrétien où les « déportés » de passage ont eu la permission d'établir un camp. A l'aide de gros pourboires, nous avons pu entrer pendant que la plupart des gardiens faisaient leur sieste.

On ne peut rien imaginer de plus affreux que cette épidémie furieuse, au milieu de la pourriture. L'air était si infecté que l'odeur se répandait au loin, et l'on ne savait d'où venaient les pires exhalaisons: des morts ou des vivants, des cadavres ou des malades.

Aussitôt qu'ils nous aperçurent, ceux qui n'étaient pas encore atteints nous entourèrent avec des supplications. Ils voulaient du pain... du pain!

Et de tous les tas de haillons s'élevaient des gémissements et des prières: « Donnez-nous des médicaments, ayez pitié de nous, aidez-nous! »

Quelques-uns criaient: « Pour l'amour de Dieu, donnez-nous quelque chose qui nous fasse mourir plus vite! »

Les malheureux! Affamés, brûlant de fièvre et de soif, dépouillés de leurs vêtements, souffrant même dans leur pudeur, ils gisent, tous mélangés, hommes et femmes, beaucoup qui étaient une fois riches et vivaient dans le luxe ou le bien-être, des gens cultivés, instruits, bien élevés, et maintenant ils sont là, des tas de haillons, dans le sang et la pourriture. Les uns crient, d'autres ont le délire ou des crampes, d'autres sont évanouis et quelques-uns se laissent aller à une résignation apathique, le regard fixe, le corps affaissé. Et l'aspect de ceux-là, de ceux qui avaient perdu même la faculté et l'envie de crier à l'aide, c'était encore ce qui pour nous était le plus pénible à voir.

Et pourtant, quand nous apparûmes, ce fut, pour eux, comme le message d'un monde sauveur...

Nous avions du pain, des médicaments et des vêtements, mais, hélas! pour combien d'entre eux? Nous avions aussi de l'argent et, nous avons tout distribué pour qu'ils pussent acheter un peu de nourriture en route — ceux qui pourront continuer le voyage, et si on leur laisse cet argent! — Il m'est presque impossible d'écrire ce que les malheureuses femmes m'ont raconté de l'avidité brutale des gendarmes. « Nous avions caché nos dernières pièces d'argent dans notre chignon, » me chuchotèrent-elles, « mais ils les ont trouvées, dans notre bouche aussi; alors, quelques-unes ont eu l'idée de les cacher à l'intérieur de leur corps, mais les soldats se sont jetés sur elles et les ont déchirées pour les leur prendre, et depuis ce temps on nous visite *toutes.* » Je l'écris, parce que c'est une vérité historique et parce qu'il faut qu'on le sache et qu'on en parle le jour où l'on jugera ces individus, les coupables et les complices, ceux qui ont commis le crime et ceux qui en sont responsables.

Dans deux jours, ils doivent continuer leur route. Leur position actuelle est un « repos ». Dans deux jours, ceux qui peuvent marcher seront traînés plus loin, vers le désert de Syrie. Les autres resteront couchés là, pour mourir là, dans les champs tout fleuris il y a quelques jours encore des blanches fleurs de l'opium, à présent fanées.

Je leur ai dit que tous ceux qui le pouvaient devaient venir chez nous, à l'hôpital.

Ils nous baisaient les mains et nous regardaient, les yeux pleins de larmes: « Vous êtes des anges descendus du ciel pour nous aider dans notre misère, » disaient-ils.

Seuls, ceux qui avaient déjà renoncé à tout, ceux pour qui il n'y avait déjà plus ni plaintes, ni prières, ni espoir, ni reconnaissance, restaient immobiles et muets. Ils attendaient sans un mot la mort libératrice.

Un père — un homme riche et distingué de Sivas — pieds nus et vêtu de loques, s'approcha de nous, son enfant dans les bras, un petit garçon d'une douzaine d'années complètement épuisé par la dysenterie, et nous supplia de le prendre. « Je sais que je ne le reverrai jamais plus, mon fils unique, mais j'aurai au moins l'espoir que vous lui sauverez la vie. Moi-même, je tomberai à la prochaine halte; je n'en puis plus et je n'ai plus rien à lui donner. »

Beaucoup nous disaient la même chose et voulaient nous donner leurs enfants. La plupart de ces malheureux sont des femmes avec leurs enfants ou des vieillards. Les hommes — surtout ceux qui sont jeunes et vigoureux, — on les traite d'une autre manière! Chez nous aussi, il y a eu une halte avec exécutions! Les bourreaux ont fait leur œuvre, et les vautours tourbillonnent en criant au-dessus des champs d'opium où l'on a conduit les hommes désignés; quelques-uns seulement ont eu encore assez de force pour s'enfuir dans la montagne et se terrer dans un creux de rocher... pour y mourir de faim et de misère!

En quittant le « camp » nous avons parlé avec un des gardiens qui nous raconta qu'ils étaient quatre mille, mais qu'ils étaient neuf à dix mille lorsqu'ils avaient quitté la ville précédente. Alors son camarade lui donna un coup de crosse pour lui apprendre à se taire.

Oui, je comprends ces nuées de vautours qui chaque matin surgissent à l'horizon. Les festins des derniers jours leur ont aiguisé l'appétit.

Et le fleuve! l'Euphrate empesté, plein de cadavres...

Et toujours je pense : «*Que dira le monde* quand on saura ce qui s'est passé cet été dans l'Arménie turque? Et surtout: *que fera le monde*?...»

* * *

Les tortures continuent.

On a voulu forcer le professeur Grigorian à signer le document suivant:

« Tout le peuple arménien est révolutionnaire et les Arméniens ont projeté de tuer à coups de fusil tous les hommes turcs et d'égorger toutes leurs femmes.»

Pendant qu'on le torturait, il a perdu la raison et, comme à la fin on lui mettait un casque de cuivre brûlant sur la tête en lui demandant : « Où sont les fusils?» il répondit: «Les fusils sont dans ma tête.» Alors on lui serra le crâne dans une presse, on lui arracha les yeux et, après lui avoir donné cent coups de fouet, on le traîna à travers la ville. De retour à la prison, les gendarmes le tuèrent à coups de pied et, ce matin, il a été enterré, sans cercueil, la face contre terre.

Le prêtre Der Vartanian est aussi devenu fou après avoir reçu d'innombrables coups de crosse. Il devait montrer « où les fusils étaient cachés » et s'arrêta à plusieurs endroits en disant: « Les fusils sont cachés là. » On creusa et on chercha sans rien trouver, naturellement, mais on n'en fit pas moins un rapport suivant lequel il avait avoué et désigné plusieurs cachettes renfermant une quantité d'armes. Constantinople réclame de tels rapports, et le gouvernement s'en sert pour envoyer de nouveaux « ordres » et achever son œuvre de destruction.

* * *

Dans la cave, j'ai un drôle de garçon, Hagop, du district de Bitlis. Il vient de Constantinople et il ne veut pas s'éloigner d'ici. Quand je lui dis que bientôt quelques-uns de nos réfugiés pourront partir — *là-bas* — et qu'il en sera, il secoue la tête et me répond:

— Non, Hanoum Effendi. Pas moi. Je ne peux pas encore passer la frontière. J'attends quelqu'un. Chaque jour, je le cherche et je demande si on l'a vu. Si je le trouve, je partirai avec lui et nous passerons; coûte que coûte, c'est lui qui doit être sauvé. Mais moi, misérable chien, pourquoi devrais-je être sauvé sans mon maître?

Voilà, c'est son maître qu'il cherche. Il l'a dit enfin, et il m'en a aussi dit le nom.

Que pouvais-je lui répondre, moi qui sais que celui qu'il cherche n'existe plus depuis longtemps, et que la femme de son maître vit, mais qu'elle est folle, d'une folie incurable? Je sais cela par la dernière lettre que j'ai reçue de Mr. Jackson. Lorsque tous ces hommes étaient rassemblés pour une fête, la grande fête de réception que la nation arménienne avait préparée pour son nouveau patriarche. Mr. Jackson était parmi eux comme correspondant du *New York Herald* et il nous a dit lui-même plus tard que, de tout ce qu'il avait vécu sous le ciel turc, rien ne lui avait encore fait une plus profonde impression que de voir tous ces hommes, fils de la même nation torturée, venus des parties les plus différentes du monde et des Arménies russe, turque et perse, groupés sur un bateau du Bosphore et chantant le plus cher de leurs chants:

Chante, oiseau, chante, puisque nous sommes encore au printemps;
Le cœur des émigrés est gonflé de sang !
Tu ne te reposes que sur des lieux verdoyants.
Le soleil qui éclaire le monde entier est pour moi sombre comme de la fumée.

Chante, oiseau, chante sur les hautes montagnes ;
Je suis en pays étranger, et j'ai peur d'y mourir.
Ne pleure pas, ma mère, ne pleure pas ! je suis en pays étranger,
Mais j'aspire à revoir la terre et l'eau de mon pays.

Et maintenant, j'ai entendu Hagop le chanter, ce chant, dans l'ombre de la cave, et lui et les autres sont en route pour la mère patrie, mais dans quelles conditions!...

*
* *

Depuis hier la grande cour de l'hôpital est pleine de malades et de mourants.

Ils se sont traînés ici avec leurs derniers forces ou leurs camarades les y ont portés. C'est un chaos de misères et de souffrances, mais leur courage et leur résignation est ce qu'il y a de plus grand et de plus tragique que j'aie jamais vu.

Systématiquement, tous les membres d'une famille sont séparés les uns des autres et envoyés dans des directions différentes, sans espoir de se retrouver jamais. Ils tombent et meurent dans leur misère nue, dépouillés de tous et de tout. Et ce sont des gens comme nous, des gens instruits, d'une éducation européenne, des commerçants, des avocats, des professeurs, des médecins, chassés de leurs maisons confortables et souvent élégantes.

Tout ce qu'ils racontent est trop long, trop douloureux, trop tragique et trop incroyable pour être relaté en détails. C'est une interminable histoire de souffrances qui vous glace le sang dans les veines.

Que Dieu nous donne la force de supporter cette existence ! Voilà une semaine que je vais et viens avec la fièvre. Nous sommes surmenés et trop affaiblis nous-mêmes pour pouvoir résister à la contagion. Nos moyens de désinfection s'épuisent et notre pharmacie se vide.

Nous ne pouvons rien faire venir, car à Constantinople les autorités voient d'un mauvais œil que nous secourions les déportés au lieu de les laisser mourir.

Nous savons maintenant ce qui se passe à Constantinople et nous avons appris que les autorités allemandes auraient pu empêcher l'œuvre de destruction. Nous savons que notre ambassadeur, Mr. Morgenthau, s'est adressé plusieurs fois personnellement à l'ambassadeur d'Allemagne, le baron de Wangenheim et l'a instamment prié d'user de son influence auprès de Talaat pacha; mais ses prières ont été repoussées, c'est une vérité irréfutable et M. Morgenthau en parlera lui-même une fois[1]. L'inconscience de l'Allemagne vis-à-vis du meurtre systématique de la nation arménienne désarmée est une des plus lourdes responsabilités qui pèse et pèsera sur les alliés des Turcs. Qui peut s'étonner du cynisme de la Sublime Porte et de ses bourreaux ? Du moment que leurs alliés chrétiens — complètement au courant de ce qui se passe — ne jugent pas à propos d'intervenir, ils peuvent tout se permettre... et se permettent tout !...

* * *

Aujourd'hui Essad pacha a envoyé des gardes turcs à l'hôpital. Sahag avait raison !

Nos malades, les Turcs aussi, doivent tout partager avec les déportés que nous avons accueillis, et il y a eu des plaintes aux autorités. Je ne m'en soucie pas, j'agis comme je veux et comme je dois, et le docteur Lewis fait de même. En ce moment il est parti pour M.... dans l'espoir d'obtenir du vali qu'il envoie un télégramme à Constantinople demandant grâce pour les quelques survivants que nous avons ici.

Beaucoup de malheureux se traînent de la cour dans nos corridors « pour ne pas mourir dehors comme des chiens », me murmura d'un ton d'excuse un vieillard, la sueur de l'agonie au front.

J'ai fait dire à Essad pacha que, si l'on ne nous envoie pas des gens pour enlever les cadavres et les enterrer, toute la ville sera infectée.

Des voyageurs de passage ici, des officiers allemands et des Suédois, nous ont raconté qu'il se passe partout les mêmes choses. Tout dépend du plus ou moins de cruauté du vali et du plus ou moins « d'énergie » de la police.

Beaucoup sont pires que notre vali, Essad pacha, et quelques commissaires de police sont, espérons-le, meilleurs que Kiamil bey !

---

[1] Voir la brochure publiée en 1918 : « Les faits les plus horribles de l'Histoire, » par Henry Morgenthau.

Un missionnaire allemand est arrivé de Mouch hier. Il était complètement anéanti par tout ce qu'il avait vu et sa raison en semblait menacée.

Il est en route pour Constantinople et pour l'Allemagne avec des ingénieurs allemands et suédois qui ont une automobile à leur disposition, et ils sont venus ensemble d'Alep. En route, ils ont croisé plusieurs cortèges de condamnés à mort ; ils ont trouvé dans les passages de la montagne des enfants égarés, à demi nus, affamés, idiots de peur et de souffrance. Le Dr N., le missionnaire, a vu, à Mouch, que l'on brûlait des milliers de femmes et d'enfants, et c'est cette vue, cette odeur, ces cris, qui l'ont brisé...

Ce qui a fait le plus d'impression sur les officiers suédois, ce qui leur a semblé le plus atroce, le plus inoubliable, c'est la quantité de cadavres charriés par l'Euphrate : des centaines et des centaines de cadavres, surtout des femmes et des petites filles, le corps déchiré. Les eaux de l'Euphrate disparaissent sous des couches superposées qui suivent le courant, et parfois les flots jettent sur la rive des groupes de morts, enflés, décomposés, qui, s'entassant au pied des rochers, empestent l'air, et des nuées de vautours volent au-dessus de ces proies et s'abattent sur elles...

Moi-même, je n'ai pas osé descendre vers le fleuve.

Je ne *veux* pas y aller.

Mon âme recule devant cette épreuve. *A présent*, je ferme les yeux quand je le peux. Mes nerfs sont à bout de forces.

Un soir, la mère de Dirouhi est allée vers le fleuve... et elle s'y est laissée glisser. C'est Moustapha agha qui l'a vue et qui me l'a raconté.

Et, ce qui me rend folle, ce qui me tue, c'est de savoir que ce qui se passe ici se passe aussi ailleurs, se produit partout ! Notre ville n'est qu'un petit point sur l'immense carte qui s'appelle l'Asie Mineure, une maille d'un long filet qui s'étend de Constantinople à Bagdad, de la mer Noire au désert d'Arabie...

*
* *

Ce soir, je suis retournée au cimetière. Je savais que « le camp » avait été levé hier, et nos gens avaient, de notre terrasse, vu passer le long cortège funèbre...

Et je savais que les hommes qui restaient encore avaient été conduits dans les champs d'opium et exécutés. Je voulais voir s'il y avait peut-être encore pourtant quelqu'un à secourir. Mais, ce que j'ai vu m'a glacée d'horreur.

Dans le cimetière abandonné, là où les morts et les mourants sont étendus par centaines, il y avait une seule créature humaine, assise toute droite parmi des cadavres. C'était une vieille femme, une vieille femme à longues mèches de cheveux blancs.

Ses yeux brillaient sauvagement et, un râle rauque dans la gorge, elle suçait les doigts d'un cadavre !

Elle *suçait les doigts d'un cadavre.*

Une vieille femme à cheveux blancs... Ses yeux égarés, son râle sauvage et avide tandis qu'elle suçait... Lorsque j'ai voulu m'approcher d'elle, elle s'est mise à courir, en battant l'air de ses bras.

Dieu de miséricorde! Donne-moi la force d'aller jusqu'au bout de ma tâche et, si je dois mourir, fais que l'on sache ce que j'ai vu et vécu !

Je suis poursuivie par cette vision, jour et nuit.

Et quand j'ai voulu détourner les yeux et regarder de l'autre côté, du côté du fleuve, j'ai vu les masses sombres de tous les hommes tués et, au-dessus, une nuée de vautours.

Hagop et son maître

C'est le soir. La sœur Elisabeth est dans sa chambre, assise près de la fenêtre. La lueur grêle de la lune tombe sur son visage et le fait paraître plus pâle encore, et le dessin de la couverture posée sur ses genoux prend des contours fantastiques. Hagop est debout devant elle et la regarde, les lèvres serrées et pâle, lui aussi, comme un mort. A quelques pas d'eux, le petit Sahag est assis par terre, les jambes croisées.

— Hagop, je t'ai fait venir, dit la sœur Elisabeth, pour te dire qu'il y a quelque temps nous avons reçu une lettre de Konia.

L'homme, devant la fenêtre, a un tressaillement; il ne répond rien, mais se met à trembler.

— Il y a déjà quelque temps de ça, Hagop, mais j'ai attendu un peu pour te le dire. C'était peu de temps après les premières arrestations politiques à Constantinople et — tu sais — ton maître était parmi ceux qui ont été arrêtés.

Tout le corps d'Hagop est agité d'un nouveau tressaillement, mais pas un mot ne vient à ses lèvres.

La sœur Elisabeth soupire profondément et regarde la silhouette muette éclairée par la lune. Le malheureux est maigre comme un squelette, abîmé par la maladie et la douleur, par la faim et les fatigues, et consumé par le feu de son cœur passionné. Et, maintenant, elle doit lui donner le dernier coup.

— Hagop, il n'y avait rien à espérer et — déjà le jour même de leur arrivée à Konia — ils ont tous été tués. »

Il vacille et s'appuie au dossier d'une chaise, mais il se redresse et l'on pourrait croire que tout s'est paralysé en lui quand il articule d'une voix méconnaissable:

— A-t-il... a-t-il été supplicié?

— Non, Hagop, la lettre le dit expressément. Les exécutions ont eu lieu sans préparation. Cela veut dire qu'ils n'ont été ni knoutés, ni mis à la torture. Ils ont passé une nuit à Konia, dans la prison, mais seulement enchaînés et il n'y a pas eu de supplices. C'est écrit dans la lettre.

— Crois-tu... que ce soit vrai... Hanoum Effendi? — Son cœur bat à se briser.

— C'est tout à fait sûr, Hagop. Si tu savais lire l'anglais, je te montrerais la lettre. Elle est d'il y a deux mois, mais je voulais te laisser reprendre quelques forces avant de t'en parler.

— A-t-il... a-t-il été fusillé... Hanoum Effendi?

— Non, Hagop.

Il la regarde fixement, mais ne demande plus rien.

— Notre consul — c'est lui qui nous a écrit — est allé chez le vali pour essayer d'en sauver quelques-uns, mais tous les condamnés avaient été pendus... de bonne heure le matin.

Elle se tait.

La chambre est pleine de silence. Un petit chat qui joue sur le plancher saute légèrement et essaye de saisir avec sa patte les franges du fauteuil de la sœur. C'est le seul bruit que l'on entende et, près de la porte, la respiration profonde du petit garçon qui s'est endormi.

— La lettre donne plusieurs noms. D'abord des rédacteurs et les autres chefs révolutionnaires, puis trois membres du parlement, Zohrab, Vartkès et Vhramian. Mais tous ceux-là ont été conduits plus à l'est avant d'être tués. Puis vient le docteur Manougian, ton maître et des autres noms; je me rappelle ceux de quelques amis de Mr. et Mrs. Jackson que j'ai rencontrés chez eux au Robert College. Qu'as-tu, Hagop?

— Rien, Hanoum Effendi.

— As-tu connu les Jackson?

— Oui, Hanoum Effendi.

— C'étaient le jeune médecin Haïk Hovsepian, et les avocats Victor Papazian et Jonathan Hagopian. La femme de Jonathan Hagopian est une Anglaise. On ne sait rien d'elle. Elle a voulu partir avec son mari et partager sa déportation. Elle a souffert affreusement et elle est morte en chemin, sans doute. La dernière chose que l'on sait, c'est qu'à Eski-Chéir elle a pris le typhus, dans le camp, au milieu des morts et des mourants... Hagop, m'écoutes-tu?

Hagop serre les poings.

— Hanoum Effendi, j'ai été deux jours à Konia. Pendant deux jours nous avons campé dans le cimetière, mourant de faim ou de maladies. Si j'avais su, si j'avais su, j'aurais pu tuer les meurtriers de mon maître.

Elle a un pâle sourire.

— Comment aurais-tu pu trouver les coupables, Hagop? En ce temps-là, ton maître était enterré depuis longtemps.

— Enterré... crois-tu qu'ils l'aient enterré, Hanoum Effendi?

— Je ne sais pas. Mais, Hagop, maintenant tu dois essayer de regarder *devant toi*. Ne pense pas seulement au passé.

Il a lâché le dossier de la chaise. On dirait que son corps s'affaisse, et deux larmes coulent lentement sur le visage ravagé. Elle sent comme elles brûlent, ces larmes, comme elles brûlent les joues livides et maigres.

Il regarde le ciel clair.

— Hagop, dit-elle... Mais il ne l'entend pas.

— C'était par une nuit comme celle-là, à Yénikeuy, murmure-t-il, et Madame...

— Hagop, n'as-tu pas encore ta femme... en sûreté?

— Oui, elle est chez Mr. Jackson.

— Eh bien! tu vois, il n'est pas impossible que tu la retrouves un jour.

— Ah! ma femme! Elle n'a qu'une chose à faire: garder *ses* enfants, garder le petit Sakko pour qu'il puisse devenir grand... et un jour...

Elle le regarde. Il a les poings fermés et ses yeux étincellent.

— Hagop, mon ami, je t'ai aussi fait venir pour te dire qu'à présent il n'y a aucune raison pour que tu attendes ici, tu peux partir et passer la frontière. Je crois que c'est possible à présent. Nous avons essayé avec des femmes et des enfants. Veux-tu partir, Hagop?

Il semble sortir d'un cauchemar.

— Pourrai-je... pourrai-je en tuer là-bas? Alors je veux partir tout de suite!

— Tu es encore trop faible, Hagop.

— Trop faible! Moi, faible! Hanoum Effendi, il n'y a pas un loup dans la montagne plus fort que moi.

— Tu ne sais pas toi-même comme tu as été malade et tu peux le redevenir.

— Malade! fait-il ironiquement, je n'ai pas le temps d'être malade quand je peux partir pour aller tuer des Turcs, là-bas, au front russe...

— Aussitôt que nous aurons tout en ordre, vous partirez, dit la sœur de sa voix ferme et décidée. Espérons que j'aurai assez de force pour...

Elle se met à réfléchir.

Tout à coup un son lui fait lever la tête.

Qu'est-ce que c'est? Un flux de paroles s'échappe de la bouche d'Hagop, c'est un murmure passionné et c'est un chant. Oui, Hagop chante; il chante le chant populaire de Serop-Aghbur [1].

Tu t'es levé pour le combat
Et pour la défense de Bitlis,
O Aghbur,
Tu as donné le courage et l'espoir
A tout ce pauvre peuple.

Jour et nuit
Aklat te pleure,
O Aghbur,
Et tous appellent de toute leur âme
Serop et Sossé.

---

[1] Serop d'Aklat, province de Bitlis, était le chef d'une bande de révolutionnaires qui, retirés dans les montagnes, combattirent les Turcs et les Kourdes. Pendant trois ans, il fut traqué en vain par le gouvernement, mais à la fin de 1898 un bataillon de soldats réussit à le cerner et il fut tué après un combat sanglant, ainsi que sa femme Sossé qui se battit constamment à côté de lui. La tête de Serop fut apportée à Bitlis et promenée en triomphe par les Turcs au bout d'une perche. Serop avait reçu de ses camarades le surnom d'Aghbur (la source), et les Turcs qui admiraient sa vaillance l'appelaient Serop pacha.

Mais de tout notre cœur
Nous continuerons ton œuvre,
O Aghbur,
Tu nous appelles à la vengeance,
O frère ! nous te vengerons !

Pendant le long chant monotone, la lune a glissé lentement derrière la montagne, et la chambre est à présent à demi obscure.

La sœur Elisabeth, la tête appuyée sur sa main, est plongée dans ses réflexions. Le petit chat s'est pelotonné sur ses genoux et remplit le silence de son ronronnement.

Tout à coup un autre bruit brise tout ce calme. Hagop, qui s'était tu, laisse échapper une plainte déchirante. C'est une âme humaine qui éclate et, dans un sanglot rauque et passionné, il gémit d'une voix étouffée:

— Effendi! Effendi! Effendi!

Mère

Haïkanousch, la vieille bossue au visage marqué de petite vérole, est assise sur le plancher devant son métier à broder, tout près du lit de la sœur Véronique.

Ses mains osseuses, brunes comme des feuilles de figuier desséchées vont et viennent, infatigables, au milieu des fils d'or et de soie. Elle conduit la longue aiguille crochue d'un mouvement régulier qu'elle n'interrompt de temps en temps que pour gratter sa maigre chevelure sous le bonnet noir.

Ses traits grossiers et défaits sont empreints d'une profonde tristesse.

Et les pensées vont et viennent derrière le front jaune et ridé.

A qui pourra-t-elle vendre son travail à présent?

On ne la gardera pas toujours à l'hôpital, et comment vivre alors?

La gentille Dirouhi, qui se donnait tant de peine pour lui trouver des clients, est morte.

Et tous les autres — morts !

Et pourquoi sont-ils morts?

Parce qu'ils étaient Arméniens. Que Dieu ait pitié d'eux!

Et ses pensées tournent dans le même cercle. Où pourra-t-elle vendre son travail : Dirouhi est morte. Et tous les autres, — ils sont morts. Et pourquoi sont-ils morts? Parce qu'ils étaient Arméniens.

Ah! comme elle soupire, la jeune sœur qui est couchée là, dans le lit, et qui est venue de l'autre côté du monde, de l'Amérique comme cela s'appelle, et qui est maintenant si malade, si malade, depuis des semaines, parce que les Turcs ont brûlé les enfants.

La vieille Haïkanousch hoche la tête. Oui, tous ces gens qui viennent du pays de la sœur, ils ne peuvent pas s'habituer à voir comment ici on vit et on meurt. Naturellement, c'est bien affreux que tous ces petits innocents aient été brûlés sur l'ordre de Kiamil bey, mais bien d'autres l'ont été aussi avant.

Elle renifle en regardant autour d'elle. Il y a une odeur dans l'air dont elle ne peut jamais se débarrasser, l'odeur de brûlé, — d'il y a vingt ans, quand ils ont incendié l'église de son village après y avoir enfermé toutes les femmes et les enfants qui s'y étaient réfugiés.

Ah! cette odeur de brûlé... et les cris de ses filles!

Pourquoi a-t-elle été sauvée? Etait-ce une délivrance d'être restée sous les décombres des jours et des nuits pour se réveiller à la lumière du jour, mère sans enfants, seule avec son chagrin et ses souvenirs?

Comme ils rient et s'amusent dans le couloir, les garçons de l'hôpital! C'est Sahag et quelques autres orphelins. Vont-ils venir et se moquer d'elle, se moquer de la vieille Haïkanousch?

... Comment pourra-t-elle vendre son travail? Dirouhi est morte... et tous les autres sont morts...

Une nouvelle pensée se fait tout à coup jour dans son esprit: est-ce que Dirouhi et les autres jeunes filles de la ville ont été brûlées, comme on l'avait fait dans son village? Mais non, ce sont seulement les enfants que l'on a brûlés ici.

— Haïkanousch, donne-moi un peu d'eau.

Que cette voix est faible.

La vieille s'empresse d'apporter un verre d'eau. Elle se penche sur le jeune visage, une fois si frais et si rose, et maintenant encore plus pâle que le drap...

Mais, le docteur turc arrive, Saïm bey.

La vieille s'efface, effarée et timide, et se remet à son ouvrage. Les fils brillants et soyeux voltigent de nouveau autour des vieilles mains brunes marquées de cicatrices et dures comme du vieux cuir.

Au moment où le jeune médecin entre, la sœur Véronique tourne lentement la tête de son côté. Dans ses yeux fixes se dessine quelque chose comme une vague question.

Il pose sur la table sa cigarette et son fez et, avant de s'asseoir près du lit, s'incline pour saluer à l'européenne.

— Comment cela va-t-il aujourd'hui, ma sœur? Un peu mieux? Comment avez-vous passé la nuit?

Il interroge d'une ton doux, plein de précautions.

Sans répondre, elle soulève ses deux mains et les laisse retomber sur le drap, deux mains longues et blanches aux doigts transparents.

— Avez-vous mangé, ma sœur?

Elle le regarde toujours sans répondre, et tout à coup ses grands yeux bleus se remplissent de larmes.

— Voyons, ma sœur, voyons... dit-il, en touchant d'un air malheureux une des fines mains blanches.

Les larmes semblent lui rendre la parole. Tout en se cachant les yeux sous son mouchoir, elle murmure entre ses sanglots:

— Comment est-ce possible? Comment est-ce possible? Depuis que j'ai de nouveau ma connaissance et que je peux me rappeler ce qui s'est passé, je me le demande sans cesse: comment est-ce possible? Comment est-ce possible? Saïm bey, pouvez-vous me le dire, vous?

— Non, ma sœur. — Sa voix tremble et c'est à peine s'il ose la regarder.

— Les petits enfants, les petits enfants... et les mères qui avaient tant de confiance en moi ! Et moi qui me fiais à la parole d'Essad pacha!

Saïm bey pousse un si profond soupir que la vieille Haïkanousch, toute surprise, relève la tête. Ils parlent anglais, et elle ne sait pas bien de quoi ils parlent, mais elle s'étonne qu'un Turc puisse soupirer ainsi.

— Et toutes les mères... qui allaient elles-mêmes à la mort... avaient noué leurs dernières pièces de monnaie au coin du tablier de leurs enfants... pour qu'ils aient quelque chose... si une fois leur tour venait... d'être déportés. Et je leur disais qu'ils ne le seraient pas, que le vali me l'avait promis... Mais elles me regardaient... ah! quel regard!... et disaient : « Non, c'est mieux qu'ils aient quelque argent à donner, — on ne sait pas, — les enfants aussi sont arméniens. » Et elles me bénissaient, les pauvres mères, elles me bénissaient avant d'aller à la mort, parce qu'elles croyaient que je garderais leurs enfants... elles le croyaient!...

— Oui, ma sœur, et vous avez fait tout ce que vous avez pu...

Il se tait, les lèvres serrées.

Elle le regarde et voit que ses yeux sont humides.

— Ah! Saïm bey! Que pouvais-je faire quand Essad pacha lui-même est venu à l'hospice et m'a dit que c'était mieux pour les enfants de les envoyer dans le village où nous passons l'été d'habitude, qu'ils y seraient plus en sûreté qu'ici et reviendraient quand tout serait tranquille!

— Il le disait de bonne foi, ma sœur. Vous savez bien que ce qui est arrivé est l'œuvre de son frère!

— Son frère... oui, c'est facile de se cacher derrière le dos de son frère!

— Vous êtes peut-être injuste, ma sœur.

— Peut-être... Dieu veuille que je le sois! fait-elle amèrement. Mais les enfants, cent cinquante petits enfants, rayonnants de confiance et d'innocence... attirés dans les flammes, — j'en mourrai, Saïm bey, j'en mourrai.

C'est avec force qu'elle répète ces derniers mots, puis, sa tête à demi soulevée retombe sur l'oreiller, et tout est silence pendant quelques minutes.

Elle reprend :

— Et, avant de partir, ils m'ont donné leur petit trésor à garder, les pauvres petits, parce qu'ils croyaient qu'ils partaient en vacances, qu'ils reviendraient...

Elle sanglote nerveusement et se frappe le front de ses mains!

— Ils disaient : « Sœur, garde l'argent de maman pour nous, tiens. » — Et si un jour une des mères allait revenir, qu'est-ce que je lui dirais? qu'est-ce que je lui dirais?...

— Ma chère sœur, calmez-vous, calmez-vous ; vous avez déjà trop pleuré. Laissez-moi vous donner une poudre...

Son ton compatissant et presque tendre devient soudain brutal:

— Haïkanousch! De l'eau, vite!

La vieille, effrayée, jette tous ses fils de soie et se précipite vers le lavabo. Son dos bossu s'agite avec impatience, tant elle a hâte de faire couler l'eau et de voir le verre rempli. C'est qu'il ne plaisante pas, le docteur Saïm bey, quand il parle à une pauvre vieille Arménienne comme elle; c'est autre chose quand il s'agit de la jolie Hanoum américaine!

Il est sorti. La sœur Véronique est retombée dans sa somnolence. Peut-être qu'elle a la fièvre? Non, c'est seulement le chagrin qui l'a rendue malade.

Haïkanousch réfléchit. Pourquoi est-ce que Dieu permet que des enfants naissent dans un monde aussi horrible? Et être *mère*, n'est-ce pas ce qu'il y a de plus affreux ? Comment a été sa vie, à elle? Ses deux filles brûlées vives dans l'église en flammes. Et son fils? Son Missak, son soutien et son espoir après la mort du père, tué à coups de hache en pleine rue pour avoir voulu délivrer ses sœurs des mains des hommes!

Ah! oui, être mère, c'est ce qu'il y a de plus affreux!

Et ces petits enfants brûlés... eux aussi avaient des mères!

On chante dans la pièce à côté. La vieille se glisse dehors et va entr'ouvrir la porte de l'autre chambre.

C'est Hagop, le nouveau, celui qui était caché quelque part dans l'hôpital et qui est devenu si malade qu'on a dû le transporter dans un lit. Il a la fièvre, lui. Comme ses yeux brillent. Il ressemble à un squelette diabolique. La vieille se signe. Comment est-ce que les enfants osent s'approcher de lui? Sahag et le petit Noubar sont à côté de son lit. Ils n'ont pas peur. Ils écoutent ce qu'il chante. C'est le chant de Zeïtoun [1], *l'Adieu du soldat mourant*, le chant à la mère:

Qui cherches-tu, ma douce mère?
Viens, approche-toi de ton fils sans tressaillir.
Contemple sans larmes, sans larmes amères,
Les blessures nombreuses et profondes de sa poitrine.
Le sang coule, le sang coule lentement...

La toux étouffe sa voix. Puis il continue:

Comme autrefois tu me donnais dans mon berceau
Le doux repos de l'enfant,
En chantant comme un ange et en me caressant,
Oh! mère, fais à présent mon dernier berceau,
Fais reposer ton enfant dans la terre,
Dans la terre qui est rassasiée de sang.

---

[1] Zeïtoun, ville du Taurus.

La vieille Haïkanousch écoute, muette et immobile. Voilà longtemps, bien longtemps qu'elle n'avait entendu le *chant à la mère*, le chant de Zeïtoun.

Peut-être... peut-être que quelquefois c'est pourtant beau et bon d'être une mère...

Il chante encore:

Comme des bêtes féroces les ennemis se jetèrent sur nous — sur nous les faibles.
O notre patrie! saisis tes armes — nos cœurs brûlent pour toi.
C'est pour ton salut que nous avons trempé nos vêtements dans du sang.
Et les ossements de nos ancêtres ont tressailli sous la terre.
Pour nous faire avancer, le feu de l'âme arménienne n'est point éteint !
Des victimes innombrables sont allées à la mort,
Avec joie et espérance — en accomplissant la vengeance!
Et le mont Ararat a souri de joie.
Petite mère, à toi mon dernier baiser,
Plante une croix sur mon dernier berceau,
Et toi, porte la bonne nouvelle à Zeïtoun!

Le chant s'est tu.

La vieille femme regarde les enfants qui se sont assis par terre, silencieux et recueillis, devant le lit d'Hagop. Le petit Noubar a la tête appuyée contre le pied du lit. Le malade agite les bras et crie: « Quand partons-nous? Je veux partir! Emmenez-moi.» Et un délire sauvage le prend. Il veut se précipiter hors du lit. L'infirmier arrive et le retient.

Les deux enfants se sont un peu retirés, et Haïkanousch entend tout à coup le petit Noubar dire à Sahag en regardant le malade de ses yeux pleins de larmes :

— Crois-tu... crois-tu... qu'il ait une mère?

— Une *mère*? répète Sahag avec son insouciance habituelle, une mère? Qu'est-ce que j'en sais. C'est bien possible. Mais oui, du reste, je sais qu'il a une mère. C'est la sœur de Maritza la Folle, Hannah Garabedian. Mais peut-être qu'elle est morte maintenant; je n'en sais rien.

Haïkanousch se glisse de nouveau doucement dans la chambre de la sœur Véronique en traînant ses vieilles pantoufles.

Elle se rassied. Tous ses précieux fils de soie sont tombés en désordre quand elle s'est précipitée pour donner le verre d'eau au docteur Saïm bey. Elle les examine d'un air soucieux; cela va prendre du temps de les remettre en ordre. Elle ferme les yeux un instant et s'abîme dans ses réflexions.

Le cercle de ses pensées s'est élargi aujourd'hui. D'autres, beaucoup d'autres ont aussi leurs chagrins. Ce n'est pas seulement elle avec son souci de l'avenir. Il y a d'autres mères? — Haïkanousch regarde autour d'elle d'un air égaré. — Oui, comment est-ce donc? Une fois... une fois... avant les grands malheurs, elle a été mère elle-même. N'est-ce pas ce qu'il y a de plus affreux au monde? N'est-ce

pas ce qu'elle a compris aujourd'hui du fond de sa propre vie oubliée, en pensant au sort des autres mères, devant le chant d'Hagop et les yeux pleins de larmes du petit Noubar?

Mais les mains noueuses se plongent de nouveau dans les soies bigarrées et de nouveau les mêmes pensées vont et viennent.

Comment pourra-t-elle vendre son travail?

Dirouhi est morte...

Et tous les autres? Ils sont tous morts. Et pourquoi sont-ils morts? Parce qu'ils étaient Arméniens. Que Dieu leur vienne en aide!

Les serviteurs du généralissime

A l'entrée de l'allée de mûriers qui conduit à l'hôpital un équipage est arrêté, celui du vali, Essad pacha.

Le vali lui-même et son frère, le commissaire de police Kiamil bey, montent lentement l'allée, d'un pas digne et mesuré.

Là-bas, sur le balcon, une femme les regarde venir. Le soleil fait briller les verres du lorgnon qui cache ses yeux, des yeux qui voient tout mais qui sont à présent si fatigués. Elle s'appuie à la rampe du balcon et, de temps en temps, un frisson la secoue tout entière. Malgré la chaleur de midi, elle est enveloppée d'un grand châle blanc. Immobile, les lèvres serrées, deux taches rouges sur les joues, elle fixe les nouveaux arrivants.

Quelques instants plus tard, elle reçoit les deux Turcs au bureau. Essad pacha tousse avec embarras.

— Excusez-nous, Hanoum Effendi, si nous vous dérangeons, mais...

Ses yeux cherchent son frère, qui est assis, les jambes allongées, et qui allume une cigarette.

Le vali continue en s'agitant nerveusement :

— J'ai entendu dire... nous avons entendu dire... que... que...

La sœur Elisabeth examine avec calme les deux hommes, puis son clair regard se pose sur le visage d'Essad pacha. Il cherche à l'éviter, et ses yeux vont, inquiets, d'un objet à l'autre sur la grande table du docteur Lewis. Kiamil bey a un mouvement d'impatience et redresse brutalement son cou de taureau.

— En un mot, Hanoum Effendi, nous savons que vous cachez des déportés à l'hôpital et que vous avez reçu plusieurs chrétiens qui, d'après les ordres du gouvernement, doivent être dirigés vers l'est dans les districts qu'on leur a réservés.

La sœur Elisabeth tourne vers lui un visage de marbre.

— Avez-vous encore quelque chose à dire, Kiamil bey?

Essad pacha tambourine nerveusement le plateau de cuivre où sont posées les tasses à café.

Son frère hausse les épaules.

— Je regrette de devoir vous dire que, d'après les ordres, vous devez livrer les gens que vous gardez cachés et que, de plus, l'hôpital doit être vidé de tous les malades chrétiens, déportés ou non.

Essad pacha s'agite sur le sofa et allume une nouvelle cigarette.

La sœur Elisabeth s'est levée. De toute sa hauteur, elle regarde les deux messieurs qui semblent fondre sous son regard comme des figures de cire.

— L'hôpital sera vidé, Messieurs! Faites attention à ce que je dis, Kiamil bey. C'est de vous-même, sans doute, que « l'ordre » vient. Vous pouvez faire visiter l'hôpital et venir ici avec des canons... Pourquoi pas? Cela vous rapporterait peut-être le titre de pacha...

— Hanoum Effendi, vous offensez mon gouvernement!

— Cela m'est égal. Faites ce que vous voudrez pour vous emparer des malheureux qui ont cherché refuge dans une propriété appartenant aux Etats-Unis; moi, je ne vous aiderai en rien pour livrer à la mort — et quelle mort! — ces innocents. Et pour ce qui est des malades...

Sa voix s'élève et ses yeux gris jettent une lueur d'acier en s'arrêtant sur les traits déconfits d'Essad pacha :

— C'est à vous, pacha, vali de ce district, que je m'adresse. Faites attention à ce que je dis: au moment même où l'on touchera les déportés chrétiens qui se trouvent dans nos murs, tous les blessés et les malades turcs de l'hôpital seront mis dehors et déposés sur le chemin. Vous m'avez compris, Essad pacha?

Aucun des deux messieurs ne répond. Kiamil bey se met à effiler lentement sa longue barbe et il grimace un sourire forcé.

— Hanoum Effendi, vous ne devez pas le prendre ainsi...

— Vraiment? Que voulez-vous donc dire, Kiamil bey?

— Je veux seulement dire que... tout à fait à l'amiable...

— A l'amiable!... Qu'est-ce que vous appelez *exécuter un ordre donné*? Et est-ce à l'amiable... que vous avez fait enfermer et brûler cent cinquante petits enfants à trois kilomètres d'ici ?

Il lui jette un coup d'œil, rapide et inquiet.

— Oh! soyez tranquille, Kiamil bey, le titre de pacha vous est assuré, vous n'avez pas besoin de faire davantage.

Le commissaire de police toussote avec embarras:

— La chose est, Hanoum Effendi, que — il regarde autour de lui et baisse la voix — que... le généralissime doit passer par ici... Il va de Bagdad à l'armée de l'Est et... Son Excellence a donné l'ordre que toutes traces... de... de... situations désagréables... aient disparu avant son arrivée.

Le Turc fixe la fenêtre en parlant comme s'il s'adressait aux peupliers qui bordent le chemin.

— Son Excellence est accompagnée de... hum!... de hauts dignitaires allemands, et il vaut mieux que nos alliés ne voient pas trop... que... que... tout ne s'est peut-être pas passé très correctement pendant les déportations.

— Et vous croyez pouvoir le cacher?

Il y a une telle indignation dans cette voix que l'homme tressaille.

— Vous croyez pouvoir aveugler les voyageurs? Et comment voulez-vous nous fermer la bouche, à nous tous, les témoins oculaires de toutes vos monstruosités?

— Nous avons reçu l'ordre de débarrasser le cimetière et les autres lieux de campement qui se trouvent sur le chemin de Son Excellence et... hum!.. et où il y a peut-être eu des... exagérations... à l'insu des autorités... et...

— Et avez-vous aussi reçu l'ordre de vider l'Euphrate?

— Hum!... Il faut autant que possible effacer les traces du passage des déportés... et nous, les serviteurs de Son Excellence, nous devons exécuter ses désirs et veiller à ses intérêts.

Le regard de la sœur ne le quitte pas; il repose impitoyablement sur le visage embarrassé qui se trouble de plus en plus et rougit.

Enfin, elle demande:

— Et qu'est-ce que les serviteurs de Son Excellence entendent faire?

Kiamil bey hausse les épaules et son regard abandonne la cime mouvante des grands peupliers.

— En un mot, Hanoum Effendi, vous refusez de nous livrer les déportés et les patients?

— Je refuse, — et tant que, mes aides et moi-même, nous aurons une goutte de sang dans les veines, nous les protégerons contre vous. Nous vous laissons, à vous et aux vôtres, le rôle de bourreaux. Le nom de l'Amérique ne doit pas être souillé du sang de l'innocence. Est-ce clair?

Elle fait quelques pas vers le vali.

— Essad pacha, je vous le répète, c'est *vous* et non pas votre frère qui êtes le vali de notre vilayet; je ne crois pas que votre gouvernement désire, en ce moment, avoir des difficultés avec l'ambassadeur des Etats-Unis à Constantinople. Je vous promets de parler en votre faveur si vous agissez miséricordieusement. Sinon... vous savez que, depuis les derniers transports de blessés, nous avons environ cent cinquante Turcs au moins dans notre hôpital et une dizaine d'officiers allemands. C'est sur eux que retomberont les conséquences de vos actes. *Tous*, sans exception, les officiers allemands aussi, seront mis dehors et privés de nos soins. C'est mon dernier mot, Essad pacha.

Il y a un moment de silence. Le murmure monotone de la fontaine pénètre par la fenêtre ouverte.

— Quant à vous, Kiamil bey — elle se tourne brusquement vers la brutale face de taureau — je n'ai pas à vous répondre, à vous que j'ai vu de mes propres yeux repousser à coups de pied une femme enceinte, la femme du prêtre Mesrob que la nuit avant vous aviez fait supplicier jusqu'à ce que la mort s'en suivît.

Son doigt s'allonge, menaçant, vers la fenêtre.

— Entendez-vous cette source? Son murmure berce une enfant innocente, une pure jeune fille de dix-huit ans, une enfant qui a trouvé la mort dans le fleuve, là-bas, frappée par vos balles, parce qu'elle cherchait à échapper au déshonneur. C'est à *vous* qu'elle était « échue », Kiamil bey, c'est vous qui aviez jeté un regard avide sur cette fleur délicate...

Kiamil bey fait un mouvement comme pour se lever.

— La fille unique du docteur Minassian... et ce n'était pas assez pour vous. Après avoir fait torturer le père, il vous fallait encore frapper le dernier enfant de cette famille si honorée, un pauvre petit garçon de huit ans qui est maintenant sous notre toit, la nuque fendue d'un coup de hache...

La voix, de plus en plus passionnée, lui manque tout à coup, et elle achève, les deux mains pressées contre sa poitrine:

— Mais, pour vous qui avez fait brûler plus d'une centaine de petits enfants, qu'est-ce qu'une petite victime de plus ou de moins?... Non, à vous, je n'ai pas à répondre, avec vous je n'ai rien à faire!

Le Turc regarde la porte.

— Oui ! sortez. Je vous prie de quitter cette chambre. Allez!

— Hum ! allons-nous-en donc, murmure-t-il en s'adressant à son frère. Hanoum Effendi, j'ai l'honneur de vous saluer.

Elle ne prend pas la main qu'il lui tend, mais elle se tourne vers Essad pacha et le regarde d'un air suppliant.

— Essad pacha!

— Hanoum Effendi, dit-il en suivant son frère qui est déjà vers la porte, soyez tranquille! Nous ne ferons rien, c'est dangereux pour moi de m'abstenir... mais...

— Puis-je compter sur vous?

Pour la première fois, il la regarde en face.

— Oui, Hanoum Effendi... et si vous avez besoin de farine... à cause de... de vos nombreux hôtes... faites-le-moi dire.

Un sourire reconnaissant éclaire le visage tiré.

— Merci, Excellence, merci.

— Hanoum Effendi, vous êtes malade vous-même, il me semble?

— Oui, pacha. C'est mon tour. Je suis très malade.

— Que puis-je faire pour vous?

— Voulez-vous télégraphier au Croissant-Rouge de nous envoyer des médicaments?

— Ce sera fait, Hanoum Effendi, désirez-vous autre chose?

— Non, merci, seulement que vous... surveilliez un peu le zèle de votre frère!

Kiamil bey s'est déjà engagé dans le corridor et, tandis que son pas s'éloigne, le vali murmure:

— Je ne voulais pas venir ici aujourd'hui, croyez-moi, Hanoum Effendi.

Et il sort en saluant à la turque.

La sœur Elisabeth s'appuie contre la table. La tête lui tourne. Il lui semble que le bruissement de la source lui remplit les oreilles.

— Oui, Dirouhi, ma petite Dirouhi, il faut que je me hâte, oui, je viens, je viens!

Quelques instants plus tard, une des sœurs entrant dans la chambre la trouve inanimée, étendue sur le plancher.

La dernière prière

Le manteau couvert de poussière et les éperons à ses bottes, le docteur Lewis est penché sur le lit de la sœur Elisabeth et tient sa main dans les siennes.

Elle le regarde de ses grands yeux clairs, étonnamment clairs.

Mais sa voix est si faible qu'il peut à peine l'entendre.

— Docteur, écoutez-moi... le temps presse...

— Ma chère sœur, ce n'est pas certain que...

— Ah! docteur! les taches ont apparu cette nuit, voyez.

Elle lève le bras, et la manche de la chemise de nuit glisse et découvre la peau blanche marbrée de taches rouges et rondes.

— Docteur, il faut que je parle à Sahag.

L'enfant est derrière la porte, et le docteur n'a qu'à élever la voix pour l'appeler.

— Sahag, dit-elle, tu es le seul à qui je puisse confier un message pour Moustapha agha.

Les yeux de l'enfant sont attachés à son visage.

— Où puis-je le trouver, ma sœur?

— Vers le pont des Quarante-Arches; il y est chaque soir au coucher du soleil. Tu dois seulement lui dire de ma part que je le prie de se trouver avec les chevaux à l'endroit convenu. Dis-lui combien vous êtes... je ne peux plus m'en souvenir. Est-ce qu'Hagop est mort?

— Non, ma sœur, pas encore.

— Dis à Moustapha agha qu'il doit lui-même indiquer le jour, c'est-à-dire la nuit... et... voici la moitié des bijoux qui sont sous mon oreiller, donne-les-lui. Dis-lui qu'il recevra le reste et vingt livres en or... quand les fuyards seront arrivés à Dersim.

— Dois-je aller vers lui maintenant?

— Non, c'est trop tard pour aujourd'hui. Demain... demain au coucher du soleil. Et tu dois t'habiller en femme turque pour y aller. Adieu... Sahag... mon petit Sahag...

Elle ferme les yeux et les rouvre, pleins de larmes.

— Et Noubar? Où est Noubar?

— Nous l'avons mis dans une autre chambre, chère sœur, dit le docteur doucement.

— Ah! oui, c'est vrai. Je me rappelle. Mais j'aurais tant voulu le revoir aussi encore une fois, et Archag... Quoi? tu es là, Archag, mon cher garçon fidèle, près de moi?

— Oui, ma sœur. — Sa voix tremble.

— Archag, promets-moi que tu veilleras sur Noubar... tu ne le quitteras pas.

Le jeune homme est à genoux près du lit, il appuie son visage contre la couverture.

— Archag... ne pleure pas... promets-moi que tu veilleras à ce que Noubar devienne... comme son père et Dirouhi le désiraient... Ne pleure pas tant, mon ami... Va, j'ai à parler au docteur.

Après un moment de silence, elle dit:

— Docteur... il faut que j'écrive quelque chose... mais d'abord... faites-moi... une injection...

Son front est couvert de sueur. Il obéit et essaye de lui donner une feuille de papier et un crayon que ses doigts tremblants ne peuvent pas tenir.

Alors elle ferme de nouveau les yeux et dit dans un souffle:

— Je ne peux pas... Ecrivez pour moi.

Et lentement, suivant les paroles entrecoupées, le docteur écrit:

— *Ma dernière prière... aux hommes... est pour mes compatriotes en Amérique... et à la conscience humaine... Qu'on sauve la malheureuse Arménie... les derniers survivants... Qu'on ne les oublie pas... Qu'on leur accorde... la liberté... et la sécurité... aussi vite que... possible...*

Le dernier mot se perd dans un soupir.

Le docteur Lewis se penche sur le lit.

Il prend la main qui s'abandonne et, incliné, immobile, il garde entre ses doigts le pouls qui s'éteint.

Le retour de Karnig

Une petite forme noire enveloppée du *tcharchaf* des femmes turques longe l'Euphrate d'un pas maladroit. La jupe s'accroche aux plantes du chemin, et, dans un effort brusque pour la dégager, le capuchon glisse de la tête et découvre la chevelure noire et courte d'un petit garçon.

D'un mouvement rapide, il regarde autour de lui et aperçoit tout à coup un homme, très grand, mais un peu courbé, à demi nu et maigre comme un squelette.

— C'est un des nôtres, murmure l'enfant.

Il donne un coup de pied dans ses jupes pour avancer plus vite et s'approche de l'inconnu.

— D'où viens-tu?

— De la montagne. Est-ce vrai que l'hôpital américain est près d'ici?

— Oui. Es-tu seul?

— Il reste encore un garçon... dans la caverne... d'où je viens. Peux-tu me donner du pain... pour que j'aie la force d'aller le chercher et de le porter jusque-là.

— Oui, je peux t'apporter du pain... veux-tu passer la frontière avec nous?

Le jeune homme le regarde fixement, sans comprendre.

— *La frontière*! Es-tu fou!

Sahag rit joyeusement.

— Non, ne le crois pas. Nous avons un passage souterrain. Et Moustapha agha doit nous aider. Je vais chez lui maintenant. Attends-moi, je reviens tout de suite.

Mais l'autre lui saisit le bras:

— La frontière! Est-ce possible?...

Il chancelle et tombe assis.

— Tu as le vertige, dit Sahag, tu as faim?

— Oui, j'ai faim,... j'ai faim.

— Cette petite hutte qui est là-bas est vide, vas-y, et couche-toi jusqu'à ce que je revienne. Je t'apporterai du pain.

Le jeune homme relève la tête et regarde ce que lui montre l'enfant : la hutte de Maritza la Folle. Puis il referme les yeux. N'a-t-on pas parlé... de pain ?... La voix du petit garçon le réveille de nouveau !

— Viens avec moi, je t'aiderai à marcher.

— As-tu du pain... pour deux ? Stéphan ne pouvait pas me suivre quand j'ai quitté la grotte.

— Eh ! nous avons du pain pour dix, si on veut.

L'autre le fixe de son œil mat.

— Nous avons reçu de la farine du vali, mais la sœur qui veillait sur nous est morte... hier.

Les yeux noirs sont pleins de larmes. L'autre a l'air de ne rien comprendre. Sahag détourne la tête et continue :

— Maintenant nous devons partir et passer de l'autre côté... pour aller *là-bas.*

Cette fois, l'étranger semble le comprendre. Un éclair brille dans ses yeux et il demande :

— Etes-vous nombreux ?

— Oh ! non. Archag... Hagop... si Hagop peut venir, mais le docteur dit que c'est impossible, qu'il mourrait en route — mais lui veut partir — et Mikaël, et le petit Noubar... mais il sera sur le même cheval qu'Archag, — c'est Archag qui l'a dit, — il est encore tout petit, tu comprends, c'est aussi un orphelin maintenant.

L'autre ne l'écoute plus, sa tête lasse est retombée.

— Viens, tu es fatigué.

— Oui... oui... fatigué...

Ils vont vers la hutte. L'étranger vacille et chancelle comme s'il était tout d'un coup devenu aveugle. Arrivé à la hutte, il se laisse tomber lourdement sur le sol. Le petit garçon ressort et, d'un air inquiet, tourne la tête de tous côtés.

Quelque chose de lourd descend lentement le fleuve. Un tas de cadavres. Près du pont, un des piliers arrête le sinistre amas.

Le cadavre qui est le premier, par-dessus les autres, est celui d'une petite fille. Ses longs cheveux noirs pendent autour d'elle. Elle a les bras ouverts et les jambes nues. Ses pieds fins effleurent à peine l'eau. Elle est étendue, les paupières à demi closes et la bouche entr'ouverte comme pour questionner.

Le petit garçon la reconnaît.

— Araksi... d'en bas le fleuve, murmure-t-il.

Le flot dégage le cadavre du groupe, et il reste tout seul près du pilier, agité par les vagues qui le poussent et le retirent... là où l'eau est le plus profonde et le courant le plus fort....

Un agha kourde sort d'un buisson et siffle. Sahag court vers lui.

Dans la hutte, le jeune géant est étendu par terre, abattu par un profond et irrésistible sommeil.

Quelques minutes plus tard, Sahag se hâte à travers les champs de tabac. Il court chercher du pain et se parle à lui-même.

— Dans trois jours... à la pleine lune, a dit Moustapha agha. Nous partirons, et le nouveau aussi, avec le garçon qui est resté dans la grotte... il s'appelle Stéphan, à ce que celui-ci dit... et celui-ci, qui est-il ? J'ai oublié de lui demander son nom. Mais, ici, personne ne le connaît sans doute.

Dans le fleuve, près du pilier, le petit cadavre regarde de ses yeux entr'ouverts du côté de la hutte de Maritza la Folle.

Le pont des Quarante-Arches

Une demi-douzaine d'automobiles chargées de marchandises passent l'une après l'autre le pont des Quarante-Arches qui tremble sous leur poids. Le soleil couchant éclaire la Croix-Rouge du brassard des chauffeurs à l'uniforme gris — l'uniforme allemand, — et les derniers rayons tombent sur les caisses de conserves, les sacs de sable, les paquets de tabac et les volumineux bidons de benzine.

Au pied des grands piliers, l'eau clapote avec plus de force au passage des lourdes voitures, et un héron apeuré soulève ses ailes et s'envole plus loin pour se poser juste à la place où l'inconnu affamé était assis quelques moments auparavant.

Une vieille femme, échevelée et chancelante, marche avec peine au bord du fleuve et semble chercher quelque chose. Elle s'arrête non loin du pont, effrayée comme l'oiseau par les automobiles géantes.

Elle les fixe de ses yeux éteints et découvre toutes les croix rouges. Quoi? Est-ce possible? Le signe de *la croix* ici, sur le pont des Quarante-Arches? Le signe sacré de *la croix* qui passe l'Euphrate?

Quels sont ces hommes qui apportent le secours et la délivrance sur cette terre dévastée par le malheur? Elle regarde autour d'elle.

Qu'est-ce qu'elle veut faire? Qu'est-ce qu'elle cherche?

Ah ! oui, elle se rappelle à présent.

L'enfant!

Où est l'enfant? Elle l'a donc vue hier, oui, hier encore... elle l'a vue... sur le fleuve... et puis elle est tombée de fatigue et de faim et n'a pas pu suivre celle que l'eau portait.

Elle regarde son bâton qui est plein de boue et de sang.

Hier, elle l'a vue... oui, elle l'a vue hier...

Tout à coup une explosion d'automobile déchire l'air et la fait tressaillir, toute. Elle tombe à demi et reste accroupie parmi les roseaux. Mais elle lève la tête et fixe toujours les croix qui bientôt s'éloignent.

Alors elle se relève et veut continuer sa route, mais elle aperçoit un grand Kourde non loin d'elle. Il s'est arrêté et allume sa pipe de terre.

Un Kourde! Elle s'enfuit du côté du pont et s'appuie au parapet. Tremblante, elle se penche du côté de l'eau, et là, près d'un pilier, elle la voit... Araksi... sa petite Araksi... Elle est dans le fleuve, balancée doucement.

Enfin... enfin... elle l'a retrouvée et maintenant elle peut aussi chercher le repos.

Maritza la Folle laisse échapper son bâton et tend ses vieilles mains.

Dans le lointain, la dernière automobile fait entendre un son de trompe; c'est comme un appel violent et persistant.

Maritza la Folle regarde de ce côté et éclate de rire, un rire fou et ironique. Oui, ce sont *eux* qui portent le signe de la croix — son regard suit la voiture.

« Le signe de la croix! C'est *vous*, c'est *vous*, qui l'apportez ici! Le signe de la miséricorde... sur les eaux de l'Euphrate! »

Elle regarde maintenant le petit visage blanc qui fait tache au milieu des flots noirs; ses mains s'accrochent à la pierre froide et puis la lâchent, et elle tombe en poussant un cri.

La trompe des automobiles à croix rouge retentit encore d'une voix impérieuse et triomphante. Peu à peu, tout redevient tranquille, et bientôt la lune jette un grand reflet dans l'eau, enveloppant du même large rayon Maritza la Folle, et sa petite-fille et la pauvre hutte au toit bas, tapie près des roseaux du fleuve.

Le champ blanc

Pas un souffle dans la nuit silencieuse.

La lumière crue de la pleine lune tombe sur le champ tout blanc. Les fleurs d'opium sont fanées, mais du cimetière à la montagne la terre est toute blanche, toute blanche d'ossements.

Ce sont des ossements humains, blanchis par le soleil et la pluie. Les oiseaux les ont abandonnés et les bêtes sauvages de la nuit les ont dispersés çà et là.

La lumière pâle de la lune les éclaire.

« Des fleurs blanches, semées par les mains des Turcs. »

Pas un souffle dans la nuit silencieuse.

Pourtant quelque chose de vivant s'approche.

D'abord quelques ombres noires se dessinent sur le champ blanc. Puis des contours tranchants se détachent dans toute cette blancheur.

L'un après l'autre, quelques hommes à cheval, vêtus de costumes kourdes, s'avancent lentement, graves et muets. Les chevaux évitent d'eux-mêmes les squelettes du chemin. Les cavaliers ne regardent ni à droite ni à gauche, mais toujours devant eux, droit devant eux.

Le premier est un gigantesque agha kourde, armé jusqu'aux dents. Après lui, vient un jeune homme aux traits fins, aux yeux profonds et mélancoliques. Une légère moustache ombrage ses lèvres pâles. Il tient dans ses bras un petit garçon dont la tête bouclée repose sur sa poitrine. L'enfant ferme les yeux à demi et lutte avec peine contre le sommeil.

Puis viennent deux jeunes garçons, pâles et maigres, silencieux, sérieux comme des hommes et aux yeux d'aiglons.

Derrière eux, un homme fort et d'un certain âge et un autre, mince et plus jeune, cherchent à soutenir un camarade qui peut à peine se tenir en selle. Enfin le dernier de tous est un jeune géant qui semble ne faire qu'un avec son fort cheval kourde. Sa main se crispe sur la crosse de son revolver et ses yeux étincellent de passion.

Ils sont seuls dans la nuit, tout seuls. Au loin, bien au loin, du côté de la montagne, on voit seulement quelques protubérances sombres, un troupeau de chameaux endormis. Le champ blanc s'étend sous la lumière blanche de la lune. Les formes noires se détachent comme des silhouettes.

L'agha kourde se retourne soudain ; il a entendu quelque chose.

Les derniers se sont arrêtés : un des hommes est tombé de la selle.

— Karnig ! dit son camarade au dernier cavalier, Karnig ! Hagop n'en peut plus.

Le chef de la troupe a aussi arrêté son cheval et juge d'un coup d'œil la situation.

— Laissez-le ! dit-il brièvement.

— Bey Effendi, objecte le dernier, je peux le prendre avec moi sur mon cheval. Aide-moi, Stéphan !

Le malade tourne lentement la tête vers lui.

— Non ! — Personne... ne peut... m'aider. Je vais... retourner à l'hôpital. Karnig, remets-moi... sur mon cheval... et continuez...

Ils lui obéissent et s'éloignent. Hagop reste seul.

Un moment encore, il essaye de se tenir droit sur sa selle — jusqu'à ce que les autres aient disparu au loin. Alors il tourne son visage mourant vers le grand ciel de la nuit solitaire ; ses yeux ne brûlent plus de leur feu dévorant, mais il murmure encore quelques mots imperceptibles derrière ses camarades et il se laisse glisser de cheval.

Doucement, Hagop se couche sur le champ tout blanc pour trouver le repos.

Le cheval reste d'abord immobile. Puis il tourne la tête à droite et à gauche et s'éloigne du paquet humain. Il se met à chercher entre les squelettes qui couvrent le sol, mais la terre est nue : pas une herbe, pas un brin de paille, tout est sec entre les os rongés.

Les autres continuent leur route en silence.

Pas un ne tourne la tête.

Un instant seulement le Kourde s'arrête pour allumer sa petite pipe.

L'enfant, sur le cheval derrière lui, lève la tête et regarde d'un œil interrogateur le jeune homme qui le tient dans ses bras.

— Archag ! murmure-t-il, Archag ! tu sais... père a dit que là-bas nous pourrons vivre... et voir renaître notre patrie. Mais, Archag — et les yeux de velours noir se plongent avec anxiété dans ceux de son compagnon — *qui... qui donc doit nous aider... là-bas ?*

Archag le serre plus fort contre sa poitrine et ne répond pas.

Et ils continuent, à travers le champ blanc, sans regarder ni à droite ni à gauche, seulement tout droit devant eux.

Mais la question de l'enfant semble planer dans la nuit claire.

Elle semble grandir et s'étendre, loin, bien loin, au-dessus des ossements blanchis, par delà l'horizon, par delà la frontière.

Et l'enfant, qui n'a pas reçu de réponse, répète encore une fois:

— Oui... qui donc va nous aider là-bas?

Alors il rencontre le regard encourageant d'Archag et, plein de confiance, il referme doucement les yeux.
